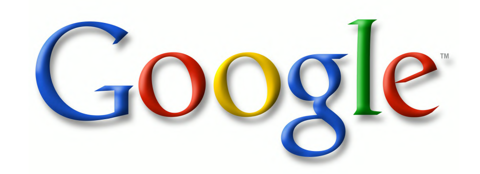


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

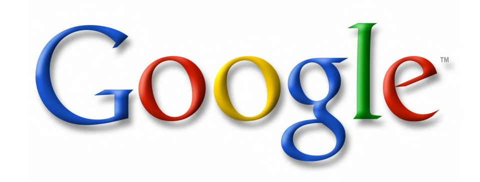
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

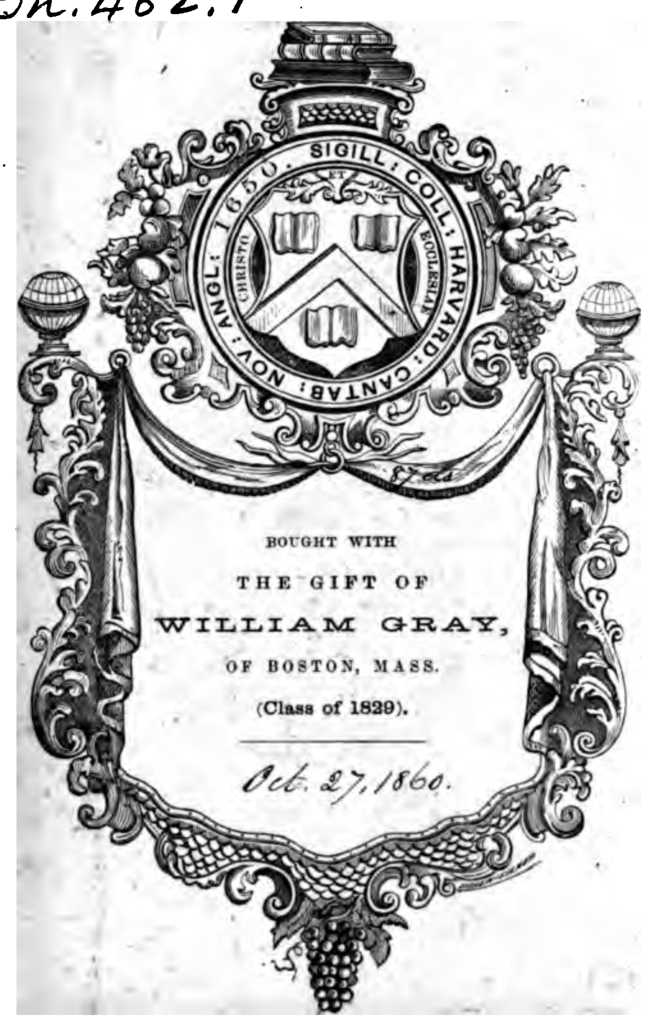
## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



~~86.9~~ [redacted]

Bn. 462.1





# DANTE

ET

# LE MOYEN-AGE.

BOULOGNE. — IMP. DE CH. AIGRE, 3, RUE DES VIEILLARDS.

# DANTE

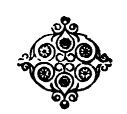
ET

# LE MOYEN-AGE

PAR

EDMOND MAGNIER.

Ouvrage couronné par l'Académie d'Arras.



PARIS.

GARNIER FRÈRES,
LIBRAIRES-ÉDITEURS,
6, RUE DES SAINTS-PÈRES.

CH. BLÉRIOT,
LIBRAIRE-ÉDITEUR,
25, RUE BONAPARTE.

1860.

Dn. 462.1

1860, Mar. 27
[illegible]
.87

# ACADÉMIE D'ARRAS

( PAS-DE-CALAIS. )

---

*Le* 25 *Août* 1858, *l'Académie d'Arras, instituée pour l'encouragement des Lettres, des Sciences et des Arts, tenait sa séance publique annuelle et elle entendait le rapport suivant fait par M. l'abbé Robitaille, chanoine titulaire et membre résidant, au nom de la Commission chargée de l'examen d'un ouvrage intitulé :* **DANTE ET LE MOYEN-AGE :**

MESSIEURS,

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Nous abordons dans le 4me Mémoire un sujet aux proportions gigantesques, dont les difficultés ont arrêté longtemps votre Commission. Il est intitulé : *Dante et le Moyen-Age*. Mais sous ce titre il contient l'étude de toutes les connaissances humaines dans la série des siècles antérieurs au XIIIe siècle et de leur influence sur les siècles suivants.

On se demande d'abord comment justifier ce cadre immense pour apprécier Dante et son époque. Alighieri, sans doute, est une des plus grandes figures poétiques, trop méconnue par le siècle de Louis XIV, qui concentrait son activité dans ses gloires nationales, trop calomniée par Voltaire dont on rougit d'avoir si légèrement accueilli les ignorantes et injustes critiques. L'Italie, plus intéressée à sa réputation, puisqu'il était né dans son sein, l'avait mis à la tête de ses hommes les plus célèbres. Florence, sa patrie, s'était empressée de graver sur le bas-relief

de Santa Maria Novella cette magnifique inscription : Gloire, honneur à jamais à l'illustre poète. Dans le Vatican même, le pinceau de Raphaël l'avait représenté au milieu d'une nombreuse assemblée de pontifes et de docteurs, le front ceint d'une guirlande de laurier : glorieuse apothéose dont l'éclat devait tôt ou tard rejaillir en France.

En effet, dès le temps d'Henri IV, des voix s'élevèrent pour réclamer contre un injurieux oubli ; et bien que ces essais de réparation ne laissassent pas de profondes traces sur un sol mal préparé, ils y déposèrent néanmoins des germes féconds, qui devaient se développer dans la suite d'une manière étonnante.

Cette gloire, car c'en est une de saisir et d'exalter le beau et le vrai, était particulièrement réservée à notre siècle. Depuis Chateaubriand jusqu'à nous, une foule d'écrivains éminents s'inclinent devant cet homme de génie et consacrent leurs talents à relever le mérite de ses ouvrages. Il suffira de nommer Villemain, Cousin, le chevalier Artaud, Lamartine, Fauriel, Brizeux, Mesnard et Ozanam pour signaler la nature du mouvement produit par l'étude approfondie des écrits de Dante et surtout du poème de la *Divine Comédie*. Ozanam en particulier en parle dans un langage qui frise l'enthousiasme. Il l'appelle le poète national, le poète de la Chrétienté : il le met à côté d'Homère et de Virgile, et s'écrie dans un élan d'admiration : « On est presque effrayé de contempler ainsi ramassé sur une seule tête, le passé intellectuel du moyen-âge, et peut-être de l'humanité toute entière. »

Ces hommages universels ont-ils mis l'auteur du mémoire sur la voie de sa vaste conception, et la phrase d'Ozanam que nous venons de citer a-t-elle été pour lui une révélation véritable ? Y a-t-il trouvé la pensée et le plan de son travail ? Dans ce cas, prenant au sérieux un trait hardi échappé à la plume du jeune écrivain dont les lettres pleurent la mort prématurée, il se met résolument à l'œuvre, et parcourant avec une ardeur infatigable le cercle entier, où se meut l'esprit humain depuis près de trente siècles, il passe en revue la philosophie orientale et celle de la

Grèce, les lettres profanes, la littérature sacrée, la linguistique, l'histoire, la théologie et la politique, touchant sur sa route les sciences physiques et la médecine, car l'auréole dont la postérité a entouré la tête du poète florentin semble réunir tous les genres de gloire.

On concevrait plutôt cette étude, s'il s'agissait d'une courte excursion à travers ces régions, du reste tant de fois explorées, d'une analyse succincte, d'un coup-d'œil rapide ou même d'une large synthèse où viendraient aboutir tous les rayons de la science. Mais l'auteur vous donne une espèce de traité sur plusieurs de ses parties, en dit l'origine, les progrès, les transformations, en un mot, toutes les phases diverses dans le cours des âges jusqu'au XIII[e] siècle. Lisez ce qui regarde les systèmes philosophiques ou les théogonies des anciens, s'identifiant dans l'école d'Alexandrie avec les doctrines théologiques (1), les langues latine et romane, les pères de l'Église, la poésie des troubadours, la poésie des trouvères, les origines de la philosophie de Dante, et vous verrez l'étendue des développements où il est entré.

Il arrive au moyen-âge, traînant à sa suite tout le passé intellectuel du monde, pour me servir des paroles d'Ozanam, et *devant toutes ces sciences réunies en faisceau, il fait poser Dante en quelque sorte pour le juger à leur contact et voir ce qu'il a de commun avec elles.*

Ici commence l'examen de ses ouvrages, la *Vita nuova* (2), où sont déposés les germes de son génie, puis cette grande et

(1) Ce chapitre a été supprimé ; on remarquera d'ailleurs qu'il n'était qu'un hors d'œuvre, puisque l'étude est seulement bornée au Moyen-Age, jusqu'au XIII[e] siècle. Par contre, les différents tableaux d'ensemble sur les littératures savante et poétique ont été augmentés et complétés — ce qui répond aux justes observations de l'honorable rapporteur.

(2) Cette analyse exclusive de la *Vie nouvelle* accusait une lacune ; pour la combler, nous avons étendu notre examen aux autres œuvres mineures de Dante (à l'exception du *Banquet*, traité philosophique). Des articles spéciaux, mais sommaires toutefois, ont été consacrés à chacune de ces œuvres.

*(Notes de l'Auteur).*

magique épopée qui retrace sous les couleurs les plus saisissantes les scènes émouvantes et grandioses de l'Enfer, du Purgatoire et du Paradis.

Après avoir rappelé les travaux faits sur ce poème fameux depuis six cents ans et surtout ceux qui ont paru en France depuis un demi-siècle, l'auteur discute les opinions diverses des savants, dit ses préférences et ne craint pas de se placer sur un terrain différent de celui où l'on rencontre plusieurs de ses devanciers et entre autres Villemain et Ozanam.

A la suite de cette étude consciencieuse, il prend ses conclusions et se demande : Dante est-il théologien, philosophe, linguiste, poète, historien, écrivain politique? Quelle a été son action sur son siècle et sur les siècles suivants?

Voici le résumé de ses réponses. Orthodoxe par conviction, Dante n'est pas d'une éxactitude rigoureuse dans son langage; mais il n'a rien de commun avec les protestants, si ce n'est ses injures contre la papauté. Sa philosophie est un éclectisme chrétien, formé des doctrines plutoniciennes représentées par St.-Bonaventure, et de celles d'Aristote reproduites par St.-Thomas d'Aquin. De quatorze idiômes qui régnaient de son témps en Italie, il a composé la langue la plus douce et la plus harmonieuse du monde d'alors, en sorte que la linguistique lui doit plus qu'à Pétrarque lui-même. Comme poète, on peut le placer après Homère, Virgile et Milton. Il n'est pas un historien national, il avait trop de préjugés et d'esprit de vengeance pour écrire l'histoire avec impartialité. A plus forte raison ne trouvera-t-on pas dans ses œuvres un essai d'histoire universelle—dont l'idée n'a surgi que plus tard. Sa politique a varié selon les temps, les circonstances et ses intérêts personnels, son influence a souvent été désastreuse au point de vue moral et religieux, à cause de sa haine contre plusieurs souverains pontifes; mais avec les grands hommes du XIII^e siècle et en particulier avec saint Thomas et saint Bonaventure, il a donné le signal dès fortes études et doit être regardé comme le point de départ de la Renaissance qu'il faut par conséquent reculer

de deux siècles. Ajoutez à tous ces titres celui de docteur de Sorbonne et celui de docteur en médecine, et vous aurez l'idée de cet homme véritablement étonnant.

Nous venons d'analyser cet énorme mémoire et de vous en exposer brièvement la nature et les divers aspects. Faut-il maintenant vous dire quel en est le mérite?

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Une érudition vaste, souvent sûre et qu'il est difficile de croire partout de seconde main ; des aperçus larges, des jugements solidement motivés, des appréciations sages des hommes et des choses, une entière indépendance de caractère, une grande impartialité, même vis-à-vis de son héros, des vues droites, des sentiments constamment louables sous le rapport moral, religieux et politique, exprimés avec beaucoup de verve et d'entrain : voilà ce qui frappe le lecteur attentif. L'auteur donne des preuves d'une haute capacité intellectuelle et d'une brillante imagination. Il fera, s'il le veut, un livre remarquable, même après les nombreux travaux de ses illustres devanciers.

Aussi, la Commission, considérant la valeur intrinsèque du mémoire, le vaste savoir de l'auteur, ses vues profondes et son coup-d'œil sûr, demande pour lui une mention honorable et une médaille d'or.

Ces conclusions sont admises par l'Académie.

L'auteur a cru de son devoir de soumettre à une rigoureuse vérification le travail qu'il publie aujourd'hui. Malgré ses efforts, il n'oserait se flatter que cette étude fût, sous le rapport de la forme, à l'abri de critiques. Mais du moins sera-t-il consolé par cette pensée de l'avoir écrite avec loyauté, conscience et conviction.

# DANTE

ET

# LE MOYEN-AGE.

## LIVRE Ier.

## HIER ET AUJOURD'HUI.

### I.

GLOIRE, HONNEUR A JAMAIS A L'ILLUSTRE POÈTE !

Cette inscription, gravée sur l'un des bas-reliefs de Santa-Maria del Fiore, témoigne de l'enthousiasme de l'Italie pour Dante.

Dante ! devrions-nous essayer de le commenter? Ne nous accusera-t-on pas d'audace et de présomption? Il appartient à la classe peu nombreuse de ces hommes qui ont produit des merveilles et dont l'intelligence a été trop vaste pour être analysée et jugée entièrement d'un seul coup. Aussi les traducteurs et commentateurs de la *Divine Comédie* se succèdent-ils sans interruption? C'est que la matière, inépuisable en elle-même, fournit toujours à d'utiles travaux.

Quelle foi en Dieu et quelle érudition! Quelle imagination féconde et quelle poésie! Frappé des beautés supérieures de ce poème sacré, inspiré par les exemples que nous avons à profusion sous les yeux, je ne puis résister au désir de payer, humble prosateur, après tant d'écrivains célèbres, mon faible tribut d'admiration au génie de Dante.

Mais une autre idée appelait mon attention. Il ne m'échappait pas que Dante avait réellement été le représentant du moyen-âge, le poète de la foi, des croyances primitives et de la scolastique. Mais comment établir cette affiliation extraordinaire de son esprit et de ses œuvres avec les siècles antérieurs? En le mettant en parallèle avec les diverses littératures qui l'ont précédé et en vérifiant sommairement, au fur et à mesure, sa ressemblance et ses relations avec elles. Traditions, chroniques, dogme, scolastique, langage, législation, il a tout fouillé. C'est vous dire qu'il a dérobé à Virgile sa lyre et le feu sacré, qu'il réunit dans ses œuvres les systèmes philosophiques de saint Thomas et de saint Bonaventure, qu'il est à la fois magistrat, médecin et père de la langue italienne!

Ainsi, il a été universel.

## II.

Mais quel contraste entre ces gloires impérissables et les vicissitudes que Dante Alighieri souffrit! Si l'on cherchait une victime des affections du cœur, du patrio-

tisme, des passions politiques, il faudrait choisir Dante exilé, déconsidéré, obligé de demander l'hospitalité et de subir tous les affronts et toutes les privations, voué enfin à la douloureuse pauvreté ! (*dolente poverta*, comme il l'a dit lui-même).

Mais l'infortune n'a-t-elle pas été quelquefois, pour les hommes de génie, la grande révélatrice de leur talent? Plusieurs d'entre eux n'ont conçu et produit que dans le malheur, lorsque le désespoir les accablait : le vieil Homère, aveugle, parcourt en mendiant les villes et bourgs de la Grèce ; le Tasse, atteint de folie furieuse, est jeté en prison ; le Camoëns est banni de son pays ; Gilbert meurt de faim ; André Chénier porte sa tête sur l'échafaud ; Lord Byron, cosmopolite, est abreuvé de soucis et d'adversités ! Je pourrais d'ailleurs aussi nommer Galilée, Christophe Colomb, Bernard Palissy, et l'inventeur de l'hélice, Frédéric Sauvage, mon compatriote, dont l'existence agitée et misérable s'éteint dans une maison de santé !

Malgré ses malheurs, Dante, loin de se révolter contre la justice divine, baisa toujours la Main qui le châtiait. Non-seulement il se conforma aux règles strictes de l'orthodoxie, mais il consacra de longues années à élever, à la gloire du christianisme, le monument que nous avons nommé, où il chanta les supplices de l'Enfer, les peines du Purgatoire et le bonheur des Élus.

Mais à la mort, souvent la haine, le mépris, les préventions expirent sur la tombe de la personne qui en a été l'objet. Ainsi, Alighieri fut de son vivant calomnié, persécuté, méconnu, tandis qu'après sa mort on honora

sa mémoire et on ne voulut plus lire que ses œuvres, qui bientôt devinrent classiques.

« AUJOURD'HUI LES GÉMONIES, DEMAIN LE CAPITOLE (1). »

L'Italie, mue par la compassion, s'était dit : Voilà un grand homme que j'aurais pu favoriser et rendre heureux, je l'ai abreuvé de maux et d'ingratitude ; puisque je me suis abandonnée à l'injustice, je glorifierai Dante au centuple et ne lui refuserai ni le respect, ni les libéralités de mon amour. A partir de ce jour, qui le méprise me méprise. Si on l'attaque, je prendrai sa défense.

Cet engagement une fois pris, les Italiens ne s'en sont pas départis. Rien n'est piquant d'originalité comme leurs scrupules. Exprimez-vous de l'admiration pour leur poète ? Ils se jettent dans la superfétation, c'est une enchère. Le critiquez-vous, avec réserve, j'entends ? La discussion en ce cas peut devenir toute personnelle. On vous outrage si vous n'êtes entièrement élogieux. Il s'agirait d'intérêts propres que vos interlocuteurs ne seraient pas plus vifs et plus emportés. C'est ainsi que M. de Lamartine, ayant, dans une étude d'ensemble, (2) touché à plusieurs défauts réels d'Alighieri, a failli payer de sa vie l'usage de ce droit commun à tous. « Puisse, s'est écrié, dans le paroxysme de la fureur, un critique italien, la plume que je tiens se changer en la pointe d'une épée et te percer au cœur ! »

Quoi ! ne sommes-nous pas libres de discourir sur

(1) M. Philarète Chasles. *Souvenirs d'un médecin.*

(2) *Cours familier de littérature.*

Dante comme sur Virgile? Et parce que le hasard a voulu qu'il naquît en Italie, le droit d'être vrai et impartial sur son compte est-il aliéné? M. Edmond About l'a dit :

« Les plus beaux ouvrages de la nature, comme les chefs-d'œuvre de l'art, sont sujets à la critique. Dieu même, au dire des Ecritures, a livré le monde aux discussions des hommes : *Tradidit mundum disputationibus.* »

Quand les œuvres d'un littérateur, poète ou historien, sont livrées à la publicité, elles tombent sous le coup de tous les jugements, c'est-à-dire des jugements des savânts comme des sots. Tous les peuvent condamner ou louer à plaisir, selon leurs dispositions ou leurs travers. Le patriotisme, les sympathies de famille n'ont rien à y démêler. J'admire ceci, vous détestez cela. Il y a entre ces affections particulières la loi immuable de la vérité qui ne doit pas être violée ou remplacée.

Cependant, rendons hommage dans le principe, bien qu'en en blâmant quelquefois les aberrations, au patriotisme des peuples italiens à l'égard de Dante pour le venger des viles atteintes de l'envie ou des stupidités des ignorants. Nous sommes trop chaleureux à défendre nos gloires nationales pour incriminer une conduite si louable au fond.

## III.

Ravenne reçut et conserva pieusement les cendres de Dante. Florence, revenue de ses égarements et à de meilleurs temps, confessa son erreur et sollicita que les restes du poète lui fussent remis ; c'était comme la voix

du sang qui parlait. Mais Ravenne, noblement inspirée, n'acquiesça pas à ce désir tout patriotique. Elle continua de voir affluer dans son sein les littérateurs-pèlerins d'Italie et d'autres pays. Il est logique qu'elle apporte même de l'ostentation à montrer le tombeau d'Alighieri.

L'expiation a commencé. Bientôt il n'est plus question dans l'aristocratie, parmi les savants, le peuple, que de Dante. Il est le poète national de l'Italie, adopté unanimement par vingt républiques distinctes. Chaque ville où il a passé revendique l'honneur de lui avoir donné asile. Il venait souvent se promener par ces chemins, dit l'une aux étrangers, voilà la pierre où il avait coutume de s'asseoir, où il venait méditer ses tristes pensées! Tenez, dit une autre ville, c'est ici qu'il écrivit les six premiers chants de son poème; nous vous raconterons les incidents qui ont marqué son séjour parmi nous. Ainsi les notes se recueillent de bouche en bouche, les plus petites particularités de cette vie orageuse sont rappelées et décrites avec un soin ingénieux plein d'amour-propre.

Raphaël peignant dans ses fresques historiques et symboliques les illustrations et les bienfaits du catholicisme y place la physionomie austère, pâle, mais rayonnante et vénérée du poète Florentin.

Florence nomme des professeurs illustres pour expliquer la *Divine Comédie* dans les chaires publiques. Aussitôt dix villes d'Italie jalouses imitent ce fructueux exemple.

Boccace emploie presque toute sa vie à réunir des documents épars, des incidents au moyen desquels il

forme la biographie de notre poète. Chargé d'expliquer la *Divine Comédie*, il le fait avec une sagacité et une érudition profonde.

L'étude portait de préférence sur le système philosophique *ou* théologique. Savants théologiens eux-mêmes, des archevêques et des évêques ne se crurent pourtant pas suffisants à cette tâche : longtemps ils associèrent leurs travaux à ceux de docteurs laïques d'un mérite solide, leur érudition et leur tenacité eurent raison de beaucoup de points sur la théologie, que la bizarrerie et l'obscurité du style rendaient douteux ou incompréhensibles.

La route était frayée. Les traducteurs et les commentateurs augmentaient tous les jours en nombre. On enseignait, on discutait les opinions théologiques de Dante. Son autorité équivalait pour les savants à celle de l'Ange de l'Ecole. Pour les littérateurs, il égalait Homère. L'Italie suivait avec orgueil les phases de cette révolution extraordinaire. Déjà elle avait osé ajouter de sa main un superlatif sans exemple au titre du poème. Il y avait tout simplement ce mot : *Comédie*, qui, dans l'esprit de Dante, avait une simplicité profonde. Dans l'excès de leur bonheur, les Italiens écrivirent la *Divine* Comédie, et personne ne soufflant mot, l'épithète est demeurée. « Mais surtout Florence a entouré d'un culte expiatoire tout ce qui reste de lui, le toit qui abritait sa tête, la pierre même où il avait coutume de s'asseoir. Elle lui a décerné une sorte d'apothéose en le faisant représenter par la main de Giotto, vêtu d'une robe triomphale et le front couronné, sous l'un des por-

tiques de l'église métropolitaine et presque entre les saints patrons de la cité » (Ozanam).

Ainsi s'est accompli le vœu ardent du poète.

De tous les côtés on l'a acclamé, imitant presque, j'allais dire, la ferveur et le respect de l'Italie. Son nom et son chef-d'œuvre se sont répandus dans toute l'Europe. Là on a cru sur parole les panégyristes, ici on a lu l'auteur, on a approfondi ses idées, on a approuvé ses croyances, rejeté ses principes politiques; mais l'on est convenu, en résumé, qu'il était un grand poète. Il y a eu des époques où il a été bafoué, incompris, où quelqu'étourdi l'a renversé du piédestal que les Italiens lui ont taillé. Mais ces injustices n'ont pas persisté. L'admiration a repris le dessus. Il en est du mérite des hommes comme des bonnes institutions : on les établit, puis on les supprime, mais on est bien forcé d'y revenir.

L'étude qui va suivre le prouvera.

## IV. (1)

Je ne prétends pas donner de Dante une idée complète et définitive. Cette prétention serait une absurdité. Malgré les travaux si remarquables qui ont paru sur sa vie et ses œuvres, le champ qu'il a parcouru n'est pas

(1) Nous n'analyserons que les principaux travaux publiés sur Dante en France. Si imparfaite que puisse être cette analyse, elle répondra à nos intentions si nous parvenons à y retracer les traits les plus marquants de l'histoire des publications qui ont le plus contribué à le faire connaître parmi nous.

encore, Dieu merci, entièrement défriché. Pourquoi cela, dira-t-on ? parce que chaque commentateur a pris son poète par le côté le plus favorable à ses connaissances et à ses sympathies personnelles. Nous ne saurions promettre de révéler Dante sous un jour inconnu. Mais dans le cours de cet ouvrage comment négligerions-nous de détruire des préjugés dont on ne s'est jamais rendu compte, des exagérations qui attendent encore qu'on les réfute? Si nos opinions touchaient parfois au paradoxe, on considèrerait qu'il n'en saurait être autrement lorsque ces opinions, quoique bonnes, peut-être, sont opposées à celles actuellement adoptées.

Pour tout exorde, disons de suite que la vogue, le succès furent, jusqu'au milieu du xv^e^ siècle, restreints à l'Italie. Les nations étrangères ne connaissaient Dante que comme un poète bizarre et obscur. En France, il paraît que les admirateurs de la Péninsule, seuls, en appréciaient la valeur. C'était une classe à part, isolée de la masse des littérateurs et des beaux esprits qui professaient à cet égard une grande indifférence. Le scepticisme qui, lentement, par degrés, s'inoculait dans les âmes, paralysait tout effort sérieux. L'enfer, le purgatoire, le paradis, n'était-ce pas vieilleries et sottises, recettes ou inventions des gens d'Église pour effrayer les simples, convertir les pécheurs, ou grossir leurs bénéfices ?....

Dante était d'ailleurs un étranger. On conçoit facilement qu'il soit resté si longtemps inconnu. Il fallait le naturaliser d'abord sur notre sol.

C'est sous Henri IV que nous fut donnée la première

traduction en vers (1) de la *Divine Comédie*. Nous la devons à un poète, l'abbé Baltazar Grangier, aumônier du roi, auquel il offrit en ces termes la dédicace de son travail :

« Sire, je ne craindrai point d'affirmer que ce poème sublime » ne doit aucunement être au nombre de plusieurs compositions » que le divin Platon comparait avec les parterres et jardins » du bel Adonis, qui, tout-à-coup et en un jour venus en lu- » mière, se sèchent et meurent incontinent. En ce noble poème, » il se découvre *un poète excellent, un philosophe profond et* » *un théologien judicieux.* »

Nous n'avons pas à nous prononcer sur les comparaisons qui commencent cette lettre. Mais l'appréciation qui la termine dénote un homme d'esprit et de goût qui possédait bien son Dante et l'avait étudié à fond. Il y a de la conviction, de l'ampleur, mais surtout une foi sincère dans l'éloge. Grangier accompagnait sa traduction de notes très-curieuses et assez exactes, produit de recherches longues et pénibles, qui malheureusement semblent en désharmonie avec le caractère du poète « *excellent.* »—Ces vengeances à coups d'épingle, ces vérités toutes crues sur Rome et les Papes, il ne convenait pas à Grangier de les introduire à foison dans son ouvrage. Après tout, l'œuvre de l'aumônier eut peu de retentissement et n'aida pas sérieusement à établir la renommée de Dante. Un seul homme ne pouvait vaincre le préjugé.

D'autres préoccupations agitaient d'ailleurs l'Italie et excitaient en France l'envie et les efforts des littéra-

(1) 1596.—3 Volumes in-12.

teurs. On sait à quelles imitations serviles, à quelles élucubrations pitoyables donna lieu la poésie de Pétrarque. Les sonnets de l'amant de Laure eurent une vogue merveilleuse. Tout le monde les lisait, voulait les traduire, les chantait, les copiait. Quels charmes l'on goûtait à étudier ces chants gracieux et passionnés, quelle constance à y chercher le modèle et la forme de ses pensées, l'expression des sentiments du cœur !

Quand cette manie de *pétrarquiser* fut passée, l'horison s'éclaircit d'une autre lumière, le ciel poétique d'un autre soleil. Je veux parler du Tasse. Il venait s'ajouter aux illustrations de l'Italie, mais il venait également montrer en sa personne la nouvelle alliance du génie et du malheur ! Combien de fois, frappant sa tête brûlante contre les murs de sa prison, dut-il blasphémer contre l'Italie !—Peuple ingrat ! qui semait d'entraves la route qui conduisait ses poètes à la gloire et que chaque siècle dotait de nouveaux chefs-d'œuvre !

Après Dante, Pétrarque, et après eux l'auteur de la plus belle épopée moderne : *La Jérusalem délivrée.* On ne saurait le nier, cette Jérusalem délivrée offrait un intérêt charmant, celui de la fiction mêlée à l'histoire, flattait l'imagination et attachait les cœurs aux exploits de ses héros et héroïnes. En France, Renaud et Armide firent grand bruit. Renaud, le guerrier courageux et intrépide, représente l'héroïsme chrétien et l'ardeur de la foi. Armide, l'enchanteresse parée de tous les attraits de la séduction,

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.
(RACINE.)

Ces deux types—de bravoure et de génie,—de beauté et d'amour—durent, ce nous semble, porter préférablement le goût littéraire vers le genre conteur et fictif, versles travaux d'imagination.

« Au commencement du XVII[e] siècle, le Tasse et son poème eurent la vogue, et on lisait en France la *Jérusalem* presque autant que l'*Astrée* ! mais à partir de la seconde moitié du XVII[e] siècle, le Tasse lui-même s'éclipsa pour nous ; la France, si ornée de talents illustres et de grands poètes originaux, semblait vouloir se suffire à elle même, et le goût sévère de Despréaux, avec ses exclusions, vint en aide à notre paresse qui se dispense si aisément de connaître ce qui est né ailleurs (1). »

En effet, la France du XVII[e] siècle à peine suffisait-elle à étudier les productions de tant de beaux génies qui l'illustraient ! Son admiration toute entière était captivée par ses gloires nationales. Tous les genres de la littérature comptaient des chefs-d'œuvre. Louis XIV présidait à l'accomplissement de ce mouvement littéraire qui jetait sur son règne un si grand éclat. De toutes parts se reflétaient sur son trône d'éblouissantes lumières. La France comme son roi était absorbée par les occupations de sa politique, des arts, de sa littérature. Pliant sous le faix de ses grandeurs littéraires et artistiques, elle oubliait celles de l'Italie : Dante, Pétrarque, le Tasse, Boccace, l'Arioste, Michel-Ange et Raphaël. Les villes de France, enorgueillies, pouvaient

(1) M. Sainte-Beuve.

rivaliser avec les cités d'Italie. Paris, Dijon, la Ferté-Milon, Château-Thierry, Marseille, les Andelys se comptaient à l'égal d'Arezzo, de Florence, de Reggio de Modène, de Caprese et d'Urbin !

Par un orgueil tout maternel, la France, fière de ses grands hommes, aime à les couver seuls de son œil d'aigle. Riche et souveraine, elle marche de front avec l'Italie vers la Postérité, trop occupée d'elle-même pour songer à sa digne rivale, à sa sœur aînée, pour juger *impartialement* les poètes étrangers !

Nous l'avons bien remarqué dans Boileau. Notre critique, quelquefois rigoureux, d'un sens exquis, n'a pas été exempt d'erreurs. Quand il parle du Tasse, c'est l'irrévérence et l'ironie qui débordent :

Le Tasse, dira-t-on, l'a fait avec succès,
Je ne veux point ici lui faire son procès ;
Mais quoi que notre siècle à sa gloire publie,
Il n'eût pas de son livre illustré l'Italie,
Si son sage héros, toujours en oraison,
N'eût fait que mettre enfin Satan à la raison....

Ailleurs, il se demandera si ce n'est pas folie de préférer

Tout le clinquant du Tasse à l'or pur de Virgile !

Le chant 3e de l'*Art poétique*, d'où j'extrais les vers précédents, et qui traite de l'épopée, ne contient pas la plus petite indication qui fasse soupçonner qu'il eût jamais entendu parler de Dante. En revanche, celui-ci ne dut y perdre guère. Car, à en juger à la façon trop libre et injuste dont il critiquait le Tasse, on peut douter que la *Divine Comédie* eût trouvé grâce devant lui plutôt que la *Jérusalem*.

Pour peu que nous arrêtions un moment notre attention sur le caractère littéraire du XVIIIe siècle, nous serons amenés à nous demander : avait-il les qualités propres pour juger Dante? Son philosophisme qui était issu de ses doctrines irréligieuses et sceptiques, sa pédanterie orgueilleuse, sa verve continuelle augmentée de la délicatesse pointilleuse et de la légèreté qu'il mettait à traiter les causes graves, ses préjugés d'école, sont pour nous des avertissements. C'est à dire qu'il faut nous mettre en garde contre les avis d'Arouet et de ses disciples. Beaux esprits réformateurs, arbitres du goût, ils imposaient à leur temps leurs maximes, leurs préjugés et leurs paradoxes. Arrivés à une époque de transition qui appelait des maîtres nouveaux parce qu'elle trouvait ceux du XVIIe siècle trop sévères et trop classiques pour elle, les adeptes de la nouvelle école exploitèrent avec profit la veine de succès qui leur était ouverte. Au lieu d'un Marivaux on eut un Beaumarchais. Ah! vraiment, ce dut être un spectacle étrange que cette confédération d'écrivains spirituels, de critiques partiaux et légers, se drapant dans un effronté scepticisme, abolissant les anciens préceptes, jugeant d'un coup de plume l'œuvre d'un homme, d'un savant, et décidant quelquefois par là de l'avenir de malheureux prosateurs qui avaient, audacieux et pervers, essayé de croître à l'ombre des princes, nos seigneurs!

Mais à côté de bon nombre des encyclopédistes (car il en fut d'un grand talent), de ces intelligences plus imbues de sophisme que de sains principes, brillaient des écrivains moraux et hautement sérieux, des cau-

seurs réellement ingénieux et transcendants, l'élite de la société, la fleur des salons de goût littéraire et d'un ton exquis ! Si vous me demandiez des noms, je vous citerais : Bernardin de St-Pierre, Necker, André Chénier, l'abbé Barthélémy, Dupaty, Prévost, madame de Staël, Voltaire en maintes occurrences. Mais encore notre opinion est-elle de nouveau justifiée? Je veux dire que, considérée dans son ensemble, la littérature du XVIII[e] siècle paraît avoir ceint son front et ses productions de cette fameuse parole de Duclos : MON TALENT A MOI C'EST L'ESPRIT.

Assurément, qui dit esprit dit intelligence facile, vive, impressionnable, mais l'esprit est une faculté distincte qui n'emporte avec elle ni le jugement, ni le raisonnement. De sorte qu'un homme d'esprit peut quelquefois manquer de sens commun. Cette conclusion sera judicieuse si l'on veut sonder la portée de cet avis de Voltaire dans son *Dictionnaire philosophique*. Remarquez avec quelle aigreur il s'exprime, la tournure épigrammatique, la légèreté et la moquerie «qui percent par tous les pores.» Le roi Voltaire aurait-il été jaloux de l'infortuné Dante? Craignait-il pour l'Italien les suffrages de la France? Arouet eût mieux fait de se taire, il ne nous eût pas aujourd'hui prêté l'occasion de sourire de pitié de ses jugements *débonnaires* :

« Vous voulez connaître le Dante. Les Italiens l'appellent *divin*, mais c'est une divinité cachée : peu de gens entendent ses oracles, il a des commentateurs, c'est peut-être encore une raison de plus pour n'être pas compris. Sa réputation s'affermira toujours parce qu'on ne le lit guère. Il y a de lui une vingtaine de traits qu'on sait par cœur : cela suffit pour s'épargner la peine de deviner le reste.

« Ce divin Dante fut, dit-on, un homme assez malheureux. Ne croyez pas qu'il fut *divin* de son temps, ni qu'il fut prophète chez lui. Il est vrai qu'il fut prieur, non pas prieur de moines, mais prieur de Florence, c'est à dire l'un des sénateurs. Il était né en 1260, à ce que disent ses contemporains. Bayle, qui écrivait à Rotterdam, currente calamo, pour son libraire, environ quatre siècles entiers après le Dante, le fait naître en 1265, et je n'en estime Bayle ni plus ni moins pour s'être trompé de cinq ans. La grande affaire est de ne se tromper ni en fait de goût ni en fait de raisonnements.....»

Pour cette fois, délicieux critique qui parlez de raisonnements, ne déraisonnez-vous pas vous-même? Et pouvez-vous écrire sans aucune hésitation des jugements comme ceux-ci sur la Divine Comédie? « On a regardé *ce salmigondis* comme un beau poème épique.»

Mais ces péroraisons hardies, dignes finales de pareilles élucubrations, sont bien faibles auprès de l'entier assentiment qu'il accorde aux opinions du père Bettinelli (Xavier), publiciste italien, d'une fécondité peu rassurante (1).

« Je fais grand cas, lui écrit-il, du courage avec lequel vous avez osé dire que le Dante était un *fou* et son ouvrage un *monstre*.....» Plus loin, à propos d'Algarotti : « Il est plaisant que *sur ces bagatelles*, un homme qui pense n'ose dire son sentiment qu'à l'oreille de son ami..... on me vole toujours un tome de l'Arioste, on ne m'a jamais volé un Dante. »

Le principe de l'immortalité de l'âme humaine, les lois de la suprême justice qui récompense ou châtie, l'espoir des bons qui attendent la rémunération, tout est

(1) On a de lui des Discours philosophiques, des Dialogues sur l'amour, des Lettres de Virgile aux Arcades, etc. Ces œuvres ne forment pas moins de 24 volumes in-12.

sacrifié à la raillerie, au jeu de mots, à la verve ! Voilà pourtant les prémisses de la Révolution que ces bagatelles : ce sont de simples idées, mais des idées de subversion. Sobres, dissimulées même, revêtues des plus jolies couleurs et de tous les artifices inventés pour plaire à l'âme et endoctriner l'esprit, elles se présentent dans les livres de littérature, dans la poésie où l'art de la versification et le sentiment inexprimable de la mélodie leur prêtent encore de plus doux attraits. Mais le rêve fini, l'homme ne s'aperçoit pas de son mécompte, son cœur s'est dépravé petit à petit comme un membre du corps pourri par la gangrène, son jugement est gâté, il embrasse avec foi les chimères dont il a été le jouet....

Voltaire a été assez fréquemment sceptique, dans la religion, la politique et la littérature. Il ne faudrait le lire toujours et l'étudier qu'animé de cet esprit ferme et solide de la vérité qui n'accorde pas à la forme d'empire sur la pensée, convaincue que celle-ci est l'expression réelle et sèche des principes, tandis que l'autre peut les fausser et les corrompre insidieusement par les efforts opiniâtres d'une volonté mauvaise. Nous en avons marqué un exemple assez piquant en insistant trop longtemps peut-être sur *ces bagatelles* dédaignées par Voltaire.

Ainsi Dante est immolé ; ou plutôt passons outre, marchons sur sa mémoire, sur son poème, des riens, des vétilles. Arouet pardonnait généreusement, nous l'avons vu, à Bayle, son erreur de date. Je le crois bien. Mais je voudrais bien savoir lequel des deux fût resté coi en apprenant que Dante était bien né en 1265. Enfin serait-

ce toujours bien la pensée de Voltaire que Dante est un fou et sa Divine Comédie un salmigondis. Cependant parlons conditionnellement. Et qui sait? comme disait Montaigne. Voltaire a des feintes continuelles, il se rétracte à chaque feuillet, il vous échappe quand vous croyez le tenir. Il a écrit *rouge* en maintes occasions, et cela ne l'a pas empêché de penser *blanc*.

Quoi qu'il en soit, l'opinion du président de Brosses sur Dante est plus sérieuse et plus rationnelle. De Brosses voyageant en Italie en avait souvent entendu parler. Cette espèce de bourdonnement l'avait frappé et rendu curieux de connaître davantage ce poète qui était l'objet de l'enthousiasme d'une nation si éclairée. Il revint en France avec des idées plus saines sur le véritable caractère de la Divine Comédie que cependant il ne goûta jamais bien, soit par suite de l'inaptitude de ses facultés ou la nature de ses prédilections.

Mais les gens de goût semblent sortir de leur apathie : ils se réveillent d'un sommeil léthargique. Le préjugé s'efface, on peut le voir. La persévérance des générations italiennes à étudier Dante comme la seule merveille poétique du moyen-âge a déconcerté la malveillance des critiques à qui le XVIII[e] siècle avait légué ses biens littéraires et qui voulaient être des héritiers consciencieux. A tous les yeux apparaissaient deux précipices : ou la fidélité à la tradition, c'est à dire l'ignorance et l'imbécilité; ou l'étude de l'original qui entraînait le revirement des idées en faveur de Dante, la réaction ; mais qui avait contre elle les difficultés de l'exécution. Il fallut se décider : le bon sens triompha. La *nouvelle* époque, si

on veut bien me permettre d'ainsi l'appeler, comprit que pour juger impartialement Dante, elle devait étudier qui? Bettinelli ou Voltaire, ou même de Brosses? Non point. Infiniment mieux, le poète lui-même. Quand elle eut pénétré dans les replis de son génie, elle le *préconisa*.

## V

### AUJOURD'HUI.

Rivarol donna le signal de la réaction ; à partir de lui, elle ne s'arrêta plus. Bien pénétré des beautés de la poésie de Dante, il levait bravement l'ancre et lançait le navire sur la mer. C'est ainsi qu'il commençait la notice qui précède sa traduction :

« Il n'est guère dans la littérature de nom plus imposant que celui du Dante. Le génie d'invention, la beauté des détails, la grandeur et la bizarrerie de ses conceptions lui ont mérité, je ne dis pas la première ou la seconde place entre Homère et Milton, Le Tasse et Virgile, mais une place à part. Je vais parler un moment de sa personne et de ses ouvrages, et présenter ensuite son poëme de l'*Enfer, la plus extraordinaire de ses productions* »

*L'Enfer*, tel était le mot électrique de Rivarol! Pour lui comme pour son époque, le *Purgatoire* et le *Paradis* n'étaient que les parties inférieures de la Divine Comédie, incolores et monotones. Là, des épisodes dépourvus d'intérêt, l'absence de l'action, les démonstrations et les subtilités de la scolastique. La philosophie du moyen-âge jouissait d'une juste considération dans l'Église,

mais elle était médiocrement estimée en général. A l'envisager dans son ensemble, elle semblait un dépôt confus et inextricable de toutes les sciences, où fourmillaient les incohérences de systèmes et les subtilités de l'argumentation. Aussi l'on manifestait un dédain ignorant pour les chants du Purgatoire et du Paradis. Ils ne contenaient ni l'inscription de la porte de l'enfer, ni le récit des amours funestes de Francesca de Rimini et de la mort d'Ugolin.

Mais Rivarol était un enthousiaste sans fanatisme, docile aux conseils de la froide raison. S'il reconnaissait des qualités éminentes à son héros, s'il louait la facture, l'énergie de son style, la richesse, la grandeur et la variété de ses images, la vigueur du coloris, la distribution du plan, il avait soin d'ajouter :

« D'ailleurs, il n'est point de poète qui tende plus de pièges à son traducteur; c'est presque toujours des bizarreries, des énigmes ou des horreurs qu'il lui propose..... Il est vrai que dans cette immense galerie de supplices, on ne rencontre pas assez d'épisodes, et malgré la brièveté des chants, le lecteur le plus intrépide ne peut échapper à la *fatigue*. C'est le vice fondamental du poème. »

Rivarol s'efforçait à la fois d'être juste et de tout concilier. Le côté poétique et politique de Dante fixa ses sympathies; c'était le véritable champ de ses connaissances. Toutefois, pour analyser la partie philosophique, il lui manquait l'érudition, les précédents, les encouragements et une singulière patience tout à fait en désaccord avec la vivacité de son esprit satirique. Traducteur, il paraît avoir échoué complètement. Sa traduction paraîtra défectueuse à quiconque a lu

Dante dans l'original ou la copie et a pu se rendre compte de l'originalité de sa facture, simple et énergique, souple et concise, et de la force et de l'expression de son style. Rivarol a eu, ce nous semble, un grand tort : c'est de nationaliser français l'Alighieri. J'ose même dire que le travail méritant auquel il s'est adonné aurait acquis une valeur plus réelle, s'il avait, se rappelant le précepte d'Horace, traduit le mot, pour le mot, méthodiquement. Entre ce système et celui de Rivarol—les deux extrêmes —la vérité était de se tenir dans un sage milieu qui, rapprochant le traducteur de l'original, l'eût empêché d'en dénaturer le caractère. Rivarol a amolli, efféminé Dante. La rudesse et le laconisme du langage, la force de l'expression poétique ont disparu sous un fatras d'épithètes riches et élégantes, dans les embarras et la marche lente et cadencée d'un style périodique sans originalité et sans facture.

« Quoi qu'il en soit, dit M. Sainte-Beuve, ce dilettante brillant et incrédule dut à quelque chose de fier et de hardi qu'il avait dans l'imagination et qui tenait sans doute à ses origines méridionales, d'être le premier chez nous à parler dignement de Dante et même de le *juger très-finement sur des beautés de détail et d'exécution* qui semblaient être du ressort des seuls Italiens. »

Peut-être cette finesse, ce tact délicat, qui honorent le jugement du critique, sont-ils justement l'écueil contre lequel le traducteur s'est heurté ? Sa notice sur la vie et les poèmes du Dante, qui est une page bien écrite, ingénieuse par les aperçus, où se dessine exactement la physionomie du grand poète, promettait une traduction

moins faible mais trop *française*. On y voit que l'art de la versification du Dante était savouré par ce littérateur distingué. Il fait des remarques judicieuses sur la construction de son vers et rencontre de délicieuses expressions pour peindre les traits qui caractérisent le style de son poète.

L'audacieuse entreprise de Rivarol popularisa Dante en France ; c'est un fait prouvé.

Malgré les efforts qui indiquaient l'aurore de la réaction, La Harpe contrefit Voltaire. Il ne consent à voir dans la *Divine Comédie* qu'un « poème monstrueux, rempli d'extravagances » que, selon lui, une manie *paradoxale* « a pu seule justifier et *préconiser*. »

La Harpe a prononcé le mot : préconiser, et nous voici déjà au XIXe siècle.

Chateaubriand, embrassant dans le *Génie du Christianisme* tous les mystères et les bienfaits de la Religion Chrétienne, consacrait la seconde partie de ce chef-d'œuvre à la définition de la poétique du christianisme. Rempli de son sujet, scrutant dans toutes ses profondeurs la divine supériorité de notre culte, il faisait comparaître devant lui l'antiquité, le moyen-âge et les temps modernes. La plus stricte impartialité présidait à ses hauts jugements. Il évoquait Virgile et Dante et Milton, analysait les beautés particulières de leurs inventions, et, de ces comparaisons d'abord hypothétiques, puis vérifiées par de scrupuleux exemples recueillis dans les épopées, il tirait des déductions merveilleuses. Comme poète sacré, Dante y devait figurer, non seulement par incident, d'une manière restreinte, ainsi que Chateaubriand l'a

fait, mais dans toute l'étendue et l'autorité qui lui revenait. C'était glisser à-côté de la portée de son œuvre que de l'y admettre sans relever sa foi, son génie transcendant et ses formes inimitables. Mais l'auteur des *Martyrs* et de *René* ne s'était-il pas posé la règle de n'étudier ces matières qu'avec la généralité de vues qu'on lui connaît? La poétique du christianisme a eu le même éclat que la poétique de l'antiquité quand elle ne l'a pas surpassée; ses principes sont irrévocables, son essence divine : voilà ce qu'il fallait démontrer. Les jalons du terrain, c'étaient les penseurs et les poètes de la chrétienté. Nous admirons la beauté radieuse du firmament, mais le firmament ne la doit qu'à ses myriades d'étoiles. Or, le Dante était un des astres du ciel poétique. Cependant Chateaubriand ne s'y arrêta que légèrement :

« Sans rechercher, dit-il à son second chapitre (IIe partie), quelques poèmes écrits dans un latin barbare, le premier ouvrage qui s'offre à nous est la *Divine Comédie* de Dante. Les beautés de cette production *bizarre* découlent presque entièrement du christianisme; ses défauts tiennent au siècle et au mauvais goût de l'auteur. Dans le pathétique et dans le terrible, le Dante a *peut-être* égalé les plus grands poètes. »

A quoi tient donc cette froideur, cette parcimonie dans l'éloge? Chateaubriand possédait pourtant une instruction si complète sur les œuvres qui se rapportent à l'élément sacré, il est une autorité si grave, si sévère, que nous sommes affecté des quelques lignes qu'il écrivait par pitié, sans doute, sur la poésie de Dante. Y était-il contraint? Oui, me répondra-t-on, il ne pouvait passer

indifférent en face des clartés qui jaillissaient de la *Divine Comédie*. Dans ce champ immense qu'il arpentait et labourait d'une extrémité à l'autre, Dante avait son domaine qu'il fallait quand même traverser et visiter. Chateaubriand était enclavé entre la vérité et ses propres sympathies. Il a voulu demeurer presque neutre, ne pas compromettre ses opinions ; aussi peut-être est-ce contre l'élan de son cœur qu'il a écrit le nom de Dante.

M. Népomucène Lemercier (1) apercevait simultanément Dante et les plus grands poètes et s'appliquait à faire ressortir successivement la grandeur du sujet qu'il avait choisi, « *les localités chimériquement merveilleuses* » de son poème et la différence du sublime dans le terrible en quelques images de Virgile et du Florentin.

C'est un devoir de flétrir la résistance presque systématique faite par quelques critiques à Dante. Ces dénis de justice, ces paradoxes, courageusement attaqués par des esprits sérieux, ont fait leur temps. Ils se sont brisés, comme les vagues viennent mourir sur la grève, contre les gloires d'un poète que la hardiesse de son intelligence dans ces régions inexplorées de la pensée humaine, que le caractère élevé et énergique du plan de son poème et que son érudition ont marqué au coin de l'immortalité. Mais Lemercier ne craint pas d'observer que les horribles supplices de l'*Enfer* sont des taches de goût et non des peintures appartenant au genre sublime. Ils produisent sur le lecteur une impression contraire

(1) *Cours analytique de Littérature générale*, 3me partie.

aux créatures sublimes de l'*Énéide*, c'est-à-dire la répulsion et l'effroi.

Bientôt Lemercier s'effaçait derrière Ginguené qui venait de donner au public son *Histoire Littéraire de l'Italie*. La nature de leurs œuvres est loin d'être homogène. L'un, dans la suite de son cours, y a quelquefois fait entrer Dante pour fortifier les matériaux dont s'appuyaient ses démonstrations. L'autre, obligé au contraire de s'arrêter à Dante, lui consacre une étude spéciale,car l'exactitude lui commande de marquer l'origine de la langue Italienne et l'apparition d'un ouvrage qui donne le plus de lustre à la gloire littéraire de l'Italie. Voilà pourquoi nous avons de Ginguené un travail assez complet et à peu près compact. Membre de l'Institut, il avait une réputation méritée, comme érudit, dans les lettres. Ses connaissances si nombreuses sur l'Italie puisaient leur certitude dans la lecture fréquente qu'il avait toujours poursuivie de ses grands hommes. Ajoutez que ses propensions intérieures étaient tournées de ce côté, qu'il était passionné pour la littérature Italienne. Belle était l'occasion ! Pour la France commenter Dante allait être une nouveauté. Le vieux parti littéraire eût dévoré son courroux dans le silence,mais la jeunesse eût applaudi. Ginguené sut l'attirer à lui, l'intéresser aux études fructueuses qui occupaient sa vie. Il écrivit trois chapitres d'un trait sur le même sujet avec sagacité et beaucoup de modération, le pouce sur chaque feuillet pour prouver au besoin ses avances. Bonne manière de procéder. Sans flageller les préjugés, apostropher l'ignorance du siècle, il tendit à nous « transporter peu à peu,

par une montée unie, dans l'intelligence de ce difficile poète. » (M. Sainte-Beuve.)

Nous reprocherons à ce savant de mérite les sentiments erronés qu'il exprime sur les monuments littéraires et scientifiques du moyen-âge. Ces temps n'ont été, selon lui, que des temps de barbarie et de superstitions grossières. C'est se méprendre en complète ignorance ou à dessein de préventions sur la foi religieuse, les croyances primitives, le génie laborieux et fécond du moyen-âge. Des travaux remarquables, dus à la science et au talent d'écrivains célèbres de ce siècle, ont réfuté ces erreurs et modifié justement l'opinion publique à cet égard.

En 1824, paraissait l'histoire de la vie de Dante et la traduction de son poème, par M. le chevalier Artaud. Ces travaux obtinrent un succès complet en Italie, où le long séjour et le grand nombre des amis de l'auteur avaient leur importance. On y vante encore beaucoup sa traduction fort estimée d'ailleurs en France. Ce littérateur apprécie avec impartialité *la Divine Comédie*. Son histoire de la vie de Dante avait pour créances les biographies originales des contemporains. C'est un double effort qui n'influa pas médiocrement sur les dispositions des esprits à l'égard de notre poète.

A la suite de ces savants commentateurs arrivent deux jeunes écrivains brillants d'érudition et de foi qui jettent définitivement les bases impérissables de la réputation littéraire de Dante en France : Fauriel et Ozanam.

Nous parlerons d'abord de Fauriel. Perspicace au plus haut degré, esprit droit et sain, scellant ses idées du

cachet du travail et des preuves originales, observant dans le langage une pureté classique, je veux dire rigoureuse, Fauriel descendait dans les entrailles mêmes de l'œuvre. La combinaison de ses patientes et doctes recherches, de la facilité de son esprit et de son piquant enjoûment, donnait à sa parole, aux riantes images qu'il évoquait sur cette route aride, la plus grave assurance, le charme le plus délicat. Le Dante qu'il présentait, étudié à nu, comme le squelette, ne ressemblait aucunement à ce fou bizarre dont nos anciens livres avaient conservé le simulacre : soit qu'il nous raconte en un style simple et touchant la vie du grand poëte, soit que, remontant au berceau de la langue italienne, il fasse ressortir sa suprême omnipotence et la grandeur de sa tâche comme créateur de ce mélodieux idiome, soit qu'il parcoure la *Divine Comédie* en en désignant du doigt les beautés touchantes ou lugubres, Fauriel se soutient par la fermeté de ses vues et la sobriété de ses jugements. Ses études substantielles ont amélioré le goût littéraire de notre siècle. Lues d'abord devant une jeunesse studieuse, dont le prestige inouï du nom de Dante avait réveillé l'enthousiasme pour l'Italie, ces études ont été depuis quelques années publiées en volumes.

Fauriel dirigeait ses investigations vers les origines de la langue italienne pendant qu'Ozanam abordait Dante par un autre côté non moins difficile, non moins sérieux, le côté religieux et philosophique. « Nourri du Christianisme le plus pur et le plus fervent, il abordait Dante comme le jeune lévite approche de l'autel et monte les degrés du sanctuaire.» C'était l'âme d'un poète dans

l'intelligence érudite et austère d'un théologien. Il allait accomplir le sacrifice, et, posé sur le piédestal de sa statue, tresser la sainte couronne de lauriers au front du Toscan avec le génie duquel il avait une rélation si intime de cœur et de pensée.

« Mais telle est parmi nous, passagères créatures que nous sommes, disait-il dans la préface de son livre : *Dante et de la philosophie catholique au* XIII^e^ *siècle*, l'impuissance des souvenirs et la courte portée de la gloire qu'à peine de ceux qui honorèrent le plus l'humanité, nous parvient-il, au bout de quelques siècles, autre chose que le nom. Ces noms vont ordinairement à l'immortalité, portés par une admiration traditionnelle et ignorante, comparable au dauphin de la fable qui, sans le savoir, portait à travers les mers tantôt un animal moqueur et tantôt un poète aux accents divins. Si ces complaisances paresseuses de la postérité profitent quelquefois à des personnages peu dignes, plus souvent elles font tort aux grands hommes. Il semble que justice suffisante leur ait été rendue, parce qu'on leur paie en l'occasion un tribut de vulgaires louanges, tandis que leurs titres les plus précieux restent ensevelis dans la poussière. En sorte que s'ils pouvaient tout-à-coup soulever les pierres de leurs tombes, on ne sait quel sentiment les agiterait davantage, ou l'indignation de se voir ainsi méconnus, ou l'orgueil d'être entourés de tant d'hommages alors qu'on les connaît si peu. »

Ainsi parlait Ozanam, c'est-à-dire avec cette éloquence inspirée et onctueuse qui semblait découler du ciel en son âme par une vertu divine comme un pur reflet de la poésie sacrée. L'élan de son imagination ardente trouvait dans la paix de son cœur et la maturité de ses idées une compression naturelle. Dante, c'était la clef qui lui ouvrait les portes de ce vaste édifice : la philosophie chrétienne du moyen-âge. Cette science, elle s'est

transfigurée dans la céleste Béatrice. Voilà d'où part Ozanam pour s'élancer dans les régions de l'idéal religieux. Ainsi, réhabiliter le moyen-âge philosophique en commentant Dante, tel est le but qu'il s'est proposé et qu'il a atteint.

Lamennais, avant Ozanam, avait tenté de démontrer l'homogénéité de toutes les doctrines politiques du Blanc-Gibelin. Selon lui, l'anténomie reprochée à ses doctrines prend sa source dans les exagérations de l'ultramontanisme.— Nous aurons à examiner cette question en son temps et lieu.

Nous serions injuste si nous ne mentionnions pas ici les deux remarquables chapitres de M. Villemain dans son Cours de Littérature Française sur le moyen-âge. Le célèbre professeur y a solidement mis en relief, dans ce style pur et élégant qui n'appartient qu'à lui et avec sa verve habituelle, les qualités de Dante. La première partie de ce travail contient l'analyse des principaux évènements de sa vie et de sa *Vita nuova* (Vie nouvelle); la seconde partie l'envisage comme historien, poète et philosophe et se termine ainsi :

« C'est dans ce mélange de sentiments si divers, d'inspirations si opposées, que s'est formé le plus grand poète du moyen-âge, ce poète dont les vers sublimes et naturels ne s'oublieront jamais, tant que la langue italienne sera conservée, tant que la poésie sera chérie dans le monde. »

Citons aussi M. Ampère pour les recherches qu'il a mêlées à ses souvenirs de Rome (1) et ses rapprochements

(1) Ces souvenirs ont été réunis par l'éminent académicien dans son *Voyage Dantesque*, publié dans le livre intitulé : *la Grèce, Rome et Dante.*

ingénieux dans ses études sur la littérature avant le XIIIe siècle,—rapprochements amenés avec tant de goût et cet art naturel de la simplicité qui n'exclut ni la logique dans la liaison des idées, ni l'élégance et le mouvement.

Les idées politiques de Dante ont été de leur nature si entières et tellement personnelles et contradictoires que des débats violents ont été entamés par des écrivains de convictions opposées sur ce sujet. Mais ç'a été l'effervescence des passions et l'intolérance qui ont donné à ces discussions utiles, non seulement au point de vue des Gibelins, mais aussi de la politique universelle, un caractère affligeant de désordre et d'impudeur. Nous déplorons ces incartades commises par des hommes qui, libres de voir à leur manière et de juger selon leurs principes le fond de questions toujours brûlantes et dangereuses comme celle-ci, nuisent à leur propre cause en profanant leur honnêteté. Les insultes, la boue qu'on se jette et se renvoie alternativement, souillent le sujet sans rendre meilleures les conclusions des auteurs. Il ne faut pas, pour être gratifié des encouragements d'empiriques, soit ultramontains, soit révolutionnaires, polluer la vérité et se faire le coryphée de telles ou telles gens de partis.

Le nombre des lutteurs dans cette arène a été assez notable : Deux champions semblent y avoir déployé beaucoup de valeur. Ce sont : M. Rosetti qui a foudroyé la gloire du Dante gibelin, et M. Schlegel qui l'a relevée.

Mais il est à croire que toutes les sommités littéraires ont voulu nous apporter l'expression de leurs opinions

quelquefois si diverses. Lors de la publication de la traduction de M. Mesnard, les colonnes du *Moniteur Universel* s'ornaient d'une bonne et substantielle étude bibliographique due à la plume de notre éminent professeur et critique : M. Sainte-Beuve. Il essayait d'y esquisser, dans un cadre restreint, le sommaire des travaux qui, en France, ont honoré la mémoire du poète italien. Cette esquisse, que l'imagination de notre célèbre compatriote enrichissait de festons délicats et attrayants, de détails pleins d'atticisme et de finesse, a été l'un des plus precieux antecédents de l'analyse à laquelle nous nous dévouons. Et quel modèle plus judicieux, plus parfait sous le rapport de l'originalité, du tact et de l'érudition aurions-nous vainement cherché !

Puis, voici M. de Lamartine. Vous savez l'élévation de ses pensées, la fécondité de son imagination, la magnificence de son style. Il était donc impossible que l'auteur des *Méditations* n'eût pas aimé l'Italie, caressé sa fougue. Mais c'est le milieu, pour être juste, qu'on adopte ; M. de Lamartine l'a compris. Cependant ses deux entretiens (19e et 20e), dans son *Cours familier de Littérature*, sont-ils en harmonie avec ce sage principe ? Il est douteux. Ses conclusions sont-elles admissibles ? M. de Lamartine les a peut-être poussées trop loin..... Est-il bien vrai que Dante, dont il a admiré le génie, n'ait réussi à composer qu'un poème détestable ? Autre chose est d'arrêter l'éloge au moment où l'on accuse quelque défaut de l'auteur ou de sacrifier sans retenue l'un à l'autre. Vous pouvez ne pas partager l'avis de fanatiques qui ont cru divulguer un grand

secret ou rendre un jugement solennel en ne voyant que roses, perles et violettes dans la *Divine Comédie*. Vous constatez le ridicule et vous vous gardez bien de tomber dans l'excès contraire. Certes, oui, la bizarrerie et l'obscurité ont fait le malheur de ce poème, mais la force des idées, les surprises de l'érudition, les beautés de l'invention ne l'ont pas, je pense, rendu insupportable à lire.

Nous saluerons, avant de finir, une publication importante (1) en son genre, de M. S. Rhéal de Césena. Elle comprend la traduction complète des œuvres de Dante (poésie, langage et politique) et des notices sur les papes et les hommes des siècles antérieurs, dont il a parlé. Vous distinguez de suite le mérite, nous voulons dire la nature savante de l'œuvre. C'est aux sources mêmes que M. Rhéal a remonté pour remplir son immense galerie. Il s'y est rencontré plus d'une fois avec Boccace, Benvenuto d'Imola, Villani, Filelfi, de Reggio, etc., toutes notabilités dans la critique de Dante, et toutes les fois aussi il s'est paré de leurs témoignages.

Mais il n'est personne en ce monde qui se puisse flatter d'être irréprochable. Ainsi, Dante n'a traité l'histoire et la politique que sous l'empire de la passion gibeline, qui viciait son jugement. C'est ce que des commentateurs très-sérieux ont voulu réfuter, mais ils se sont heurtés contre cette vérité : que les emportements déréglés des passions sont incompatibles avec les purs hommages de la vérité. Nous savons que M. Rhéal nous

(1) *Le Monde Dantesque illustré*, 6 volumes, 1856.

écrasera de son indifférence ou de son absolutisme, quand il voudra. Mais, qu'il nous permette de le remarquer, n'a-t-il pas un peu trop de confiance en ses propres forces? Parce qu'on diffère avec lui, M. Rosetti entre autres, sur les doctrines politiques de Dante, est-on pour cela moins honorable? Doit-on être mis à l'index, rayé de la liste des penseurs et stigmatisé par cette qualification : *inquisitorial*, par exemple? C'est notre traducteur qui est responsable de jouer ainsi sur les mots. Qu'il nous en croie. Il ne faut pas s'en prendre tant aux apparences, aux banales accusations de têtes montées, de logiciens sans principes, mais étudier le fond. Je demande s'il est préférable de se superposer sur des commentateurs de mérite pour leur faire sentir le poids de son dédain, de les maltraiter et de les railler, ou bien de réfuter pièces en mains, avec calme et justice, avec une dialectique soutenue, des opinions qui semblent mauvaises ou partiales. C'est jeter des bulles de savon dans l'air et non battre le fer rougi sur l'enclume. Nous regrettons donc le silence de M. Rhéal, autant pour son œuvre que pour le système qu'elle exalte, quoique nous ne le partagions pas.

Parlerai-je des traducteurs de Dante? Ils sont si nombreux ! et je suis dépourvu des moyens nécessaires pour émettre une opinion sur leur valeur. Parmi ceux que la critique a recommandés, nommons MM. Antoni Deschamps pour ses morceaux choisis en vers, Delécluze pour sa *Vie nouvelle*, le chevalier Artaud que nous avons fait connaître, Fiorentino à qui son origine italienne et son talent comme publiciste ont créé des titres à la

confiance publique, de Montargis, généralement estimé, et Louis Ratisbonne, dont l'essai vigoureux d'une traduction en vers a été couronné d'un légitime succès.

C'est aussi M. Mesnard, vice-président du Sénat, qui consacre les loisirs que lui laissent ses hautes et laborieuses fonctions à l'étude de la littérature sérieuse. Sa traduction si justement remarquable, éditée avec un luxe en rapport avec l'importance et l'éclat de l'œuvre de Dante, est destinée à clore dignement cette longue énumération de travaux.

« Dans la nouvelle traduction qui nous occupe, je remarque et je loue le soin d'être, autant que possible, coulant et facile en français, d'unir la fermeté du ton à l'aisance du tour et du nombre. Cette traduction peut se lire avec ou sans l'italien. Dans le calque trop complet et trop systématique qu'on veut faire d'un texte original, il arrive quelquefois qu'on reste plus voisin de l'idiome étranger que du nôtre, et que la traduction aurait besoin d'être traduite elle-même : c'est là un inconvénient que M. Mesnard a cherché à éviter, en infusant çà et là une nuance, je ne dirai pas de paraphrase, mais d'éclaircissement dans le texte, et il en résulte que la lecture continue de son *Enfer* est aussi agréable que peut l'être une lecture continue de Dante....» Puis, en parlant de la poésie dantesque : « On a sans cesse à arracher le rameau d'or du milieu des épines qui le défendent et qui renaissent. Mon respect en est d'autant plus grand pour ceux qui, comme M. Mesnard, s'engagent, par un motif désintéressé d'étude, dans un travail dont le charme même est déjà une preuve de mérite et un titre de noblesse pour l'esprit...»

Je n'ai rien à ajouter à cet éloge ; il sort de la plume de M. Sainte-Beuve, et n'est-ce pas la meilleure de toutes les recommandations dont cette traduction fidèle et si méritante se puisse prévaloir ?

Nous avons oublié à dessein M. Brizeux par une condescendance sympathique pour sa mémoire. Quelle profondeur et quels soins pieux, presque filials, il apporta dans la translation en notre langue du poème de Dante ! Ce qu'Ozanam fut à ce dernier comme philosophe, Brizeux le fut comme traducteur. Son âme orthodoxe, d'une nature si élevée et sensible, était portée vers Alighieri par un irrésistible penchant. Aussi la France littéraire a-t-elle spontanément manifesté les regrets quelle éprouvait de la mort du doux chantre de *Marie*, et du scrupuleux traducteur de Dante.

## VI

Nous voici parvenu à la fin de notre analyse, bien imparfaite sans doute, des commentaires et traductions de Dante. Avant d'entrer dans le fond même de notre sujet, reportons un moment notre pensée en arrière. Il faut avouer que nous sommes bien éloignés de Voltaire, et qu'on ne reconnaîtrait pas sans quelque surprise notre poète dans l'article du *Dictionnaire philosophique*, où l'ironie et peut-être aussi l'ignorance l'ont défiguré et mis en pièces. Vingt lignes de prose satirique suffisaient HIER, c'était une aumône. AUJOURD'HUI que d'éminents travaux ont été publiés sur Alighieri, que nous en avons pris connaissance, notre siècle ne se lasse pas d'accueillir encore avec une faveur marquée et honorable pour notre époque les œuvres qui touchent à ce multiple et inépuisable sujet de quelque part qu'elles lui viennent, de

Paris ou de la province, de nos illustres critiques ou de jeunes et modestes talents. Cet engouement est le signal d'un retour vraiment décisif au genre sérieux dans la littérature. Mais au seul point de vue de Dante n'a-t-il pas une autre signification? et doit-il faire craindre que nous ayons dépassé la borne?

Dante est à la mode ; mais le XIV[e] siècle a eu la manie de vouloir en tout *pétrarquiser*, et j'ai bien peur que nos *dantesques* ne tentent de mettre leur poète en avant dans tous les genres. Tant pis, ce serait faux et ridicule.

Savoir oser la réaction lorsque le mérite l'exige, est sans doute une chose excellente en elle-même; mais n'avons-nous pas, dans un état d'exaltation fébrile, déposé aux pieds de Dante tous les lauriers? avons-nous songé auparavant que pour cela il lui fallait accorder les qualités d'avoir été universellement sage, admirable, juste et vrai? Est-il bien à la fois poète, philosophe, législateur, historien? Ne pourrait-on pas démontrer que rien n'est contagieux comme un enthousiasme excessif, qu'à chaque écrivain on doit distribuer son rôle, son véritable talent, sans se préoccuper infructueusement des essais médiocres qu'il a vainement cherché à réaliser?

C'est là notre pensée.

# LIVRE II.

# HISTOIRE DE LA VIE DE DANTE.

---

Durante Alighieri, plus tard nommé Dante par mignardise, naquit à Florence le 8 mai 1265, de Monna Bella, seconde épouse d'Alaghiero, jurisconsulte célèbre. Parmi ses aïeux, il y eut des hommes illustres pour leur bravoure ou leurs talents. Mais celui que l'histoire nous fait connaître comme le premier en date vivait au commencement du XII[e] siècle : Il s'appelait Cacciaguida. Marié à une fille de la maison des Alighieri Fontana de Ferrare, il prit la croix pour accompagner l'empereur Conrad III lors de la deuxième expédition des Chrétiens contre l'Orient. Mais, hélas! tous les fléaux parurent se donner la main pour écraser cette nouvelle et pieuse tentative des fidèles d'Allemagne et de France. Ni le talent des chefs militaires, ni la valeur et la fidélité des soldats, ne déjouèrent les indignes complots des Grecs. La déroute fut complète. Parmi tous ces preux, figurait Cacciaguida. Signalé pour plusieurs actes d'héroïsme, il fut armé chevalier de la main de l'Empereur et paya de son sang sa dette à la chrétienté. Pour prix de sa gloire, Dante le fera siéger dans le paradis, au nombre des élus. Nous le retrouverons, illustre orateur, au chant XV.

Le père de notre poète était issu de Bellincione, petit-fils de Cacciaguida. A une époque où le choix d'un parti ne s'accommodait que trop avec une certaine position sociale, Alaghiero se déclara pour les Guelfes démocratiques. Peut-être cette prédilection ne coïncidait-elle pas avec les traditions aristocratiques de sa famille, au moins elle exprime les sentiments qui ont dû la motiver. Or, ces sentiments furent souvent blessés. Exposé aux vicissitudes du pouvoir éphémère d'un parti, Alaghiero fut exilé en 1249. Il resta pendant quelque temps hors de Florence où le rappela un nouveau succès des Guelfes. Mais la victoire des Gibelins à Monte-Aperto le força pour la seconde fois à s'expatrier (1260). C'est dans le cours de cette proscription que Dante vint au monde. Il ne reçut le premier baiser paternel qu'à l'âge de deux ans, quand celui-ci rentra dans Florence avec tous ses coreligionnaires politiques. Enfant ou adolescent, il se ressentit des agitations politiques et des inquiétudes poignantes au milieu desquelles s'écoulait l'existence politique de son père. Intéressé par le cœur aux émotions, aux joies ou aux troubles de sa famille, il était miné de plus en plus par l'esprit de caste et de rivalité. Puis, ses parents moururent. Monna Bella, qui avait été la dernière à chérir son enfant et à l'élever dans la religion chrétienne, avait eu soin d'assurer son avenir intellectuel. Sa confiance en Brunetto Latini, qui avait suivi l'éducation de Dante, porta de bons fruits. Le maître et le disciple s'unirent par les liens d'une affection sincère que l'étude de la science accrut encore. Brunetto avait rempli des fonctions publiques importantes. Pro-

fesseur, savant, il joignait à ces titres celui de secrétaire de la république. Un tel homme ne dut pas, je pense, oublier d'ouvrir l'esprit de son élève à la science de la politique, et c'est peut-être à ces enseignements ou confidences intimes qu'on pourrait reporter l'espèce d'avidité pour l'intérêt de la cause générale qui le lança dans les assemblées et les manœuvres des Guelfes. Quoi qu'il en soit, son intelligence dirigée par la docte sollicitude de Brunetto Latini se ploya aux études les plus sérieuses; elle y puisa la rectitude des idées et particulièrement, dans la philosophie, la logique et le jugement. Mais sur quoi furent attirées de préférence ses investigations? C'est ce qu'il faudrait savoir au juste. A défaut de preuves, on peut croire que les leçons de Brunetto ne touchèrent pas à l'art poétique, et que s'il étudia cet art ce fut dans dans Virgile et Stace et aussi Homère. Mais sa connaissance de la langue grecque était très-imparfaite et il ne lut sans doute de l'*Iliade* que quelques fragments. N'était-ce pas assez pour faire éclore et développer les germes de son génie? Boileau l'a dit avec une admirable expression :

S'il ne sent point du ciel l'influence secrète.

Mais il est naturel de penser que son astre en naissant l'avait formé poète. Cependant, non, je me trompe. Cela ne dut pas suffire. On a bien reçu le don de rimer, mais il faut une étoile, une inspiration, un objet qui frappe la vue, les sens, le cœur, pour que soudainement la verve poétique se manifeste. Laissez-moi vous raconter une enfantine mais poétique légende à ce sujet :

Un jour, c'était à Florence, le peuple et les nobles se réjouissaient dans des fêtes continuelles pour saluer Mai et la saison fleurie qu'il commence. L'usage était établi depuis longtemps déjà de ces solennités. Chaque famille avait la sienne, elle se passait dans un cercle de personnes amies qui y amenaient leurs enfants. Or, dans une de ces réunions, il arriva qu'un petit garçon de dix ans, mêlé aux jeux et aux récréations bruyantes des autres enfants, remarqua avec une singulière attention une toute jeune fille, moins âgée que lui d'une année. Une robe de couleur pourpre faisait ressortir l'éclat de son teint ; ses traits fins et délicats annonçaient la distinction et la noblesse de l'origine. Mais l'adolescence eut son cours et malgré les entraînements, les dissipations de la jeunesse, le souvenir profondément gravé de cet amour si bizarre dictait à l'enfant devenu homme ces lignes charmantes :

« L'amour me commandait souvent dans mon enfance de chercher à voir ce jeune ange ; et souvent aussi je la cherchais, et je voyais toujours en elle quelque chose de si parfait et de si gracieux, que l'on aurait certes bien pu dire d'elle la parole d'Homère : Elle ne semblait pas être la fille d'un mortel, mais d'un Dieu. »

Eh bien ! cet ange, c'était Béatrice, la fille de Folco Portinari ; le jeune poète, c'était notre Dante. Dès qu'il s'était rencontré avec elle, il avait associé son nom à toutes ses espérances. Adolescent, il n'ose exprimer les désirs qui l'assiègent. Peu à peu il s'enhardit, le besoin d'être aimé l'encourage. L'harmonieux chant d'amour qui berce ses oreilles depuis l'enfance l'inspire et la

poésie vient animer ses discours et cadencer ses soupirs. Les différents canzones et sonnets qu'il a composés sur ce sujet sont rassemblés dans son ouvrage, intitulé : *La Vie nouvelle*. J'en détacherai un trait. L'amour lui envoie un songe cruel où sa bien-aimée apparait recouverte d'un linceul et portée par les anges jusqu'aux nuages. Effrayante prophétie qui ne tarde pas à se réaliser! Béatrice mourut à l'âge de 24 ans, c'est à dire à l'apogée de la jeunesse et de la beauté. Elle avait été mariée quelque temps auparavant à un noble seigneur, Simon di Bardi. Pour bien d'autres, la mort eut brusquement tranché des relations qu'il devenait impossible de consacrer. Dante, au contraire, accepta cette épreuve, non comme une rupture, mais comme le signal du bonheur infini et éternel pour sa Dame. Qui sait si l'idée de perpétuer sa mémoire ne l'invita pas à entreprendre son pèlerinage dans l'éternité où il exaltera ses charmes et sa gloire? Toujours est-il, que cette mort fut pour lui un coup funeste. Brisé par le désespoir, il interroge ses amis et les passants sur l'étendue de son malheur, car son amante était le type de la vertu. Ce fut sans doute à ce moment qu'il conçut le projet d'embrasser la carrière monastique et de solliciter de la bonté de Dieu, sous le régime des aspérités du cloître, la faveur d'être bientôt réuni à Béatrice. Néanmoins, on n'a à cet égard aucune note précise. Buti, un de ses commentateurs, assure que novice franciscain, il aurait revêtu l'habit des moines de cet ordre. Mais ici nous sommes arrêté par la contradiction : une autre version, en effet, témoigne que Dante aurait séjourné dans un monastère des Alpes (proche de

San Benedetto in Alpe) appartenant à une communauté de l'ordre de St.-Benoît : il n'importe que médiocrement d'être fixé là-dessus. Ce qui est moins récusable, c'est que sa dernière volonté fut qu'on le revêtit sur le lit même de la mort du costume de St.-François.

Un jeune homme d'un caractère ardent, emporté, nourri d'ambitions politiques, tel que Dante, devait d'ailleurs être assez naturellement peu disposé à adopter l'austérité et les habitudes régulières et tranquilles de l'existence religieuse. Déjà même il avait fait choix d'un parti et on l'avait vu, sur le champ de bataille de Campaldino ou Certomondo, briller par sa valeur aux premiers rangs de l'avant-garde des Guelfes. Il serait inutile de rapporter cette bataille. Les Gibelins, inférieurs en nombre aux Guelfes, ne leur cédèrent point en bravoure ni en audace. Mais leur indiscipline les fit se débander et ils ne purent résister au choc impétueux de leurs adversaires. Cette défaite affaiblit d'une manière notable les forces des Gibelins et les rendit plus impopulaires que jamais, tandis qu'on célébrait partout et principalement à Florence, le triomphe du parti opposé. C'était Florence qui avait entamé la lutte et qui avait pour ainsi dire concentré tous les moyens d'en remporter le prix. Voisine d'Arezzo, où le Gibelinisme avait établi son camp général d'agression et de défense, elle le frappait au cœur en l'attaquant victorieusement dans ses plus profonds retranchements.

Dante affronta bravement la mort à Certomondo et ne fut soustrait que par miracle à de très-graves dangers. On le comprend facilement si l'on songe qu'il était dans

les 150 *feditori* qui marchaient à la tête des Guelfes, usant de leur liberté de manifester leur amour pour leur pays, selon la proclamation énergique de Vieri del Cerchi.

Ce fut au retour de cette expédition qu'il apprit la mort de Béatrice Portinari et que la main qui venait de se servir si courageusement de l'épée, saisit la plume pour exhaler ses plaintes au Seigneur et annoncer aux rois et aux princes de toutes les nations cette perte irréparable.

Quelque temps après, le salut de sa cause appelait de nouveau Alighieri au siège de la ville de Caprona, assiégée par la ligue toscane guelfe contre des soldats lucquois. Cette seconde campagne était la continuation des hostilités contre les Gibelins. Constamment en querelle, s'insultant réciproquement dans la personne de leurs chefs, les deux partis se disputaient avec acharnement la prépondérance, exploitant avidement toutes les occasions de se battre et de mesurer leur vaillance. Le résultat de la lutte était douteux et d'autant plus incertain que des populations entières accordaient l'hospitalité dans leurs villes à tous Gibelins et, pour favoriser leur réussite, allaient jusqu'à prendre les armes. Mais dans ces alternatives diverses de la fortune, nous reconnaîtrons que Dante s'y faisait remarquer par la sagesse de ses avis et son expérience et fondait peu à peu sa réputation. D'un autre côté, ses essais poétiques s'étaient répandus hors de Florence et le faisaient connaître dans les lettres et les arts. Déjà, il avait contracté des amitiés illustres auxquelles il revenait sans cesse dans les loisirs de la poli-

tique, aux moments trop rares où son âme goûtait les jouissances épurées de la culture de l'intelligence. Au nombre de ses amis nous citerons l'architecte Arnolfo, Cimabuë le restaurateur de la peinture en Italie, le sculpteur et architecte Giotto, l'astrologue et professeur Cecco réputé pour son érudition, le poète Guido Cavalcanti, le musicien Casella, François da Barberino dont toutes les écoles italiennes étudient le fameux traité : *Documenti d'amore.* On voit par ces seuls noms que Dante était en rapport avec les célébrités littéraires et artistiques de son époque. Ainsi il s'ouvrait à la fois la porte de la carrière poétique et de la carrière publique. Il n'eut pas à se repentir de ces liaisons solides, car l'heure allait bientôt sonner où il aurait eu besoin de compter sur des cœurs généreux et dévoués....

Sa femme n'aurait pas été un de ceux-là, au dire de plusieurs biographes ; car, dès 1292, j'ai omis de le dire, Dante avait épousé Gemma Donati, membre de cette noble famille des Donati, dont le chef Corso avait été investi du commandement à la bataille de Campaldino et était aussi le capitaine de la faction guelfe. La parenté d'un politique de cette importance pouvait le conduire, grâce aux recommandations les plus influentes, aidées de son mérite, aux dignités et à des emplois importants. Ce fut sans doute l'un des avantages qui conseillèrent à Dante son alliance avec Gemma.

Son entrée dans la carrière publique fut brillante. On le distingua tout d'abord dans les assemblées des Comices où son éloquence et la popularité de ses opinions lui constituèrent de nombreux adeptes. Les intérêts du

*comune* n'ont pas de défenseur plus intrépide et plus chaleureux. Dans les différentes ambassades qui lui sont dévolues, il apporte beaucoup d'énergie et d'adresse. Soit qu'il représente la mère-patrie à Ferrare, soit qu'il sauvegarde le droit des gens à Pérouse et, par la conciliation, obtienne la remise de plusieurs de ses concitoyens retenus abusivement, soit qu'il arrache à la clémence du prince de Naples le pardon d'un criminel florentin, interprète des lois ou de l'humanité, il accomplit avec une rare sagacité les missions qui lui sont confiées. C'est alors (1295) qu'il se rendit à Paris pour la conclusion d'un traité entre la Toscane et la France. Ici la divergence des avis des commentateurs nous embarrasse. Pendant que l'un suppose que le voyage de Dante à Paris eut lieu en 1308, c'est à dire six ans après son bannissement, d'autres, plus dignes de foi, le fixent à 1295. Se prononcer entre les deux rapports serait s'exposer en toute discrétion à tomber dans l'erreur. Il faut donc mieux les citer ensemble, et, nous le croyons du moins, s'interdire, à défaut de pièces probantes, de trancher ce nœud gordien. Qu'importe d'ailleurs puisqu'une certitude entière nous est acquise sur le séjour de Dante à Paris ? Ne parut-il pas devant l'Université; et par son éloquence, la sagesse de ses discours, sa science profonde, ne sut-il pas conquérir les suffrages de cette illustre assemblée? Interrogé successivement sur tous les points des sciences, il répondit sans ânonnement aux questions ardues qui lui étaient adressées. Il subit ainsi tous les examens avec distinction pour devenir docteur. Mais lorsque fut arrivé le moment de

solder le prix de ce titre, il dut se résigner, faute d'argent, à en abandonner la concession (1). On a écrit que de Paris il avait continué sa route par Bruges et Londres jusqu'à Oxford où il aurait été accueilli et fortement remarqué des sommités scientifiques réunies dans cette ville.

Cette pérégrination terminée, Dante, revenu à Florence, reprit sa place dans le parti guelfe. En 1299, il en reçoit une nouvelle preuve de confiance. Son action est salutaire sur la population de San-Germiniano à laquelle il est député pour l'élection d'un *capitano* proposé avec avantage par les siens.

Nous étendrons-nous sur les événements qui précédèrent la magistrature de Dante ? Nous avons constaté les revers essuyés par le parti gibelin en Italie. Ces revers réduisirent tellement son influence et son action que dès 1298 il s'éclipsa presque totalement. A l'abri des soulèvements et des représailles de leurs ennemis, jouissant de toutes leurs facultés et de cette parfaite quiétude dans laquelle l'anéantissement des Gibelins les plongeait, enorgueillis d'abord de leurs propres victoires, les Guelfes dominaient paisiblement sur les Florentins. C'était à leur volonté et dans leurs conseils généraux que s'élaboraient les projets suscités par les intérêts primordiaux de la cité. A eux, les rênes du gouverne-

(1) Ce fut aussi pendant l'un de ses séjours à Paris qu'il connut le professeur Siger, de l'Université. « Là, dans la rue du Fouarre » et sous le chaume où venait s'asseoir la foule des étudiants, il » assista, disciple immortel, » aux éloquentes leçons de notre célèbre compatriote.

ment, la libre disposition des emplois, la direction des affaires politiques. Sous une pareille impulsion, administrée seulement par une assemblée homogène d'hommes intelligents et dévoués, Florence était assurée contre les risques des violences des factions et les périls de l'anarchie. Il y avait sans doute peu ou point de régularité dans la fondation de ce gouvernement et d'un tel ordre de choses, car ce gouvernement n'était ni reconnu, ni consacré par les lois, encore moins l'expression des traditions et des vœux populaires. Tant qu'il eût duré ferme et uni, les exactions et le désordre n'étaient pas à redouter. Mais si au contraire les rivalités ou les différences d'opinions venaient à surgir, à quels déchirements, à quelles vicissitudes Florence n'était-elle pas simultanément livrée? Ces dangers paraissaient bien éloignés, et cependant ils tenaient par un fil si mince, si délicat, à l'amour-propre et à l'ambition d'hommes de partis toujours ardents et passionnés! On prévoit souvent le danger lorsqu'il est trop tard pour le conjurer.

Le calme plat de la situation en engourdissant les intelligences les fatiguait aussi. Chacun, d'ailleurs, excité par la jalousie et la haine, travaillait ouvertement ou en silence à percer dans les réunions générales, seul chemin ouvert à la jeunesse qui se destinait à la carrière politique. Qu'en résulta-t-il? C'est qu'on chercha mutuellement à se confondre, à se déprimer, à s'élever, celui-ci aux dépens de l'autre. Ces tracasseries déplorables envenimaient les plus graves questions et menaçaient la sécurité et l'intégrité des intérêts communs.

Dans la production de toutes les idées des personnes,

il fallait nécessairement dégager la nature de leurs principes sous toutes leurs nuances. Ce fut dans ces conditions que se rompit l'unité des Guelfes. Ils se divisèrent en deux partis diamétralement contraires où la supériorité appartint : dans le premier, à Corso Donati, de tige illustre, représentant des traditions aristocratiques et des coutumes féodales ; dans le second, à Vieri del Cerchi, commandant de la cavalerie à Campaldino, plébéien enrichi et conséquemment élu pour être le patron de la démocratie. Ces sectaires politiques se valaient pour la dureté, l'orgueil, l'ambition, la résistance. Les menaces sourdes qui circulaient des deux côtés étaient des augures sinistres pour l'avenir. Voici comment elles s'exécutèrent d'abord : On verra par ce fait garanti par Machiavel l'extrême inimitié qui régnait non-seulement dans les partis, mais dans les familles :

Les Donati avaient reçu chez eux une famille venue de Pistoie, désireuse d'assister aux fêtes annuelles de Florence. Les Cerchi également comptaient en cette occasion de riches visiteurs. Or, le 1er mai 1300, au soir, le peuple réuni sur la place de la Ste-Trinité, manifestait l'excès de sa joie par des chants d'allégresse et des danses bruyantes. Animé aux plaisirs, il s'était dépouillé de ses idées politiques. Un accident bien grave l'arracha tout à coup à son bonheur et à son entrain : c'étaient deux cavalcades composées des jeunes gens des Donati et des Cerchi qui venaient de se coudoyer en traversant la place. En face l'une de l'autre, elles n'avaient pu étouffer leur aversion et leur colère. Des menaces sont proférées de part et d'autre, et malgré les rumeurs de la foule, le

combat s'engage et bientôt le sang coule.... Aussitôt que la nouvelle de l'accident fut connue, les Guelfes divisés, prirent les armes et s'établirent sur le pied de la défensive et de l'offensive, de sorte que « Florence passa en un clin-d'œil des joies d'une fête populaire à la guerre civile. » A partir de ce moment la guerre était déclarée entre les *blancs* et les *noirs*. Ces appellations, qui appartenaient aux familles étrangères reçues par chacun des chefs, servirent à désigner : la première, les Cerchi, et la deuxième, les Donati.

Cet événement, qui apparemment n'était qu'une escarmouche, provoquait les conséquences les plus graves. Dans l'état de surexcitation des partis, il était sérieusement à craindre qu'aucune journée ne se passât sans être signalée par de nouvelles prises d'armes, de nouveaux engagements et de nouveaux meurtres. Les noirs, quoique valeureux et disposés à faire tous les sacrifices pour se soutenir, étaient inférieurs aux blancs pour le nombre. De la sorte, une rencontre décisive et peut-être inévitable, eût découvert leur faiblesse et les blancs eussent triomphé, acclamés par le peuple qui souhaitait alors leur avènement exclusif au pouvoir.

Une telle situation était intolérable. Le pape Boniface VIII jugea qu'elle n'eût pas duré et se fût changée quelque jour au détriment de ses partisans et soutiens, les noirs. Pour y obvier et par ses ordres, le cardinal Matteo Aquasparta accepta la lourde tâche de se transporter à Florence pour rétablir entre les deux partis l'entente et la cordialité ainsi que pour améliorer ou transformer le gouvernement. Ces démarches exigeaient

un diplomate consommé et excessivement habile. Le cardinal y dépensa toute son astuce et, malgré ses labeurs, il se trouva qu'en quittant Florence, noirs et blancs étaient dans l'effervescence la plus dangereuse et impatiens d'en finir. Plus les uns, à l'ombre du légat du Saint-Siége, demandaient à cor et à cris qu'on le laissât introduire toutes réformes nécessaires dans le gouvernement, plus les autres s'opposaient à lui reconnaître l'exercice d'une autorité dictatoriale. Le renouvellement du personnel de la magistrature n'était-il pas de nature à augmenter encore les agitations et les craintes? Des six prieurs nommés pour remplacer ceux dont les fonctions étaient échues, Dante était assurément celui dont les capacités et le zèle s'accommodaient le mieux avec le danger exceptionnel de la situation. Il s'élevait enfin par dessus tout, en dépit des obstacles, des calomnies, et c'était entre ses mains que reposait peut-être l'avenir de sa patrie. Sa position politique devenait subitement l'une des plus considérables. Tout était à raccorder, à réorganiser et à reconstituer. Malgré le courage et l'opportunité des mesures qui furent prises dans ce moment, l'animosité des partis croissait et paralysait les moyens de compression les plus efficaces. Comme le cardinal-légat était gênant, on s'arrangea pour le déterminer, par l'intimidation, à courir pacifier d'autres villes. Ainsi les insinuations, les conseils, les menaces de la papauté étaient de l'ellébore insuffisant pour guérir la haine et l'anarchie contagieuse des factions. Voilà ce que l'échouement de cette tentative honorable de conciliation prouva à Rome : ambitieux et persistant dans ses des-

seins, indigné de la perversité de cette ville de Florence qui méconnaissait son intervention médiatrice et riait de ses excommunications réitérées, Boniface VIII allait appesantir rudement sa colère et sa justice sur elle.

Le projet qu'il avait conçu éveillait l'enthousiasme des noirs. Ils ne se maîtrisèrent point et, au lieu d'attendre en silence, ils s'en vantaient pour donner un prétexte à leur fierté et à leur indépendance absolue. En quoi consistait leur espoir? Etait-il fondé? A ces interrogations, la voix publique justement émue répondait non sans trembler : Si Boniface l'a décidé, Florence est livrée à toutes les horreurs et à tous les désastres que la descente en Italie d'un prince français, exécuteur sans pitié de ses vengeances, suscitera de toutes parts.

Ce prince français, il était déjà choisi, on le nommait tout haut, il était le fils bien-aimé du Pontife, sa famille appartenait à la maison de France, enfin c'était Charles de Valois.

Il y avait longtemps que les noirs soupiraient après son arrivée, mais vainement. Pour hâter sa marche et solliciter d'être admis à ses bonnes grâces, les noirs arrêtèrent communément dans les premiers jours d'août 1300, dans l'église de la Sainte-Trinité, qu'ils expédieraient un message au Pontife dans ce sens. La nouvelle de ce message s'ébruitant, la terreur gagna les blancs et le peuple entier. On réclamait prompte justice d'un acte qui était le contre-pied du patriotisme, de la liberté et de la sûreté publique. De quelle manière satisfaire à tant de plaintes? C'est alors que les charges qui incombaient à la magistrature la mirent aux abois.

Chasser les noirs *in extremis*, n'était-ce pas mécontenter Boniface VIII, s'aliéner la protection de Charles de Valois et précipiter sa descente? Cette considération suspendit la justice des prieurs levée pour frapper exclusivement les objets de l'indignation et de la réprobation générale. Dante, poussé à bout sans doute par les menées et les intrigues des partis, proposa sans hésiter qu'on les expulsât indistinctement et immédiatement. Mais des restrictions sont à envisager ici : les noirs furent exilés en masse ; plusieurs furent impitoyablement châtiés, entr'autres, Corso Donati qu'on condamna au bannissement perpétuel et à la confiscation de tous ses biens, tandis qu'on punit seulement les adhérents les plus dangereux des blancs. Ces rigueurs, en passant sur la tête de ceux-ci, blessaient au cœur le parti des noirs. Frappés de stupeur, ils transgressèrent la loi de l'exil et s'enfuirent à Rome déposer aux pieds de Boniface VIII leurs plaintes amères, leurs protestations et leurs désirs de vengeance. En apprenant cette témérité, les blancs furent saisis et commencèrent à regretter leur avantage momentané. Ils se conduisirent en adroits compétiteurs et leur soumission et leur déférence durent toucher le Pontife. Dante avait abandonné le priorat à cette époque : Ce fut lui qu'on délégua pour présenter, avec une ambassade spéciale, à Boniface VIII, l'hommage du respect et de la fidélité des blancs et pour le prier d'annuler les excommunications lancées contre eux antérieurement. Si l'homme politique n'éprouva dans son entrevue avec le Pape qu'un dédain significatif, le poète fut grandement impressionné par l'aspect religieusement

imposant que la célébration du jubilé séculaire en 1300 donnait à la ville éternelle. « Des flots innombrables de chrétiens de toutes les contrées de l'Europe affluaient, se heurtaient sur toutes les voies, dans toutes les rues de Rome ; les uns arrivant, les autres partant, et tous unis dans une seule et même pensée, dans une seule et même espérance, tous transportés d'une même joie. » Et cette espérance, cette joie, qui montaient vers Dieu dans les églises, s'identifiaient si noblement avec la pensée inspiratrice de son œuvre : le ciel !

Toujours est-il que Dante retourna à Florence, apportant sans doute avec lui quelques vagues promesses, qui ne rassurèrent pas les blancs et les aigrirent davantage contre leurs ennemis. Il n'y eut de pas moyens de vexation et de destruction auxquels ils n'eurent recours. Boniface était bien attristé et courroucé de leurs trames et de leurs vengeances, mais il paraissait aveuglé et confiant dans les représailles, se rappelant que *tout vient à point à qui sait attendre*.

Aussi à peine l'arrivée de courriers révéla-t-elle l'approche de Charles de Valois, que l'anxiété et l'effroi s'emparèrent de tous. Les noirs étaient allés à sa rencontre aux portes mêmes de l'Italie, mettant à sa disposition leur épée et leur vie et lui jurant obéissance. Ce fut, assailli de ces protestations renouvelées au ralliement de nouvelles bandes sur son passage, que le prince français parcourut la Péninsule jusqu'à Rome. Là, il s'arrêta pour conférer avec Boniface VIII sur l'exécution de ses projets de châtiment. Puis, il visita une partie des villes d'Italie rebelles, au nombre desquelles

figure Pistoie, mais il n'entra pas à Florence, bien qu'il n'en fût séparé que de quelques lieues. Non-seulement les Florentins s'alarmèrent de cette retraite, mais ils avisèrent sur le champ de ce qu'il conviendrait de faire pour détourner le bras du Pape. Une ambassade fut décidée à l'unanimité qui serait chargée de lui confirmer le serment de soumission et d'amour de la Toscane pour sa suzeraineté et d'implorer sa clémence pour empêcher la descente si impopulaire du prince français. L'on rechercherait sans suite à se dissimuler la gravité et les conséquences d'une semblable démarche : ce n'était pas les Guelfes blancs qui étaient seulement en jeu; tout un peuple était en proie à la crainte et au désespoir, toutes les familles consternées et tremblantes. Aussi fallait-il choisir pour les représenter dignement un patriote assez capable et assez dévoué pour dire toute la vérité à Rome sans l'indisposer et pour faire fléchir sa rigueur. Ceux que leur expérience destinait à cette haute mission tergiversaient ou l'éludaient. Dante était dans l'assemblée; ces réticences l'exaspèrent. Nommé pour assumer cette responsabilité immense, il s'écrie avec feu : « Si je vais, qui reste? Si je reste, qui va? » Il part pour Rome; le prélat répond par des cajoleries et des paroles rassurantes aux supplications des députés florentins. « Laissez-moi faire, leur dit-il, et vous serez contents. » Et eux d'accepter avec bonheur ce précieux joyau de la paternelle bonté de Boniface. Ils s'empressent de reprendre la route de Florence, munis de cettte bénigne consolation, à l'exception de Dante qui demeure à Rome. Pourquoi cette préférence? Puisqu'il est le chef

de la délégation florentine, n'est-ce pas à lui que revient le soin d'aller rendre compte de sa mission à Florence qui l'envoie ? Ceci était excessivement logique..... Mais le Pontife se montra si tendre, si affectueux, si prévenant; il y avait tant de sincérité apparente dans ses instances que Dante et son patriotisme et son adresse y furent dupés....

Le Saint Siége, principal moteur dans cette grande et déplorable conspiration, n'en avait pas laissé transpirer les secrets intimes. C'est ainsi qu'il avait décoré Charles de Valois, par un bref daté de septembre 1301, à Anagni, du glorieux titre de grand *pacier* de la Toscane. Celui-ci s'avançait donc à marches forcées sur Florence, précédé par la rumeur publique comme s'il se fût agi de la marche et des progrès d'un fléau. A la vérité, ses largesses, son aménité n'étaient qu'une combinaison sinistre. On fit pourtant bonne contenance et il n'eut pas lieu d'être mécontent de sa réception à Florence. Le peuple se porta au devant de lui, alléché par les promesses réitérées qu'il avait données de respecter les lois et les coutumes de la république. De son côté, Charles employait tous les artifices, se livrait à toutes les feintes, pour mieux s'assurer de sa victime. Il se dépouilla de ses armes en entrant dans la ville et ce fut sans nul doute sur sa recommandation que Corso Donati ne l'y accompagna point. Ses conférences avec les prieurs et les principaux chefs de partis tendirent à sanctionner encore dans l'esprit de la population ses intentions soi-disant pacifiques. Il avait besoin qu'on crût à cette prétendue sollicitude pour trahir solennellement la con-

fiance générale et la foi jurée dans le grand évènement du 15 novembre. Ce jour là, toutes les autorités, sur l'invitation et sous la présidence de Charles de Valois, étaient rassemblées dans l'église de Sainte-Marie-Nouvelle. Après qu'il eut dépeint la situation politique de Florence et ses projets bien arrêtés de la rendre meilleure et prospère, il demanda qu'on lui décernât la *bailie* ou la dictature. Sa bienveillance effrontée prévoyait raisonnablement qu'en des moments difficiles ce pouvoir lui était indispensable et que, par son étendue et son caractère absolu, il favoriserait ses entreprises conciliatrices. A l'unanimité, l'autorité demandée fut accordée pleine et entière. Aussitôt, des symptômes effrayants de troubles se manifestèrent dans Florence; ce fut comme un changement à vue. Les noirs prirent les armes, et séparément on les vit, montés sur leurs cheveaux caraparçonnés, sillonner les rues et les places. Il régnait dans ces sorties, ces allées et venues de cavaliers, ce mouvement militaire, quelque chose de menaçant et de révolutionnaire. C'était Florence en état de siége, passant sous le joug des armes et obéissant au commandement d'un chef militaire. En même temps une des portes de la place tombait sous les coups de hache de la troupe de Corso Donati, à qui bien certainement le mot d'ordre avait été donné par Charles de Valois et qui pénétrait dans Florence, au grand mépris des lois, en triomphateur et en ennemi. Toutes les exactions, tous les désastres remplirent de deuil la ville entière pendant près de six jours. Les noirs arborant le drapeau aux édifices publics s'étaient mis en possession de nombreux

quartiers. Avec une fureur aveugle, ils poursuivaient, harcelaient, blessaient ou tuaient ceux du parti blanc, s'emparant de leur personne, et, non contents de ces crimes, dévastant leurs propriétés en les livrant au pillage ou aux flammes. De nouveaux prieurs, créatures du prince, furent nommés en ces journées néfastes et sanglantes et ce n'était pas sans effroi que l'on remarquait l'avénement comme podestat de Cante de Gabrielli d'Agubbio. Les scènes de boucherie et de désolation qui venaient d'atterrer Florence étaient le prélude d'une foule d'iniquités aussi révoltantes les unes que les autres. Parmi elles figure la sentence, publiée vers janvier 1302, par laquelle Dante et plusieurs de ses amis sont nominativement condamnés à l'exil et au paiement d'une amende de 8,000 livres. C'est ainsi que le grand *pacier* de la Toscane récompensait son patriotisme, ses lumières, son activité et son dévoûment sans bornes !

Le sort en est donc jeté ! Dante, conspirateur, opposé à la mission de Charles de Valois, magistrat vénal qui a sacrifié la justice à la cupidité, à ses passions, à son égoïsme, ne reverra plus jamais le bercail de ses jeunes ans, sa belle maison de Florence dont le toit couvre encore Gemma et ses enfants; il ne retournera plus jamais dans sa patrie !

Mais, que dis-je ? Une ancre de salut lui reste ; peut-être trouvera-t-il dans l'espace de quarante jours les fonds nécessaires pour payer l'énorme amende de 8,000 livres, et alors..... Non; quoique vivant dans l'aisance, il ne saurait acquitter une pareille somme en si peu de temps. Bientôt une sentence définitive vient confisquer ses

biens, le bannir à perpétuité et le menacer d'être brûlé vif si un jour il tombe au pouvoir du gouvernement florentin. Il fallait donc se résigner à l'exil pour toujours! Au moment où l'âge de ses enfants allait le charger du devoir impérieux de leur assurer une position dans la société, il était forcé de les abandonner aux ressources de leur mère, orphelins et faibles, n'ayant plus de pain ni d'abri....

En homme de cœur et d'énergie, foudroyé d'abord par de si terribles épreuves, il se releva avec confiance. Un nombre considérable de blancs-Gibelins avaient été enveloppés dans les mêmes mesures de proscription, et, comme lui, dépouillés de leur fortune; ils étaient courageusement résolus, quoi qu'il dût leur en coûter, à tenter de la reconquérir et de se venger. Dans ce but ils se réunirent près d'Arezzo et s'organisèrent en gouvernement. Dante prit part aux conseils et aux discussions communes. Lorsque Rome envoya son ambassadeur, le cardinal de Prato, pour mettre fin aux troubles entre les deux factions, notre poète fut délégué par ses compagnons, les bannis, pour se concerter avec le légat et lui exprimer leurs vœux. Les efforts dévoués du cardinal empirèrent encore la situation des partis qui, peu après son départ, commirent de nouveaux désordres; un jour comme ils s'étaient violemment rencontrés et que les noirs perdaient l'avantage, on entendit tout à coup le peuple pousser d'horribles clameurs: des flammes s'élevaient dans l'air à une très-grande hauteur, consumant plusieurs maisons à la fois et embrasant bientôt tout un quartier.... Vainement l'on essaya d'arrêter l'élément

destructeur; le feu dura huit jours consécutifs. Jamais les Florentins n'avaient joui d'un semblable spectable; il couronna la série des désastres ouverte par Charles de Valois et prouva une fois de plus à quelles extrêmités pouvaient s'arrêter la haine et la frénésie des factieux... La nouvelle de l'infâme action des noirs se propagea rapidement. Pour en avoir raison, Boniface XI appela devant lui les chefs de ce parti.... Dans ce contre-temps (avril 1304), les blancs, organisés pour une tentative d'irruption dans la cité florentine et avisés par le cardinal de Prato de cet incident, s'avancèrent jusqu'à Trespiano et la Lastra, aux environs de Florence; mais ils abusèrent du silence dans lequel s'étaient jusqu'alors exécutés leurs plans d'attaque et donnèrent l'éveil.... Le lendemain, on s'était apprêté à les refouler au dehors. Ils parviennent cependant à entrer dans Florence. Maîtres déjà de plusieurs rues, ils se comptent sur la place publique la plus voisine et pendant qu'ils se préparent à pousser vigoureusement leur tentative, quelques-uns des leurs vont, en signe d'avant-garde, avertir le peuple pour gagner ses faveurs. Mais ce qui ne semblait tout d'abord être qu'une pure démonstration de forme et dont par conséquent on aurait pu se passer, tourna fort au désavantage de l'armée des blancs. L'avant-garde fut ici et là dédaignée, huée; on lui résista avec fureur presque partout, et elle fut forcée de se disperser devant les attroupements menaçants de la populace. Ce mauvais accueil fit tout échouer : démesurément grossi et amplifié, il effraya les blancs qui se hâtèrent de s'enfuir de Florence et furent encore bien plus déconcertés en

constatant la retraite du corps de réserve qu'ils avaient laissé à la Lastra. Cet échec était trop complet, il accusait trop de faiblesse ou d'inertie pour qu'on songeât ensuite à de nouveaux renversements. Les noirs en furent aises; l'inconduite, la témérité et la maladresse de leurs ennemis venaient justifier les rigueurs inouïes qu'ils avaient exercées contre eux.

Dante apprit avec douleur cette nouvelle qui renversait ses projets de retour dans sa patrie. Aussi, se détacha-t-il des blancs brusquement. Il se rendit alors à Vérone où il trouva dans le seigneur Alboino della Scalla un hôte aimable et opulent. Néanmoins, il ne demeura pas longtemps chez ce seigneur puisqu'en juillet 1306, ravi des charmes d'une des femmes les plus distinguées de cette ville, il chantait à Padoue un amour coupable. Mais il ne prenait guère de repos et ne s'arrêtait nulle part pour ainsi dire : on nomme différentes villes et châteaux où il séjourna, toujours pleurant la patrie absente et la guerre civile et toujours vivement rempli du souvenir de Béatrice. M. Fauriel ne doute pas que ce fut dans ces quelques années qu'il composa les deux ouvrages de philosophie et d'éloquence qui ont pour titre : le premier, le *Convito* ou le Banquet; le second, *De Vulgari Eloquentia*, ou traité de l'Eloquence Vulgaire et des dialectes alors en usage en Italie.

Malgré sa prédilection sage et constante pour la littérature, Dante pensait toujours à Florence. Les remords cuisants qui l'obsédaient, l'amertume de l'exil, l'intéressaient naturellement aux dissensions des noirs et des blancs. Ceux-ci n'étaient pas plus avancés que lors-

qu'il les avait quittés, leur déchéance était précipitée par leurs malheurs réitérés ; ils s'étaient retirés dans Pistoie où ils gouvernaient et se croyaient protégés contre toute entreprise des noirs. Mais leur assurance avait été vaine, et Pistoie n'était même plus à leur pouvoir. Le Saint-Siége, occupé par Clément V, était accouru à leur secours. Par l'organe de son légat, le cardinal Pacier de Toscane, Napoléon des Ursins, il avait octroyé à la faction des noirs de ne pas persister dans ses desseins ; mais les protestations et les excommunications n'avaient servi à rien. Voyant le cas indigne que l'on faisait de sa prépondérance, Rome résolut de châtier Florence, et pour cela elle donna rendez-vous à Arezzo à tous les blancs et ennemis du gouvernement. Peut-être qu'à cette voix puissante, sous cette grave impulsion, les troupes auraient marché de succès en succès. Dante crut le prévoir; il se joignit aux blancs à l'appel du cardinal des Ursins; mais encore une fois il fut désabusé de ses illusions ; car, soit inactivité ou désunion, la confédération n'aboutit qu'à de chimériques projets et ne parut organisée et disciplinée que pour offrir un triste exemple de désordre, d'énervation et de légèreté.

Dante rompit de nouveau avec la politique. L'évènement des blancs d'Arezzo l'avait arraché à la Lunigiane, il y retourne, et ses relations avec le marquis Morello Malespina sont à remarquer pour l'histoire littéraire de ses œuvres. Ce seigneur aimait les lettres. En accueillant Dante et en se liant avec lui, il ne suivait pas seulement la loi généreuse de la chevalerie : l'hospitalité, il se liait avec le personnage de l'époque le plus passionné pour

les études du genre sérieux et le plus érudit peut-être. Aussi cette ressemblance avec Morello dut-elle paraître agréable à Dante et lui inspirer le désir de vivre longtemps en Lunigiane. En même temps, le repos, le malheur, les déceptions, la solitude, l'ambition, soulevaient le voile de ses puissantes facultés intellectuelles et lui faisaient sentir le besoin d'exprimer les grandes pensées qui réglaient sa conduite et les fortes émotions que son cœur éprouvait ou avait éprouvées. Mais déjà Dante avait jeté sur la toile les premiers traits de son grand œuvre.... Une seule difficulté était à résoudre : la fugitive ébauche avait disparu et l'on ne savait où. Lorsque le gouvernement florentin avait confisqué les biens de notre exilé, qu'il avait fait envahir, piller sa maison, peut-être avait-il jeté à Vulcain, sans y prendre garde, la liasse de papier barbouillé qui contenait les sept premiers chants de l'Enfer. Mais la Providence intervient toujours à point : elle ne put consentir à laisser Dante désœuvré dans son heureuse et paisible retraite de la Lunigiane.

Donna Gemma avait été avertie du projet de piller sa maison de Florence. Aussitôt elle en ôta les objets précieux ou de famille qui y étaient renfermés. Le tout fut déposé dans des coffres et échappa au vol et à l'incendie. Le moment de la terreur passé, on n'y songea plus. Ce ne fut que plusieurs années après, et pour une circonstance personnelle à Gemma Donati, qu'on rechercha dans les paperasses sauvées du feu, et que les premières pages de l'Enfer écrites par Dante avant son exil furent retrouvées par un jeune homme, André Poggi, fils

orphelin de la propre sœur de notre poète. Il avait été recueilli par Dante qui l'éleva avec ses enfants, à Florence. Ce fut à Morello Malespina qu'on adressa les chants de l'Enfer; il les lut avec admiration, et grâce à ses instances, ses conseils, ses éloges, Dante reprit avec courage et confiance l'ouvrage commencé. Mais à peine s'est-il remis au travail, qu'un évènement gigantesque pour les destinées de l'Italie et les siennes vient assaillir sa pensée, ses ambitions et l'arracher aux doux plaisirs de la poésie. L'an 1310 était arrivé. Le trône impérial avait alors pour titulaire Henri VII de Luxembourg. Le jour même de son couronnement, en novembre 1308, il avait, à la face de tous ses sujets, annoncé qu'il était bien décidé à intervenir dans les troubles et les guerres qui déchiraient l'Italie et à y faire respecter sa domination légitime. Clément V avait transféré à Avignon le siége de la papauté. Ce fait favorisait naturellement l'entreprise téméraire de l'Empereur, dont la nouvelle partie de Spire se répercuta dans l'Italie toute entière. Figurons-nous sa stupeur à ce coup de foudre; elle vivait séculairement exempte du joug des empereurs; envers et contre tous, elle s'était arrogée l'indépendance, avait changé ses coutumes, laissé se tirailler les partis, repoussé ou accueilli les Guelfes ou les Gibelins; et voilà qu'on oserait terrasser tous ces droits, usurper ces libertés, abolir gouvernements, factions, réglements, dissensions, et encore....

Au milieu de ces angoisses et de cette consternation réelle, des soulèvements et des menaces des républiques italiennes, une voix puissante et connue frappe les oreilles:

c'est celle de Dante. Dans le délire de la joie et obéissant à l'entraînement des passions, il chante un cantique de gloire et d'allégresse pour saluer à l'horizon la marche d'Henri VII et de ses légions :

« Nous allons donc goûter l'allégresse inattendue, s'écrie-t-il, » nous qui séjournons depuis si longtemps dans le désert. Le » soleil de la paix va se lever, et la justice qui ne rendait plus » de clarté, torpéfiée qu'elle était dans les voies de la rétrogra- » dation, va reverdir aussitôt que paraîtra la splendeur..... Ré- » jouis-toi désormais, ô Italie si digne de pitié et qui seras bientôt » enviée par le monde entier, par les Sarrazins eux-mêmes ; car » ton époux qui est la joie du siècle et la gloire de ton peuple, » le *miséricordieux* Henri, le glorieux César, se hâte d'accourir » à tes noces. »

Henri VII avait, on le voit bien, un pieux et ardent fidèle à son audacieux projet de descente. Mais en fait de popularité toutes les bruyantes acclamations de Dante étaient de nul effet. Tout le monde ne pensait et ne parlait pas comme lui, et cela par une raison bien simple, c'est que la plupart des Italiens, n'étant pas exilés, se trouvaient heureux du train politique qu'ils menaient. S'ils eussent voulu, au contraire, ceux-là retourner à Florence, ceux-ci, à Pistoie ou à Lucques, et s'ils eussent espéré que Henri VII leur eût ouvert les portes de ces villes, ils auraient élevé bien haut ce prince et l'auraient renommé le messie, le César, le juste, le magnanime, etc., etc.

Les villes libres étaient divisées entre les partis : celles que possédaient les Guelfes étaient disposées à repousser énergiquement le tyran ; là où régnait le gibelinisme, tous les vœux appelaient Henri VII. Sa venue fut un

long triomphe; depuis Suze jusquà Milan, les populations abondèrent d'enthousiasme. Les Gibelins s'en réjouissaient. Dante en particulier, ivre d'espérance, s'empressa de porter à l'Empereur l'offre de son dévoûment et de sa gratitude. Puis il s'approcha peu à peu de Florence, la cotoyant, visitant ses environs, attendant avec anxiété l'heure où il y rentrera, à la suite de Henri VII victorieux..... L'Empereur ne resta pas inactif dans les premiers temps de sa présence en Italie. Ses affaires étaient en voie de prospérité; déjà plusieurs avantages remarquables remportés sur les Guelfes et la soumission de villes rebelles assez importantes avaient couronné ses expéditions; c'était un gage de sécurité pour l'avenir. Mais si le revers décourage et annihile les forces d'une armée, le bonheur enivre aussi l'homme, qui, faisant de ses lauriers un lit de repos, s'y couche mollement, au lieu de persister et de s'enhardir dans la voie brillante où il s'est illustré. Ce fut ainsi qu'Henri VII, gonflé d'orgueil et de confiance en ses armes, aveuglé sur la résistance formidable qui s'organisait partout, s'épuisa à tramer de sourdes conspirations, à entamer une guerre d'escarmouches aussi absurde que meurtrière. Le peuple des villes et des campagnes était effrayé d'entendre prononcer son nom. La haine et les alarmes publiques des cités où Henri avait passé trouvaient dans les cœurs un écho puissant. Justicier barbare, il était devenu irascible et sanguinaire : aussi, combien de villes riches et heureuses furent sillonnées de sang, d'incendies, de massacres. Dans la fermentation de toutes les colères, de toutes les vengeances, des milliers

de voix confuses grondaient et l'accusaient en frémissant.... Ce que Dante voyant, il se dit que l'Empereur se noyait dans les plaisirs et que s'il ne se hâtait pas, Florence lui échapperait et l'Italie aussi... Il emboucha donc de nouveau la trompette pour rappeler à l'ordre le monarque :

« Pourquoi tarder?.... Es-tu celui qui doit venir? ou en attendons-nous un autre? ne découvres-tu point, ô excellent prince, du faîte de ta grande altitude, en quel lieu le renard de la corruption se cache, à l'abri du chasseur?..... Cet abominable fléau s'appelle Florence, elle est la vipère qui se redresse contre les entrailles de sa mère, la brebis contagieuse qui souille le troupeau. Tu dois tuer l'hydre, en coupant sa tête.... »

Voilà bien la fureur et la rage d'un proscrit dévoré d'ardeur et d'impatience. Ni le souvenir de la mère-patrie, ni l'enfance dans la famille, ni l'impartialité et la raison n'arrêteraient son bras, quand les intérêts de son parti altérant et montant ses facultés, enflamment son égoïsme. Pour lui, advienne que pourra, et le pillage de Florence, et le despotisme des étrangers, et la révolte du peuple, et le renversement des lois, qu'importe? se décharger du fardeau de l'exil, tel est son but. Quand même on aurait été banni comme fomenteur de troubles, quand même l'on serait le factieux le plus ardent, un Blanc-Gibelin ou un renard sous une peau de loup qui se cache aujourd'hui à l'ombre des impériaux et demain les expulsera en criant : vive les Guelfes démocratiques! Mais l'empereur se souciait peu, s'il faut en croire son indifférence, des rudes apostrophes du poète florentin. Ce n'était pas qu'il ignorât l'endroit où siégeait le mal;

il savait bien que Florence représentait la plus grande masse d'opposition et de force, que Robert de Naples la soutenait et l'aurait défendue au besoin : il voulait donc l'attaquer sûrement, pour ne pas subir un échec. Des précautions furent prises ; nous n'en contesterons pas l'opportunité mais bien la suffisance. Muni de renforts assez considérables, l'Empereur se dirigea sur Florence et se prépara à en faire le siége (septembre 1312). Ses attaques furent déçues ; l'habileté des Florentins et leur persistance infirmaient l'exécution de tous ses plans. Son courroux ne connut plus de bornes à l'aspect de cette noble persévérance. D'autres villes en ressentirent le poids et payèrent cruellement une résistance si digne et si courageuse.

Une catastrophe terrible confirma Florence dans son indépendance et ruina entièrement du même coup la cause et l'espoir des Gibelins et des Guelfes blancs : Henri VII mourut à Buonconvento le 24 août 1313, languissant et rongé par la souffrance et le remords... Son invasion en Italie, en ranimant de vieilles et historiques prétentions, avait été désastreuse... L'esprit de liberté y avait combattu corps à corps avec la monarchie et l'avait terrassée, l'aversion et le caractère turbulent et révolutionnaire des partis s'étaient alimentés de leurs défaites ou de leurs succès réciproques, la vengeance était sur le point d'éclater partout, je veux dire la guerre civile.

Quant à Dante, cette dernière infortune fut pour lui le comble des vicissitudes. Ses espérances les mieux fondées s'étaient évanouies sans retour. Il avait mis au

service de l'Empereur toute sa fougue et toute sa science ainsi que son patriotisme; c'était lui qui avait annoncé son approche, loué sa vertu, c'était lui qui accélérait sa marche contre Florence, qui consacrait ses principes, ses droits, ses rapports d'une manière absolue et universelle, en écrivant exprès pour lui. son traité sur la monarchie.

Nous croyons que c'est chasser sur le terrain des conjectures que de chercher à déterminer exactement les villes ou châteaux où Dante séjourna pendant le reste de sa vie. La tradition a dénaturé la plupart des faits; elle y a ajouté, effacé, sans raison, sans preuve, c'est à dire que l'imagination des Italiens a exagéré les rapports des chroniques. Ainsi on raconte que Dante fut pris au piége par un comte de Romena qui le jeta dans un cachot pendant quelque temps. Mais il y a certitude qu'il vécut à Gênes dans la maison d'Uguccione, et que là il fut en butte aux menaces de mort du fameux Branca Doria. Mais son instinct de la chose publique l'accompagne toujours : il est question d'élire un nouveau pape, et à ce propos, Dante, protestant de son orthodoxie et de sa foi, réclame instamment que le siége de la papauté soit transféré d'Avignon à Rome. Cette proclamation religieuse et politique est écrite à Lucques, dans le calme de l'hospitalité accordée à notre exilé par le même Uguccione, alors podestat. Mais il poursuit l'accomplissement de son grand dessein poétique. Déjà il a dédié la première partie de sa *Comédie* à Morello Malespina; il la retouche et termine le *Purgatoire* à Lucques où ses relations avec la Gentucca, dame d'une rare beauté,

adoucissent l'amertume du souvenir de la mort de Béatrice.

Vers cette époque, des propositions de grâce pour revenir à Florence lui furent adressées. On se demande quelle joie il en dut éprouver : bien au contraire, ce fut l'indignation qui s'empara de lui en apprenant les conventions qu'on lui imposait pour cette faveur. Notre Dante était un homme ardent, chaleureux, dangereux même, et il possédait en outre un grand fonds d'orgueil. Cette sotte et déplorable vanité de lui-même le trompait souvent sur ses propres actions. Les adversités n'avaient pas été non plus sans assombrir son caractère, elles l'avaient rendu taciturne, chagrin, irascible et d'une violente fierté. S'il a particulièrement accordé une prédilection particulière aux blancs ; si, pour détruire le parti noir, il n'a pas craint d'enfreindre les lois et les arrêts du gouvernement florentin et de se jeter dans Florence, en armes, comme dans une ville ennemie ; s'il a crié vengeance contre sa patrie, insulté ses magistrats, concerté sa réduction par l'empire, c'est que l'intérêt public exigeait ces manifestations. Mais on l'a accablé d'ingratitude, on l'a voué aux Gémonies, lui le patriote dévoué qui expie actuellement dans l'exil la bonté de ses intentions, son impartialité et son courage ! Dante paraît donc convaincu de son innocence, de son mérite, de ses sacrifices. C'est une victime publique, et comme tel, il ne se soumettra jamais à la pénitence et au pardon, il rentrera bien dans Florence, mais escorté par le peuple tout entier auquel il aura pardonné son injustice et son crime envers l'ancien prieur et l'ancien député. Et

c'est lui qu'on veut grâcier à la condition de faire amende honorable et de payer la dette des criminels dans l'église de St-Jean ! Il eût tout préféré à ces bassesses. Aussi, exalté et colère, répond-il vertement et sans hésiter à un religieux au sujet de l'acceptation des offres du gouvernement de Florence :

« Est-il généreux, dites-moi, de me rappeler dans ma patrie, à de pareilles conditions, après un exil de près de trois lustres ? Est-ce là ce qu'a mérité mon innocence manifeste à tous ? Est-ce là ce qui est dû à tant de veilles et de fatigues consacrées à l'étude ? Ah ! loin d'un homme familiarisé avec la philosophie, la stupide humilité de cœur qui le porterait à subir, en vaincu, la cérémonie de l'offrande, comme l'a fait certain prétendu savant, comme l'ont fait d'autres misérables ? Loin de l'homme accoutumé à prêcher la justice, et que l'on a dépouillé, la bassesse de porter son argent à ceux qui lui ont fait tort, les traitant comme des bienfaiteurs !

Non, mon père, ce n'est pas là pour moi la voie de rentrer dans ma patrie. Si vous en avez déjà découvert, ou si quelqu'un par la suite en découvre quelqu'autre où je puisse conserver intacts mon honneur et mon renom, me voici prêt à y rentrer à grands pas. Que si, pour retourner à Florence, il n'y a pas d'autre chemin que celui qui m'est ouvert, *je ne retournerai point à Florence.*

Eh quoi ! ne puis-je partout contempler le soleil et les astres ? ne puis-je pas me livrer partout à la douce recherche de la vérité ? Ai-je besoin pour cela, d'aller perdre ma réputation, d'aller m'avilir dans la cité des Florentins ? Non, certes ! non pas même pour avoir du pain. »

Quelle que fût la valeur de ses convictions personnelles, Dante tenait là un langage admirable de dignité et d'énergie. Certes, il aimait passionnément la terre natale, mais cette affection ne pouvait efféminer ses prin-

cipes de loyauté et d'honneur. N'ayant jamais courbé la tête devant personne, il ne voulait pas, à plus forte raison, fléchir dans une circonstance solennelle, devant un peuple hautain et impitoyable. Un jour, sans qu'il les cherche, sa gloire littéraire, sa réputation lui vaudront d'illustres sollicitations ; il espère que son nom partout cité, partout accueilli, inspirera aux Florentins le remords de leurs fautes et qu'ils voudront racheter le passé en rappelant dans leur ville un compatriote si éprouvé et si remarquable à tous égards. Mais c'était la présomption qui le nourrissait de ces illusions et de ces probabilités.

En 1316, Dante avait quitté Lucques où Uguccione avait dû abandonner le pouvoir à un chef de parti, Castruccio Castreane, et il menait dans le palais de Can Grande della Scalla à Vérone une existence heureuse et tranquille. Rien ne donnerait une idée de la munificence et de la grandeur de ce Scalla, rapportées par les chroniques contemporaines. Jouissant d'une fortune très-considérable, il s'était constitué le protecteur sans rival des lettres et des arts en son temps. C'est ainsi que tous les poètes, littérateurs et artistes qui végétaient dans l'exil accouraient se réfugier auprès du seigneur de Vérone. Il conversait souvent avec eux, prenait plaisir à encourager leurs essais, les logeait dans des appartements richement meublés, les admettait à sa table et dans ses salons, en un mot, il réunissait autour d'eux tous les moyens capables de les charmer et de les retenir à sa cour. Mais aussi que de fatigues l'arrogance et la susceptibilité de Dante y endurèrent ! Ce n'était pas,

pour lui, vivre librement et avec la paix de sa conscience, que de se faire constamment violence, soit en affectant de paraître gai quand le cœur était plein de soucis, soit en supportant les bassesses et les courtoisies des nobles ou en s'y prêtant même avec grâce! Animé de cet esprit et indisposé à l'avance contre ce genre de relations, Dante ne se tut point à la première occasion qui se présenta. Cangrande, émerveillé de la bêtise et des farces grotesques d'un stupide bouffon, le jongleur de sa cour, eût l'étrange idée de le comparer avec Dante, s'étonnant, disait-il, qu'un homme si savant n'aurait pu réjouir ainsi, par ses sornettes, l'assistance. L'observation était ridicule; Dante en fut blessé; il répartit brusquement à Cangrande, oubliant ses devoirs de gratitude: « Tu ne serais nullement émerveillé de cela, si tu savais que l'amitié se fonde sur la parité des mœurs et de l'esprit. »

Il ne resta pas davantage à Vérone. C'est à Ravenne, sous le toit des comtes de Guidi da Polenta, qu'il termina le *Paradis* dont il avait prié Cangrande d'accepter l'hommage en reconnaissance de ses bienfaits. Là, un rayon de bonheur éclaire sa pénible existence. Il semble se fixer, s'attacher à Ravenne par les liens du cœur, comme si le pauvre banni conçut le pressentiment qu'il y devait mourir. Sur les cinq enfants que Dieu lui avait donnés, les deux plus jeunes avaient été enlevés par la peste, ce terrible fléau qui décima si fréquemment les peuples au moyen-âge. Trois lui restaient encore, dont deux garçons, Jacques et Pierre, et une fille, âgée de 8 ans, qu'il avait prénommée Béatrice pour se ressouvenir toujours, en la voyant, de sa bien-aimée. Voici Dante installé à Ravenne, ayant sous

les yeux ses trois enfants. Quelle joie pour le père et quelle consolation pour le proscrit ! Mais Gemma, qu'est-elle devenue ? Nous ne la voyons pas dans la famille à Ravenne. Etait-elle morte ? Dante ne dit rien de cela, et ce silence est singulier. Gemma était toujours, malgré l'absence, sa compagne et devant la loi et devant Dieu. Et les enfants aujourd'hui réunis à leur père, ne sont-ils pas la vivante image de leur mère ?—Jusqu'à un certain point, il est donc permis de croire que Dante souffrait à la pensée de Gemma et que leur union n'avait pas été heureuse.

Mais à Ravenne, ce ne sont pas seulement des bienfaiteurs et des amis qu'il a rencontrés dans le comte Guido et son cousin, ce sont des juges impartiaux. Les infortunes du proscrit les ont émus, son talent plus encore les a frappés et enthousiasmés et ils emploient toute leur influence pour le faire publiquement récompenser. Enfin, Dante recevra le prix fameux des labeurs de l'esprit, son rêve enchanteur se réalisera, il reluira d'un éclat extraordinaire, recouvrera sa position, sa fortune, sera glorifié, applaudi, admiré partout, en Italie, en France, à Florence *même* !... « Je rentrerai enfin dans le bercail, mais avec une autre toison et une autre voix, j'y rentrerai poète ; et sur les mêmes fonts où je reçus le baptême, je prendrai la couronne. » Vœu sublime ! Être couronné le poète de l'Italie et pour plus de bonheur et de gloire, être couronné publiquement à Florence, au milieu des ovations patriotiques de ce peuple qui l'avait méconnu et indignement sacrifié, ç'aurait été l'apothéose et la réalisation du noble projet

du comte Guido. Mais tous les rêves de l'homme sont souvent des roses que la brise effeuille et qui ne répandent qu'un parfum éphémère... Tous nos projets sont sujets à varier et exposés de la veille au lendemain à tomber en ruine, tant il est vrai que notre certitude ne repose que dans la mort ! Dante acheva enfin son poème : on était au commencement de l'année 1321. Il avait atteint le terme de sa carrière et son triomphe solennel se préparait... En attendant, Guido le chargea d'une mission diplomatique, hors de Ravenne, près du sénat de Venise, sans doute ; mais quoi qu'il en soit, on comprend que toute son attention était ailleurs et qu'il fut de retour à Ravenne aussitôt que les arrangements conclus le lui permirent. La couronne de laurier va bientôt ceindre son front ; il annonce son allégresse à tout le monde, mais la mort foudroie tout à coup (14 septembre 1321) le poète de l'Italie qui part chercher devant Dieu une autre couronne...

Jusqu'au dernier moment, jusqu'à la dernière heure, il avait lutté, travaillé, espéré, et dans chaque attaque, il avait été vaincu...

Guido fut vivement attristé de cette mort. Cependant il accomplit religieusement sa promesse : Dante fut enseveli avec pompe, couronné et vêtu des habits de poète. « Ses funérailles, ajoute M. Fauriel, furent le sombre et froid simulacre d'un triomphe poétique. » Sa place fut marquée dans l'église des Frères Mineurs, et la pierre tumulaire qui recouvrit ses cendres porta cette épitaphe :

« J'ai chanté les droits de la monarchie et les mondes supé-

rieurs. J'ai chanté, en les parcourant, le Phlégéton et les lacs impurs, tant que les destins l'ont permis. Mais comme la partie de moi-même, passagère ici-bas, rentra dans de meilleurs domaines et plus heureuse, remonta vers son auteur parmi les astres, je suis enfermé ici, moi Dante, exilé du sein de ma patrie — moi, qu'engendra Florence, mère sans amour? »

On n'a sur sa vie, ses habitudes intérieures et sur son extérieur que des rapports assez vagues, en partie controuvés. Boccace, un de ses biographes les plus accrédités, nous le représente comme étant de taille moyenne; il plia de bonne heure sous le poids de la souffrance et du travail. Son visage était long et ovale, d'une maigreur extrême. Il avait le nez aquilin, les cheveux d'un noir d'ébène et le teint basané, il portait une barbe noire épaisse. Tout, dans ses traits mâles et fortement accusés, décelait la noblesse et la résignation. Un sourire plein de dédain et d'amertume donnait une expression sévère, mélancolique et profonde à sa physionomie sur laquelle le malheur avait imprimé des traces ineffaçables. Son front était haut et large comme son intelligence, mais des rides nombreuses le sillonnaient. La face de ce proscrit « au regard voilé par la réflexion intérieure, » était l'image de ses passions et de ses misères. La puissance de ses facultés s'y reflétait aussi bien que la morgue et l'indépendance de son caractère, ainsi que les tortures et les agitations de son cœur. Il ne put jamais souffrir l'ironie et l'ignorance et c'est par des insultes ou des brusqueries qu'il répond à l'une et à l'autre. A l'occasion, vous l'avez vu chez Can Grande della Scala; il ne dévorera pas son dépit et se moquant des faveurs et de la renommée, il poussera

la riposte jusqu'à l'injure et les voies de fait. Dans les rues de Vérone, indigné d'entendre des femmes et des enfants calomnier son parti, il les poursuit et leur jette des pierres. Cependant on rapporte que ses discours étaient souvent intéressants et toujours instructifs et que son langage, constamment élégant et correct, ne manquait pas d'élévation et d'éloquence, même dans la conversation. Mais il avait ses prédilections, sa classe d'hommes. Ainsi on a remarqué qu'il fut toujours singulièrement épris de tout ce qui portait un nom dans les arts et la science. L'amitié qu'il avait étudiée dans Aristote le trouvait prévenant, toujours accessible et naturellement expansif. Il consacrait de longues heures à la méditation et restait pendant des jours entiers absorbé dans la pensée de ses malheurs, de sa patrie et de sa famille, sans que rien pût le distraire de cette idée fixe. Lorsqu'il était plus résigné et mieux disposé, il chantait; sa voix était juste et fort belle, et la musique, en le consolant, l'habituait aux lois de l'harmonie et des vers. Sa tenue était régulière ; bien qu'il aimât les riches étoffes et les draps fins pour ses vêtements, il n'y avait dans sa mise rien d'extravagant et de superflu. Quant à ses relations dans le monde, elles étaient réglées sur la politesse la plus stricte et la plus sage réserve. Il parlait peu mais fort à propos et se montrait attentif et d'une extrême courtoisie dans la société des dames.

## LIVRE III.

# LE MOYEN-AGE.

---

Autrefois l'idée qu'on avait du Moyen-Age était fausse et ridicule parce qu'on suivait le préjugé, et le préjugé est fils de la paresse et de l'ignorance. C'était, pour les beaux esprits et les sceptiques, l'âge de l'enfance des peuples et des hommes. Il n'y avait alors rien à sa place. Tout était confus, grossier, inculte en Europe. Les intelligences, moralement comme politiquement, travaillaient en silence à se former mais la servitude étendait sur elles son empire et les abrutissait. Enfin et plus particulièrement, ces siècles de barbarie et de vasselage, où la matière submergeait la pensée, étaient ceux du règne de l'Église et de la Papauté par excellence. On voyait donc conséquemment avec peine que la superstition avait pollué la foi et que les indulgences plénières se substituaient à la justice. — Quelle erreur complète et sans excuse! Encore est-il vrai que l'impiété et le philosophisme au XVIII$^{e}$ siècle l'avaient enracinée davantage dans nos croyances. Mais, « que les temps sont changés! »

Plus rien n'est debout à l'heure actuelle de cet édifice grotesque de préventions, de mensonges et de boutades.

Oui, les peuples au Moyen-Age étaient des enfants, ayant une mère : la Religion, qui les allaitait, les consolait, défendait leurs intérêts avec sollicitude. Mais c'est surtout sur les lèvres des enfants qu'on surprend la naïveté, la modestie, la douceur et la prière. Ils parlent simplement, mais avec tant de vérité et d'innocence que nous aimons mieux quelquefois leurs piquantes et subtiles réparties que les tirades des orateurs les plus éloquents. Ainsi nous apparaît le Moyen-Age, vrai et souvent profond dans son ingénuité et sa candeur, époque de labeurs de toute espèce, sublime par ses inspirations religieuses, dont les littératures originales ou savantes méritent d'être sérieusement étudiées comme l'une des phases les plus intéressantes de l'histoire intellectuelle.

## CHAPITRE Ier.

### DE LA FORMATION DES LANGUES ROMANES.

En voyant le haut degré de prépondérance et de civilisation de la Ville Eternelle, lorsque l'Empire Romain n'était pas encore lancé dans la voie de la décadence, une surprise naturelle ne nous a-t-elle pas ramenés au temps où furent jetés par Romulus sur l'Aventin les fondements d'une simple bourgade? Proscrits, aventuriers, gens de toute espèce, tribu errante et confondue, sans lois et sans femmes, venaient la peupler. Ce sont là néanmoins les ancêtres des citoyens romains, des *quirites* de cette capitale, qui tint entre ses mains

pendant plusieurs siècles le flambeau de la science, de la politique, de la littérature et de la civilisation du monde entier !

Certes, je ne m'appuierais que de son origine et de ses habitudes premières pour montrer, s'il y avait lieu, comment Rome était appelée à guerroyer toujours, à conquérir et à dominer. Il n'est pas à soupçonner que des intentions d'ordre et de paix animaient les bandes cosmopolites et déréglées qui l'habitèrent d'abord : au contraire. Leur maxime et leur esprit tournaient à l'agression, à l'empiètement et au pillage. Dépourvus de fortune, et possédés de grandes ambitions, c'est par ce mode qu'ils s'enrichiront aux dépens de leurs voisins. Si ces derniers sont nombreux et forts, on les attaquera en dessous, par la ruse et la trahison ; s'ils sont faibles, l'intimidation ou les armes en cas de résistance, les réduiront à consentir aux traités les plus onéreux. Spolier, s'agrandir et croître au détriment des autres États, qu'ils soient puissants ou incapables de lutter, employer avec persistance et selon les circonstances, la force oppressive ou l'astuce ; obéir, malgré la vileté et le despotisme de cette conduite, aux instincts et aux mouvements généreux, nobles et utiles, tels furent les principes politiques de Rome à l'étranger. Sa discrétion et sa prudence l'abritèrent constamment contre les ligues ou coalitions ; de sorte que les villes qu'elle flattait aujourd'hui pendant qu'elle ruinait et assujettissait leurs rivales, ne se doutaient même pas que le lendemain elles dussent subir le même sort. C'est ainsi qu'elle s'avança peu à peu en Italie, semblable aux flots

de l'Océan qui, à l'heure de la marée, s'avancent peu à peu sur le rivage et le couvrent bientôt tout entier.... La Gaule, envahie par César, n'avait pas résisté au choc des légions romaines. Il avait fallu dix années pour la soumettre et lui imposer le régime et l'administration des conquérants. Ce n'était pas le moindre des effets de leur puissance et des avantages de leur politique d'appeler leurs tributaires à la jouissance des droits et des facultés dont ils disposaient eux-mêmes. Ils forçaient ainsi les vaincus à s'identifier avec eux, à leur ressembler, à s'intéresser à leurs coutumes, à connaître leurs lois et à ne pas sentir trop de répugnance pour leur domination. Et le moyen excellent et immanquable d'éloigner l'idée de l'esclavage que de traiter en égaux ceux qu'on tient sous le joug et de les amener, malgré leur sujétion, à se croire indépendants et leurs maîtres! Ce qu'il est aussi essentiel de remarquer, c'est que le prestige et la renommée de son génie et de ses victoires accompagnaient Rome partout dans ses entreprises. Vous me direz que j'insinue ici une thèse qui n'a pas le sens commun en prétendant sans doute que les provinces étaient flattées de savoir que Rome voulût bien s'occuper d'elles et projetât de se les approprier. Non; mais ces provinces, une fois conquises, contraintes d'accepter les volontés souvent rigoureuses d'un ennemi, préféraient avoir été domptées par Rome que par un autre peuple, à cause de sa force, de sa grandeur, de sa réputation universelle. Cela faisait leur consolation dans le désespoir. Libres ou soumises, Rome les fascinait; c'était une nation belliqueuse, aguerrie, la reine du

monde pour le langage, la littérature, la science, qui éclairait des reflets de sa gloire tout ce qui l'environnait, le centre où aboutissaient tous les points de la circonférence, pour me servir d'une image de Dante. Voilà, selon nous, quels étaient les sentiments extérieurs des peuples vaincus. Mais l'instinct de la liberté, l'attachement séculaire aux institutions existantes, ne refoulaient-ils pas cette espèce d'admiration vague et anti-patriotique? Chaque fait dans l'histoire de la conquête l'attesterait. Assurément, nous serions bien frivole de chercher un exemple plus véridique que celui qui nous tombe sous la main : la langue latine.

Une conséquence naturelle de la domination de Rome dans la Gaule avait été l'imposition de son idiôme, puisqu'elle adaptait son système gouvernemental au pays assujetti et que les lois, ordonnances et actes publics étaient écrits en latin. Il y avait donc utilité flagrante, au point de vue de leurs intérêts capitaux, à ce que les populations comprissent la langue dans laquelle s'exprimaient les gouverneurs, les préfets, représentants des vainqueurs parmi eux et chargés de manifester les ordres et les idées de qui les envoyait. Leur indifférence, s'ils en affectaient d'abord, eût été au plus une anomalie : mais les communications journalières avec Rome devenant de tous les instants et accroissant aussi d'importance, ne tarderaient pas à diminuer l'apathie et la désaffection répandues dans les esprits. A la justesse apparente de ce calcul étaient opposées l'ignorance, la division qui étaient renforcées de l'influence des évènements contemporains. Avec son expérience des

choses, Rome prévoyait que l'eau n'abandonnerait pas avant longtemps son cours ordinaire; au lieu de l'arrêter brusquement à son passage, elle s'efforce indirectement de la détourner de sa voie. Elle fonde des écoles officielles dans presque toute la Gaule, moyen aussi louable que fructueux pour s'assurer la direction des intelligences. On y enseigne le latin à la jeunesse, mais à quelle partie de la jeunesse profitent les démonstrations de la science? Sont-elles goûtées des populations des villes? Améliorent-elles sensiblement la situation intellectuelle? Vous distinguerez bien, çà et là, quelques familles assez riches et amies du beau langage, qui persistent à envoyer leurs enfants écouter les leçons des professeurs d'éloquence et de rhétorique; mais est-ce que les enfants du peuple y assistent? Les malédictions ou le dédain de leurs pères les tiennent à l'écart du mouvement littéraire; il semble que les nouvelles générations soient frappées d'impuissance et de stérilité, que la catastrophe qui a enseveli leur nationalité et leur indépendance les ait abâtardies, en étouffant dans leur cœur les germes de l'intelligence et de l'émulation dans les sciences et dans les lettres. On ne peut imputer leur insouciance pour l'étude de la langue latine au défaut d'utilité; car cette langue traduisait les décisions de l'autorité que leurs propres intentions et besoins leur commandaient de savoir et d'approfondir. Les Gaulois donc ne prirent pas la peine énorme d'apprendre le latin pour cette raison première expliquée par leur dégoût naturel de plier sous la loi de l'asservissement et par la conservation traditionnelle de leurs habitudes et de leurs jargons antérieurs.

Et pourtant l'implantation et l'adoption générale du latin n'étaient rien moins qu'un grand bienfait, un éminent service rendu à l'unité, aux relations et au commerce des peuples. Etaient-ils au nombre de vingt? C'étaient irrécusablement vingt langues distinctes qu'ils représentaient. Mais que dis-je? Qui nous autoriserait à appeler du nom de langues vingt patois informes, grossiers, sans harmonie, sans grammaire, sans autre syntaxe que les fantaisies de l'usage, la mobilité des années? L'idiôme des conquérants, au contraire, sacré par la religion, admis par les savants et les littérateurs, enrichi de tous les perfectionnements de l'art et des siècles, réunissait sous son empire toutes les tribus assujetties, et recélait peut-être, en légitimant entre elles l'entente et les communications, leur rédemption politique. Mais, pensera-t-on, les hommes de ce temps-là n'avaient donc pas la plus simple notion de l'ordre, du beau et du vrai pour fermer les yeux sur la supériorité et l'admirable perfection du latin? Est-il rien de si ordinaire et de si juste de voir tous les jours des gens quitter leurs anciennes habitudes pour en contracter de meilleures? Rome était convaincue à ce point de l'excellence de ce principe qu'aussitôt qu'elle remarquait chez ses voisins ou rivaux une institution ou une coutume inconnue d'elle jusqu'alors, elle en faisait l'expérience, et si la réussite couronnait ses essais, aussitôt elle passait de la théorie à la pratique. Comment, en prêtant son attention à toutes les découvertes du progrès et s'en appliquant les utiles résultats, ne se serait-elle pas constituée une organisation exceptionnellement avantageuse et en rapport avec les

mœurs et l'esprit de l'époque? Je suis faible caution pour cette idée et son ancêtre qu'elle revendique a nom Montesquieu. Pascal, dans une de ses pensées qui sont des éclairs de sagesse et de génie, ne dit-il pas qu'il est efficace de revenir sur les choses anciennes dès qu'elles sont bonnes, afin de prémunir notre légèreté contre d'autres que leur nouveauté n'empêcherait pas d'être mauvaises?

Les semences du progrès, lorsque le vent les jette sur un sol bien préparé, y germent et s'y développent. Si le terrain, au contraire, est inculte ou marécageux, elles pourissent et se perdent, ou bien étant levées, leur végétation languit et elles meurent. Ainsi, de la langue latine dans les Gaules. Avant qu'elle fût parlée dans les villes, on la regardait avec indifférence comme un dialecte étranger. Devenue langue officielle, l'expression des intérêts du pays et des ordres de ses magistrats, elle est le souvenir vivant et cruel de la défaite et de l'esclavage. On est prévenu contre elle et on croit faire acte de patriotisme en la repoussant. Au seul point de vue du langage, il faut saisir d'autres motifs d'opposition. Que l'on soit aise d'échanger le pis-aller contre le médiocre, le médiocre contre le bien, c'est strictement logique; mais que la Gaule s'enorgueillisse de parler purement en latin, heureuse d'abandonner ses patois pour un idiôme-roi et parfait, c'est chose peu vraisemblable et entièrement fausse. Un peuple peu lettré ridiculise ces prétentions courageuses de l'amour-propre. La langue latine avait été l'objet de tous les perfectionnements désirables, mais partout dans sa grammaire

l'assemblage des avis quelquefois incohérents des auteurs évoquait la subtilité et le doute. D'après cela, jugez de l'immense tâche que figurait l'étude du latin. Les Romains eux-mêmes qui devaient être les plus experts en cette matière s'embrouillaient et se perdaient fréquemment dans un dédale de variations, de déclinaisons et de difficultés. Las de fouiller les textes sans résultats et de chercher de vagues éclaircissements dans l'obscurité, ils remettaient la décision à la langue usuelle. Pour les écrivains, ils étaient moins libéraux parce qu'ils craignaient que leur tolérance n'impliquât l'absence de tout principe dans leurs productions. C'est que les savants avaient des scrupules inimaginables : ils considéraient la langue comme une propriété inamovible, sacrée, qu'il est défendu d'entamer, de morceler ou d'altérer. La rendre plus nette, plus claire, plus précise, plus intelligible, était une profanation, le sacrilége de l'ignorance. Le vulgaire méprisait les règles, se livrait à des abréviations, parlait à sa mode ; mais dans l'écriture la question renversée acquérait des proportions illimitées. Avec les raffinements du pédantisme, s'ils eussent toujours surnagé, la langue latine fût restée en chemin, vieille et décrépite avant l'âge. Pour confondre ces travers absurdes, les critiques et les gens de goût suscitaient eux-mêmes les innovations susceptibles de simplifier la langue sans l'appauvrir. Et peut-être n'est-ce pas une conjecture d'attribuer à ces motifs l'insistance et la chaleur d'Horace au chant Ier de l'*Art poétique* :

« Vous mériterez des éloges, si, par une heureuse alliance,

d'un vieux terme vous savez faire une expression nouvelle..... Il fut toujours permis, il le sera toujours, de frapper une expression à l'empreinte de l'usage. Comme, au déclin de l'année, les forêts se dépouillent de leurs feuilles, comme les feuilles premières venues sont aussi les premières à tomber, ainsi meurent les mots vieillis, tandis que les nouveaux ont toute la vigueur, tout l'éclat de la jeunesse.... Plusieurs expressions tombées dans l'oubli renaîtront ; d'autres, qui sont en honneur aujourd'hui, passeront à leur tour, si l'usage le veut, *l'usage*, arbitre souverain, règle constante, *loi suprême du langage.* »

Horace vient de trancher le nœud gordien en révolutionnaire et son procédé était bien de nature à soulever l'indignation des puristes. Mais quoique ce soit là un bon témoignage, il nous importe d'en recueillir un autre non moins concluant d'un personnage illustre : l'empereur Auguste. Nous le voyons pendant les loisirs du gouvernement prendre la férule du pédagogue. Certes, pour attirer ainsi sa sollicitude, il fallait que l'exaltation se fût introduite dans les débats des linguistes et que la question méritât cet honneur. L'Empereur combat avec courtoisie dans la lice; il y étale une érudition variée, il élague à droite et à gauche dans les sinuosités qui embarrassent la langue. Le souverain chez lui pâlit devant le grammairien. Le premier, brusquement, s'affranchissant d'exposer ses considérations au public dont il a la confiance, supprime, crée, rapporte, modifie de son chef. Mais, chose assez singulière! ce n'est pas la règle du grammairien Auguste : il tient en grande estime de vous convertir à ses sympathies et ne vous les impose pas. Vous vous édifiez auparavant sur ses principes dans des dissertations très-développées et vous convenez ensuite ou rejetez que l'orthographe doit être

l'image fidèle de la prononciation, ce qui inspire à M. Villemain cette répartie fine et ironique : « Pour les puristes de Rome, Auguste ne savait donc pas l'orthographe : il écrivait comme on parle. » On se disputait donc à Rome pour savoir qui l'emporterait : du rigorisme classique ou de l'usage dans la langue. La dissidence était établie entre le latin écrit, celui des savants, des écoles, et le latin usuel, communément parlé. Si des difficultés surgissaient donc, le litige n'allait pas plus loin : on le vidait instantanément, à sa guise. Il en résultait une corruption de forme réelle dans la langue latine, même à Rome, car en fait d'innovations de ce genre, le peuple, là comme ailleurs, excellait dans les barbarismes et les solécismes. Et c'est une langue aussi difficile, aussi discutée, d'une étude si ardue pour les Romains eux-mêmes et qu'ils sont incapables en général de parler purement et correctement, que la conquête implante dans la Gaule! Commont y sera-t-elle accueillie? Aura-t-on seulement même la pensée d'en connaître les règles? Est-ce qu'on se livrera à cet énorme travail? Pourvu qu'on sache quelques constructions et expressions latines souvent usitées, ne trouvera-t-on pas suffisantes ces connaissances bornées? Pourquoi, lorsqu'on s'est toujours fort accommodé d'un grossier jargon national, se dévouer volontairement à l'étude ingrate d'un idiôme étranger, long et difficile à apprendre, pour contenter sa vanité, parce qu'on est amateur de la méthode et de l'harmonie? Il eût été infructueux de s'efforcer d'inculquer ces sentiments qui sont inhérents à une civilisation déjà avancée, à des tribus sans agré-

gation entre elles, la plupart ignorantes ou barbares, dont l'existence politique était nulle, et qui partageaient leurs occupations entre la guerre, la chasse ou l'adoration de Teutatès. Et voici tout d'un coup, miraculeusement, que l'amour du beau les enflamme, les aiguillonne, et les plie à l'étude de cette langue des dieux dans laquelle Ovide et Virgile ont dit leurs chants les plus tendres, les plus suaves et les plus mélodieux! Que feront-elles donc ces peuplades de la Gaule, aussi dociles qu'elles soient à porter le fardeau de la servitude? Ce sera par un pur effet de mémoire qu'elles pourront s'exprimer en latin et le comprendre tant bien que mal, encore sera-ce par nécessité qu'elles y auront recours? Au sein de la famille, dans leurs conversations, dans leurs rapports domestiques ou de commerce journaliers, l'ancien jargon reprendra le dessus ou bien sera mélangé, brouillé avec des bribes d'un latin constamment dénaturé et déchiré en lambeaux, méconnaissable et diffus. En fin de compte, qu'est-ce que représente pour la Gaule l'altération de l'idiôme des conquérants? Ce n'est pas à faire à elle de veiller à ce qu'il ne tombe pas en discrédit, quand elle ne le considère que comme un pis-aller inévitable. A la bonne heure l'ancien jargon original; il n'a coûté aucune peine à épurer, à apprendre. Veut-on désigner un objet, décrire ses sentiments, interroger quelqu'un, et ne se souvient-on plus des locutions latines? on se rejette sur le patois; il vous remet en verve après vous avoir délivré du pathos. Ainsi s'enchevêtrent l'un dans l'autre sans aucune symétrie les termes et les usages de la langue latine et des jargons

provinciaux, ainsi se forment de l'inextricable fouillis où se heurtent et se confondent les deux éléments les plus hétérogènes, les langues vulgaires dites *romanes*.

Cependant on aurait mauvais dessein de prétendre que ce furent exclusivement de ce mélange que naquirent les langues vulgaires. Des évènements d'une notoriété absolue et d'une conséquence politique au-delà de toute prévision vinrent accélérer la corruption profonde et générale du latin en même temps qu'ils exerçaient une influence extraordinaire et fort compréhensible sur les mœurs et les idées des peuples.

L'Empire Romain dégénéré par les vices honteux ou l'inaptitude des Empereurs, entraîné sur la pente de l'abîme par la dépravation qui rongeait la société païenne, demandait vainement à l'énervation ou à l'anarchie le pouvoir de réprimer tant de désordres, de faire respecter l'autorité à l'intérieur et d'assurer l'intégrité de ses frontières immenses. A chaque instant et sans cesse avec une impétuosité croissante et une avidité insatiable, la lisière de ses conquêtes était sillonnée de l'apparition des hordes barbares. Leur sauvagerie, leur sensualisme effréné, leur imposante et rude stature, et surtout leur persistance insolente à dévorer de l'œil les belles contrées de la Gaule, menaçaient celles-ci d'une invasion formidable et imminente. Qui se fût donc aventuré de châtier leur orgueil et d'opposer une barrière infranchissable à leur déchaînement furieux? Il n'y avait pas seulement des Franks dont les excursions inquiétantes et continuelles trahissaient les projets de carnage; autour de la Gaule, sur presque tous les points, les mêmes

symptômes d'irruption répandaient l'alarme ; partout les barbares impatients de jouir et de capturer levaient la tête et attendaient anxieusement l'heure de saisir leur proie. Lorsque cette heure fut sonnée ils n'éprouvèrent presque point de résistance à s'établir dans les différentes provinces de la Gaule, et ils régnèrent bientôt en maîtres dans les contrées qu'ils avaient choisies pour y élire domicile. Mais, objectera-t-on, quelle similitude entre le langage et les invasions barbares? Apparemment comme effectivement, la relation est toute puissante. Les nouveaux envahisseurs possédaient une langue spéciale, maternelle ; les Franks, par exemple, importèrent de leurs forêts le tudesque qui revêtit un caractère officiel en Gaule. C'était le deuxième idiôme qui s'y introduisait de la même manière, que les vaincus étaient mis en demeure par leurs propres intérêts de connaître et de parler. Mais ne croyez pas que leur esprit s'en soit ému. Comme ils ont agi une première fois, ils continueront la seconde un procédé dont ils n'ont pas sujet de se plaindre et qui, sans provoquer de leur part aucun travail, ne contrarie pas leurs goûts, leurs idées et leurs susceptibilités nationales. Exposé à l'action défavorable de cette révolution morale et politique, le latin ne tendra-t-il pas à s'effacer de plus en plus et ne verra-t-on pas se confondre bientôt sous l'influence tant passée que présente d'un triple régime et les jargons provinciaux, et le latin, et les idiômes barbares? De sorte qu'épurées et combattues dans leur rudesse originelle et leur informité par la conquête Romaine, les langues vulgaires essuient le contrecoup des invasions étrangères. Cependant le latin domine

dans cette élaboration, cette constitution des langues. Pour en acquérir la certitude, jetez un regard sur tous les écrits et les ouvrages des Pères et Orateurs de l'Église, et constatez d'après cela l'intensité que cette consécration religieuse devait assurer au maintien du latin dans la mémoire, les discours et les actes du peuple. Il est hors de doute que ce souvenir fut varié, moins vivace dans telle ville, plus constant dans une autre. Le passage des Romains et leur prépondérance ne laissa pas des traces égales partout ; il en fut de cela comme d'un orage qui s'étend sur une vaste surface du sol et occasionne des dégâts plus ou moins considérables ici que là. Ainsi, des endroits de la Gaule où furent ouvertes des écoles romaines, où le latin était une des parties les plus saillantes de l'enseignement public, où la fixation de colonies nombreuses et l'alliance des familles des vaincus avec celles des vainqueurs fusionnèrent des intérêts diamétralement opposés à l'originc et furent comme un reflet de la conquête. Dans ces endroits, évidemment l'influence du latin persista et les langues vulgaires en furent plus ou moins imprégnées.

Nous avons dit *les langues vulgaires*, parce que des savants fort estimés ont contesté leur pluralité, bien que des motifs d'un ordre supérieur eussent infirmé leur jugement. On n'oserait véritablement pas imaginer, malgré les séductions d'un raisonnement quelconque, que la Gaule, vaste agglomération de tribus non réfrénées par des lois communes, dépourvues d'unité politique et sociale, de gouvernement identique, avait une seule langue, remplaçant pour elle le lien national qui

l'eût préservé de la servitude et de l'abrutissement! Quoi! tant de provinces, de villes, isolées, rivales, sans communication, régies par des lois, des coutumes distinctes, se seraient entendues dans l'emploi d'un même idiôme original! Mais qui donc aurait établi, modifié, corrigé cet idiôme? Par quel miracle se serait-il imposé, étendu, à la Gaule? Comment aurait-il été spontanément adopté de toutes les populations, et dans quel intérêt et pourquoi? Ces questions seraient des problèmes insolubles, parce qu'il n'y a pas de solution à l'idéal et à l'impossible. Les provinces ayant chacune un jargon maternel, continuèrent donc à le parler, et de là il résulte qu'elles eurent aussi leur langue vulgaire propre et spéciale, transformée, altérée et mêlée avec le latin et les dialectes barbares. Si nous en désirions un frappant et et irrécusable exemple nous n'aurions qu'à confronter les œuvres des Troubadours et des Trouvères. Les premiers, enfants de la Provence, écrivent pour la plupart dans la langue d'*oc*, plus harmonieuse et plus correcte à cause de la nature du climat méridional et de l'influence des civilisations orientales, que la langue d'*oil* adoptée par nos poètes du Nord. Donc, deux idiômes dictincts en France au x^e^ siècle; l'un tout exclusif, celui du Midi, passera et sera éclipsé par la langue d'*oil*, des Trouvères, le premier rudiment du FRANÇAIS NATIONAL.

## CHAPITRE II.

### LITTÉRATURE PROFANE DES SIX PREMIERS SIÈCLES.

Nous avons vu que Rome entretenait le goût des choses littéraires dans les Gaules en accroissant la prospérité des écoles établies antérieurement à la conquête et en en instituant de nouvelles. Il serait invraisemblable de supposer que les progrès opérés dans l'enseignement public ne provoquèrent nulle part d'émulation. Parmi la classe savante, seulement, se manifestèrent des intelligences possédant une érudition vaste... L'explication des maîtres dans les littératures latine et grecque devint un champ ouvert à toutes les patiences et à l'ardeur infatigable des érudits. Ce ne fut pas là une effervescence passagère. Non seulement elle valait à la Gaule une réputation intellectuelle fort étendue, mais bien avant la conquête, des études laborieuses dans ce genre classique et trop sérieuses pour être toujours intéressantes, lui avaient acquis une juste participation au grand mouvement littéraire du siècle d'Auguste. C'est avec orgueil qu'elle nommait avec Virgile, Horace et Ovide, Trogue-Pompée, historien universel; Cornélius Gallus, poète remarquable, ami de l'auteur de l'*Enéide*, et Publius Térentius Varron qui cultiva l'épopée et l'élégie avec succès. Narbonne avait aussi donné le jour à Roscius Quintus, célèbre acteur, dont Cicéron goûtait beaucoup les leçons de déclamation. Mais gardez-vous de croire

qu'il y eut dans ce fait quelque chose d'anormal. Au contraire, quoi de plus naturel, de moins extraordinaire que la Gaule ait produit Roscius ! N'est-elle pas le pays, le berceau de l'éloquence ? N'est-ce pas de son sein que Rome tire ses orateurs, ses *diseurs de causes ?* Voulez-vous apprendre les lois de l'éloquence extérieure, de la diction et de l'art oratoire ? Allez en Gaule. C'est le conseil de Juvénal. On pourrait accumuler beaucoup d'autres preuves de ce fait, que depuis longtemps avant l'ère chrétienne la réputation des provinces gauloises méridionales pour le beau langage, la facilité d'improvisation, la pureté et la rectitude de la prononciation, avait fait le tour de l'Italie. Qui s'en fût douté ? Comment cette habitude pour Rome d'envoyer ses enfants aux écoles de la Gaule narbonnaise fut-elle un acheminement vers l'asservissement général ? Ici encore, il nous faut admirer la politique toute de prévoyance et d'insinuation de la ville éternelle.

Un différend surgit-il entre les populations et le préfet romain ? S'agit-il de faire baisser un impôt ruineux et vexatoire ? N'a-t-on plus la force d'endurer les exactions d'un pouvoir arbitraire ? Ce ne sont pas des plaintes écrites qu'on signera, comme cela se pratiquerait dans notre société moderne ; ne vous attendez pas non plus à entendre la populace chansonner ou déplorer les travers ou les abus de l'autorité : la parole est considérée comme le plus puissant moyen de lutte et de succès. Aussi un orateur sera-t-il appelé pour cette mission importante. La cité l'enverra à Rome, et arrivé là, c'est devant le Sénat qu'il exposera ses griefs. Jugez de sa satisfaction

et en même temps de son trouble. Il mettra un soin infini à préparer une belle et longue harangue; mais très-souvent pour commencer il rappellera qu'il est transalpin et il invoquera l'indulgence de son auditoire en faveur de son incurie à s'exprimer en latin. Hypocrisie, raffinements d'amour-propre! Au moins cette pudeur, cette déférence, ce respect pour la langue latine nous consolent. Tant qu'il y a dans les esprits cette retenue et ces délicatesses, c'est que le fonds littéraire, bien qu'altéré par l'amphibologie et la redondance, subsiste toujours.

Mais il était beau de voir la sollicitude et la munificence des empereurs épier les succès des orateurs pour les couronner lucrativement au grand jour. Rien ne se soustrayait à leur vigilance. Si, dans leurs cours publics, les professeurs de rhétorique ou d'éloquence se distinguaient par leur application ou introduisaient dans l'enseignement une nouvelle méthode, la même protection généreuse venait les récompenser dans la modestie de leur mérite. On s'étonne de l'éclat dont brillent les écoles latines. Les lettres et les sciences y ont d'illustres adeptes; et il n'est pas rare d'en voir sortir des élèves aussi célèbres que Vibius Gallus, Pacatus, d'Agratus, Claudus Quirinalis, les deux Montanus de Narbonne et Domitius Afer, qui survit à la chute de Tibère, Caligula, Claude et Néron et tient le sceptre au barreau à Rome sous leurs règnes. Tous ces orateurs et savants sont des Gaulois. Mais je ne suffirais pas à citer ceux qui rivalisèrent avec eux de talent, tellement ils sont nombreux. On voit que par cette agitation continuelle, la Gaule

s'élevait même par la suite au-dessus de Rome pour l'intellectuel. Ce ne serait pas une de vos moindres surprises si je passais en revue devant vous la somme de connaissances multiples et variées qui étaient la richesse des littérateurs et des écoles publiques. Les Romains ne se contentaient pas de prodiguer des encouragements à la classe lettrée et savante ; ce qui l'atteste, c'est la création d'une *école gauloise du palais*, rapportée par Symmiaque. Qu'était-ce que cette école ? Il y a tout lieu de penser qu'en l'établissant on s'était proposé de reconnaître la supériorité de la Gaule et de la représenter. Aussi portait-elle une dénomination particulière. Son caractère était presque académique. Dans les réunions qui s'y tenaient entre des professeurs d'élite, on discutait des questions d'une importance assez notable. Les décisions qui émanaient de ces conférences d'un air solennel étaient accueillies avec confiance ; c'étaient comme des arrêts définitifs et sans appel.

Mais il était facile de prévoir qu'une semblable littérature périrait un jour, faute d'activité et de variété, minée par une singulière torpeur, monotonie classique, et les réminiscences même de l'antiquité dont elle se nourrissait. Il lui eût fallu de la jeunesse, c'est-à-dire de la sève et de la nouveauté. Ses goûts étaient usés, renouvelés des Grecs et des Romains. Partant, ce n'était pas qu'elle eût un génie propre, une inspiration à elle, mais elle avait l'instinct servile et infécond de l'imitation. Pour toute originalité, pour tout symbole distinctif, elle n'avait qu'un grand ridicule : la déclamation. Le déréglement du style et la phraséologie énervent les facultés de l'homme. Il

en sera de même de la littérature profane. Constamment dominée par la recherche de l'effet, des couleurs, des sons, elle laissera fuir bien loin la pensée dans ses discours banals pour saisir au passage des mots creux et vides de sens, les oripeaux de sa prose sans consistance et sans nervure. Ne demandez pas à la poésie ces qualités, ne sait-on pas qu'elle brise trop souvent les entraves de la règle et que la raison et la grammaire gémissent trop souvent de ses hardiesses? Cependant celle-ci n'est point téméraire; par contre, son défaut est d'être pédantesque, embarrassée, accablée de lassitude, sans élan et non relevée par la facture et le trait. Il n'est rien de comparable pour la pâleur à ces chants dithyrambiques entremêlés de métaphores allégoriques à l'honneur des princesses ou des vierges, que les barbares, ignorants et superstitieux, assis à des tables richement servies, applaudissent frénétiquement. La tâche ingrate aussi de toujours louer! et combien cette molle gymnastique anéantit ou abaisse les forces de l'esprit!

Un fait dont je me réservais de parler porte le dernier coup à cette littérature hydropique et abâtardie : c'est le partage du gouvernement de l'Empire Romain entre deux Césars : Dioclétien et Constance Chlore, qui fixa sa résidence à Trèves. A ne considérer que les apparences, on est tout d'abord entraîné à croire que grâce à cette capitale, ce centre commun que le vainqueur lui-même vient de créer, la Gaule aspirera désormais au réveil, à la résurrection politique, puisée à la source d'une nationalité pleine d'ensemble. Quelles sont au

contraire les conséquences de l'établissement à Trèves de Constance Chlore? Le mouvement littéraire en Gaule se centralise, il se produit autour du César, comme pour illuminer sa présence. A peine les écoles de Trèves sont-elles ouvertes que la jeunesse de tous les points de la Gaule et de l'Italie y afflue pour participer aux agapes de la science. Mais le mal se glissait à l'intérieur. Au commencement c'était question de pure curiosité que la magnificence de la cour, la vénalité des emplois, la richesse des vêtements des dignitaires et des palais où l'or, l'argent et les pierreries brillaient partout. Graduellement, la soif des plaisirs et des charges se fit sentir : ce fut comme une maladie contagieuse. Alors les âmes étouffèrent un reste de décence et de pudeur et s'avilirent. Le panégyrisme fut institué en l'honneur *inévitable* des Empereurs. Claude Mamertin s'inscrivit le premier sur la liste des panégyristes, et après lui le consul Eumène, Titien, Numérien, etc. Aussitôt la loi connue de ces faveurs officielles, la jalousie monta les imaginations. Et dans ce genre à qui la palme? Non au talent, mais à la bassesse, à celui qui rampera le plus et le mieux au pied du souverain. Abrutis par la cupidité, les orateurs et les poètes tinrent grand débit de cette « denrée impériale » distribuée à jour et heure convenus. Moralement donc, la littérature se dégradait, par sa trivialité, ses adulations surannées; elle corrompait dans ses œuvres la modération et la délicatesse, cette fleur dont nous aimons tant à respirer l'honnête parfum. En scandalisant ainsi l'opinion et les écoles, elle dépréciait le peu d'influence qu'on lui accordait

encore, bien qu'elle fût loin d'en justifier. Le pouvoir lui-même ne la regarde plus que comme une machine qui fonctionne à sa volonté, sous sa pression diverse. A partir du jour où elle a abjuré sa liberté et sa vertu, les populations ont-elles hésité à lui retirer leur confiance et à flageller son zèle intéressé pour la déclamation et l'emphase ?

L'influence littéraire, à qui est-elle donc échue ? Ou bien est-elle nulle à cette époque ? C'est dans des études plus sérieuses, plus pénibles, moins éclatantes peut-être, mais aussi d'un intérêt social éminent, que nous la voyons s'exercer et se fixer. Ajoutons que jamais influence n'a été plus vive et plus moralisatrice. Protectrice insigne des intérêts si fréquemment blessés de l'humanité au moyen-âge, ayant hérité de Dieu la vertu d'assister, de soutenir les peuples dans le choc violent de leur existence politique avec les invasions barbares et la féodalité, l'Eglise, mère universelle, dont les bras sont toujours ouverts aux affligés, dispense partout ses consolations salutaires et ses avertissements terribles. C'est là le principe de l'influence et de la vénération populaires qui sont la gloire de la littérature religieuse.

## CHAPITRE III.

### LITTÉRATURE ET POÉSIE RELIGIEUSE, PHILOSOPHIE.

#### I

#### Littérature Religieuse.

Il n'y a pas à contester qu'en évangélisant la Gaule comme les autres parties du monde, les missionnaires

n'eurent pas le temps de consolider la foi des nouveaux chrétiens par la démonstration des principes de notre religion. Comme l'artiste dessine d'abord sur la toile l'esquisse de son tableau, il fallait également au début dévoiler aux peuples les vérités fondamentales du christianisme. C'était faire naître dans les cœurs le désir de pénétrer davantage dans l'esprit de la doctrine. Mais de quelle grandeur n'était pas cet ouvrage ! Pour le réaliser, il fallait être vraiment inspiré d'en-Haut, car les sociétés, pour prospérer et se développer, ont besoin d'être assises sur un culte dont les bases soient inattaquables et surtout reconnues par les peuples. C'est donc, quoi qu'on en dise, à la puissance ecclésiastique que le lourd privilège et le devoir de surveiller tutélairement les nations jusqu'à l'âge de leur formation définitive, sont échus; c'est ce qui explique sa prépondérance politique pendant tout le moyen-âge. La religion est la base de toute société. Toutes les fois qu'on l'a voulu renverser, la société a chancelé et s'est trouvée en péril, tant est qu'un édifice s'écroule quand ses fondements branlent. L'histoire des révolutions et en particulier celle de 1793 doit nous convaincre de cette vérité : autant la licence et la dissolution en matière religieuse annoncent une société malade et un gouvernement sans consistance et sans stabilité, autant le respect et l'amour du culte sont la preuve du contraire. Dans les éléments qui concourent directement ou non à la prospérité des nations et à leur développement, tout se touche, et séparer l'un de l'autre, c'est vouloir tout perdre. Et, n'en doutez pas, si quelque fil se rompt et qu'il soit attaché à la Religion,

il y a l'apparence d'un grand danger. C'est le point de départ de tous nos malheurs, à nous autres Français. A ce que nous croyons, il faudrait souvent opérer un retour vers le passé. On se rappellerait ainsi qui a élevé, formé la France au moyen-âge, et ce qui l'ayant toujours soutenue est indispensable à sa sécurité et à son bonheur. Mais nous devançons le temps. Ces causes politiques, en assurant au clergé une importance politique irrécusable, étaient servies à souhait par l'éclat et la science de la littérature religieuse. Aux époques que nous étudions, seule, celle-ci était comprise, aimée pour ses allures sérieuses et vénérée pour la nature si grave de ses sujets dans les discours comme dans les livres. Nous n'avons pas besoin de dire quels étaient ses rapports avec le peuple. Comme la foi et la dévotion étaient fort communes, ces rapports étaient aussi de tous les instants. Le peuple ne goûtait qu'à l'église le pain de l'instruction, dans les prédications qui suspendaient les offices. Voilà pour la parole. Mais les œuvres écrites, c'est dans les cloîtres que vivent, ignorés et pieux, leurs auteurs. Pendant que la barbarie étouffe les instincts de civilisation, que les villes et les campagnes gémissent du joug auquel on les contraint et que les conquérants s'adonnent entièrement aux plaisirs ou au pillage, on voit se presser dans les cloîtres tous les hommes savants. La plupart se sont faits moines, les autres sont des orateurs, des évêques. Ils fatiguent leur corps dans les macérations et le saint ministère et reposent leur esprit dans le travail, par intervalles. Ils sont doués d'une admirable patience. Celui-ci pâlit à dé-

pouiller de vieilles chroniques, à compiler les faits et les usages du pays et à perpétuer, heureusement pour nous, la mémoire des actes de la conquête des Franks : tel, Grégoire de Tours. Ou bien, ce sont dans les couvents eux-mêmes que s'écrivent collectivement les chroniques; la charge d'historiographe y est remplie successivement par les religieux de l'ordre ; on dirait d'un livre-journal où sont enregistrés, au fur et à mesure, les événements, avec un soin et une précision qui sont des qualités solides pour le genre historique. Nous n'avons pas eu d'une autre manière l'histoire de France, des Bénédictins. Ce genre d'études, quoique sérieux, se rapproche trop du profane. Il faut, pour avoir une idée des laborieuses productions de la littérature religieuse, regarder du côté philosophique et des sciences en général. Alors on a en face de soi une multitude de travaux qui n'ont exigé rien moins que la vie entière de leurs auteurs et une immense érudition. Le dogme a été retourné dans tous les sens, discuté, abandonné, puis repris avec une vigueur nouvelle. Les luttes théologiques ont d'illustres adhérents, et plus d'une fois, moines et évêques y combattent vaillamment à masque levé. Voltaire ne plaisantait pas lorsqu'il disait sans vergogne, que la fondation des ordres religieux « fut une consolation. » Notons en passant cette vérité échappée d'un de nos plus grands sceptiques.

Nous rencontrons en Gaule, au IIe siècle, saint Faustin, puis les actes du concile de Lyon. Au IIIe, saint Irénée est la gloire de l'épiscopat. Il est également le type du chrétien et du savant. Ses cinq livres contre *les Hérésies*

nous révèlent un logicien vigoureux et subtil, bien qu'animé d'une foi ardente. Il connaît beaucoup l'antiquité et il n'y a pas de réfutation plus hardie que la sienne des sophistes et des doctrines du paganisme. Au siége de Lyon, il a saint Hippolyte pour successeur. Le nouveau prélat peut passer pour un écrivain universel. M. Lefranc dit qu'il a résumé en lui « la science de son temps. » Mais il est curieux que la déclamation, la théologie et la poésie s'accommodent sous la même plume.

Le IVe siècle est un des plus brillants de la littérature sacrée. C'est alors que les plus beaux génies introduisent dans la philosophie des lumières inconnues. En lisant maintenant leurs discours, on est tenté de supposer que le don de la révélation était inné dans leur intelligence. Jamais la profondeur des idées ne s'allia si bien avec les pompes de l'éloquence. Et, chose surprenante ! leurs enseignements sont tracés avec une simplicité unique, ce qui est un des plus doux attraits de la vérité. Nous regrettons qu'il ne nous soit pas loisible de suivre la chaîne des théories admirables — codes de raison et de véritable philosophie—qui sortent de l'église chrétienne, depuis Lactance et saint Hilaire jusqu'à saint Augustin et saint Ambroise. Il serait vraiment d'un bon emploi de nos facultés de les avoir sans cesse sous les yeux, d'y modeler notre pensée et nos sentiments, notre pensée surtout, car elle s'élève avec tant de naturel et de puissance dans les orateurs sacrés, libre, rapide, plus profonde quelquefois que la pensée de Bossuet lui-même, et se traduisant sans effort, avec concision et

sobriété, sous leur plume inspirée ! Ce ne sont pas seulement des monuments à l'abri de l'injure et du caprice des siècles,ces productions des Pères de l'Église, aujourd'hui encore elles sont *le criterium* de la science théologique. Nos prédicateurs y prennent chaque jour le texte de leurs sermons. Une idée, une phrase, un mot de ces grands philosophes, résument souvent certains points de la doctrine. Certes, à ceux qui nieraient l'influence du christianisme dans les lettres et les arts, nous opposerions seulement les noms des docteurs Athanase et Jérôme, Grégoire et Basile, Chrysostôme et Cyrille, Ambroise et Augustin, Thomas d'Aquin et Bonaventure, Bossuet et Fénelon ! Quelle réfutation plus écrasante ! Il y a bien quelque distance entre ces grands hommes et les milliers de petits littérateurs anodins et de controversistes scandaleux qui pullulent aujourd'hui en France ! Nous ne crierons pas : à la réaction ! mais nous ferons remarquer, à propos de la tournure de notre époque à la légèreté, à la raillerie et au genre familier, que le genre sérieux et grave n'est pas à dédaigner et que bien des écrivains qui l'ont cultivé ne se sont pas repentis d'y avoir exercé noblement et utilement leurs facultés. Pensez-vous qu'au Moyen-Age la littérature sacrée ait eu moins de mérite et moins de considération à être recueillie, austère, fidèle aux principes, que tant de nos contemporains à contrefaire les mystiques et les humanitaires, à prophétiser les réformes sociales, à vouloir sonder l'inconnu et réaliser l'impossible ?

La littérature sacrée poursuivait le but vers lequel inclinent les destinées présentes et futures de l'huma-

nité : le salut des âmes. Un tel sujet repoussait les embellissements factices de l'imagination, les décors et la puérilité. Il réclamait une volonté énergique, une conscience sans déguisement et toutes les forces de la méditation. D'un aspect qui imposait de suite les égards et le respect, blanchis et voûtés par les ans, le labeur de l'esprit et les mortifications de la vie ascétique, les vétérans de la science, lorsqu'ils sortaient par hasard des cloîtres, étaient arrêtés par le peuple. Pères, mères, enfants, vieillards, les entouraient, embrassaient leurs vêtements, s'agenouillaient pour être bénis ou touchés. Ces jours-là étaient des jours de liesse pour les pauvres habitants soit de la ville, soit de la campagne, pour les misérables serfs. C'était là seulement, dans les églises, autour des pasteurs, que régnait la loi égalitaire ; ailleurs, le sol était couvert des symboles de la féodalité, du vasselage. On aimait donc la religion pour son inaltérable douceur et son esprit d'égalité. Dieu se partageait et ouvrait son cœur à tous ses enfants. A sa table, pauvres et riches, vassaux et suzerains, communiaient, se rassasiaient, sans distinction de castes, ni d'origine. Pour participer à sa munificence et être chéri de Lui, il n'était pas nécessaire d'avoir des titres sur parchemin.... Et pourtant lequel de Dieu ou de ce duc, de ce comte, de ce baron, était le plus grand seigneur ! Une telle dissemblance de régime subsisterait-elle donc longtemps ? — Déjà, on le pressent, la voix fatidique de l'égalité invite les populations à la révolte. A quoi tiendra l'inoculation lente et graduée de cette idée politique, si ce n'est à la religion elle-même ?

Mais que les Franks envahissent les riches provinces que fertilise la Loire, que les Normands accostent le rivage et dévastent les côtes, que les populations soient opprimées par leurs suzerains, soit des ravages de leurs soldats, soit des impôts exorbitants qu'ils prélèvent, c'est à la religion que toutes les plaintes aboutissent; elle est *le médecin des âmes*, la consolatrice universelle. Saisies de frayeur, on rencontrait des familles entières à genoux sur les tombeaux des saints, éplorées au pied d'un calvaire ou se rendant par longues files comme dans une procession aux églises pour prier à côté des reliques. Il n'était, hélas ! ni armes, ni secours matériel, que l'Église pût leur délivrer. Et pourtant, à chaque calamité, il advenait que le peuple remontait toujours à la même source de consolation. Par ses conseils, par son action conciliatrice, l'Église s'interposait entre l'élément féodal et l'élément démocratique qui autrement se seraient abandonnés aux entraînements et aux désordres de leurs passions. Ne prévient-elle pas l'éclosion des luttes, au moins en atténuera-t-elle les effets? Si les remontrances de l'épiscopat sont inutiles, Rome interviendra. Le roi et les seigneurs se querellent-ils pour la possession d'un fief? S'agit-il de confirmer tel duc dans l'accaparement d'une province? C'est Rome qui videra la contestation. Sa décision sera sans appel.

Transportez-vous en plein moyen-âge, un peu avant l'an *mil*. Une révolution sensible s'est accomplie dans l'ordre des saisons et des choses. De terribles fléaux ont décimé la France. Les âmes timorées ont vu dans ce bouleversement de la nature un augure sinistre; selon

elles, les prophéties se sont réalisées et le monde est à proximité de sa fin. Mais les crimes dont les hommes se souillent ont dû de leur côté provoquer les châtiments du Ciel. On n'entend plus, en effet, parler que de rencontres meurtrières ; seigneurs et bourgeois sont divisés ; pour un mot, un geste, ils se défient et se battent. Évidemment il y a dans tout cela quelque chose d'extraordinaire. Mais soudain le bruit court que la fin du monde est fixée à l'an 1,000. Tout, la science, les évènements trahissent ce cataclysme. Je ne saurais dire toutes les terreurs et tous les abandons à cette nouvelle. Spontanément, les cœurs s'émurent beaucoup.... Une anxiété poignante, l'effroi, l'égoïsme, firent couler des torrents de larmes. Ceux qui ne reprirent pas confiance perdirent la tête. Au milieu de la consternation générale, les regards se portèrent vers la Religion, mère de miséricorde. Les nobles accoururent se jeter au pied des autels et offrirent à Dieu leurs joyaux et leurs domaines. Ils s'adoucirent envers le *villain*, compâtirent à son sort. On ne les avait jamais vus si charitables. Les armes furent proscrites parce qu'elles étaient pour le Ciel un sujet de colère. Et, nous faut-il le remarquer, ce fut dans cette morne stupeur qu'on établit les *jugements* et la *trève* de Dieu... Non ! jamais l'on ne crut déployer assez de soumission, d'humanité et d'amour pour apaiser le courroux du Très-Haut. Cependant l'an *mil* est passé et le monde est encore debout. Mais vous voyez combien la Religion avait de puissance et comme et le roi, et les serfs, et les seigneurs de grands et de petits fiefs s'humiliaient devant elle ? — Hugues-Capet

revêtait la chape d'abbé de St.-Martin de Tours. Son fils, Robert, ayant, par son mariage, acquis les provinces de la veuve d'Eudes de Blois, lâcha prise dès que le Pape lui eut octroyé l'excommunication. On connaît la fable de l'abandon de Robert et de Berthe qui accoucha d'un monstre. Ce bon roi ne l'eût pas cédé à saint Louis en vertu et en piété! Il touchait les écrouelles. « Le roi te touche, disait-il aux malades, que Dieu te guérisse. » Quand il mourut, le peuple pleura beaucoup et longtemps, et les pauvres aussi. Ce fut un de nos plus saints monarques. Guillaume-le-Bâtard met à la voile pour l'Angleterre, en 1066, avec une troupe de 60,000 aventuriers, de toutes sortes et de toutes nationalités. La victoire d'Hastings livre l'Angleterre aux Normands. Mais qui ne leur disputera pas la possession de l'île? Ils ont, si l'on veut, un titre officiel : la ratification prononcée par le Pape; or donc que pourrait-on exiger de plus? Ce fut encore le Pape qui confirma Robert Guiscard et les siens dans leur établissement en Sicile et dans la Pouille. Ils s'étaient d'abord peu souciés de sa protection mais peu à peu ils avaient compris qu'il y allait de leur existence politique. Dès lors, ils avaient tendu vers Grégoire VII des bras suppliants et le Pontife les avait bénis, ces hypocrites!

Qu'arrive-t-il encore quand Thomas Becket, archevêque de Canterbury, le primat du clergé catholique en Angleterre, fut assassiné dans sa cadrédrale, en face du tabernacle, par des affidés du roi Henri II? Peu s'en fallût que ce crime n'entraînât la chute de la dynastie régnante. Toute la chrétienté, Louis VII, les grands

feudataires, les évêques de France, se préparaient à venger la mémoire du martyr. L'archevêque de Sens lance l'excommunication ; le Pape, dont on a réprouvé le silence, jette l'interdit sur les provinces anglo-françaises. Henri trembla pour sa tête et sa couronne en voyant ce soulèvement général. En fin Normand qu'il était, il affecta la mélancolie, l'abattement, il simula le délire. Quand il se fut bien roulé aux pieds du Pape, il légitima toutes ses mystifications involontaires en se rendant en procession, pieds nus, au tombeau de sa victime, et là il fit amende honorable.... Ainsi, l'excommunication et l'interdit faillirent, au moyen-âge, engloutir la fortune des Normands et ruiner l'Angleterre !

L'Église est donc, au moyen-âge, la première puissance politique. En toutes occurrences où l'intérêt des rois et celui des peuples sont en présence, son action est prépondérante et salutaire. Il n'y a pas de doute que la civilisation naissante en reçoit constamment les bienfaits, et nous sommes heureux de nous associer complétement sur ce point à la pensée d'un écrivain très-recommandable de ce temps-ci, M. Henri Cauvain : « Les sociétés » modernes, dit-il quelque part, ont grandi et se sont » développées, ont fait leurs premiers pas sous la tutelle » de la Religion. » Puisque l'Église jouissait d'un pareil ascendant, la littérature sacrée qui découlait de ses principes et de ses doctrines et dont les écrivains étaient la plupart des évêques ou des solitaires, ne partageait-elle pas ce monopole sur les esprits ? Oui, évidemment. Et cette domination théocratique même eût été annulée en politique, que la haute portée et la quintessence

morale et philosophique de ces œuvres gigantesques leur eussent assuré une influence extraordinaire et absolue à tous égards. Le nombre des érudits sacrés et profanes est tel qu'il nous faut renoncer à les nommer tous. Ce travail aurait d'ailleurs l'apparence d'un inventaire et dépasserait les limites de cette étude. Nommons seulement quelques-uns des plus remarquables d'entre eux : saint Delphin et saint Amand, évêques de Bordeaux; les saints Sulpice, Sévère et Prosper; les prêtres Didier et Ripaire; Salvien, Jean Cassien, qui poursuit l'œuvre de saint Irénée; Fauste de Riez; Arnobe le Jeune; Vincent de Lérins, au IV^e^ et au V^e^ siècle. Au VI^e^, saint Avite, évêque de Nismes, un Auvergnat, s'évertue à raconter en vers les premiers évènements de la Bible, y compris la création du monde. M. Lefranc note plusieurs passages où Avitus rivalise de richesse d'imagination avec le grand poète anglais, Milton. Puis se présentent : saint Cyprien, évêque de Toulouse; Firmin, Vivence, Messien, Etienne et Tétrade ; saint Grégoire de Tours, auteur de l'*Histoire Ecclésiastique des Franks*, qui, malgré son style souvent grossier et diffus, a mérité pour ses connaissances et son impartialité le surnom de Père de notre histoire ; Rurice, Sédatus, Eugende ; saint Césaire qui réglemente la liturgie, fonde des monastères et confond les hérétiques dans ses écrits et ses sermons ; et Fortunat, chapelain du roi Sigebert, puis évêque de Poitiers, poète dithyrambique, dissertant sur les sciences ecclésiastiques.

Les écoles religieuses se multiplient sous le patronage des évêques. C'est à l'ombre du clergé seulement

que la littérature donne quelque signe de vie. Ailleurs, l'intelligence se borne, s'abrutit; c'est l'apathie ou la stérilité. Cette torpeur, qui la secouera? Aurons-nous trop loué le zèle des évêques et des historiens à protester contre cette recrudescence des temps de barbarie? Les rois de la première race ont honoré le talent, sans interruption, mais eux-mêmes n'offrent-ils pas un triste exemple de l'indifférence et du dégoût? Ils ne respirent qu'un sensualisme effréné. Ils accréditent dans leurs cours la polygamie. Leur soif excessive des plaisirs est une cause de corruption générale. Il était donc peu probable que la littérature prospérât sous de tels maîtres, et notre étonnement doit-il être plus vif de ce que la tradition s'en soit conservée à un degré si élevé dans les écoles ecclésiastiques. Celle de Poitiers a pour élève le célèbre saint Léger. Saint Céraune, que l'on surnomma si élogieusement l'homme universel sur les sciences ecclésiastiques, appartient à l'école de Paris. Il est rare que l'une de ces institutions religieuses ne forme pas des saints, des évêques : ainsi les saints Leutfroi, Lezinson et Omer (fondateur du monastère de Sithiu), saint Colomban et ses assesseurs, et que ne pourrais-je citer encore!

Jusqu'à Charlemagne, les légendes abondent. En fouillant dans les chroniques de l'époque, on est stupéfait de la prodigieuse quantité de récits merveilleux qui circulaient librement du nord au midi, des cités aux bourgs et ensuite aux villages. L'Histoire Ecclésiastique de Grégoire de Tours a été continuée par Frédégaire. Nous possédons une chronique qu'on considère comme

une continuation de ce dernier ; elle est anonyme comme presque tous les écrits de l'époque et a pour titre : « *Gestes des Franks.* »

Enfin nous arrivons à une des phases les plus fécondes et les plus variées de la littérature religieuse. Charlemagne, qui en est le chef, l'inspire et la résume. Il est, avec beaucoup plus de gravité et de savoir, le François Ier du moyen-âge. Comme le roi-chevalier, il préside à la renaissance des lettres, il les restaure, les encourage publiquement ; intérieurement il les aime et les honore. Grâce à lui, le IXe siècle est, eu égard à la différence des temps et au progrès de la civilisation, le pendant du XVIe. Nous n'oserions pas dire qu'il revendique une gloire tout à fait étrangère à l'autre. Mais la seconde renaissance ne fut pas universelle en France. Si elle ne fixa point définitivement la langue, elle voulut la gréciser et la latiniser. C'était là une réminiscence excellente, mais la tradition s'était égarée, et pour la faire revivre, il n'eût pas été inutile de ressusciter les Gaulois et la conquête Romaine. D'ailleurs, la Renaissance a été le berceau de plus d'un genre de littérature ; mais, décemment, sans causticité, convenons que ce n'est ni Rabelais, ni Ronsard, ni Amyot, qui furent les aïeux de Bossuet, de Fénelon, de l'abbé Fleury et de Massillon. Loin d'emprunter à la littérature religieuse, la Renaissance lui tourna le dos. Elle sentait « son renard d'une lieue » c'est à dire le cynisme du curé de Meudon. Plus de dogme, de théologie, un tas de bluettes ! Il lui eût fallu, — on me pardonnera de glisser sur le précepte de Buffon, — le génie de la patience pour exploiter avec

avantage, en l'attaquant par un autre côté, la mine tant de fois creusée. C'est donc au moyen-âge seul que nous imputerons le privilège d'avoir frayé la voie aux grands écrivains religieux du XVII[e] siècle. Sous Charlemagne, la scolastique fit un grand pas. Mais ce n'est pas le moindre bienfait de son génie que l'élévation soutenue de l'académie Palatine. Voulant la mettre au niveau de la situation politique si florissante de son empire, il fait appel aux savants de tous les pays et les comble de faveurs. Ainsi, il tire Pierre de Pise, Warnefrid et Théodulf, de l'Italie ; Leidrade de la Norique, Alcuin et Clément, de l'Irlande. L'Austrasie lui fournit également pour collaborateurs, Eginhard et Angilbert, l'Homère de l'académie Palatine. L'on est aussi effrayé de la somme prodigieuse de travaux produits par ces savants, dont la vie fut un rude labeur, que de penser à ce qu'il leur coûta de veilles, de recherches et de fatigues pour s'en procurer les matériaux. Il est bien aisé de comprendre que sillonnées et retournées en tous sens par Charlemagne et les écrivains qui l'entouraient, les sciences agrandirent leur domaine. Il se dégagea même de là un certain mouvement populaire en leur faveur. Rien ne nous permettrait d'apprécier aujourd'hui quelles modifications sous ces nouveaux maîtres subit le langage ; mais l'on sait que le tudesque prévalut particulièrement sous Charlemagne et que lui-même l'employa fréquemment dans ses relations politiques ou savantes. En même temps, les écoles ecclésiastiques et les monastères, où la discipline et les mœurs s'étaient relâchées, furent soumis à une réglementation sévère. Par l'application

de ses *Capitulaires*, l'Empereur activait la répression des abus introduits dans le clergé. D'après les témoignages contemporains, le latin s'était profondément altéré. Les chroniques des couvents étaient mal tenues; non seulement on y relevait des fautes grossières de latin, mais le style en était confus, sans correction et d'une choquante bizarrerie. Pour remédier à une telle négligence, Charles réprimanda les abbés et les moines, et leur recommanda formellement d'être plus précis et plus soigneux à l'avenir. Dans le ressort de leur juridiction, les évêques appuyèrent vivement les réformes officielles.

L'exemple éclatant du règne de Charlemagne aurait-il invité ses successeurs à continuer à la littérature la protection dont il l'avait toujours honorée? Le dixième siècle fut-il, comme on l'a prétendu, *le siècle de fer?* Les rois Carlovingiens, Louis-le-Débonnaire et Charles-le-Chauve se montrèrent bienveillants envers les écrivains. C'est sous leurs yeux que naquit la fameuse controverse qui sépara si violemment l'épiscopat Gallo-Romain ou Frank. Je veux parler du dogme de la prédestination soutenu par les mystiques et combattu par l'aristotélisme religieux. A quelque point de vue que ce soit, nous affirmons que ces luttes, nécessaires en elles-mêmes pour éclairer la foi et la raison, n'amenèrent que des conflits déplorables et scandaleux. Nous ne doutons pas que l'exaltation contagieuse de ces discordes de scolastique ne fut un précieux instrument de guerre à la disposition de Luther et de la Réforme. Quel fut leur berceau? Qui les suscita? Eh! mon Dieu!

le mysticisme et la folie, dans la personne d'un religieux Bénédictin : Gottes-Chalk (Gloire de Dieu). Il était né en 806, dans la partie de la Germanie qui relevait du pouvoir des Franks. Jeune encore, la passion avait corrompu son cœur et son imagination ardente, pleine d'hallucinations étranges, lui devait faire commettre des incartades. Enfermé au monastère de Fulde, Raban Maurr, son abbé, l'empêcha de quitter la robe pour vivre séculièrement. Il n'y avait point de tempérament à l'ardeur de ce pieux fanatique : la retraite à laquelle on le força développa les mauvais instincts de son âme, pervertit son bon sens et aigrit son caractère. Ce fut l'apôtre le plus dangereux de l'hérésie; libre, il entama de longues pérégrinations et devint un propagandiste forcené de la prédestination absolue. L'Église fut peinée des désordres de ce fanatique qui battait la campagne en prêchant l'erreur. Mais alors le clergé des Gaules était désuni. Lyon, la ville métropolitaine, prit parti pour Gottes-Chalk, pendant qu'Hincmar, archevêque de Reims, le sommait de paraître devant un concile assemblé à Quiercy-sur-Oise, afin de le juger : l'inculpé ne parut point. Il savait à l'avance le sort qu'on lui réservait. Cette affaire occasionna de nouveaux troubles et des discussions interminables sur la question théologique en litige. Ce n'était pas que cette question fût sans importance, ainsi qu'on va le voir. Gottes-Chalk croyait effectivement que la prescience divine règle la liberté de l'homme. Il n'y avait rien de vicieux comme une doctrine de cette espèce ; elle ravalait l'homme en niant son libre arbitre et la puissance de ses facultés ; en en faisant une

machine sans volonté, sans spontanéité ! C'était absorber le tout dans la partie, l'être animé dans l'influence souvent temporaire et invisible de la Divinité. Comment concevoir impunément que nous n'avons ni la conscience, ni la responsabilité de nos actes, que dans les évènements de notre vie notre liberté et nos efforts pour sauver du désastre soit notre honneur, soit notre fortune, soit notre bien-être moral ou physique, sont à l'avance infirmés de nulle conséquence et dominés ou neutralisés par l'ascendant de la *grace ?* Si cela existe, que fesons-nous sur la terre ? Pourquoi nous imposer des épreuves toujours cruelles, alors que quand même nous en sortirions victorieux, notre résignation et notre courage ne pèseraient pas dans la balance où nos bonnes et mauvaises œuvres seront pesées ? Il est impossible qu'on se dissimule les conséquences d'un tel système. Il bouleverserait les principes du christianisme et révolterait la morale et la conscience humaines contre Dieu lui-même, qui ne nous les aurait donnés que pour se rire et se jouer de notre faiblesse? Et néanmoins, il y eut des adhésions énergiquement formulées à ce raisonnement qui anéantissait la raison. Des esprits sérieux et parfaitement sains ne l'aperçurent qu'à travers le prisme de l'imagination de Gotteschalk, sans soupçonner l'écueil où l'Église eût pu se briser : ce furent Prudence, évêque de Troyes ; Loup, abbé de Ferrière, et Ratramne, moine de Corbie. Ils appuyaient la résistance de Lyon à se convertir au pape des Gaules, l'ambitieux Hincmar. Un de leurs adversaires les plus redoutables fut ce moine irlandais, tiré d'Angleterre par Charles-le-Chauve et

rappelé dans sa patrie par Alfred-le-Grand, Scott Erigène. Il avait un grand savoir. Ses premières réfutations eurent un succès légitime. Mais il poussa jusqu'aux extrêmes sa thèse personnelle et compromit l'Église par l'excès contraire dans son traité intitulé : *De prædestinatione*. A force de vouloir *individualiser*, consacrer l'indépendance de l'homme, il entendit que l'influence et le secours de Dieu étaient insignifiants dans le cours de ses destinées. Au milieu de cette bataille d'opinions, nous avons oublié Gotteschalk, le promoteur de la controverse. Hélas ! le fameux prédestiné a disparu de la scène; par l'ordre d'Hincmar, on s'est emparé de lui, on l'a fustigé, dégradé. C'est dans la détention à perpétuité qu'il expiera son hérésie. Pendant vingt ans, vingt ans sans joie, sans sourire ! on le retînt captif... Après quoi, la mort le délivra des tourments qu'il endurait ; il n'avait pas confessé son crime....

Nous étions donc fondé à justifier le xe siècle du dédain de plusieurs critiques. Autant que ses devanciers, il présente une abondance extraordinaire de légendes, de vies de saints, de chroniques et d'ouvrages de science. Comme nous devons borner cette étude à un coup-d'œil d'ensemble, on ne s'étonnera pas de l'absence de toute citation. Parmi la foule de littérateurs de cette époque, nous devons citer spécialement : Remi, moine et professeur, fort réputé pour ses vastes connaissances scientifiques et son habileté dans la démonstration de l'art du langage ; Notker-le-Bègue, théologien, musicien et poète ; Reginon, dont les deux livres de chronique sont écrits avec sincérité et exactitude; Hucbald, qui traita de

la musique avec une rare distinction (1), Odon, abbé de Cluny, et Flodoard, qui nous a laissé dix-neuf livres de poésie et une histoire de l'église de Reins, et dont voici l'épitaphe :

Si ti veu de Rein savoir li Eveque
Lye le temporaire de Flodoon le saige.
Y les mor du tam d'Odalry évêque,
Et fut d'Epernay né par parentaige.
Véquit caste clerc, bon moine, meilleur abbé,
Et d'Agapit ly Romain fut aubé.
Par son histoire maintes nouvelles sauras
Et en ille toutes antiquités auras.

A la suite viennent : Gunzon et Abbon le Courbé, célèbre par son récit si populaire en vers du *Siége de Paris par les Normands* (886-87). On n'excuserait certainement pas le prosaïsme du poète Abbon si le fonds de son récit n'était pour l'histoire un trésor unique d'exactitude et de détails. Le pape Gerbert et Abbon de Fleuri sont les deux savants transcendants du XIe et du XIIe siècle. Nous reproduisons le sommaire donné par un critique des œuvres d'Abbon de Fleuri, savoir :

1° Un recueil de quatorze *Lettres* tant historiques que philosophiques.

2° Un *Apologétique* contre Arnulphe, évêque d'Orléans.

(1) Il y a eu en ce temps-là une vive propension à déterminer les règles du chant, et il est curieux que l'on ne se soit presque jamais avisé de rechercher les traces de cette préoccupation qui tient désormais sa place dans l'histoire de la musique. On a toujours exclusivement attribué le mérite d'avoir réglementé l'harmonie à Gui d'Arezzo. Et pourtant, les études publiées au moyen-âge sur ce sujet n'ont-elles pas aussi leur intérêt?

3° Un recueil de *Canons*, adressé aux rois Hugues-Capet et Robert.

4° Un *Abrégé des vies des quatre-vingt-onze Papes.*

5° Les *Vies de St-Edouard et de St-Edmond*, rois d'Angleterre.

6° Des poésies.

On sait d'ailleurs par Aimoin qu'il composa un traité d'astronomie, un autre sur le mouvement du soleil et de la lune, un troisième sur le cours des planètes, un autre sur les douze signes du Zodiaque, un autre enfin sur les poids et mesures. Il composa aussi des éléments de grammaire : *Rudimenta puerilia.*

Qu'on juge donc par cette seule liste des travaux du seul Abbon combien les écrivains de la littérature religieuse étaient laborieux, quelle était la gravité des sujets par eux traités et des progrès que la concentration de toutes ces recherches et dissertations devait imprimer aux sciences ! Après Abbon de Fleuri, il convient que nous placions : Aimoin, son disciple, Roricon, Guillaume de Jumièges, Dudon, Raoul, Glaber, l'italien Lanfranc, Anselme de Canterbury, Bérenger, Adalbéron, Fulcoie, St-Ives, Sigebert, Orderic Vital, Suger, St-Bernard, Pierre Lombard et Roscelin de Compiègne. Le mouvement littéraire accuse une tendance de plus en plus marquée vers le genre historique. Les invasions des pirates normands, leurs entreprises guerrières et de pillage, leur établissement en Normandie, en Sicile et dans la Pouille ont vivement impressionné l'imagination populaire. C'est alors que le désir de perpétuer cette série d'exploits et d'initier les générations à venir au détail des aventures héroïques des Normands a répandu partout des historiens et des légendaires. Nos lecteurs ont peut-être rencontré quelques-uns des noms que

nous venons de grouper dans la foule des chroniqueurs, en parcourant les grandes collections relatives à l'Histoire de France. Rigord et Guillaume-le-Breton écrivent l'histoire de Philippe-Auguste; Louis VII a son historiographe en Nicolas de Brai. Les poètes-historiens se succèdent : ainsi, Pierre de Riga, Gilles de Paris, Gauthier de Lille, Mathieu de Vendôme, Vital de Blois. Leurs ouvrages, de même que ceux des théologiens, sont en latin. Faudra-t-il nous arrêter aux Croisades? Suivrons-nous pas à pas la trace de ces armées belliqueuses qui « s'encroisièrent » pour arracher à l'oppression et aux fers des Mahométans les chrétiens de l'Orient? Voilà encore une preuve bien éclatante et irrécusable de la puissance de l'Eglise au moyen-âge. A la voix de Pierre l'Ermite, de Foulques et de St-Bernard, le peuple et les seigneurs protestent de leur fidélité et de leur amour envers Dieu. Et bientôt par bandes réunies ou isolées, on voit les Croisés se diriger vers la Terre-Sainte comme les Hébreux marchaient vers la Terre promise! De toutes ces pieuses et immenses cohortes de pèlerins, souvent la plupart mouraient en chemin par la chaleur, les fatigues, la disette, le fléau; ou bien étant arrivées au terme de leur long voyage, jonchaient de leurs corps les champs de bataille ou périssaient victimes des trahisons des Grecs! Ce sont là de ces mouvements spontanés et généreux qui captivent notre admiration et qui sont la confusion des plus incrédules. Il faut lire les chroniqueurs contemporains pour recueillir sur le fait même, sur leurs lèvres, j'allais dire, l'expression de la foi, de l'ambition et des idées politiques

du moyen-âge. Dans ces témoignages divers et multipliés à l'infini, le nombre seul embarrasse. Mais que dis-je ? Il n'y a pas seulement le nombre mais aussi le caractère même des historiens. Les uns agencent habilement les légendes merveilleuses de la chevalerie aux détails les plus minutieux de la vérité historique, ce sont les lyriques, les poètes ; les autres, plus secs, plus froids, mais plus simples, plus philosophiques, se bornent à raconter, dans l'ordre chronologique, les évènements accomplis. Tous ces légendaires et chroniqueurs, ils sont aujourd'hui les témoins vénérés de la vérité historique. Ils ont tous le cachet de leur époque, c'est-à-dire la franchise, la naïveté, et quelquefois la profondeur et l'originalité : ainsi Guillaume de Tyr, Jacques de Vitry, Guillaume de Nangis et Villehardouin, le premier prosateur en langue française et le sire de Joinville, l'historien de saint Louis ! Il me serait agréable de m'étendre sur ces talents prime-sautiers et originaux, de pénétrer dans leurs replis intimes, leurs surprises charmantes, le sens voilé de leurs expressions si brèves qui ne sont rien moins que des traits de bonne malice et d'originalité, dans leur art naturel et particulier d'écrire simplement et gracieusement en un idiôme naissant, âpre, informe et grossier ! Qui ne les sait aujourd'hui par cœur, ces échappées, ces saillies, de nos historiens des Croisades ! Pour ma part, je l'avoue, c'est sous l'empire d'un charme toujours nouveau que j'ai relu pour la quatrième fois et tout au long cette *Chronique de la conquête de Constantinople par les Francs*, du Maréchal de Champagne et de Romanie.

Il y a dans ces récits véridiques d'un témoin oculaire je ne sais quoi de piquant, de rustique, de naïf, qui réjouit l'âme, et aussi cette affinité des faits, cette solution de continuité dont la mémoire est fort aise. Et c'est un grand avantage pour un historien de nous rendre ce service en bien classant les parties de son sujet. Quand Innocent III, « l'apostoille » de Rome, entend parler des prédications de ce saint homme, Foulques de Neuilly, il envoie en France le cardinal Perron de Chappes, et celui-ci d'annoncer : « Tait cil qui se croisieraient et feroient le service Dieu un an en l'ost, seroient quittes de toz les péchiez qui il avoient faiz dont il seroient confés. » Voulez-vous un échantillon du respect et de la soumission filiale à Dieu son père de Geoffroy de Villehardoin? Il est un des messagers députés aux Vénitiens pour traiter du transport par mer en Palestine, et le voici devant le duc Henri Dandole : « Sire, nos somes à toi venu de par les hals barons de France qui ont pris le signe de la croix, par la honte Jesuchrist vengier et par Jerusalem conquerre, si Diex le voel soffrir. » Mais les croisés sont dans un grand embarras. Ils ont souscrit une somme d'argent énorme et ils ne la peuvent acquitter entièrement. Des différends s'élèvent. Mais plusieurs d'entre eux abandonnent pour sauver l'honneur commun tout leur avoir : « quar Dielx le nos rendra bien quant li plaira. »

La lecture de Joinville offre les mêmes exemples de style pittoresque, d'ingénuité et de foi. M. Villemain en a saisi quelques-uns avec beaucoup de finesse.

Nous arrêterons ici cet aperçu sur la littérature vrai-

ment sérieuse et philosophique du moyen-âge. Cependant en ce qui touche la philosophie exclusivement, nous avons jugé bon d'y annexer une étude d'ensemble de la scolastique : on la trouvera plus loin. Quelques mots maintenant sur les légendes religieuses.

II.

**Légendes.**

Je n'essaierai pas de définir la signification du mot *légende*. Il n'est plus seulement une manière de désigner avec malice le récit de la vie d'un saint ou de guérisons miraculeuses quelconques. C'est mieux que cela. Quant à nous, il nous semble que les légendes ne sont pas seulement le symbole des croyances et de la naïveté quelquefois superstitieuse des âges primitifs, mais encore qu'elles sont comme des gravures où sont peints fidèlement les mœurs, les coutumes et les traits d'une époque. Si l'on était bien pénétré de cette vérité, il n'y aurait plus de difficulté à s'expliquer l'adorable simplicité qui règne dans ces milliers de récits populaires au moyen-âge, et l'alliance, par cette voie, de la raison et de la poésie, du genre historique et du genre fictif et allégorique. Nous n'entrerons pas dans les détails de tous ces monuments épars de la tradition ; ce qui nous sied, c'est de les caractériser en général. Et pourtant, les caractériser est-ce chose possible ? Comment grouper tous ces éléments pour en faire un tout, quand ils n'ont d'analogue que l'esprit et le cœur qui les ont créés et perpétués ? N'y aura-t-il pas témérité à imaginer un type qui sera calqué sur une foule d'originaux variés et

souvent disparates? Nous avons en effet une variété infinie de ces richesses ; ici, les actes des martyrs et des miracles opérés sur les tombeaux des saints ; là, des descriptions fictives des aventures héroïques des paladins de Charlemagne ou des Normands ; plus loin encore, les contes de la nuit, des apparitions et des conversions merveilleuses, des danses et des sortilèges des démons. Reconnaissons d'abord que la poésie des légendaires butinait un peu partout, comme l'abeille de Montaigne suçant chaque fleur ; mais il faut l'ajouter, n'en composant pas toujours un miel délicieux. Non point que l'inspiration lui fît défaut, car d'abondance d'idées et de style elle était pourvue. Mais une petite chose lui manquait, un rien : le goût. Elle ne savait pas trier dans ce tas de broderies les dentelles des chiffons, en sorte que lorsqu'elle cousait ensemble les unes et les autres, c'était un étrange contraste. Toutefois, l'imagination ayant sa part dans les allusions et la facture mystérieuse de ces fables populaires, on était loin d'en éliminer l'instruction, les conseils religieux. Sous le voile d'inventions plus ou moins heureuses, on distingue les grandes vérités de la foi. A l'écriture, je veux dire à la façon du récit, on surprend la main des moines. Une stricte moralité y est de rigueur. On est toujours sûr de faire ainsi une lecture profitable.

Chaque pays, chaque bourg avait ses légendes ; plusieurs d'entre elles recommandées soit par leur authencité, soit par leurs merveilleuses exagérations, sont la consolation ou la terreur du peuple dans toute une contrée. Quand venait le soir, la famille, dans la chaumière

comme dans le castel, se réunissait pour entendre la lecture de quelque vieille histoire traditionnelle. Il semblait que cette réunion fût l'accomplissement d'un pieux devoir. C'était au plus ancien, au vieillard qu'on confiait cette lecture ; comme il s'en acquittait avec gravité ! Grands et petits l'écoutaient avec un recueillement touchant, souvent on voyait des larmes couler de leurs yeux ou se traduire sur leur visage une expression de joie indicible; on eût dit l'espoir des illuminés. L'Église procurait ainsi à la piété des fidèles un aliment à la fois substantiel et recherché. Cependant les Bénédictins critiquèrent assez vertement les excès des légendaires et leur zèle quelquefois intéressé à ne pas laisser dépérir la crédulité des fidèles. Il faudrait avoir peu de conscience pour dédaigner leurs scrupules. Certes, l'on plaiderait maigre cause de tolérer que les légendes fussent semblables à des exploitations industrielles.... C'est une obligation à laquelle ont sensiblement dérogé lés écrivains de cette littérature, au VIII^e^ et IX^e^ siècle. Ils ont sacrifié au veau d'or, en abusant de la confiance générale ; et on ne nous dissuadera jamais du tort que ces incartades causent à l'Église elle-même.

Quel que soit le caractère uniforme de ces compositions et leur évidente moralité, il existe entre-elles des différences de forme sensibles. Au midi, elles étaient savantes, riches d'expression et travaillées avec art. Toutefois, ce n'est ni l'Italie, ni la Provence, qui sont la terre classique des légendes : c'est l'Allemagne. C'est sous ce climat froid, brumeux, sous ce ciel nébuleux et grisâtre, à l'ombre des forêts où Hermann-le-Ger-

main avait fait périr les légions romaines, c'est dans ce pays du mysticisme et de la métaphysique que l'on prend d'abord goût aux récits merveilleux; ils y foisonnent. La plupart accusent une vive recherche du fantastique et de l'effet; en les lisant, on flotte entre l'original excessif et la mélancolie, mais, c'est déjà, moins hardie et moins féconde cependant, une lueur de l'imagination de Goëthe. Il est d'ailleurs et il a toujours été dans l'esprit de l'Allemagne de pencher vers la rêverie, les songes, les évocations. Tout ce qui tient à l'idéal, à la fascination du sens naturel, aux choses miraculeuses, aux grandes et prophétiques révélations des philosophes, a constamment depuis son origine exercé sur elle et ses destinées une puissante influence. Dans les arts et dans les lettres, une telle nation, qui puise aux sources de l'idéal ses traductions et ses créations, est admiratrice sans réserve des œuvres de l'imagination; mais aussi à quelles déceptions amères ne doit-elle pas s'attendre! La réforme du XVI^e siècle ne lui plut, je crois, et ne la rallia si complétement, que parce qu'elle frappait directement cette sensibilité et cette avidité pour l'inconnu, la haute fantaisie, l'originalité bien tranchée! Voilà pourquoi également, elle a adopté après Luther la philosophie d'Hégel, et s'est abandonnée prématurément et sans suite aux égarements les plus profonds du mysticisme, du sensualisme et de l'athéisme!

J'insiste sur ce coup-d'œil d'ensemble sur les légendes, mais à quoi bon? N'avons-nous pas sous la main l'objet de ce livre lui-même : *La Divine Comédie*, qui est la légende universelle du moyen-âge et à la fois la

plus belle, la plus grandiose, une œuvre où sont incrustés et confondus toutes les fables et tous les récits merveilleux de la chrétienté? Trouvez-moi une idée qui eût préoccupé davantage les hommes en ce temps-là que l'idée d'un autre monde et de la vie éternelle. Le dogme terrible de l'éternité était l'arme favorite de l'Église pour rappeler aux peuples leurs devoirs; jamais elle ne l'avait employée en vain. C'était le sujet que ses ministres traitaient dans toutes les chaires. Souvent, pour se rendre maîtres de la crédulité des fidèles, dont l'intelligence bornée avait peu d'aptitude à concevoir les abstractions du dogme, ils leur mettaient sous les yeux des faits, des épisodes, et leur racontaient les vieilles légendes du sol natal. Un pieux religieux, depuis canonisé, était descendu dans l'Enfer, et avait été consterné des supplices des damnés et effrayé des cruautés des démons; mais Dieu l'avait admis, en sortant du gouffre des maudits, à visiter le Purgatoire, puis le Paradis, où il s'était entretenu avec tous les bienheureux des faiblesses et des crimes des grands et du peuple, et des plaisirs infinis de la béatitude. Voilà un trait entre mille et un de la même conséquence. Mais à cause de la multiplicité de ces visions et du rapprochement de tant de légendes grossières et sans cachet original avec la *Divine Comédie*, disputerons-nous à Dante l'inspiration, l'invention, la combinaison de son poème? Sera-ce à quelque rimeur sans aucun génie que nous en allouerons la paternité? Ce serait la plus grande des injustices et des absurdités. Mais il n'en est pas moins avéré qu'il a résumé la multitude des tradi-

tions religieuses et mystiques des treize premiers siècles, en les ramenant à leur fin commune et à leur plus durable expression. Il a été un grand inventeur, et il a été la personnification la plus complète du moyen-âge. S'il était dans les desseins de Dieu de lui faire accomplir cette mission, si Dante enfin a été l'interprète, le poète du moyen-âge, son originalité n'a pas été altérée de cette identification de ses idées et de son génie avec les temps antérieurs. Il arrive à point pour témoigner avec un air solennel, par son admirable légende : *La Divine Comédie*, de la foi, de la grandeur, de l'érudition du moyen-âge qui expire un siècle après.

III.

## Philosophie.

« Il n'y a pas deux études, l'une de la philosophie, » l'autre de la théologie; la vraie philosophie est la vraie » religion, et la vraie religion est la vraie philosophie. » Dans ces quelques lignes, Scott Erigène a tracé le portrait de la philosophie scolastique. La définition est pleine d'autorité; on voit que l'écrivain est sûr du fait. Et ce fait n'est d'ailleurs, si l'on y réfléchit un peu, qu'une infaillible et naturelle conséquence de l'organisation morale et politique des peuples du moyen-âge. Non-seulement la puissance extérieure et intérieure de l'Église devait imprimer à la philosophie cette transformation exclusive; mais la situation même des études s'y relie vigoureusement.

Et comment la philosophie se fût-elle dérobée à la centralisation de toutes les études dans les mains du

clergé? Pendant que celui-ci s'appliquait au développement de la théologie qui était la partie prépondérante de ses occupations et de son attachement, pendant qu'il regardait cette réserve comme vitale, seule utile, seule vraie, n'eût-il pas été contradictoire de le voir consacrer à la philosophie des principes, une attention, une considération distinctes? L'une était donc l'enfant légitime de la raison humaine; l'autre, issue de l'antiquité, n'était qu'un enfant bâtard; l'une embrassait la conception et l'explication de la fin, de l'existence de l'homme, de Dieu auquel elle ramène l'origine et l'extinction des choses créées; l'autre s'était surtout et presque constamment proposé de régler les devoirs, les aspirations, les sentiments, la morale de l'individu, mais sans diriger ses facultés vers la compréhension et la reconnaissance du Principe de tous les êtres. Voilà quelle était la différence profonde, apparente, palpable. Qu'y avait-il donc de plus rationnel que la fusion de la théologie et de la philosophie s'aidant mutuellement, se soutenant, se raffermissant, participant aux mêmes luttes, aux mêmes périls, aux mêmes triomphes, marchant ensemble vers un but unique et capital : le salut de l'humanité !

Une telle fusion, si elle eût duré, eût épargné bien des maux, bien des alarmes à l'Église, bien des catastrophes à la France et au monde... Aussi ne songeons-nous pas sans douleur à sa rupture. Il nous semble voir alors deux ennemis irréconciliables, autrefois unis par des liens fraternels, s'écarter simultanément du vrai chemin et choisir des sentiers rudes et détournés, beaucoup plus

longs à parcourir, pour arriver à un point commun. Ce n'était déjà plus sous le régime d'une entente cordiale des deux sciences que saint Thomas d'Aquin écrivait cette phrase, qui depuis a servi pour ainsi dire de base aux fermes et sages résolutions de la cour de Rome.

« La science des théologiens *peut* emprunter quelquefois aux travaux des philosophes, *non pour son besoin* (sic), mais pour entourer de plus de clartés les dogmes qu'elle présente à notre croyance. »

Or, séparer la philosophie ou la *scolastique* de la littérature religieuse, c'eût été un anachronisme ; car où que nous nous tournions, nous n'apercevons sur les premiers rangs, dans l'armée des philosophes, des professeurs, des musiciens, des grammairiens, des historiens, que des archevêques, des évêques, des moines, des abbés, des saints. Eux seuls tiennent les plumes de combat ; eux seuls s'avancent dans la lice ; eux seuls remuent le monde des idées, font surgir les systèmes, livrent assaut à l'erreur, offrent le spectacle imposant de grandes *assises* littéraires et scientifiques. Alcuin, le maître des maîtres, le roi de l'intelligence en son temps, était abbé de Cantorbery quand Charlemagne l'appela en France. Jean Scot, dont l'intempérance et la fausseté de vues soulevèrent la réprobation générale dans la question de la grâce, porta l'habit monacal. C'est un chanoine de Compiègne, Rocelin, qui occasionne la querelle des Nominaux et des Réalistes. Il paya bien cher hélas ! cette triste gloire, et ses infortunes, ses périgrinations touchantes en France et à l'étranger, mirent en lambeaux la renommée de ses doctrines.

Tout ce qu'il put faire dès qu'on lui eut pardonné ses égarements, ce fut de remplacer les prétentions de l'esprit par les consolations de la charité. Mais parmi tous les exemples le choix seul embarrasse, et voici l'un des plus illustres : c'est celui de saint Bernard. D'un génie prodigieux, élevé dans des sentiments de noblesse irréprochables, poussant l'abnégation envers l'humanité, la religion, la science jusqu'à lui sacrifier ses intérêts les plus chers, saint Bernard plane par la force de sa volonté, par l'énergie de ses principes politiques, par sa magnifique éloquence, au-dessus du XII[e] siècle. Il en est le souverain, le mobile, le régénérateur. En tous les conflits, dans toutes les tempêtes, son autorité modératrice apparaît. Sa prépondérance prévaut, dans cette discussion fameuse entamée contre l'anti-pape Anaclet; il confond Abeilard et Gilbert de la Porrée; il inspire, dirige la croisade de Louis-le-Jeune, tout en triomphant de l'opposition réfléchie de Suger; sous son impulsion, Clairvaux devient pour ainsi dire le centre et le modèle des communautés religieuses du même genre, en France et à l'étranger; enfin il sème partout à profusion des marques de son inépuisable charité. Or, il porte avec lui toutes les armes de la domination et il les emploie avec une dextérité et une habileté merveilleuse pour terrasser ses adversaires, quels qu'ils soient. Ce n'a pas seulement été un saint fort populaire, un politique profond et universel, le célèbre prédicateur qui a précipité vers l'Asie sous l'émotion de ses paroles véhémentes, la chevalerie et les peuples de France et d'Allemagne; c'est encore un philosophe équitable, d'un jugement droit,

sur lequel les passions sont dénuées de pouvoir et qui s'est engagé entièrement au service de la vérité.

C'en est assez pour démontrer que pendant le moyen-âge la littérature étant presque uniquement du ressort du clergé, la suprématie était acquise à la science religieuse. Ainsi, la théologie enveloppait dans son étendue et son importance la philosophie proprement dite qui devenait sa très-humble servante : *theologiæ ancilla*.

Nous ne nous hasarderons pas à fixer le point de départ de la scolastique ; elle n'a pas été un système, car ses défectuosités tiennent plus à la forme qu'au fond ; elle avait de bons principes, mais souvent elle a exagéré le résultat de ses calculs et la puissance de ses démonstrations. Chose singulière ! ses divisions regrettables, à différentes époques, ont été déterminées par des œuvres de génie. Mais si la philosophie bénéficie dans l'heure des savantes disputes de ses adeptes, peu de temps après elle est environnée de nouveaux doutes et d'autres ténèbres. De sorte que fort souvent une simple différence d'avis ouvre toute une série de discussions oiseuses ou inconséquentes.

Déjà, sous Charlemagne, vous voyez la scolastique faire ses premiers pas ; alors elle est dans l'enfance. Mais au renom de ses partisans, il est facile de préjuger que des grandes intelligences, elle pénètrera bientôt dans l'esprit des philosophes ordinaires qui sont en majorité. Nous citerons pour appui un savant illustre, tel qu'Alcuin. En tant que théologien, il avait d'excellents principes ; comme philosophe, c'est-à-dire à notre point de vue, considéré comme logicien, raisonneur, il

n'est pas précisément abstrus dans ses argumentations, mais il peint sa pensée avec recherche. Il est guindé. Le vrai sens des mots le trompe, l'embarrasse; et pour ne pas le travestir, il prend des détours qui compliquent à l'infini et entachent de doute ses démonstrations. C'est le genre de la subtilité et celui de la confusion qui se rencontrent et qui s'unissent pour le malheur de la science. Autant le Moyen-Age est plein d'attrait, de jeunesse, d'imagination, lorsqu'il s'exprime simplement, nettement, avec naïveté même, mais avec sincérité; autant il devient aride, ingrat, fatigant, pédantesque, lorsqu'il traite de métaphysique et de mathématiques avec affectation, amphibolagie et raideur. La grâce, l'ingénuité habituelle, la vérité et le naturel dont ses productions se parent, ces belles et touchantes qualités se déflorent, s'altèrent quand elles ne meurent pas incontinent. Nous tombons dans un dédale inextricable de combinaisons, de théories, où l'idéal est voisin du burlesque, où la pensée est aussi étrange et quelquefois aussi nulle que la forme se revêt de subtilités et d'interprétations diverses. Ces reproches, on les proférera toujours contre la scolastique et on aura raison; mais heureusement la scolastique ne constitue pas comme beaucoup de personnes le pensent, toute la philosophie du Moyen-Age. Ce sont deux parts dissemblantes; l'une souffre d'une plaie inguérissable; l'autre est admirable de vigueur et de sainteté; la saine philosophie recèle la *vérité vraie*, la scolastique qui découle peut être de la même vérité, la fausse par les apparences, la vicie par ses défauts. Toutefois, il n'est

pas moins incontesté que c'est aux sources religieuses que remontent toutes les aspirations, toutes les conceptions, tous les travaux de la science. A de pareilles sources, ce qu'il y a de meilleur et de plus comfortable, c'est une moralité inflexible, absolue, capitale pour l'humanité tout entière et ses destinées.

Il serait convenable de diviser en trois âges principaux le moyen-âge philosophique; cette scission provient-elle d'une division de systèmes engendrée par une profonde opposition de principes? Ne serait-elle pas plutôt le témoignage de luttes brillantes, engagées sur quelques points importants de la doctrine entre des savants de sentiments identiques, tous fervents apôtres du christianisme, mais en différend sur les conséquences de leurs raisonnements? Dans l'hypothèse, partager son avis serait évidemment un non-sens. Ces deux questions ne doivent pas cependant demeurer irrésolues. Pour notre compte, nous ne pensons pas que dans les violentes perturbations soulevées par l'innovation de doctrines erronées ou dangereuses, l'hérésie, l'absence ou la nature mauvaise de principes aient joué quelque rôle, fût-il des plus insignifiants. Lors même que les savants professaient sur une question en litige des opinions divergentes, lors même que devant les majestueuses assemblées de l'Université, des archevêques et des évêques de France, les philosophes venaient défendre la justice de leur cause et en appeler à un jugement solennel, il y avait évidemment choc et séparation de systèmes tout à fait opposés, mais non séparation de culte. Le plaidant déclaré coupable par cet imposant

aréopage fléchissait sous le poids de sa condamnation : il allait expier dans un couvent ou dans l'exil les égarements auxquels il s'était abandonnés ! Tel fut ce Rocetin dont nous avons parlé et sur lequel nous nous tairions volontiers, si de ses erreurs ne datait pas l'origine de la fameuse querelle du *réalisme* et du *nominalisme*. Il importe de s'entendre ici si l'on ne veut se prêter à une méprise ridicule. Qui dit réalisme dans ce siècle-ci exprime une toute autre idée que celle suggérée par la scolastique. Nous avons à cette heure en France comme en Angleterre, en Italie comme en Allemagne, des philosophes, des poètes, des sculpteurs, des peintres, des musiciens, des politiques réalistes. Il y a un excellent peintre aujourd'hui à Paris qui doit beaucoup... et même trop à la nature... qui met sous le pied les règles de l'art, l'esthétique, la notion du beau, qui semble n'avoir jamais rien appris et reproduit scrupuleusement la forme, un solide quelconque ; c'est M. Courbet, le chef, le porte-drapeau du réalisme en son genre. Eh bien ! — vous ne vous fâcherez pas du rapprochement, — savez-vous quel est le représentant du réalisme au moyen-âge ? c'est saint Thomas d'Aquin. Le réalisme selon ce grand génie, n'est pas une ignoble débauche de l'art, la violation des principes, la négation de l'idée, la mort de l'âme. L'homme constitué physiquement supporte le joug de l'intelligence et de la volonté dont Dieu l'a animé. Toutes ses pensées, toutes ses actions, toutes ses faiblesses, toutes ses victoires, toutes ses espérances, qu'il soit absorbé dans la conservation de ses intérêts ou se dévoue à surveiller avec vigilance ceux d'autrui, se peu-

vent renfermer, réunir dans une vaste synthèse d'idées concourant à la fin commune de tous les êtres. Ainsi, la part la plus large dans cette admirable organisation philosophique est donnée à l'idéal, et il en résulte que dans les manifestations spontanées ou combinées de la liberté individuelle, l'homme, ses facultés, ses inspirations, reçoivent évidemment les mobiles les plus nobles qu'il soit possible de concevoir. Mais par suite aussi de ces violents penchants, de ces aspirations vers l'idéal, des sacrifices pour ainsi dire qu'on est naturellement amené à lui faire, l'esprit se dégage des notions positives, le cœur devient moins accessible aux séductions mondaines ; et nos vues se portant sur l'Auteur de toutes choses, nous embrassons avec amour et respect les vérités de la foi. Habitués à ne plus compter que très-secondairement avec les réalités d'ici-bas et d'ailleurs détachés de ce monde pour songer à notre avenir éternel, nous sommes bientôt dominés par cette conviction que rien n'est à la fois plus naturellement vrai et plus nécessaire que les données fondamentales et les mystères de notre culte.

Le nominalisme renverse cette organisation morale. Bien qu'il affiche pendant quelque temps la prétention d'être rationnel, bien qu'il soit apparemment conciliant, entièrement pieux et orthodoxe, il se laisse envahir intérieurement par un malaise invincible, un vif mécontentement de lui-même et des vanités sans mesure. Il se reproche une indifférence qui est pour le moins factice et qui sert d'excuse frivole et banale à son ambition. C'est pourquoi il déférera à l'avenir à une vérification

scrupuleuse et aux *irrévocables* décisions de la raison, toutes ses croyances, l'une après l'autre. Il n'y a que sur l'arbre de l'orgueil que mûrissent des fruits si amers ; — car, du reste, au moyen de quel contrôle, par quelles comparaisons établira-t-on la possibilité ou niera-t-on l'existence de telle institution, de tel prodige ? Des termes de comparaison ! il n'y en a point. Mais on en inventera : ils seront faux et conséquemment les conclusions que suggérera l'induction seront ou à peu près dénuées de toute justesse. Les effets de cet esprit d'analyse, d'insurrection contre les traditions, la foi, la conscience humaine, ne déprécieront pas seulement le dogme, ils ravaleront l'esprit, ils le réduiront à un rôle insignifiant pour l'assujettir au joug des passions et des vices, ils feront l'homme esclave de la vie physique, de ses instincts, de la satisfaction de ses sens, parce qu'ils auront borné ou fermé pour lui les vastes carrières du beau et du vrai, de l'idéal. La première tentative du nominalisme effraya le monde par sa témérité. Ce n'était rien moins que l'approfondissement du mystère de la Trinité. Pas n'est besoin de vous dire que les scrutateurs ne se livraient à cet examen qu'avec défiance, soupçonnant bien que leurs préventions seraient justifiées largement. Dès que la subtilité se fut mise de la partie, toutes les complications, toutes les obscurités surgirent à la fois. Le chanoine Roscelin, à bout d'argumenter et désespéré, commença par abandonner l'ouvrage, prêtant le dogme à toutes les insinuations malveillantes des sceptiques. Quand il le reprit, il se jeta tête baissée dans la négation. Alors toute l'Église en général se déchaîna

contre lui pour le forcer à rétracter ses avances. Tel fut un des actes qui signalèrent et firent redouter les excès philosophiques des nominalistes. Cette dernière moitié du XIe siècle ne serait pas improprement appeléeune véritable époque de pénitences. Plusieurs des plus remar quables philosophes dévient de la route traditionnelle. L'exagération de leurs systèmes leur fait oublier les plus pures maximes de leur foi. Le nom de Guillaume de Champeaux est resté intact et vénérable dans ces lettres et ces défections philosophiques. Défenseur du réalisme, il professa avec sagesse, modération et beaucoup d'éloquence, les principaux éléments des sciences à Paris, dans l'école de l'église de Notre-Dame dont il était archidiacre. Il était complètement opposé à Rescelin et jouissait, il faut le dire aussi, d'une grande supériorité sur ce dernier et d'une réputation plus étendue et mieux acquise. Ses leçons étaient suivies par la jeunesse de la capitale et des provinces. Mais Guillaume qui, jusqu'alors, avait eu facilement raison de Roscelin, se trouva bientôt en face d'un adversaire terrible. Qui l'eût supposé? cet adversaire n'était rien autre qu'un de ses élèves, un de ses disciples qu'il chérissait comme un fils, qu'il s'appliquait le plus à développer. Le disciple méritait-il bien cette affection paternelle, ces touchants égards? Il est vrai que dans les cours et parmi tous ses compagnons, il se distinguait par sa perspicacité et son ambition de savoir. On ne savait trop pour quel motif; mais lorsque le maître entrait dans l'analyse d'une question quelconque, l'élève ne se contentait pas d'une définition générale, il pressait

l'orateur d'entrer dans les détails les plus infimes. S'il échappait par hasard à celui-ci quelque terme ambigu, il l'arrêtait soudain au beau milieu de ses péroraisons pour le désappointer et l'interroger avec malice et sournoiserie. Guillaume, alors, reprenait l'explication et répondait sans aigreur aux pénétrantes remarques d'Abeilard en qui il ne croyait pas voir un rival pour l'avenir. Ce fut là pourtant le dénouement de cette sourde opposition. Abeilard ne s'en tint pas aux petites victoires qu'il avait remportées à l'école; il voulait combattre et faire briller sa subtilité sur une scène plus en rapport avec son orgueil. Il dénigra avec tant d'acharnement la doctrine de Guillaume, que l'ancien professeur dut se résigner à quitter Paris pour aller vivre modestement dans le faubourg de St.-Marcel. Mais singulier retour de la fortune! Un instant délaissé, ses malheurs, les scandaleuses attaques d'Abeilard, font accourir près de lui dans sa retraite son auditoire de Notre-Dame plus nombreux et plus docile que jamais. Abeilard, pendant ce temps, se préparait à fonder sa renommée; il désapprouvait et décriait le réalisme de Guillaume de Champeaux, et ne partageait pas le nominalisme absolu de Roscelin. Il projetait, il essayait un milieu impossible que quelques historiens ont intitulé un peu vaguement : le *conceptualisme*. Toutefois, qu'importent la dénomination et les apparences? puisqu'elles n'ont pas empêché le novateur de conclure en faveur de l'hérésie, non-seulement dans le dogme de la Trinité, mais dans celui de la Rédemption. En voie de faire des concessions à l'erreur, il faisait volontiers

marché des principes fondamentaux du Christianisme. On ne saurait imaginer conceptualiste plus ingénieux, plus tolérant, plus bénin ! Le péché originel, mais ce n'est pas un péché, c'est une peine. Cependant, le Christ est descendu jusqu'à nous, il est mort pour nous racheter de ce péché; pourquoi donc ce sacrifice, puisque nous n'étions pas coupables ? « C'est un acte d'amour : Dieu a voulu » substituer la loi de l'amour à celle de la crainte. » Ce généreux philosophe, qui jouait comme l'enfant joue aux osselets, avec l'Ecriture, avec la tradition, avec les principes, avec Dieu, comparut devant le concile de Sens où saint Bernard foudroya sa doctrine et sa renommée qui volèrent en éclats, et cette réprobation formidable fut confirmée par le pape.

Le second âge philosophique a pour premier représentant saint Thomas d'Aquin. L'auteur de la *Somme Théologique* ressuscite la puissance du Stagyrite; reconnaissant la vigueur, la consistance, les qualités solides de sa dialectique, il la commente, la répand, et l'emploi qu'il en consacre dans ses ouvrages prouve l'autorité incontestable et le respect qu'il accorde à Aristote. C'est à cet illustre exemple qu'il est bon d'imputer le réveil du sentiment de l'antiquité au Moyen-Age. Il ne fallait pas s'attendre à voir ce sentiment revenir instantanément à la mode; quoiqu'on ait prétendu le contraire, il y avait contre l'antiquité la foi et les scrupules religieux; et Socrate, et Platon et Aristote étant païens, on n'eût pas osé prendre sur soi (nous parlons de la généralité des philosophes) de leur témoigner toute son admiration, de peur de paraître injuste

envers les Docteurs chrétiens. Saint Thomas d'Aquin leva ces difficultés, parce que dans la bouche d'un savant de son ordre un éloge d'Aristote devait être fondé et reçu. Ce ne fut pas vainement que ses contemporains le comblèrent de marques de haute confiance et d'une vénération profonde et que l'Université se fit gloire de le posséder et le revendiquer en toute occasion. Par son vaste et beau génie, par la valeur intrinsèque de sa dialectique, par la droiture et la sagacité de son jugement, par la sagesse et l'homogénéité de ses doctrines, par son érudition immense et si variée, saint Thomas d'Aquin a été l'un des plus grands philosophes réalistes du Moyen-Age et des plus éminents Docteurs de l'Eglise. Il a suivi la tradition de son maître, une célébrité scientifique, Albert-le-Grand, « autre Atlas qui porta » sur sa tête le monde entier de la science. » (Ozzanam.)

A saint Thomas est opposé le cordelier Duns Scot, à qui le Northumberland donna le jour. Les deux écoles dirigées par eux formèrent bientôt deux camps séparés par des principes incompatibles et qui reçurent les noms de leurs chefs : les *Thomistes* et les *Scotistes*. Il y eut dans ces rivalités une mutuelle ardeur, une émulation dangereuse. Déjà Duns Scot recueillait les fruits de sa méthode; désireux de s'initier dans les replis les plus cachés du dogme, ses adeptes le dépassèrent facilement en insoumission et en ambiguïté. Ce n'était pas qu'ils se signalassent par des prodiges de science; on doutait même qu'ils fussent bien sérieux tant ils affectaient de tenir continuellement les vérités de la foi en suspicion, tant ils élevaient de tracasseries contre la forme, détour-

nant légèrement les yeux du fond. La lutte des réalistes contre le nominalisme dont l'Anglais Occam venait de relever le drapeau rallia soudain les Thomistes et les Scotistes, menacés d'un danger commun. Nous n'avons pas besoin de dire ce qu'il fut déployé de véhémence, d'aigreur, d'opiniâtreté des deux parts. Cet Occam était une espèce d'aventurier en robe qui ne vécut que de scandales en France. Il apportait d'Angleterre de mauvais antécédents ; n'avait été son bannissement de l'Université d'Oxford, peut-être ne l'eût-on jamais entendu à Paris discourir assez adroitement sur la théologie. Rome n'eut pas un ennemi plus juré, plus tenace, plus méprisable, plus agressif. Philippe-le-Bel et Boniface VIII avaient, à cette époque, entrepris une lutte à mort. Personne n'exploita mieux qu'Occam cette occasion de calomnier, de déchirer le pape et d'envenimer encore davantage la haine du roi français. Ce fut donc avec de pitoyables éléments qu'il bâtit sa fortune toujours prête à crouler. Il faut être convaincu qu'il n'embrassa pas le nominalisme par conviction. Il se promettait de faire un bruit énorme et du scandale, et c'est pourquoi il a paru être en philosophie ce que prétendent ses œuvres. Encore n'en est-il que plus apparent que ces déplorables et interminables luttes d'écoles, que ces scandales effrontés et sinistres de l'irreligion et du scepticisme préparaient de loin l'explosion de la réforme. Luther n'avait qu'un scolastique dans sa bibliothèque : c'était Occam.

L'heure propice pour l'apparition de Dante venait de sonner. C'était le moment solennel où le chant du cygne allait retentir pour le moyen-âge, où il allait se refléter,

se fixer pour jamais dans les œuvres d'un poète homérique et d'un de ses plus profonds génies philosophiques.

## CHAPITRE IV.

### TROUBADOURS.

Le Midi des Gaules, par sa position géographique, était plus à même de profiter de l'influence civilisatrice de Rome. Il en est ainsi des contrées qui, placées plus directement sous le soleil, ressentent davantage les bienfaits de sa vivifiante chaleur. Nous avons établi qu'avant la conquête, la Gaule Narbonnaise n'était pas dénuée de littérateurs et de savants et que ceux-ci y jouissaient de l'estime publique et des faveurs impériales. Mais il est naturel d'ajouter que la proximité de Rome entretenait cette animation littéraire dans les esprits. Il y a cependant quelque distance de ces réminiscences classiques de l'antiquité grecque et latine à l'émancipation du génie de la poésie dans la Provence. Selon nous, on peut inférer de diverses causes extérieures le développement précoce de l'harmonie dans la patrie des troubadours. Les grandes invasions barbares ne l'avaient décimée que très-faiblement si nous la comparons aux provinces de la langue d'Oil qui furent témoins des plus horribles scènes de dévastation. Quand les Teutons et les Cimbres descendirent en Gaule, semblables à un torrent qui répand partout la désolation et le deuil, ils furent arrêtés à Aix, par Marius, dans leur marche furieuse, et la plaine de Verceil devint leur tombeau. Mais c'est de

cette désastreuse irruption de pirates, qu'on peut dire avec Racine :

> Je ne fis que passer, ils n'étaient déjà plus.

Les barbares, en effet, avaient seulement apparu au Midi et le jour de leur apparition avait été en même temps celui de leur défaite. Si, au contraire, nous nous retournons vers le Nord, quelle dissemblance écrasante ! Il a été sans cesse menacé et victime d'invasions étrangères ; tels les Germains, les Huns et Attila, les Normands et Rollon. La barbarie y a donc tracé un sillon profond, elle y bâtit des monuments, s'y police, y gouverne, fait plier le pays sous le fardeau d'une sujétion dure. Que retrouvons-nous d'elle, au contraire, dans le Midi de plus que de pâles vestiges accusant à peine son passage et sa force brutale ? C'est un joug beaucoup plus doux que sur la Loire et sur la Seine. Les Romains une fois éclipsés, la plupart des cités sont *communes ;* la liberté leur est rendue et aussi leur législation, leurs droits ; l'ancien régime municipal y subsiste. Là où se sont implantés de nouveaux conquérants, les Visigoths, par exemple, est-il seulement quelque apparence de la férocité et des mœurs grossières des Germains ? Si ce sont des Visigoths, ils sortent de l'Espagne ; alors on doit savoir que l'Espagne a tombé sous la domination des Maures et que ses maîtres sont à cette époque le peuple de la terre le plus instruit et le plus avancé. C'est Abdérame III qui fonde la première école de médecine. La philosophie arabe revendique Averrhoès, ce fameux médecin et physiologiste qui traduisit complètement les ouvrages d'Aristote et qui a fait école. C'est encore un

arabe, Aboul-Feda, qui écrit au XIII[e] siècle l'*Histoire abrégée du genre humain*. Si Gerbert, encore moine, veut étudier à fond l'algèbre, il se rendra à Séville et à Cordoue. Plus tard il traduira et commentera l'arithmétique des Arabes, ses professeurs. Les sciences surtout enfantent parmi eux des chefs-d'œuvre de mécanique et de physique. On courait grand risque en les hantant de se faire appliquer l'épithète de magicien comme à Gerbert, mais il n'en est que plus vrai que pour les contemporains ces prodiges de savoir presque surnaturels étaient des énigmes diaboliques. On présume les résultats pour la Gaule méridionale du voisinage des Arabes. Il hâta nécessairement l'éclosion et le développement des instincts civilisateurs, en attirant les intelligences vers la littérature. Et puis, sous ce ciel azuré, au milieu de ces provinces où la nature a jeté à profusion des trésors de parfum et de force vitale, initiées à la jouissance de leurs facultés morales et politiques, tout respirait le bien-être et l'aisance, tout contribuait à récréer l'esprit et le cœur. Je ne doute pas que ce fut sous l'influence de ces gouvernements paternels, de cette nature riche et abondante, des mœurs et de la civilisation orientales, que les troubadours sentirent s'éveiller en eux leurs premières inspirations poétiques semblables au jus qui s'exprime de la grappe mûrie, quand viennent les vendanges. La liberté de penser doit se compter avec les passions des masses dans les temps modernes ; mais au moyen-âge ce n'était ni un droit, ni une tolérance. La poésie, noble exercice d'ailleurs, qui charmait les seigneurs et les belles dames, n'était que

pur délassement de l'esprit ; quel que fut le sérieux qu'elle affecta à différentes reprises, on ne lui accorda jamais de sincère importance politique. En veut-on une preuve? En pleine croisade d'Albi, au moment où la guerre civile s'allumait de toutes parts, où la destruction de Béziers incitait à de nouveaux massacres, où les paroles odieuses du moine de Citeaux retentissaient lugubrement à toutes les oreilles, maître Guillaume « qui fut clerc en Navarre à Tudela nourri » écrivait « de sa main » le *Récit en vers de la Croisade contre les hérétiques albigeois*. Eh quoi! direz-vous, en laissant éclater sa colère contre les crimes et les horreurs de cette lutte acharnée, prélude de la réforme, maître Guillaume espérait-il donc se soustraire à la fureur des évêques? Il ne s'embarrassait nullement de cela ; il lui plaisait de chanter ; on le laissait faire, et avec d'autant moins de soucis qu'on était certain qu'on ne l'écoutait pas.

Je demande pardon de cet exemple, tant furent affligeantes pour les hérétiques et les catholiques ces boucheries, dont le génie d'Innocent III fut moins responsable que l'intolérance et l'ambition de Foulques de Toulouse et de Simon de Montfort. C'est que le premier cri de guerre et de révolte changea l'aspect de ces provinces heureuses, tranquilles et poétiques. Il régnait dans les villes une fructueuse activité ; le peuple n'avait rarement à se plaindre de ceux qui le gouvernaient et l'administraient. Vous avez souvent entendu, par un beau crépuscule d'été, le chant des cigales dans les blés jaunis ; le temps de la moisson était venu, c'était fêtes et récréations

continuelles pour la Provence, l'Auvergne et le Limousin qui avaient alors leurs chanteurs. Une douce quiétude, la prospérité commune, les enivrements de la jeunesse et le besoin de donner à leur joie et à leurs tendres sentiments une expression agréable, engageaient les chevaliers aux plaisirs de la *gaye science*. Le troubadour, c'est le partisan le plus chaleureux des gaies aventures, des modes et des coutumes de la chevalerie. On aime, on se dispute ses *tensons* et ses *sirventes*; tout le monde sait par cœur ses contes divertissants quoique souvent graveleux. On tient pour bonnes ses maximes sur le savoir-vivre; s'il verse l'ironie sur la religion, dit légèrement des choses très-graves, on sourit..... Comment ne pas oublier les fredaines de cet amusant libertin! Le seigneur du lieu offre-t-il une fête? Certes, le troubadour sera des invités : c'est un point d'honneur. On le verra, aimable ou bouffon, en compagnie des ducs, des comtes et des barons. Mais il faut pour cela que les dames ne se soient pas réunies en cercle autour du galant rimeur. Oh! alors, que de prévenances, d'œillades, de ménagements affectueux. Adulé, choyé, c'est un petit despote. Heureuse est la beauté dont il célèbre les charmes, à qui il adresse ses libres hommages! Elle devient la reine de la fête; vieilles comme jeunes la regardent avec envie. Voilà qui est bien pour la femme. Mais les seigneurs aussi ne paraissent avoir d'autre désir que de complaire au troubadour. Ils l'admettent à leur table, quelquefois ils lui font accepter une opulente hospitalité. C'est qu'ils ont leurs vues à satisfaire : un rival, je suppose, à confondre, un supérieur à blesser,

une famille à diviser. Pour amener le poète à consentir d'être le complice actif de ces rivalités et de ces vengeances, ce ne sera pas trop de quelques présents et de quelques sacrifices. Mais ce rimeur est souvent un homme de principes; léger et railleur en apparence, un cœur probe et loyal bat dans sa poitrine. S'il doit accomplir des vengeances, il est bien décidé à porter le poids de ses actes. Il a appris à manier l'épée de même que la plume. Les exigences de l'honneur lui seront sensibles. La chevalerie ne lui commande-t-elle pas d'y répondre? De toutes les causes du monde, celle du faible opprimé lui paraît digne de pitié, celle du *félon* misérable et dégradante. Il est fort à propos d'ajouter que les troubadours sont naturellement vantards; en dépit des lois chevaleresques, ils hésitent souvent à prendre en main la cause sainte de l'Église, de la veuve et de l'orphelin....

Il régnait assurément de l'épicuréisme dans l'atmosphère où vivaient ces poètes provençaux. L'amour des plaisirs, la présomption de soi-même, leur vif engouement pour les coutumes chevaleresques, le contact et la louange des femmes, leur humeur belliqueuse, les prédisposaient à soigner et travailler la forme et à tenir peu de cas de la pensée et du sentiment religieux. Il s'en est rencontré parmi eux plusieurs qui ont ressenti comme un vertige lyrique. Mais la plupart n'ont brillé que par leur simplicité, leur rondeur, l'impuissance de leur imagination. Il ne faut pas s'abuser à ce point de croire sur parole que la poésie provençale ait remonté aux sources de l'antiquité; c'est même pour n'y avoir

pas réglé son rhythme et cherché l'imitation qu'elle a été originale. Cette originalité, la lecture de quelques pièces de troubadours nous la démontrerait au besoin. Avant tout, ce sont des humoristes, au gré de leurs caprices, selon les nuances de leur caractère. Il n'y en a eu guère parmi eux qui ait arboré franchement un drapeau individuel, qui ait professé des sentiments constamment sérieux et égaux, des principes soutenus. La question de fond est seule en jeu ici; nous écartons celle du genre. Or, dans cette multitude de cassides, de tensons, de novelles et de sirventes, on ne voit pas de but déterminé, de parti pris, mais on saisit une similitude naturelle de l'imagination poétique, la trace d'un esprit franc, léger, capricieux, hardi. Dès lors, nous n'avons plus de peine à comprendre la rareté des œuvres de longue haleine dans la littérature provençale. Elles étaient antipathiques à l'insouciance, à la vivacité, au caractère bénévole des troubadours. Ils ont souvent une verve tellement abondante, que l'harmonie et l'unité de leurs compositions en souffrent. Ainsi, ils raillent la religion par l'effet d'un scepticisme sans conséquence, et grâce à leur honnêteté, la vertu et l'héroïsme sont glorifiés. Chevaliers de renom, ils chantent l'amour des belles et les plaisirs de l'ivresse. Mais au suave murmure de la cascade que la feuillée dérobe au regard, aux beautés de la nature éveillée sous la baguette magique d'un printemps radieux, ils préfèrent l'horrible mêlée des combats, l'odeur du sang, le bruit sourd ou aigu des armures, des boucliers ou des lances des hérauts montés sur leur chevaux bardés de fer. Telle est la poésie des

troubadours, c'est-à-dire grâcieuse, chevaleresque, guerrière, pastorale et irreligieuse.

La netteté et la résolution avec laquelle elle s'exprimait envers et contre tous les pouvoirs spirituels et temporels, devaient, il nous semble, entrer dans les vues politiques du peuple. S'il y avait un moyen d'échapper à l'asservissement, la liberté des poètes pouvait à la longue y conduire. La rigueur des lois féodales se mitigeait; et cette aristocratie hautaine, implacable, qui, dans ses domaines respectifs, était habituée à châtier toute doléance comme un acte de rebellion, écoutait assez volontiers les admonestations sévères de la *gaye science*. C'était une concession au détriment de l'injustice et de l'oppression qui en amènerait d'autres et de plus amples, voire même l'augmentation des franchises et l'extension des priviléges libéraux. A raison sans doute du rang et des titres des chanteurs, la réprimande ou la leçon est voilée par des allusions ou donnée rondement, avec crudité, et accompagnée de menaces. Cette témérité des écrivains fut sans doute salutaire pour l'affranchissement des provinces du midi, mais elle n'était pas renfermée dans la politique. En morale, en religion, on tolérait les mêmes licences et on les dépassait. Ce n'était pas de l'idéal qu'on s'éprenait; la poésie s'inspirait et se nourrissait des évènements du temps, des phénomènes divers du monde réel, physique. Nous y recherchérions donc vainement une moralité qui ne saurait ressortir des sujets. Oui, cette moralité, les troubadours ont quelquefois essayé de l'introduire dans leurs compositions, mais nos yeux n'ont pas été dupes d'un faux-brillant.

Nous n'avons pas pris au sérieux les professions de religiosité et d'enthousiasme de plusieurs d'entre eux, à propos des Croisades. Ils les ont écrites sur ce ton badin, léger, que le monde emprunte pour parler de frivolités et raconter des sornettes. Il faudrait appeler cette façon de railler indirectement sur des choses de cette importance et de cette gravité historique, le tour de Polichinelle. Ginguené, sans s'appuyer de ces motifs, est convenu positivement du scepticisme anodin des troubadours, nous renouvelons cette conclusion.

C'est un fait frappant dans la littérature qui nous occupe que la spontanéité de son élévation et de la rapidité de sa chûte. Et d'abord, comment et de quoi s'est-elle formée? Qui a suscité cette manifestation littéraire? Quels sont les évènements qui l'ont préparée? Il est évident qu'elle n'est pas un reste de la conquête et de la civilisation romaine. Les troubadours n'ont aucune affinité avec les poètes latins. Si quelques légères ressemblances de forme ont été constatées entre eux et ces derniers (tel Ovide), sommes-nous fondés à déduire de cette minime raison une coïncidence quelconque des anciens conquérants avec les vaincus, par rapport à leurs productions littéraires? D'ailleurs, la révolution poétique en Provence ne s'accomplit que plusieurs siècles après l'envahissement de la Gaule par les Romains, dont les traces se retrouvaient surtout dans les institutions politiques et civiles.

Qu'est-ce qui a donc suggéré les troubadours? D'où vient ce vent poétique qui souffle l'enthousiasme poétique dans les pays méridionaux? — D'après toutes les

suppositions, il vient de l'Espagne.—Le lecteur se rappelle qu'au commencement de ce chapitre nous nous sommes étendu sur les bienfaits du voisinage de la Gaule avec l'Espagne. C'est que la littérature y était florissante. Dans des siècles où l'abâtardissement des races, la féodalité et d'autres causes avaient ouvert les hostilités contre le relèvement des facultés intellectuelles, nous voyons en Espagne une foule de savants et de poètes; ils ont pour la plupart étudié aux écoles des Arabes, ils sont stimulés par les encouragements des vainqueurs, mais, que dis-je, la plupart sont de même nationalité que ceux-ci. L'érudition des Orientalistes nous a aujourd'hui mis à même de nous édifier sur la valeur et les formes de la poésie des Maures. Si nous n'avions conscience de notre propre faiblesse, ce serait bien volontiers que nous nous attacherions à l'analyse et à la critique d'un de ces poèmes lyriques, où la verve, l'abondance des images et la richesse du coloris diminuent la ténuité du fonds. Sous le rapport des formes surtout, il y aurait là matière à un bon travail; nous ne parlons pas de la pensée, de l'inspiration; car pour nous, il est inutile de le cacher, c'est de l'imagination, de l'éclat et de la magnificence du style que nous avons spécialement été frappé.

Toujours est-il vrai que les troubadours ne pouvaient en ce temps-là tomber à de meilleurs maîtres. Je ne sais même pas s'ils ont été des disciples dociles; en conférant un tenson provençal à une composition arabe, nous nous rendrions peut-être compte de la mesure et de la prudence avec lesquelles ils ont profité de leurs

ancêtres. Leur originalité, à notre point de vue, se fût dissipée pour devenir une inclination à l'imitation et à la servilité, le jour où elle aurait voulu se transformer. Nos poètes, malgré leur préférence pour la chanson, se défièrent constamment de l'enthousiasme ; et cette retenue, cette sobriété de gestes, d'expression, qui leur sont ordinaires, durent sans doute leur faire juger désavantageusement les emportements lyriques des Arabes. Nés sous un climat moins ardent, ils n'avaient qu'une partie de la fougue, du génie essentiellement fictif et conteur de ces derniers. Cependant il n'est pas défendu de présumer que, au contact de l'Espagne, séparé seulement d'elle par les Pyrénées, le midi de la Gaule se soit nourri de l'étude des monuments de la littérature orientale. Une différence assez sensible est pourtant à noter dans le choix des sujets qui ont été traités de part et d'autre : tandis que l'une adopte le genre fictif, l'autre ne va pas au-delà de la vie réelle, ou bien si elle dépasse ces limites, c'est une exception rare.

La *casside,* le *tenson* et le *sirvente* sont les trois genres favoris et les plus populaires de la littérature provençale. Ces pièces étaient généralement courtes ; et c'est pourquoi le peuple les retenait facilement et prenait plaisir à les chanter. Parlerai-je de leur facture, de l'art qui réglait la versification? Il y a dans la facture des troubadours une simplicité adorable ; leur manière de peindre les sentiments, de décrire, révèle des talents qui appartiennent aux âges primitifs ; un certain engoûment, une brièveté piquante, une aisance des plus remarquables les caractérisent. Ils affectionnent comme

presque tous les poètes du moyen-âge ces inversions gothiques :

« Bien me plaît le doux printemps qui fait venir feuilles et fleurs. Il me plaît d'écouter la joie des oiseaux qui font retentir leurs chants par le bocage. Il me plaît de voir sur la prairie tentes et pavillons plantés ; et il me plaît jusqu'au fond du cœur de voir, rangés dans la campagne, cavaliers avec chevaux armés. »

(BERTRAM DE BORN.)

C'est par cette grâce, cette naïveté, ce naturel, dans des vers qui sont comme l'écho d'une musique suave et légère, que les troubadours nous captivent et tiennent notre cœur sous l'empire de leur mélodie. Chantent-ils les beautés de la campagne, les occupations et les douceurs de la vie agreste? Leurs tableaux frais et riants, touchés avec finesse et élégance, sont l'image d'un souvenir cher à tous ; on les dirait dessinés d'après les *Bucoliques*. Mais la partie merveilleuse et touchante est figurée par les fabliaux. Nous passons sous silence les novelles, et notre pudeur sera prisée de tous les gens honnêtes. La plupart des *tensons* provençaux offrent de curieux échantillons d'originalité et d'imagination, que leur variété ne rend que plus intéressants. Il serait réellement à soupçonner que cette poésie des troubadours coule de source, tant elle semble dégagée de difficultés et fait peu pressentir le travail.

Mais aucun homme de génie ne représente cette littérature. Les troubadours ont indistinctement cultivé tous les genres, de la casside au sirvente. Cette absence de spécialité a pu empêcher qu'un poète surpassât

ses devanciers et contemporains, en s'appliquant à un genre exclusivement déterminé : ainsi des tragiques, des lyriques, des satiriques et des élégiaques. Nous ne contestons pas la distinction ou la supériorité de tel ou tel sur les uns ou les autres ; mais nous remarquons qu'aucun génie n'a résumé cette époque de la littérature en France. Nous reviendrons sur ce point.

Il en est, dans l'histoire, des troubadours, dont la biographie présente un touchant intérêt. Compulsez le Recueil, publié par le *Moine des Iles d'Or*, de toutes ces biographies enluminées et encadrées de filets rouges et noirs , il s'en trouve qui faisaient pleurer nos pères. On nous permettra un exemple :

Un jour, l'on montra à un troubadour vaillant et renommé le portrait d'une femme charmante , de la comtesse de Tripoli ! Aussitôt il fut touché de la beauté et de la distinction qui étaient empreintes sur les traits de la dame et en devint fort amoureux. N'était pourtant que ce chanteur fût un libertin ; à la cour, on le voyait avec plaisir et d'autant plus qu'il était galant. Bien vous pensez que l'amour qui le possédait le tenait en esclavage, et bientôt il exigea le voyage à Tripoli, ce à quoi le troubadour ne désobéit pas. Ses parents et ses compagnons le plaignaient, mais lui partait sans nulle inquiétude, car il allait en Terre-Sainte. Oh ! plus il n'était songeur aux maintes joyeusetés de sa jeunesse, il souhaitait plutôt de voir la dame qui lui plaisait tant ! Et comme il naviguait la voile en avant pour Tripoli, le cœur tout plein de bonheur et d'espoir, il se mit à chanter... Mais il fut débouté de sa « doulce » entreprise ;

car en arrivant à Tripoli, c'était presque un homme mort et son âme prête à s'envoler vers Dieu ! et son cœur toujours soupirant après la dame au portrait ! On le sut bientôt par la ville, et la comtesse de Tripoli, qui l'apprit aussi, fut voir ce pauvre chevalier, alité et mourant. Elle pleurait; elle lui donna sa bague et il mourut ensuite, les yeux attachés sur ceux de la comtesse qui le fit déposer dans l'église des Templiers et se retira dans un couvent....

N'est-ce pas qu'elle est bien touchante cette chevaleresque légende, qu'elle fait naître dans le cœur une pure et douce émotion? Du commencement jusqu'à la fin, l'âme est pénétrée du sentiment de l'idéal et de la touchante vraisemblance qui s'y accordent et feraient plutôt croire à une fable gothique qu'à un récit véridique et de tous points exact. Eh bien ! cette histoire, c'est celle de Geoffroy Rudel ; nous n'avons pas le mérite de l'avoir inventée, et M. Villemain l'a racontée avant nous avec beaucoup de naturel et de finesse. Mais il nous coûtait de ne pas nous y arrêter un instant pour la redire à nos lecteurs. Ce n'est pas que l'histoire de Geoffroy Rudel soit la seule intéressante ; à d'autres points de vue il y en a de plus originales, mais non de plus navrantes et de plus poétiques.

Parmi les troubadours, il n'existe point d'inégalités provenant de la naissance ou de la fortune, point de serfs ni de vassaux. A celui que Pégase docile laisse s'asseoir sur sa croupe, fût-il de la condition la plus servile, la liberté et la considération sont octroyées; traité dans les mêmes formes que ses compagnons d'une

illustre origine, il est aussi invité aux fêtes des cours seigneuriales « pour resiouir les princes, » (1) et il peut vêtir la robe des seigneurs, s'il leur plaît par ses fabliaux ou ses sirventes. C'est ainsi qu'à côté des noms de Guillaume d'Aquitaine (le premier troubadour) et de Richard d'Angleterre, se place le nom de Bernard *de* Ventadour. Peut-être, à cause de la particule, supposez-vous que Bernard appartenait à la noblesse : pas du tout. Il était issu d'une pauvre et ignorante mais honnête famille. C'était un Limousin; mais quoique Molière ait dit, cela ne s'opposait pas à ce qu'il fût et poète et galant par-dessus tout. D'ailleurs, Limoges a son contingent d'hommes célèbres; c'est la patrie de d'Aguesseau. Le père de Bernard était au service du comte de Ventadour; il chauffait son four, et de ses modestes fonctions il s'acquittait bien. Il n'y avait donc pas l'apparence que son fils eût été un bel esprit. Cependant comme le jeune Bernard, encore adolescent, s'amusait à faire des vers, son seigneur le prit en grâce, le fit instruire et bien élever; il devint donc troubadour. Mais comment indemnisa-t-il le comte débonnaire de ses bienfaits? Admis dans son château, à ses fêtes, il en profita.... Devinez pourquoi? je n'ose pas le dire.... pour tenter de séduire la comtesse. Le galant rimeur, chevalier improvisé, fut chassé et la dame cloîtrée.

Une sorte de ménestrels ambulants, gens de peu pour la plupart et vivant au jour le jour du produit de leur bouffonnerie, étaient attachés au service des trouba-

(1) Le président Fauchet.

dours : c'étaient les *Jongleurs*. Ils répétaient leurs chants au son d'un instrument dont le dessin nous est parvenu par Laborde, un artiste érudit (1). Seulement les connaisseurs sont en divergence sur la nature et le nom de cet instrument. Selon les uns, c'était une vieille ayant 17 cordes, d'après Millot; n'en ayant que 7, d'après Ginguené. Il fallait en même temps que ces jongleurs pussent « jouer du tambour et des cimbales, » imiter le chant des oiseaux, faire sauter les singes, » jouer de la citole, de la mandore, manier la manicare » et la guitare, jouer de la harpe et bien accorder la » gigue pour égayer l'air du psaltérion, faire retentir la » lyre et résonner les grelots. » Voilà une bien longue énumération ! Et franchement, n'avions-nous pas tort de traiter avec si peu de charité ces accompagnateurs en tous les genres, ces musicomanes universels, salariés? En lisant la recommandation qui précède, nous nous figurons une de ces fêtes de moyen-âge où les troubadours, entourés des dames et des seigneurs, chantaient avec art, enthousiasme ou colère leurs chansons d'amour ou leurs sirventes, qu'aussitôt reprenaient en chœur, au bruit discordant des instruments, les jongleurs habillés comme dans une mascarade ! Nous consentons bien volontiers à admettre que ces spectacles grotesques, à l'antique, étaient une réminiscence des rapsodes grecs. Mais c'est la seule circonstance atténuante à invoquer. Ces concerts baroques où les cris stridents des jongleurs se mêlaient

(1) Ginguené—*Histoire littéraire de l'Italie.*

au bruit sonore des instruments de musique, ne devaient pas soulever des flots d'harmonie ni récréer l'oreille, et mieux eût valu l'Orient et ses tam-tam... Cependant la jonglerie constituait non-seulement une profession, mais un art : des conditions la régissaient. Aussi, en la voyant tomber en discrédit par la négligence des règles, un troubadour Gascon, Giraut de Calanson, gémit-il de ces violations de l'harmonie, des grossièretés des jongleurs. Avares de leurs symphonies pour les vrais poètes, ils s'affranchissent bientôt de toute condescendance ; ils composent des chansons qu'ils chantent eux-mêmes sur les places publiques. Ce métier est plus convenable, plus digne, plus approprié à l'intelligence et à l'amour-propre des ménestrels. Le plus infime d'entre eux, le plus obscur, dans son patois et son ignorance absolue, s'intitule impudemment troubadour, pareillement au roi d'Angleterre, au dauphin d'Auvergne, aux rois d'Aragon, Alphonse II et Pierre III (1), à Raimbaud d'Orange, au comte de Foix, etc.

Il faut également remarquer, en jetant un coup-d'œil sur la liste si longue des poètes, quelques femmes célèbres, des *femmes-troubadours*. Nous ne sommes pas, Dieu merci, disposé à la plaisanterie ; en ouvrant le recueil de l'éminent philologue, M. Raynouard, on s'assurera de notre véracité. Ce sera telle chanson

(1) Ces souverains Espagnols ne sont pas les seuls qui aient cultivé la poésie provençale. Beaucoup de rois castillans et autres protégeaient les troubadours, acceptaient avec bonheur leurs dédicaces, les appelaient de Provence à leurs fêtes et se vantaient de leur amitié.

d'amour, telle novelle libertine, tel morceau satirique, signé : comtesse de Die, Azalaïs de Porcerague, une comtesse de Provence, et dame Tiberge, surnommée Tiburtia ou Natibors, la lionne de son temps, trop connue pour sa licence, sa beauté et sa conduite immorale et désordonnée.

Pierre Vidal, dont les ouvrages ont été publiés par M. Raynouard, s'éprend avec passion d'une noble dame et mène une conduite d'aventurier; l'amour le rend fou, il meurt en 1200; ses extravagances bizarres lui ont acquis une certaine popularité. Nous devons citer ensuite Guillaume de St.-Didier, Bernard d'Almanson, Guillaume de la Tour, Richard de Barbezieu, Arnaut Daniel, Bertram de Born, etc.

Vivre pour guerroyer, en différends et en lutte continuelle avec sa famille, excitant constamment au combat les rois et les seigneurs, dénonçant et poursuivant d'une acerbe critique les croisés lents à partir pour la Terre-Sainte, voilà Bertram de Born. Il s'est imposé ce belliqueux manifeste et rien au monde ne l'en fera déroger. Seigneur de Haute-Fort (Périgord), il apprend que son propre frère lui conteste la propriété de sa terre; il s'emporte, se prépare à repousser son ennemi et menace même de le prévenir. Courageux, batailleur, entêté et indomptable, il avait juré, encore enfant, qu'il ne céderait à personne un pied de terre. Il lui importe fort peu vraiment que l'agresseur soit son frère, car, appartenant à la famille ou non, le but de ses attaques n'est-il pas le même? Et Bertram de Born, sans pitié, sans réserve, est résolu fermement à ne pas faire grâce à ses adver-

saires : « Je crèverai les yeux à qui voudra m'ôter mon bien.» C'est sa plus célèbre formule, celle où il avoue le plus franchement ses instincts, sa dureté, son aversion, son inflexibilité à l'égard de ceux qui peuvent l'outrager. En sa faveur plaide une circonstance des plus atténuantes : c'est que ses principes de cruauté et de barbarie n'ont pas souvent été appliqués ; mais il est nécessaire de l'ajouter aussi, l'occasion de les mettre à exécution a été si rare. Cependant ne portons pas un jugement trop précipité qui serait notre propre contradiction. Il nous est acquis que Bertram de Born est resté fidèle à ses velléités de combat, à ses penchants meurtriers. Ni la paix, ni l'accommodement n'habiteront jamais dans son cœur. A coup sûr, il ne fit usage ni de protocoles, ni d'ambassadeurs ; la voie la plus diplomatique pour cet agitateur permanent, ce fomenteur de troubles, était de se battre. « *La guerre seule me plaît.*» Ce qui est assurément plus héroïque, mais fort déloyal et fort inhumain, c'est qu'il se moque des trèves d'hostilités ; intraitable et féroce, il se battra les lundis comme les mardis, jours où tout soldat chrétien pose les armes. On a cité comme des traits d'anomalie la soif de pillage et la sauvagerie des mœurs des Franks. Bien qu'il ait vécu dans un pays plus hospitalier, d'où les poètes sortaient par enchantement comme l'eau d'une source intarissable, Bertram de Born ne s'en montre pas plus civilisé et plus chrétien. C'est un rustre, le sarcasme aux lèvres, la dague au poing, cherchant toujours des ennemis pour répandre le sang à plaisir. A peine débarrassé d'une guerre, il s'en met une autre sur les bras et

s'y jette corps et âme parce que, non-seulement il mène lui-même ses soldats à l'attaque, mais il outrage ses adversaires par ses sirventes. De voir une multitude de braves, moribonds, de guerriers ensevelis sous leurs chevaux, dans le pêle-mêle d'un champ de bataille, occis ou saignants, telle est sa folie, sa jouissance.

« Je vous le dis : le manger, le boire, le dormir n'ont pas tant de saveur pour moi que d'ouïr crier des deux parts? A eux ! » et d'entendre hennir les chevaux démontés dans la forêt, et d'entendre crier : « A l'aide ! à l'aide ! » et de voir les morts qui ont les tronçons outrepassés dans leurs flancs. »

Par ce triste poison, les vents sont infectés,
Les airs sont corrompus, et les cieux empestés,
Leur souffle va chercher les bêtes carnassières,
Les loups, dans les forêts, les ours dans leurs tannières.

Pardon si j'ai osé rapprocher le troubadour de Lucain. Il n'y eut ni César ni Pharsale à chanter dans la littérature provençale, et peut-être c'est bien heureux. Mais en voyant Bertram de Born se délecter de ces tueries, nous n'avons pu nous défendre d'un mouvement de répulsion, de dégoût, et de songer, l'âme pleine de tristesse, à ces oiseaux dévorants dont

Le transport de *la* proie ensanglante les marbres,
Fait rougir les forêts et dégoutter les arbres !

C'est que l'on a beau jeu de chanter avec légèreté, originalité ou énergie ; la sensibilité et la raison protestent de toute leur force contre la préconisation de ces instincts demi-barbares et indignes d'un peuple quelque peu doué de civilisation ! Tous les hommes de cœur nous approuveront. Si, en des circonstances solennelles, l'honneur et le droit ordonnent par hasard que le sang soit versé,

nous n'en déplorons que plus cette fureur de s'entr'égorger qui pousse les uns contre les autres pour se mutiler, se venger, vassaux et chevaliers, chrétiens contre chrétiens, et cela pour des motifs futiles ou pour la satisfaction d'un humoriste inconcevable ! Retournant un peu en arrière, nous rencontrerions les gladiateurs et les combats de coqs !

A notre avis donc, le seigneur-chanteur Bertram de Born n'est pas le type du guerrier troubadour. Sa bravoure dissimule sa cruauté, et sa loyale générosité l'assiste dans l'apaisement de sa soif de bataille et de meurtre. C'est là un jugement rigoureux, qui contrarie même l'opinion de critiques célèbres. Mais c'est notre pensée et nous la transcrivons librement et sans ambages. Certes, l'on n'éprouve aucune peine à se représenter la distance qui sépare cette extrême affection pour la guerre, le carnage, ce fanatisme passionné, — et la sage et louable fidélité des troubadours aux devoirs et aux coutumes de la chevalerie. Ce n'était que lorsque l'honneur les y exhortait vivement qu'ils recouraient aux armes ; mais ils détestaient la force brutale. La valeur ne se calculait pas sur cette base, on ne considérait pas qu'un chevalier était preux, vaillant, parce qu'il se nourrissait de chicanes et répandait le sang à tout propos, sans aucun ménagement, avec une insolente témérité et une verve d'empirique. Laissons aux bretteurs le poids de leurs fanfaronnades et les remords de leurs succès achetés quelquefois au prix de l'existence ou de la fortune de plusieurs familles !

Il a été de nos jours expliqué pourquoi la poésie des

troubadours n'avait brillé que d'un éclat éphémère et s'était évanouie comme un rêve lumineux dans le sommeil des temps ! Son passage relève momentanément les intelligences, mais cette influence protectrice ne lui survit pas. A ce fait, nous sommes d'accord d'assigner deux causes : 1° l'uniformité du talent des troubadours dans divers genres et l'absence d'un poète transcendant; 2° la croisade contre les Albigeois.

Quant à la première cause, nous y avons déjà touché dans ce chapitre. Il était difficile, on le conçoit aisément, qu'un grand poète national se produisît alors au milieu des provinces et des villes, distinctement gouvernées et dépourvues entre elles de tout lien social. Et pourtant, ce phénomène s'accomplissait vers le même temps en Italie où la division était complète. De nombreux dialectes, différant sensiblement de règles et de prononciation, s'y parlaient à la fois, dans les diverses républiques. Un jour, un grand homme résolut de fixer pour jamais la langue de l'Italie en la formant de tous ces dialectes; ce fut Dante. Mêmement, il entreprit d'offrir dans un vaste poème le résumé des traditions du moyen-âge; nous ne vous répétons pas la valeur et la durée de cet ouvrage. Voilà ce qui manqua à la poésie provençale. Il est à remarquer de plus que cette gloire n'eût pas coûté tant de difficultés à acquérir dans le midi de la France qu'en Italie. En effet, les troubadours n'étaient pas concentrés sur un seul point, mais disséminés en Provence, en Aquitaine, en Italie, en Espagne. Le lieu de leur origine importait médiocrement. Ils se saluaient du même nom, portaient le même titre, participaient au

même mouvement littéraire. Ainsi donc, agglomérés par la pensée, ils formaient une espèce de nationalité poétique, et grâce à ce contact, cette union, un représentant de la littérature et de la langue provençales avait tout avantage à se produire. Cette langue d'une belle et rustique formation, que les nations les plus éclairées reconnurent comme la reine au moyen-âge, elle allait se décomposer, tomber en discrédit et en ruine, par suite de la croisade contre le schisme d'Albi.

C'est à peine si nous osons prononcer ce mot : *Croisade*. Tout ce qui se passa dans cette guerre meurtrière, toutes les horreurs qui s'y commirent, tous les crimes dont se souillèrent les fanatiques corrompus qui l'entreprirent, le saccage de Béziers, furent-ils donc accomplis pour la gloire de la Croix ou pour son opprobre ? « Tuez-les tous, s'écriait le moine de Citeaux, Dieu reconnaîtra bien ceux qui sont à lui. » Étrange et indigne langage ! Encore si, dans les conseils de leur raison, des historiens et des romanciers avaient imputé seulement à celui qui la prononça la responsabilité de ces paroles barbares, sans la faire partager à l'Église elle-même ! — Ce serait là, en effet, pour l'Église catholique, un remords cuisant et un honteux stigmate. Mais l'histoire vraie, impartiale, qui voit les faits comme ils sont, invulnérable contre les suggestions de l'esprit de parti et les préventions, a jugé depuis longtemps que la religion ne saurait être coupable ni caution des désordres et de l'infamie d'un sectaire.... La connaissance que tout le monde a de cette expédition contre les Albigeois nous dispensera de la raconter. On sait que les schisma-

tiques inoffensifs furent exterminés et de combien de ravages et de meurtres le Midi de la France fut désolé en cette occasion. Le trop fameux Simon de Montfort, après avoir remporté de brillants succès à Béziers, à Carcassonne, à Muret, et s'être emparé de presque toutes les possessions du comte de Toulouse, ne jouit pas du prix de son audace et de ses aventures : il fut tué devant Toulouse en 1218. Pendant que le Midi était ainsi le boulevard des plus sanglantes exécutions, quel était le sort de la poésie? Je n'ai pas besoin de le retracer, car on se le représente bien facilement. Au commencement, la tenacité des Albigeois à se réconcilier avec Rome, le bruit d'une ligue pour les réduire à la soumission, causaient dans les provinces du Midi une vive anxiété et de violentes provocations. Dans les lieux où dominait le schisme, la perturbation était générale, néanmoins la même énergie et la même indépendance y affermissaient les dissidents dans leur détermination de repousser d'un commun accord l'ennemi de tous; mais cet état de crise, quelque grave qu'il fût, ne pouvait faire appréhender les évènements que la ligue concertait. Aussi les troubadours redoublèrent-ils soudainement de verve et de causticité! C'était comme un dernier éclair, mais peut-être espéraient-ils par leurs menaces ou leurs conseils ramener à la modération et à la justice les partisans de Rome? Lors même que furent entamées les hostilités, ils n'abandonnèrent pas la poésie, mais bientôt le cours des évènements les occupa tout entier; les uns frappés de tristesse ou d'inertie en suivirent, inactifs, les phases diverses; les autres, plus ardents, se

joignirent aux coalisés ou aux Albigeois et participèrent à tous les périls et à tous les hasards de l'expédition. C'est avec d'amers regrets qu'ils se souvenaient par intervalles d'Apollon et des muses qui leur avaient procuré tant de délices aux jours passés !....

C'est une vérité vieille comme le monde que trop souvent les révolutions politiques entraînent l'abaissement de l'intelligence, paralysent les inspirations et les manifestations de la poésie, et ralentissent ou annihilent le progrès général. La poésie qui presque toujours tire de la fiction son principal aliment est tout-à-coup affligée par les plus sinistres réalités et le spectacle des plus grandes infortunes.... elle s'efface à l'horizon; comme elle est le charme et le bonheur des hommes aux époques de la prospérité, en revanche comment les distrairait-elle et les ramènerait-elle au goût de l'idéal, alors qu'ils sont préoccupés entièrement de leur existence morale et politique menacée de ruine? Son intervention serait plus propre à irriter qu'à calmer cette effervescence et ces angoisses cruelles?

Il en fut absolument de même pour les troubadours. Un siècle,—bien moins,—après la *croisade* contre les Albigeois, on ne reconnaît plus la tradition de leur gloire que par quelques-uns de leurs chants patriotiques, retenus et répétés par les grands ou le peuple dans les fêtes ou dans de simples réunions de famille.

En Espagne, en Italie surtout, leur exemple est mis à profit. La première donne à la rhétorique le nom de *gaya siencia*, par l'organe du fils de Ferdinand Ier, roi d'Aragon, le marquis de Villena. La seconde revendique

des poètes qui tels que Dante, Pétrarque, l'Arioste et Boccace, ont étudié avec zèle le rhythme et la poétique des troubadours et ont adopté les formes de leurs compositions. Si nous avons nommé Dante, c'est à dessein de le rapprocher personnellement de nos poètes méridionaux. Lisez-le et vous vous rendrez compte de l'influence sur les lettres en Italie des littérateurs Provençaux, de ces « *diseurs en rimes.* » Lorsqu'il agite des questions ayant rapport à l'art poétique, il a toujours soin d'appuyer ses opinions sur l'exemple des troubadours : c'est ce qu'il faut voir dans la *Vie nouvelle* et la deuxième partie de son traité de l'*Éloquence vulgaire*, intitulée : *Esquisse de poétique.* Ce n'est pas que cette esquisse dénote un maître profond ; elle n'a rien de fort saillant ni de remarquable, de pensée comme de style. Mais à entendre Dante, il semblerait qu'il ne connaît pas d'autres ancètres que les écrivains en langue d'*Oc*. S'il parle du salut, de l'amour et de la sagesse, trois choses « dignes d'être excellemment vulgarisées, » il ajoute :

« Elles ont inspiré *les poètes les plus illustres.* Bertrand de Born a chanté les armes ; Arnaud Daniel, l'amour ; Gérard de Barnel, la rectitude ; Cino de Pistoie, l'amour, etc., etc....

» Au nombre des principales formes, la première, la *canzone*, comme la plus noble, sera digne des plus nobles sujets. Sa dénomination seule marque son excellence, car elle signifie chant, et tout ce qui se versifie se chante, et on l'a ainsi nommée comme type des choses harmonieuses, parce qu'elle ne marche jamais sans vieille prérogative. »

Cet enseignement, où Dante l'avait-il puisé ? Serait-ce dans les réminiscences antiques des rimeurs Italiens ? Non. Or, il est avéré que la canzone était un des modes

poétiques favoris des Provençaux, que Dante justifiait et vantait avec raison, en la considérant comme demandant parfois des qualités brillantes et du génie; mais alors qui se fût imaginé que des philologues modernes auraient dénigré et ravalé au mépris des traditions classiques cette forme, l'une des plus belles des formes lyriques, la *chanson?* Nous constatons donc un fait important : à savoir que la poétique des troubadours se nationalisa en Italie jusque dans ses détails. Ceux-ci terminaient ordinairement leurs compositions légères par une apostrophe ou *congé* sur leur mission, le but où elles tendaient. Cette habitude se reproduit dans la *Vie Nouvelle*. Lorsque le poète a décrit les charmes de Béatrice, il s'écrie :

« Chanson, je sais que tu iras de tous côtés.... Maintenant il faut que je t'avertisse de consulter là où tu arriveras, en disant: Enseignez-moi le chemin pour aller droit à la Dame vers laquelle je suis envoyée.... »

Nous quitterons maintenant les troubadours pour aborder les poètes en langue d'*Oil*, les trouvères. Bien certainement, l'étude de ces derniers sera presque pour nous un contraste. Mais l'on doit tenir compte des différences de temps, de mœurs, de langage et de régime politique. L'éclat de la poésie du moyen-âge se lie intimement à l'histoire, aux circonstances, et sous le rapport littéraire seulement, les pays du Nord étaient dans une situation peu propice au développement des intelligences. Mais ce parallèle aura ses avantages : il permettra de mieux sentir la vive et piquante originalité des poètes méridionaux, l'harmonie, le lyrisme, la fraîcheur, le

ton énergique et la coupe artistique de leurs *chansons*, *lais* ou *sirventes*, les difficultés et l'excellence de leurs rhythmes et de leur rhétorique.

## CHAPITRE V.

### TROUVÈRES.

La dissemblance qui existe entre les langues d'*oc* et d'*oui* ou d'*oil* est trop frappante pour ne pas rappeler toute notre attention. Quelqu'imagination qu'un poète possède, il est souverainement esclave de la forme, du langage par lequel se traduit sa pensée. Tandis que la langue des troubadours, polie, déjà correcte, douce ou sonore comme l'Italien et l'Espagnol, se prêtait délicieusement aux accords de la mélodie, celle des trouvères sortait à peine des langes, du berceau. Non-seulement elle s'était incorporé beaucoup de locutions barbares, mais encore à l'état vulgaire, aucune règle précise ne la déterminait. Partant de ce point, sa diffusion et sa rudesse une fois adoptées, elle était singulièrement rebelle aux mouvements grâcieux et aux tentatives de la poésie.

Cependant le *Wallon* qui n'était guère qu'un patois informe, employé seulement pour les besoins de l'usage, avait devant lui un brillant avenir, il était *français*; il exprimait et représentait l'idée nationale, il se formait sous les auspices de la Royauté, de cette Royauté qui, confinée d'abord dans l'île de France, acquérait sous chaque nouveau monarque une plus grande extension.

Progressivement et de pair avec la Royauté, la langue d'oil augmentait de considération, d'étendue et d'influence. — Le Provençal, au contraire, était miné par les évènements politiques de tous genres dont le Midi était le théâtre et par l'ascension continuelle du roman du Nord. Tout s'inclinait nécessairement devant sa suprématie poétique, portée si loin, en Angleterre, en Espagne,en Italie, par les troubadours de Provence et d'autres contrées ; mais elle n'avait aucune force politique. Ainsi c'est le chant français de Taillefer, qui électrise l'armée d'aventuriers de Guillaume-le-Bâtard, qui est le Montjoye St-Denis de la bataille d'Hastings.

Quant il orent chevalchié tant
L'as Engleis vindrent aprismant ; (1)
Sires, dit Taillefer, merci,
Je vos ai lungement servi,
Tut mon servise me debvez ;
Hui, (2) se vos plaist, me le rendez,
Por tut guerredun (3) vos requier...

Devenu maître de l'île, Guillaume la partage, selon la réquisition de Taillefer, en fiefs entre ses Normands qui parlent et écrivent la langue d'oil et ses aventuriers. On voit par là que le Français est plus connu et exerce plus d'action en Angleterre que le Provençal : ce n'est pas tout. Par suite du mariage de Louis VII avec Eléonore de Guyenne, le Poitou, le Limousin, la Gascogne et les comtés de Bordeaux et d'Agen sont réunis à la couronne de France. Quinze ans après, ces provinces

(1) Approchant.
(2) Aujourd'hui.
(3) Récompense.

passent entre les mains de Henri Plantagenet qui a épousé Éléonore, la reine répudiée. Voilà donc l'idiôme méridional exposé successivement à des altérations diverses. Puis éclate la guerre contre les Albigeois; l'infortuné comte de Toulouse a été dépouillé de ses États; Simon de Montfort les a légués en mourant à son fils Amaury. Mais si Philippe-Auguste est assez désintéressé, assez loyal et fier pour repousser l'offre d'Amaury de lui céder ses vastes domaines, Louis VIII suivra une marche opposée. Non content d'accepter cette offre considérable, il s'empare du Bas-Poitou, de l'Aunis, du Limousin et du Périgord. Bientôt, sous saint Louis, le midi de l'ancienne Gaule sera complètement soumis à la France. Cette soumission témoigne de sa fierté, de son indépendance, de ses coutumes libérales et aussi de la décadence de l'idiôme des troubadours. Brunetto Latini (1220-1294), écrira le *Trésor*, en français, pour « chou que c'est *la plus délitable* des langues et la *plus commune à toutes gens.* »

C'est ainsi que presque toujours nous voyons dans l'histoire l'étroite union de la prospérité politique et de la langue des nations, de sorte que si l'une décroît ou disparait, l'autre ne tarde pas à subir le contre-coup. Le Provençal; atteint directement dans son existence par les malheurs dont toutes les provinces méridionales furent frappées simultanément, se dissipa lentement, combattu par l'autorité et l'extension croissantes de la langue française En voici le premier monument historique : c'est le serment de 842, le serment de Louis-le-Germanique à son frère Charles et réciproquement, à

l'entrevue des deux princes réunis contre Lothaire, et en présence de leurs armées; je ne cite que la réponse des chefs de l'armée à ce serment :

« Si Lodewigs sagrament que son fradre Karle juret, conservet, et Karles meos senher de soa part non lo tenet. Si ieu retornar non l'ent pois ne ieu ne nuels que ieu retornar ent pois, en nulla adjuda contre Lodewig non li ivrai... »

« Si Lodewig garde le serment qu'il a prêté à son frère Karle et si Karle mon seigneur, de son côté, ne le tient pas, si je ne puis l'y ramener, ni moi, ni aucun autre, je ne lui donnerais nulle aide contre Lodewig (1). »

Vers cette même époque, les Normands apparurent aux embouchures des fleuves et commencèrent à dévaster les côtes. La tradition les représentait à tous les esprits sous un jour sinistre, et les légendes alors en créance contenaient sur leur origine et leurs exploits le récit d'évènements presque surnaturels. On ne savait pas au juste quel pays les avait vus naître et de qui ils héritaient ce génie audacieux, aventurier, pillard, agressif qu'ils portaient dans leurs expéditions? S'ils avaient une patrie, pourquoi la quittaient-ils pour tenter de conquérir la fortune en affrontant tous les périls ? C'était sur de frêles esquifs qu'ils avaient traversé l'océan et sillonnaient nos fleuves. Lorsqu'ils étaient affamés ou que la soif du carnage et du butin les tourmentait, ils se jetaient avec voracité sur les côtes, ravageant et incendiant les villages, effrayant les populations de leurs cris sauvages et de leurs violences. Las enfin de voyages, de meurtres, de désastres et de périls, projetant depuis longtemps de s'établir sur les rives de

(1) Augustin Thierry. *Lettres sur l'Histoire de France.*

la Seine, ils venaient tranquillement se fixer en Normandie. Rien ne paraissait capable de les épouvanter : ils avaient bravé impunément Dieu, les éléments, les lois et foulé aux pieds, et Charlemagne, et les rois, et la féodalité.

On comprend ce que le merveilleux de tous ces exploits dut provoquer d'étonnement dans un des siècles du moyen-âge le plus enclin à la superstition. Ce devint chose vulgaire que l'art de raconter les hauts-faits des pirates normands. La velléité des récits gagna tout le monde. On méconnut la vérité et l'histoire fut altérée ou dénaturée par les inventions des conteurs qui quelquefois ne laissaient pas d'être fort extravagants et puériles. Telle fut l'une des causes du développement de notre *Littérature Nationale*.

Le goût légendaire en France date au surplus d'une époque plus reculée. Nous n'impliquons pas sa naissance, mais seulement son développement, des invasions normandes. Jusqu'à l'élévation de la langue romane à l'exercice littéraire, les récits sont écrits en latin. C'est un sujet sur lequel nous reviendrions inutilement que l'admission du latin comme langue officielle, publique, religieuse, savante et littéraire. Ainsi on l'employait dans les édits royaux, les offices, la théologie, les travaux de science et la poésie. Mais en se corrompant graduellement il s'affaiblissait en autorité et en pratique, pendant que la langue vulgaire faisait de rapides progrès et qu'on désirait de plus en plus la parler et l'écrire exclusivement. L'occasion ne se présentait pas malheureusement pour opérer cette révolution : ce furent les

Normands qui la procurèrent. En sorte qu'au lieu de soumettre aux exigences de leurs principes et de leurs caprices le peuple au milieu duquel ils s'établissaient, ils s'initièrent dans ses desseins et contribuèrent à les réaliser. A peine arrivés en Normandie, leur perspicacité leur dévoila la faiblesse et la décrépitude du latin et l'opposition de son influence avec les tendances unanimes des habitants. Le supprimer tout d'un coup aurait été un évènement très-grave et peu politique. Ils s'efforcèrent de cóncilier les opinions divergentes en maintenant les écoles latines et en créant des écoles pour l'explication du *roman*, persuadés que la force des choses achèverait leur entreprise. Ce ne fut pas en vain qu'ils comptèrent sur cet auxiliaire occulte mais si puissant. Un peu plus tard, nous constatons que les poètes en langue vulgaire sont en grande abondance.

Notre intention serait de n'embrasser que sous quelques points d'ensemble la poésie des trouvères, au risque de priver cette étude de l'intérêt de certains détails. Disons d'abord que leur art poétique, leurs rhythmes et leur mètre choquent souvent par l'irrégularité et la rudesse, et que sous ce rapport la supériorité des troubadours est incontestée. Nous avons déjà à ce même propos émis notre avis sur les raisons de ces différences si importantes et si sensibles, dont l'une émane logiquement de l'informité et de l'abrupte rigueur de l'idiôme du Nord. Mais l'histoire est tellement dans ces matières la compagne inséparable de la littérature et la science, que nous sommes obligé à chaque pas d'implorer son secours. En effet, les régimes politiques appliqués aux

provinces du Nord et à celles du Midi ont été très-dissemblables. Au Nord, la restriction positive des priviléges individuels gênait infiniment l'essor de la poésie. Le joug de la royauté ou de la féodalité habituait les intelligences à abdiquer leur liberté et leur action et à se considérer comme d'une neutralité absolue dans les affaires de l'État. Les écrivains n'osaient s'exprimer franchement; dominés par une crainte traditionnelle, constamment en face de l'oppression et de châtiments terribles, ils observaient une stricte réserve, évitant de s'occuper de politique et se défiant pour ainsi dire d'eux-mêmes. Et puis, la nature avait été envers leur patrie d'une avarice extrême : un climat froid, intempéré, un ciel brumeux et triste, où jamais ne s'étaient reflétées les brillantes clartés de l'orient, un sol humide, peu fertile et d'une stérilité quelquefois complète.

Cependant les trouvères jouissaient de la même popularité que les troubadours. Aucun des attraits de la noble profession de chanteur provençal ne leur manquait : ni les encouragements publics, ni les invitations aux fêtes royales ou seigneuriales, ni les accompagnements indispensables de la *ménestrellerie*. Celle-ci étalant partout sa corruption scandaleuse, des édits royaux intervinrent pour en corriger les mœurs et les licences éhontées. Un quartier spécial fut assigné dans Paris aux jongleurs, afin qu'ils ne pussent infester, en se disséminant, le reste de la capitale. Ils se formaient en bandes, en troupes, et allaient de ville en ville chantant les *lais, sirventes* et *rondeaux* des trouvères, et entremêlant leurs symphonies de farces, de jeux et

de tours grotesques. Les saltimbanques de nos jours en sont presque une photographie. A l'exemple de leurs ancêtres, dont nous avons parlé au chapitre précédent, les ménestrels du Nord aspirent au titre de poète ; ils prennent « pour génie un amour de rimer, » et ils composent et ils riment avec entrain, ma foi. Ils ont l'audace du métier, et c'est leur salut. Ils se croient doués de hautes inspirations quand ils ont assemblé de grossières expressions et des hardiesses saugrenues.

Mais hélas ! un grand nombre de trouvères ne se sont-ils pas fait une règle de la licence ? Lorsqu'en verve de raconter une aventure plaisante, ils ont trouvé l'occasion de placer avec malice un mot à double sens, une équivoque, se sont-ils refusé le plaisir du cynisme ? Non, dans leurs fabliaux même la licence a fréquemment dégénéré en abus, et cette immoralité est beaucoup plus prononcée que dans les troubadours, mais elle a pu inspirer ou justifier les contes graveleux de Boccace, de Rabelais et de Lafonfaine. Nous ne pouvons supposer que l'épicuréisme des trouvères soit l'effet de l'absence de principes moraux ou religieux. Il faut plutôt l'imputer à la grossièreté de leur imagination. Quant à nous, nous n'attachons qu'une minime valeur et un léger reproche à ces productions, en raison du peu d'influence qu'elles exercèrent ou même de leur nullité. La confiance illimitée qui était accordée à la religion était loin d'admettre qu'on en fît l'objet de satires ou de bouffonneries. Les fidèles ne se récriaient pas contre les scandales que le cynisme des poètes pouvait provoquer, car ils savaient bien que c'eût été le meilleur moyen de

les encourager. La cause morale et religieuse était donc à l'abri de toute dépréciation par le fait même qu'on considérait les contes comme écrits frivoles, banaux et qu'on les lisait rarement et sans idée préconçue.

Il y avait une partie des éléments de la poésie des trouvères, exempte de ces licences, et pourtant plus pittoresque, plus heureuse et abondante que les autres; c'était la partie des romans de chevalerie où revivent les mœurs, les intérêts et les personnages de l'époque. Elle présentait plus d'affinité avec la Religion, et on se l'explique bien facilement. C'est que la Religion avait été vraiment la mère de la chevalerie chrétienne; elle l'avait entourée de son égide pendant l'âge de sa formation et de son développement, elle marquait ses devises héroïques et ses statuts généreux au coin des hautes vérités de sa morale et des formes symboliques de sa doctrine, elle ouvrait l'église au jeune damoiseau qui devait y passer la nuit en prières, et qui au lever de l'aube allait être armé chevalier de la main de son seigneur, à l'ombre de la chaire et du tabernacle ! Un jour, puis ensuite à quatre reprises, la chevalerie, sensible au cri d'appel parti du sein maternel, devait par un tonnerre d'acclamations enthousiastes soulever le peuple de France et d'Allemagne et l'entraîner avec elle sous l'étendard de la croix !

La chevalerie, a dit élégamment et spirituellement M. Villemain, a été « la garde d'honneur » de la féodalité. Qu'il nous soit permis d'ajouter que, propagandiste (sans préméditation assurément) des idées libérales et humanitaires, des sentiments loyaux, désintéressés et héroïques,

elle ne contribua pas médiocrement à la ruine de cette féodalité dont elle était issue ! Cette assertion, au premier abord, paraît étrange, mais

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Et c'est bien le cas d'invoquer Boileau. Comment, en effet, s'imaginer que les chevaliers, pour la plupart fils de seigneurs ou eux-mêmes possesseurs de fiefs, se seraient aveuglément mis à la tête du mouvement libéral et populaire, à laquelle de conviction ils étaient opposés de toutes leurs forces ? Ces questions-là, Dieu seul en connaît la réponse, qui fait servir à l'accomplissement de ses desseins n'importe lesquels de ses sujets, ces desseins seraient-ils diamétralement contraires à leurs propres intérêts.

Toujours est-il que la chevalerie, secondée dans son impulsion par l'Eglise, déploya au IXe siècle un éclat sans pareil. Ses *paladins* avaient été le sujet de légendes populaires d'une piquante naïveté et d'une incroyable bizarrerie. Autour de ces guerriers bardés de fer, d'une structure colossale et d'une vaillance à toute épreuve, voltigeait une foule de craintes chimériques, de superstitions dues au prestige fantasque de leur existence aventureuse. On dit que leur puissance est surnaturelle; on les a aperçus rôdant le soir aux environs des donjons et des châteaux, et évoquant par leurs signes ou leurs cris cabalistiques les sorciers et les fées ; on rapporte qu'ils pénètrent au milieu de la nuit et couchent même dans des forêts qui sont des repaires d'animaux de toute espèce et de diables : c'est là qu'ils ont des communications avec les esprits. Il leur arrive aussi de partir

8.

quelquefois pour des expéditions lointaines où ils exécutent des prodiges de bravoure et de valeur ; en campagne, ils portent sur eux des amulettes, des talismans précieux contre la mort, etc., etc.

Toutes ces histoires qui excitaient au plus haut point la curiosité, l'admiration ou la peur, étaient sans contredit des plus merveilleuses, mais elles n'étaient pas en général de pures fictions. Seulement, sur le simple canevas de la vérité, la main des poètes brodait toute une épopée composée de personnages merveilleux et d'évènements gigantesques. C'est la mine inépuisable et historique où la poésie du moyen-âge puise son aliment journalier, les ressources sur lesquelles travaille ardemment son imagination chimérique et infatigable. La vérité n'a-t-elle pas à souffrir de ce brillant concours de l'imagination ? La fable se marie-t-elle à la réalité pour l'orner de riches détails, sans l'altérer et la corrompre ? Ne pourrait-on pas assurer que la première, incessamment confondue avec la seconde, rend impossible la reconnaissance des faits véridiques ? Il n'est pourtant raisonnement plus en désaccord avec la poétique d'Aristote, car ici on serait assez embarrassé de vouloir prouver que « la poésie est en quelque sorte *plus vraie* que l'histoire. »

Le premier monument de cette littérature chevaleresque a pour titre : *Légende du voyage de Charlemagne* par un prétendu Turpin. Du moins, est-ce le nom d'un archevêque de Reims, qui fut lié avec Charlemagne et à qui l'on a gratuitement attribué cette chronique historico-fabuleuse ? Cette pièce est une des plus curieuses

qu'on puisse citer pour l'étude des usages et des croyances contemporaines. On y a amalgamé les évènements historiques et les inventions les plus naïves, les plus divertissantes sans goût et sans méthode. Ce serait ici qu'il conviendrait de parler si cela entrait dans notre programme des productions volumineuses et extraordinaires de la *Table Ronde* et des *Amadis,* qui montrent la propension si marquée de l'époque pour le genre héroïque. Je ne sais à quoi tint cette propension si ce n'est à la chevalerie. Le XI<sup>e</sup> siècle essuie un déluge de chansons de *gestes*. Ce mot gestes a quelque chose de hardi et d'expressif qui sied bien à ces légendes féeriques et capricieuses. Il sert de titre à la plupart des chroniques.

Voici une remarque qui vous surprendra et dont le caractère fondé contraste avec la tournure paradoxale. Il n'y a pas eu de siècle plus poétique que le XI<sup>e</sup> siècle. Jamais la versification n'a été plus en honneur et en vogue. Il semblait que la prose allât mourir dédaignée et que tous les Français fussent nés poètes. La théologie, la grammaire, l'histoire s'écrivirent en strophes et en vers. Vous jugez quels vers! et combien de veilles, de soucis, de recherches durent coûter l'assemblage des expressions et la construction des vers, sur un nombre de pieds égal. Il est à présumer que ces pléiades de professeurs, savants, conteurs, légendaires, politiques, assujettis à cette dure gymnastique de la pensée et du style, eussent taxé de folie ce critique *débonnaire* qui osa dire en parlant de la rime :

Au joug de la raison sans peine elle fléchit.

La rime, esclave rebelle, chimérique feu-follet, combinaison mathématique, instrument mélodieux, qui doit avoir la rectitude d'une figure de géométrie, et l'élégance et la richesse naturelle d'un travail d'imagination! Véritablement et plus je m'y arrête et plus je suis effrayé des tortures qu'elle dut imposer à ces intelligences savantes, laborieuses, mais trop indociles pour porter le joug de ce métier charmant et si difficile à apprendre, celui de poète.... Ce belliqueux acharnement à versifier se calma pour la raison bien simple que la fatigue eut bientôt raidi les doigts ineptes à pincer la lyre antique! Ce fut un travers dont on avait été bien long à reconnaître le ridicule et dont la plupart des anciens se défirent peu à peu.

Le champ s'éclaircit donc pour mieux laisser voir les vrais poètes. Qu'on me pardonne si cette assertion frise le badinage. Mais il est hors de contestation et je ne saurai déguiser que le nombre des versificateurs comptés par deux érudits très-honorables, MM. de Sainte-Palaye et Lefranc, s'élève à plus de deux cents en moins de deux siècles. Ce chiffre paraîtrait modeste à tous ceux qui ne jugent le passé que superficiellement ou d'après le temps où nous vivons qui est un temps exceptionnel. A l'heure qu'il est, un dénombrement des poètes en France amènerait un total vingt fois supérieur. Est-ce un symptôme de prospérité littéraire? Est-ce le symptôme d'une fièvre contagieuse? Est-ce une calamité? *That is the question.* Nous ne nous chargeons pas de la résoudre.... Mais pour le moyen-âge, ces deux cents rimeurs représentent, avouons-le, un magnifique résul-

tat poétique. Rarement nous aurions à en constater de pareils.

Bien que les velléités mythologiques ne soient pas absentes des récits des trouvères, elles y sont moins abondantes que dans ceux des troubadours. Les méridionaux se sont un peu plus rapprochés de l'antiquité; ils ont combiné savamment leurs propres inventions et les réminiscences classiques ; c'est d'ailleurs leur cachet tout oriental d'unir la perfection, la facture artistique des formes aux notions de la science. Autre est le caractère de nos trouvères. L'examen de leurs productions fait surtout ressortir—non pas l'élégance et les beautés de leur versification toujours plus rude, plus âpre, et qui ressemble à une ébauche plus originale que correcte—mais la vivacité et le talent de la narration, la bonhomie et la simplicité de l'esprit et la fécondité de l'imagination. C'est pourquoi nous sommes entraînés en les lisant par le charme d'un soin ingénieux qui ménage avec délicatesse notre attention, trompe l'ennui par les saillies d'esprit les plus inattendues et les plus incisives, et met à contribution avec beaucoup de finesse et une extrême légèreté les plus pittoresques détails.

La fécondité de leurs inspirations se décèle dans des poèmes ou romans historiques d'une longueur invraisemblable. Il s'en trouve qui contiennent 30 et 40,000 vers, un seul en contient 77,000. Le génie des trouvères est essentiellement conteur, leur candeur, leur naïveté, leur ignorance même nous touchent, nous intéressent. A les entendre raconter avec une crédulité scrupuleuse leurs merveilleuses légendes, on est disposé à partager

leur bonne foi et on craint que l'amère réalité ne vienne trop tôt dissiper l'illusion, l'heureux prestige. Outre les romans historiques ou de chevalerie, voici quelles étaient les principales formes de leurs poésies :

1° La *chanson*. Il faut en distinguer de deux sortes, les chansons *de gestes* et les chansons badines ou bouffonnes. Dans les premières s'exhale déjà le sentiment de la nationalité : il imprime au lyrisme guerrier des trouvères un accent patriotique plein de chaleur et d'expression dont les troubadours sont incapables. La palme en ce genre appartient à Thibaut IV, comte de Champagne. Il est bon de ne pas confondre ce Thibaut avec le troisième comte du même nom, son père, qui fut pleuré par Villehardouin. Thibaut IV n'est pas seulement un poète lyrique ; c'est un personnage historique de grande importance. Il avait d'abord encouragé et soutenu la ligue des seigneurs contre Blanche de Castille, mère de Louis IX, alors régente. Mais ayant conçu pour la Reine une violente passion, il déserta la coalition et continua, sous l'empire des insinuations et des ménagements de Blanche, à rester étranger à toute attaque contre le pouvoir. Dans les loisirs de ses différends avec la reine de Chypre, sa cousine, il composa des chansons où il y a d'admirables traits de lyrisme. Ces chansons, au nombre de 66, ont eu les honneurs d'une étude spéciale de M. Villemain. La vie de Thibaut fut très-active; par son mariage avec Blanche V, il devint roi de Navarre, prit part à la troisième croisade après laquelle il mourut, âgé de 51 ans, au sein de sa famille.

2° La *pastourelle*. Plusieurs de ces pièces se sont

transmises d'âge en âge jusqu'à nos jours et sont encore populaires dans certaines provinces du Nord. Ce sont, leur titre l'indique, des scènes de la vie agreste, des scènes d'amour qu'elles retracent. La désinvolture des poètes, trop libre, introduit souvent dans les descriptions une lasciveté dangereuse.

3° Les *jeux-partis*, dialogues dramatiques, sorte d'imitation des *tensons* provençaux, mais fort éloignés de leurs modèles.

4° Le *sirvente* ou *servantois*. Le poète satirique d'Outre-Loire n'a pas la franche hardiesse, la verve mordante, l'indignation et la chaleur des troubadours. Ce n'est pas qu'il y ait moins d'âcreté dans son esprit, moins d'amertume dans ses allusions. Il calcule, combine, assure sa vengeance. Au lieu de relancer avec passion et colère ses adversaires, il les persifle, leur suscite constamment de nouvelles tracasseries, déguise vis-à-vis eux sa haine concentrée; il est en un mot moins noble, moins pourfendeur, mais plus sournois, plus terrible parce qu'il est plus persévérant que le satirique provençal. Aussi les sirventes du Nord ont-ils la plupart un air facétieux et guindé, ils trahissent un ennemi hypocrite et cependant implacable.

5° Les *fabliaux* ou *novelles*. Ces productions fourmillent. Un esprit éminemment licencieux secondé par le plus mauvais goût a dicté ces compositions peu littéraires. En revanche, elles témoignent du mauvais emploi d'une imagination abondante et extraordinaire et d'une prodigieuse facilité.

Dans une littérature où les ouvrages ne se comptent

plus, il y a eu également place pour le bien et le mal, le beau, le médiocre et le mauvais. Si un choix judicieux était fait entre ces ouvrages, on pourrait en former un recueil sans contredit intéressant pour la curiosité publique et utile pour l'histoire. Cette publication se fonderait sur un avantage inappréciable, celui d'étudier le Moyen-Age d'après les monuments originaux. De cette manière, on mettrait un terme prochain à une foule de préventions ou de jugements erronés qui aujourd'hui encore, malgré les louables efforts tentés jusqu'ici par les gouvernements pour satisfaire à une grande lacune de l'enseignement supérieur, sont admis ou préconisés dans la classe lettrée. Des collecteurs qu'on ne saurait trop remercier ont déjà mis la main à l'œuvre ; c'est un exemple qui portera ses fruits, nous aimons à l'espérer.

Ce qu'il nous reste de supérieur et de réellement attachant dans la poésie des trouvères, nous porte à penser que sans la rudesse de leur idiôme qui était pour eux une cruelle entrave, ces poètes du Nord auraient égalé sinon dépassé les troubadours. Peut-être n'avaient-ils pas la sensibilité, l'organisation essentiellement artistique des Méridionaux ? Mais s'ils n'étaient pas nés pour la *gaye science*, si leurs chants n'étaient pas aussi naturellement expressifs, il est indubitable que leur goût pour les choses de l'histoire avait reçu un développement unique au moyen-âge. Le fond dans les trouvères est meilleur que la forme ; ils sont les dépositaires de l'originalité, de la verve *gauloise* et de l'esprit français, encore à l'état d'embryon. Une ferme volonté et la plus

sérieuse affection pour le travail les animent. Quelquefois, le prouverais-je, le marteau fait jaillir de pures étincelles sur l'enclume poétique : Tenez, j'ouvre au hasard un roman historique : *Parthenopex de Blois*, d'un poète inconnu, et je savoure de suite cette suave et riante description du printemps :

Li solex se torne a serain
Et s'embeslit et soir et main (*matin*)
Li ciel est clers, li airs est purs....
La terre esmuet de mort à vie;
L'erbe verdoie et la fleur naist,
Vie et verdor toz bois revaist.
L'aloete chante d'amor
S'en estraine l'aube du jour
Li rossignoux dit sa raison
Et nuit et jor en sa saison
Cil nos semons d'aimer adès.

Voilà quelques vers d'une délicieuse couleur agreste et d'une coupe élégante. Les finales surtout en sont gracieuses et pleines de fraîcheur.

Une autre fois, un chevalier part pour la Croisade ; c'est Raoul de Couci, le neveu du trop fameux sire de Couci. Quitter inopinément son pays, s'éloigner surtout d'une jeune et belle dame dont son cœur est ravi, donnent à son esprit une teinte de tendre mélancolie. Il exhale ses regrets dans de naïves chansons d'amour : Écoutez avec quelle pureté, quel doux accent, quelle souriante candeur il chante la saison de la verdure et des fleurs :

Quant li rossignols jolis
Chante sur la flor d'esté
Que naist la rose et le lis
Et la rosée et vert pré;
Plains de bonne volonté
Chanterai com fins amis.

Ne me laissez pas suspendre sitôt le charme de cette mélodie et remarquez en passant l'attrayante variété de style de Raoul de Couci :

Quant li estés et la douce saisons
Fait foille et flors et les prés reverdir
Et le dols chans des menus oisillons
Fait à pluisors de joie sos venir
Las! chacun cante, et je plore et sospir,
Et si n'est pas droiture ne raisons;
Ains c'est adés tote m'entencions
Dame, de vos honorer et servir.

Hélas ! Raoul partit pour la Terre-Sainte et n'en revint pas ; la mort l'enleva à la fleur de l'âge, à 24 ans. La dame de Fayel, celle qui avait inspiré ses chansons, eut aussi sa dernière pensée : il lui envoya par son écuyer son cœur desséché et flétri, ce cœur dont les pulsations avaient compté leurs heures d'amour. Mais l'aventure eut des suites tragiques. Je ne rapporte pas ici cette horrible légende de la dame de Fayel. Qui sait si elle n'est pas controuvée ? Toutefois je consens à la résumer en deux mots. On raconte donc que le mari de la dame de Fayel ayant appris la témérité de Couci et soupçonnant que sa femme était coupable, lui fit manger le cœur de son prétendu chevalier..... Détournons les yeux de ce hideux festin.

Si je voulais prolonger les citations, je n'aurais qu'à prendre sans chercher dans les poésies de Thibaut de Champagne. « C'est, dit M. Villemain, le premier écrivain dont les vers puissent s'entendre et se lire.... » On peut en détacher des stances qui sembleraient appartenir à une époque plus avancée de notre langue :

J'aloie, l'autre ier errant,
Sans compaignon,
Sor mon palefroi, pensant
A faire une chançon,
Quand je oi, ne sai comment,
És un buisson,
La vois dou plus bel enfant
K'onques vist nul hom
Et n'estoit pas enfès si
N'eust quinze ans et demi;
Oncques nul rien ne vi
De si gente façon.

Dans les poètes historiques se rencontrent plusieurs versificateurs transcendants, tels que Robert Wace, auteur du roman du *Rou*, où il trace l'esquisse de sa vie :

Si l'on demande qui ceu dist
Qui ceste estoire en romans mist,
Je di et dirai que je sui
Waicce de l'isle de Gersuy
Elle est en mer vers occident
Aur fins de Normandie appent
En l'isle de Gersuy fu nez,
A Caen fu petis portez.

Outre le roman du *Rou*, quatre autres romans de Wace nous ont été conservés. Deux, ceux du *Rou* et du *Brut*, sont l'histoire des ducs de Normandie, de leur origine et de leurs conquêtes.

Chrestiens de Troyes domine les poètes du XII^e^ siècle, tant par la fécondité de son imagination que par la facture saillante, polie et variée de son style. Chrestiens, on le reconnait généralement, améliora la langue. Notons après lui, Huon de Villeneuve, Jehan de Flazy, Adenez-

le-Roi (le poète favori de Marie de Brabant) ; son *Aimery de Narbonne* est le plus long poète que nous ayons; j'y ai déjà fait allusion plus haut ; il contient 77,000 vers.

Quesnes de Béthune (1150) se fait remarquer par la simplicité, le naturel et le tour délié du style, sa verve piquante et l'intérêt historique de ses poésies. Il paraît que dans ce temps-là Paris tendait déjà à s'isoler des provinces et à centraliser le mouvement littéraire. Quesnes, ébloui des charmes de Marie de France, veuve de Henri I$^{er}$, comte de Champagne, lui offrit l'hommage de ses chants en échange de ses couleurs. Un jour, il fut admis à réciter ses vers devant Alix, veuve de Louis VII; mais excitée par la jalousie, celle-ci railla le trouvère artésien à propos de son langage provincial, de ses expressions vieillies et de ses pensées surannées. Quesnes, piqué au vif par cette injustice, résolut de se venger, et voici comment il le fit :

La roine ne fit pas que courtoise
Qui me reprist, elle et ses fiex li rois ;
Encoir ne soit ma parole françoise
Si là peut-on bien entendre en françois.
Ne ci ne sont bien appris ne courtois
Qui m'ont reprist, se j'ai dit mot d'Artois
*Car je ne fus pas norriz à Pontoise* (sic).

La réplique était virulente, mais elle peignait un homme de cœur et elle prouve que si Paris se moquait des provinces, l'Artois revendiquait des poètes qui pour n'être pas nés à Pontoise n'en étaient ni moins honorables, ni moins spirituels.

« Quesnes de Béthune, dit un écrivain érudit, est l'expression

la plus complète de son siècle ; fort pour soutenir les faibles, pieux jusque dans ses écarts, brave quand la voix de l'honneur l'appelle, hardi dans ses chants quand un roi manque à ses devoirs, discutant avec les plus habiles, preux-chevalier, en un mot, donnant son âme à Dieu et offrant son cœur aux belles (1). »

Nous avons déjà constaté le génie lyrique des trouvères. Indépendamment de Thibaut de Champagne et de Raoul de Couci, de célèbres talents pour l'époque se sont fait une réputation dans la chanson, tels que Maurice et Pierre de Craon, Eudefroi-le-Bastard, etc. Ce genre de poésie exige des inspirations plus élevées, de l'enthousiasme et de la distinction dans le style ; ce ne sont que des intelligences d'élites qui s'y appliquent.

La poésie des trouvères est donc redevable de son génie et d'une grande partie de sa gloire à la chevalerie. Nous considérons leurs romans historiques ou épopées héroïques comme leurs productions les plus extraordinaires, œuvres de patience, de travail opiniâtre, remplies d'inventions merveilleuses, enfantées par une fécondité d'imagination et écrites avec une facilité de style exceptionnelles.

(1) *Notice sur Quesnes de Béthune*, par M. le comte d'Héricourt, membre de l'Académie d'Arras.

# LIVRE IV.

# ANALYSE.

## CHAPITRE Ier.

### OEUVRES MINEURES DE DANTE.

#### I.

#### La Vie Nouvelle.

« Les noms sont la conséquence des choses,» selon la citation de Dante. C'est un aphorisme vrai, si l'on veut, jusqu'à un certain point. Le premier ouvrage d'imagination de Dante est appelé comme ci-dessus parce que cette désignation exprime que, le jour où il ressentit une mystique passion pour Béatrice, il entra réellement dans une vie nouvelle. Ce titre recèle donc un sens mystérieux. Il n'est rien de plus rationnel qu'un ouvrage rempli d'allégories et de métaphysique s'intitule de cette manière. Ce qui semblerait d'abord bizarre, c'est que la poésie s'employât aussi bien pour les vagues théories de l'amour platonique que pour les combinaisons abstraites de la science. Bien plus, elle se familiarisa, s'habitua au régime symbolique, aux subtilités et au style confus et souvent pédantesque de la philosophie scolastique : Ouvrez la *Vie Nouvelle* et le fait vous sera

prouvé. Tous ces sonnets et canzones sont dépourvus de chaleur ; ils ne sont pas animés du souffle d'une inspiration large ; l'auteur raffine sur les argumentations savantes de la métaphysique ; pour comble de malheur, il ressuscite l'amour de son tombeau mythologique, c'est un dieu profane qui se tient toujours à ses côtés, le guide, le soutient et le relève de l'abattement, en un mot c'est une providence attachée à son service. Jusqu'ici nous n'avons indiqué que des défauts inhérents à l'époque, mais nous sommes obligé de détourner notre critique des appréciations générales pour la reporter sur le caractère de la Vie Nouvelle.

Quel est ce caractère? Au point de vue de la composition il est triple, c'est-à-dire narratif, poétique et philosophique. Ceci demande quelques explications. Dante avait, du vivant de Béatrice, saisi assez fréquemment l'occasion de décrire les maintes circonstances de son amour idéal. Lorsqu'elle mourut, il rassembla les différents sonnets et canzones que son affection lui avait inspirés, en prenant toutefois soin d'en justifier la division au moyen de notes, de les lier entre eux par le récit de particularités inconnues et d'approfondir ses propres sentiments sous le rapport philosophique. L'unité était donc violée complètement pour ainsi dire dans ce travail tout personnel, unité de sujet, de genre et de matières. Partant, l'intérêt qu'il pouvait présenter en souffrit beaucoup. Je n'entreprendrai pas de l'analyser, en raison d'abord de son peu d'importance et de sa briéveté, et parce que tout le monde est à même de le lire, ce qui vaut mieux que le récit de toutes nos impres-

sions. Nous tenons cependant à remarquer quelques points de la fable qui est la base de la Vie Nouvelle. Dante commence par raconter la première entrevue qu'il eut avec Béatrice. Cette entrevue décida, on le sait, de toutes ses affections pendant le reste de sa vie. Or, dans le détail de cette entrevue, notre poète voulant préciser l'âge de Béatrice et le sien, le fait avec une rigoureuse application mathématique. Et s'il n'invoque pas le témoignage de Ptolémée, c'est qu'il connaît assez l'astrologie pour exprimer le résultat de ses calculs. Ainsi il dit en parlant de Béatrice : « Elle avait déjà assez vécu en ce monde pour que, dans cet espace de temps, le ciel étoilé se fût porté vers l'orient de la douzième partie d'un degré. » La dissertation tourne ensuite à la métaphysique ; il s'agit des *esprits* qui ont été frappés par l'amour, c'est *l'esprit de la vie, l'esprit animal, les esprits de la vue, l'esprit naturel* qui spontanément et sans qu'il soit possible d'assigner à cette émotion un ordre de succession ou de transmission positif, tremblent avec force, s'étonnent beaucoup, pleurent abondamment et s'entretiennent de l'effet extraordinaire produit sur leur nature respective par l'apparition de cette « ange de jeunesse. » On ne sera pas sans se rappeler que le petit Dante n'a que neuf ans, et c'est un raisonnement bien supérieur pour son âge. Voilà un enfant qui sent, qui pleure et qui analyse les mouvements de son cœur avec plus d'assurance qu'un philosophe !

Neuf années s'écoulent. Dante a franchi l'adolescence, il a gardé fidèlement le souvenir de Béatrice, lorsqu'un jour, en passant dans la rue, cette «très-noble personne»

lui fit une salutation qui le remplit de joie et lui procura pendant le sommeil une vision merveilleuse. C'était l'amour qui tenait dans ses bras, nue et enveloppée dans un drap couleur de sang, Béatrice, et qui la faisait repaître d'un cœur tout en feu et l'emmenait au ciel. On juge des angoisses de Dante. Il écrivit un sonnet exprès pour avoir l'explication de ce songe. De toutes les réponses qu'il reçut, celle de Guido Cavalcanti fut la plus satisfaisante. Toutefois le chagrin s'empare de lui, il devient faible et fluet en peu de temps. Une dame qu'il avait rencontrée à l'église lui sert à couvrir Béatrice contre tous les soupçons, mais elle ne tarde pas à quitter la ville. Autre sonnet sur ce sujet. « Veuillez seulement m'écouter, puis vous direz si je ne suis pas les clefs et la maison de toutes douleurs. » L'hyperbole peint une douleur navrante, mais cette teinte d'exagération est bien plus forte lorsqu'il exhale ses regrets de la perte d'une noble dame, amie de Béatrice. C'est la Mort que le poète apostrophe :

« Tu as arraché de dessus la terre la courtoisie, ce que l'on doit apprécier surtout dans une femme, la vertu accompagnée du charme de la jeunesse. Tu as détruit la *grâce amoureuse*.

» Je ne veux pas désigner davantage une Dame que ses vertus font reconnaître. Qui ne mérite pas le *salut éternel* ne doit pas espérer d'aller jamais en sa compagnie. »

Ici, le lecteur est initié aux détails des émotions vraiment étranges qui assaillissent le poète dès qu'il aperçoit Béatrice. Ces émotions, nous les connaissons en partie déjà. Elles sont partagées entre les esprits sensitifs de l'amour et de la vue. Nous glissons sur ces définitions analytiques dont la subtilité et les allures

prétentieuses et embrouillées ressortent de la scolastique elle-même. L'éloquence de l'amour n'a plus de bornes, il enhardit et invite notre poète à formuler ses vœux et à les transmettre à Béatrice. Il faut vous dire le motif de cette démarche : la Dame avait refusé sa courtoise salutation par suite de calomnies répandues sur le compte de son amant. La ballade à laquelle donna lieu cet incident est une des meilleures pièces de la *Vie Nouvelle*. Le ton en est léger, comme il sied à ce genre poétique, et les vers sont doués d'une certaine élégance qui répond bien à la délicatesse et au charme de la pensée. Mais c'est en vain que Dante voudrait échapper à l'empire qu'exerce sur ses esprits et ses sens la vue de Béatrice. Un jour il se trouve en sa présence, au milieu d'une foule de Dames, à qui l'un de ses amis l'a présenté; vous devinez son trouble. Il y a révolution dans tout son être, il pâlit, tremble soudain, les esprits de la vue sont détournés de leur usage ordinaire, les petits esprits se récrient, etc., etc.

« Tout ce qui se présente à mon esprit s'éteint et meurt au moment où je vous vois, ô mon précieux trésor! et quand je suis près de vous, j'entends l'amour qui me dit: « Fuis, si tu veux périr » (!)

« Le visage fait connaître la couleur du cœur, le visage qui semble annoncer la mort quand il cherche un appui, et lorsque, pendant la fougue de mes frissons, les murs semblent crier: meure! meure! (*sic*). »

Plus loin il enchérit encore sur ce bouleversement complet de ses facultés, en ajoutant que s'il regarde Béatrice il craint de tomber « *sans pouls et sans haleine* »... Certes, nous respectons trop scrupuleuse-

ment la passion idéale et le haut degré de sensibilité d'Alighieri pour oser railler ses saisissements réitérés. Que cette incurable affliction ait contre elle réunies l'invraisemblance et la bizarrerie, ce n'est pas douteux, mais encore qu'avons-nous à y objecter? Ce mal, Dante en est atteint, il veut bien condescendre jusqu'à le confesser; nous n'avons pas à absoudre ce qui n'est pas coupable.

Voici un évènement tragique : le père de Béatrice meurt et laisse sa fille dans la désolation et le deuil. Cette mort provoque dans Florence une douleur unanime. Où l'imagination et le goût poétique de Dante rencontreront-ils, pour s'y essayer, un sujet plus pathétique? Par quel autre moyen plus direct assurera-t-il à Béatrice l'affection qu'il n'a cessé de lui vouer? Eh bien! Désabusez-vous. Son attendrissement semble contraint, ses consolations ne sont celles ni d'un chrétien, ni d'un ami, ni d'un frère; « ce serait chose repréhensible que de nous consoler, » a-t-il d'ailleurs la précaution d'ajouter. Ce chant ne brille que par l'exagération.

Bientôt des rêves affreux causent à Dante les plus cruelles appréhensions. En proie à un violent délire, il se voit entouré de femmes horribles, ayant les cheveux épars, qui lui crient : *Tu mourras! tu es mort!*

« Je crus voir le soleil s'obscurcir à ce point que l'on voyait les étoiles si pâles que l'on eût dit qu'elles pleuraient les morts; les oiseaux frappés dans l'air tombaient; et au milieu du bruit causé par des tremblements de terre, tout épouvanté, je crus voir venir à moi un ami qui me dit: « *Ton* admirable Dame est » sortie de ce siècle! »

Quelques pages plus loin, c'est la justification des

formes et des imagès employées dans les diverses pièces de poésie qui précèdent. Si Dante y a introduit l'*amour* à titre de personnage, c'est que ce mode était usité par les anciens. Non seulement il l'a considéré comme intelligence, mais aussi comme homme. La philosophie cède la place en ce moment à la philologie. Il n'est pas contestable que les diseurs d'amour en langue vulgaire ne sont pas antérieurs à un siècle et demi. Puisque leur destination est de remplacer les poètes en latin, la justice ne veut-elle pas qu'ils soient admis aux mêmes priviléges ? Or, les poètes disposaient toujours de la latitude de créer dans leur imagination une substance, une forme quelconque à une intelligence isolée, de faire parler et mouvoir les objets inanimés ; Virgile, Lucain, Horace, Ovide reconnaissaient cette faculté si nécessaire à la poésie et l'exerçaient pleinement. Il n'y a donc aucune témérité de la part de Dante à marcher dans la route suivie par ces grands maîtres.

Le songe terrible du poète se réalise. La mort enlève Béatrice à la terre peu digne de la porter, cette fille des dieux ! Il est inutile de vous dire que les larmes de Dante coulèrent en abondance, et que ce fut la voix entrecoupée par les sanglots qu'il chanta cette douleur inconsolable. Il perdait avec Béatrice le principe et l'aliment de toutes ses affections, de ses joies et de ses craintes, de son espoir et de son bonheur... C'était sous le charme de ses attraits, pris d'un vertige poétique que son amour communiquait à son imagination, qu'il venait de déposer dans cette *Vie Nouvelle* l'expression suave et mélancolique des premiers chants qui aient bercé

ses rêves, fait tressaillir son jeune cœur et enchanté son sommeil en le semant de pures ou fantasques visions. Ce que je dis n'est pas d'invention, car la plupart des rencontres, allégories qui ont déterminé le sujet de tel sonnet ou de telle chanson, Dante ne les a aperçues que dans son esprit ou dans de longues insomnies que le désordre de ses facultés et de sa raison transformait en contemplations merveilleuses.

Est-ce donc à cause de cette énorme part de l'imagination qu'on a voulu classer la *Vie Nouvelle* au nombre des romans italiens, bien mieux, qu'on l'a appelée le type du roman? Mais alors de quel roman entend-on parler? En vérité, rien ne ressemble moins au roman historique ou aux poèmes de légendes du moyen-âge que ce recueil de pièces, d'additions, de notes, où la fable, l'intérêt et l'unité sont aussi absents que la fadeur des pensées, la raideur classique des dissertations scientifiques, la pédanterie y abondent? Nous n'oserions pas davantage rattacher la *Vie Nouvelle* au roman *bourgeois* du XV<sup>e</sup> et du XVI<sup>e</sup> siècle. Il n'y a rien de plus opposé à l'amour extatique et surnaturel de Dante que le sens commun et l'exquise bonhomie des héros bourgeois. Ce n'est pas tant pour l'invraisemblance que par respect et décence que nous ne rapprocherons pas l'œuvre juvénile du grand poète des prétentieuses et immenses productions philosophiques et sensualistes du roman moderne.

Sur quoi d'ailleurs reposerait ce jugement? Il n'y a pas de roman sans intrigue. Il faut qu'il y ait assemblage de personnages qui concourent directement ou non au

développement d'une action principale, ayant un but et même, nous osons dire, une portée morale. Or, il n'y a de personnage dans la *Vie Nouvelle* que l'auteur lui-même. Le *moi* y domine. Béatrice y figure, mais c'est tout ; on l'invoque, on loue sa vertu, on poétise sa beauté, son rôle est passif, elle ne parle pas, n'agit pas.

Seulement il y a cette affiliation qui est presque générale entre les œuvres dues à la même plume, sorties d'une même intelligence, qui n'a cessé d'étonner. Qu'y avait-il pourtant là d'étonnant? On s'est résolument forcé à croire que la *Vie Nouvelle* était une œuvre de génie, parce que la *Divine Comédie* en était une. Aveuglé de la sorte par une prodigieuse tendance à l'enthousiasme, on a illogiquement cherché le poète d'Ugolin et de Francesca dans les sonnets qui avaient été l'écho de ses inspirations poétiques naissantes. Réellement, quelque similitude existe ; on prévoit, on pressent le mieux; il y a dans cet ouvrage médiocre plusieurs pages de bon savoir, quelques strophes bien accentuées, sonores, musicales, mais point de génie. Il faudra beaucoup travailler pour atteindre à la perfection et aux beautés sublimes de Virgile et d'Homère ; mais dans toutes les professions, même dans celle de poète qui est certainement la plus noble, il y a l'apprentissage ; je voulais seulement dire que l'apprenti ne promettait pas un si habile ouvrier.

## II.

### De l'Éloquence Vulgaire.

Notre intention n'est pas de nous arrêter longtemps

sur chacune des œuvres mineures de Dante et encore moins de les analyser. Ce que nous désirons, c'est de consigner au fur et à mesure nos impressions sur leur caractère et leur valeur.

Il y a des écrivains très-érudits sans doute, mais partisans à l'excès de l'universalité de Dante qui ont été fort touchés d'un opuscule de philologie : *De l'Eloquence Vulgaire.* A les croire sur parole, on se figurerait que dans cet ouvrage Le Dante a remonté par les voies les plus sûres jusqu'aux sources réelles de la langue italienne, et que, parvenu là, il a supérieurement développé tous les éléments constitutifs de l'idiôme vulgaire, *illustre et aulique.* L'engoûment ne se serait-il borné qu'à cette énumération ronflante qu'il y aurait encore une exagération des plus manifestes. Mais la facilité des doctes appréciateurs a été plus loin. Elle a ajouté qu'un profond et général traité de poésie et d'éloquence en langue vulgaire complétait le traité du langage et en était l'indispensable corollaire. Or, il est bon qu'on sache que des quatre livres de *l'Eloquence Vulgaire,* deux nous sont inconnus. Maintenant, si l'on admet que l'éloquence, la poétique et la grammaire représentent trois choses distinctes, nous remarquerons que la deuxième partie de cet opuscule est bien plutôt un chapitre de syntaxe de versification bonne seulement pour les rimeurs du XIIIe siècle...

Toutefois, pour ne pas surprendre la religion de nos lecteurs, nous jetterons un coup-d'œil sur cette œuvre qu'on a eu, nous croyons, tort de contester à Dante. Son imagination, son habitude, son style sont reconnais-

sables dans chaque phrase. J'ose même dire que son allure y est plus dégagée que dans ses autres ouvrages en prose; il a déployé dans ce récit beaucoup d'ampleur et de richesse; les métaphores y abondent plus hardies que nobles, plus bizarres que poétiques. Le livre I[er] est divisé en deux sections : TEMPS PRIMITIFS ET TEMPS MODERNES, qui sont précédées par une définition synthétique de la langue vulgaire ou *naturelle* et de la langue grammaticale ou *conventionnelle*. C'est un sage parti de débuter ainsi. Nous ne trouvons rien de mieux que cette scission. Mais ce que nous nous expliquons très-difficilement, c'est la manière employée pour envisager la langue latine ou de *seconde* formation appelée par les Romains grammaire :

« Le plus noble des deux langages, c'est la langue vulgaire, soit parce qu'elle fut la première interprète du genre humain, soit parce qu'elle domine partout notre globe, quoiqu'elle se partage en syntaxe et en vocabulaires différents, soit enfin parce qu'elle nous est naturelle; l'autre (le latin) n'est qu'un langage artificiel, et nous voulons traiter de la plus noble.»

Il est incontesté que la langue latine ne fut pas la langue nationale de l'Italie, pas plus qu'elle n'a été celle des autres contrées soumises à la domination de Rome. Mais si c'est pour cette raison qu'on la dénomme une langue artificielle, on a devant soi la vigoureuse réprobation de la logique. Car il n'échappe à personne que les Romains ne la reçurent, ne la subirent de la part d'aucun peuple; que peuple jeune encore, au seuil de la carrière politique, isolé dans son action, ils la parlaient et l'écrivaient. Qu'était donc alors cet idiôme sinon vulgaire pour les Romains? Mais il établissait

une scission directe et permanente entre le Latium et le reste de l'Italie. Celle-ci avait sa langue vulgaire, non pas uniforme, mais dérivant d'un principe pour ainsi dire unique. La communauté de ce principe pourrait seule appuyer la version de Dante ; car rien n'autoriserait à affirmer que l'idiôme italien du XIII^e siècle fut le premier interprète du genre humain et celui de l'Italie en suivant la chaîne des temps jusqu'aux âges les plus reculés. Les orages politiques de toutes sortes qui la secouèrent pesèrent infailliblement sur un langage indéterminé dont l'usage n'était pas attesté par des monuments quelconques. C'est donc un éternel problème que celui-là, un océan que l'intelligence humaine ne parviendra jamais à sonder.

Toutefois Dante entreprend de débrouiller ce chaos des peuples et des langues. Nous ne l'accompagnerons pas dans cette immense exploration, et pour causes : c'est qu'avec toute l'érudition possible, on s'y égare, on chancelle ou l'on arrive à des déductions très-savantes mais évidemment fausses. Mais il n'y a pas de mal (au contraire), à vouloir combler cet abîme de doutes, et bien que notre précédent jugement ne le semble pas faire prévaloir, nous ne perdons pas un instant pour louer hautement l'assurance et la profondeur philosophique avec laquelle sont exposées et résolues les questions capitales du langage primitif, de la dissémination des races après le déluge, etc. — Il faut lire ces dissertations arides sur la linguistique et les comparer avec la *Vie Nouvelle* pour ne plus s'étonner qu'on ait proclamé leur auteur un écrivain universel. Il se

demande d'abord pourquoi parmi les êtres créés, l'homme seul se distingue par la faculté de la parole. C'est cette faculté qui constitue le signe de la communication sociale, l'expression des relations réciproques de tous les individus. Nous sommes lancés en pleine *Genèse* : voici le commencement du monde. Lequel d'Adam ou d'Ève a parlé le premier? Quel dialecte a-t-il employé? Est-ce qu'il a répondu à une interrogation de Dieu; les premiers mots sortis de sa bouche n'ont-ils pas été des remerciements au Créateur? La loi naturelle veut qu'Adam ait parlé avant Ève puisqu'il lui est antérieur. Le beau spectacle de l'Eden, le bien-être dont il jouissait ont dû élever son cœur vers le Dispensateur de toutes choses. Mais comment a-t-il manifesté sa reconnaissance? Dante établit « selon son jugement (sic) que les lèvres du premier être vivant articulèrent l'idiome hébreu. » Une chose m'a frappé dans cette conclusion : aucun texte, aucune citation des livres sacrés ne l'appuie, ne la motive. Il ne m'en coûte certes pas de croire à un avis qui me paraît rationnel et fondé sur les traditions; mais l'autorité personnelle d'une assertion quelconque ne vaut pas un fait, une preuve. Jusqu'ici l'unité de langage subsiste; elle est détruite à l'époque où les hommes conçoivent le projet dérisoire de faire toucher au sommet de la tour de Babel les voûtes des cieux. C'est là le nœud des temps primitifs et des temps modernes. Aussitôt que la division a surgi, Dante partage l'univers entre trois langues. La troisième, le latin, se subdivise en trois branches dénommées par les affirmations : *oïl, oc* et *si*. Passons outre cette subdivision.

Mais les temps anciens se dénouent trop brusquement. Essayez donc un peu de prouver qu'après Babel l'éparpillement des races engendra seulement trois langues. Dans un moment de pareille confusion, n'y a-t-il pas lieu de rejeter comme extrêmement invraisemblable cette distinction absolue et régulière de langages? Evidemment, oui. Il n'y aurait rien de mieux que cette classification... si elle ne manquait pas d'exactitude. Il n'est question ni des peuples de l'Asie et de l'Afrique qui s'exprimaient en des dialectes différents, ni particulièrement du grec, ni... Ce travail de linguistique, dont l'ordonnancement brille par sa clarté et sa précision mathématique présente donc d'importantes lacunes et ne repose sur aucun fondement historique. Si je l'osais, j'entrerais même plus avant dans ce sujet pour confirmer cette opinion. Ainsi les langues vulgaires d'*oc*, d'*oil* et de *si* dérivent d'un même principe, sont les rameaux d'un seul arbre : le latin. Nous devrons donc nous contenter de cette énonciation vague. Mais ces idiômes vulgaires, quelle en est la provenance, l'origine? Se sont-ils formés des détritus du latin, et, corrompus, ont-ils méconnu le joug maternel? Faut-il s'abuser à ce point de supposer que dans les pays où l'influence Romaine était toute puissante, on ne possédait pas de jargon local, originel? On n'était pas plus muet là qu'ailleurs... et les populations, elles aussi, avaient un signe de communication sociale. Voilà ce que Dante a omis d'expliquer et pourquoi son traité de linguistique n'est que d'une valeur médiocre sous tous les rapports. Philosophiquement, il pourra cependant être examiné avec profit. Nous

n'avons considéré que la section première. La seconde « Temps Modernes, » renferme des notes sommaires sur les quatorze dialectes usités dans l'Italie au XIIIe siècle? De leur fusion résulterait la langue italienne, « illustre, cardinale, aulique, seigneuriale et vulgaire. » Ici nous nous découvrirons devant le poète qui tenta et réalisa dans une œuvre gigantesque cette fusion désormais stable et qui jeta les bases de l'idiôme harmonieux, sonore et poétique de la Péninsule. C'était donc là une entreprise méditée depuis longtemps par Dante et nous savons qu'il l'a menée à bonne fin.

Dans le deuxième livre, Dante expose les principes de la poésie vulgaire. Selon lui, ils se réduisent à trois termes : la conservation ou le salut de l'âme et du corps, le *souverain* plaisir ou l'amour, la vertu ou la sagesse. On se rend facilement compte des différends soulevés dans la critique par l'intronisation de ces principes de poétique. M. Delécluze a désapprouvé avec beaucoup de tact et de sévérité une combinaison qui assignait à l'inspiration de pareils mobiles. Bien que reconnaissant la sagacité du traducteur de la *Vie Nouvelle*, M. S. Rhéal combat trop chaleureusement et sans motifs très-plausibles des conclusions un peu absolues. Une vieille maxime pratique dit que le milieu du chemin est toujours le plus sûr, et sans blâmer M. Rhéal, nous nous éloignerons assez de son opinion pour ne pas être à une trop grande distance de son compétiteur. Avant tout, la méthode de Dante qui dissimule d'embrasser la généralité est à peu près personnelle. C'est du cachet de sa poésie rationnelle, savante, altière et métaphysique que

le livre de l'Eloquence Vulgaire est scellé, qu'on ne s'y méprenne pas. Or, malgré la saisissante réalité des formes poétiques de Dante, on n'ignore pas que la poésie ne dépend qu'accidentellement des calculs de la raison, qu'elle est souvent entravée au contraire par son calme, son exactitude, sa précision accablante, son despotisme inflexible. Il faudrait donc néanmoins renfermer dans les instructions positives d'une stricte logique les inspirations de la poésie ; mais ce système n'existera jamais qu'en rêve. Pour nous, loin d'admettre l'exclusivisme de cette trilogie de préceptes, nous sommes convaincu que du moment où l'on forgera ces fers à la poésie, où l'on imposera à ce cheval fougueux un frein rigoureux et humiliant, il n'y aura plus de vrais poètes possédant le génie de l'inspiration, le feu sacré, mais des rimeurs froids, particuliers, stoïques, des limeurs de vers !

Dante nous entretient ensuite des principaux modes poétiques et des différents ordres de style. Il soutient que la canzone est le genre le plus élevé, que peu d'écrivains sont aptes à l'employer. Il distingue trois ordres de style : tragique, comique et élégiaque. On peut s'assurer qu'il connaissait assez Horace pour renouveler les recommandations de l'*Art poétique*.

## CHAPITRE II.

### LA DIVINE COMÉDIE.

Ce serait la preuve d'un grand orgueil [illegible]ts ridicules que d'oser essayer l'analyse

sublime conception. Nous l'avouons donc bien humblement et en toute sincérité : le respect plein d'admiration que nous inspire le génie de Dante nous commande de ne pas trahir ou profaner les beautés poétiques de cette œuvre où il s'est révélé tout entier. C'est qu'évidemment l'esquisser dans une prose indigne ou misérable effraiera tous les appréciateurs. Mais en laissant de côté les scrupules, ne pensera-t-on pas avec nous qu'il y aurait de la difficulté à parcourir ce noble poème sans être tenté de commenter les idées profondes, les rapprochements, les images et les strophes de magnifique poésie dont tous les chants sont ornés ? Ce commentaire demanderait un fort volume, et bien que le but en serait excellent il ne suppléerait pas encore à la lecture de l'ouvrage annoté et expliqué. Qu'on ne s'attende donc pas de notre part à un minutieux compte-rendu, à un croquis même, mais seulement à un aperçu rétrospectif sans prétention.

## I.

### L'Enfer.

Dante se suppose au milieu du voyage de sa vie, marchant dans l'obscurité comme un homme qui est dominé par les passions et les vices. Il figure ces derniers sous les traits de quelques bêtes fauves, et peut-être n'échapperait-il pas à leur férocité sans l'arrivée de celui qui par son long silence semblait devenu muet. C'est Virgile.

« Es-tu donc, lui dis-je, en m'inclinant et la rougeur au front, es-tu ce Virgile, cette source féconde qui répand les flots har-

monieux d'un si beau langage? O lumière et gloire de toute poésie, accueille-moi en récompense du zèle assidu et du grand amour qui m'ont fait rechercher ton poème. Tu es mon maître et mon modèle ; c'est toi qui m'a enseigné cet art de bien dire dont je me suis fait honneur. Vois-tu cette bête qui me met en fuite? O sage illustre, protège-moi contre elle, car elle me fait trembler les veines et battre les artères (1). »

Vous voyez que le poète dès le début a besoin de s'appuyer sur le doux cygne de Mantoue qui l'a nourri de son génie et qui a fécondé le germe de ses viriles inspirations. Il reconnaîtra avec une tendre piété que l'*Énéide* a été le champ de ses prédilections et de ses études, il appellera Virgile « mon père, » et sera récompensé par les meilleurs et les plus encourageantes paroles de ce témoignage de gratitude et d'affection. Et que craindrait-il d'ailleurs en la compagnie d'un envoyé céleste? Comme Virgile était encore parmi les âmes « en suspens, » une dame fort belle descendit jusqu'à lui des splendeurs où elle célèbre éternellement la bonté et la gloire de Dieu. Son ami, d'après ce qui lui a été rapporté, s'est égaré dans le chemin. Elle sollicite donc Virgile de se rendre près de lui et de le retirer du danger. « JE SUIS BÉATRICE, dit-elle, moi, celle qui te dis d'aller... c'est l'amour qui m'amène et me fait parler... »

Nous applaudissons à la simplicité naturelle et à la vraisemblance de cette exposition. Les bases du sujet sont posées par cette explication donnée par Virgile à Dante. Il s'offre d'être son guide dans la visite du royaume de l'éternité. Et ce ne sera pas là de pure fan-

(1) L'*Enfer*, chant Ier. — Traduction de M. Mesnard, 1854.

taisie; non. A toutes choses il doit y avoir un motif équitable et rationnel. Certes, il n'y a pas de spectacle plus édifiant et propice à la conversion des pécheurs que celui des tourments ou du bonheur qui attendent les méchants ou les bons dans l'autre monde.

Jetons un coup-d'œil rapide sur les cercles qui partagent l'Enfer et les séries de supplices infligés aux damnés. Et d'abord, arrêtons notre attention sur ces beaux vers tant de fois cités qui sont inscrits sur la porte de l'Enfer — dont la cadence sonore et monotone frappe l'oreille et nous saisit de recueillement :

« Par moi l'on entre dans la cité des douleurs; par moi, dans la plainte éternelle; par moi. au milieu des races perdues. La justice inspira mon sublime fondateur; je suis l'œuvre de la divine volonté, de la souveraine sagesse et du premier amour. Avant moi rien n'était, sinon ce qui est éternel, et moi aussi je dure éternellement. *Laissez toute espérance* vous qui entrez (1). »

Dante et Virgile pénètrent parmi les « races plaintives » et ils sont épouvantés par un tumulte de voix stridentes et de sanglots; ce sont là les âmes qui vécurent sans mériter le mépris et sans mériter la louange, c'est-à-dire les égoïstes. Elles venaient en longues files et leur supplice était d'être sans cesse aiguillonnées par des mouches et des guêpes. Non loin et par une heureuse réminiscence antique coule le fleuve de l'Achéron que sillonne l'esquif du vieux Caron. Dès qu'il eut reconnu le pèlerin vivant, il lui cria avec colère de s'éloigner, mais une parole sage de Virgile calma le regard irrité du démon aux yeux de braise. Impatient, il harce-

(1) L'*Enfer*, chant 3me. — Traduction Mesnard.

lait sans cesse les pervers qui attendaient d'être transportés d'une rive à l'autre, il frappait les plus lents de sa rame, accompagnant ces durs traitements de grincements de dents. Au premier cercle, sont les âmes en suspens, compagnes de Virgile, que l'eau du baptême n'a pas purifiées. Elles sont dévorées d'un insatiable désir de jouir de la vue de Dieu ; aussi font-elles trembler l'air de leurs soupirs. Dante voit venir vers lui et son guide quatre ombres vénérables : ce sont celles d'Homère, d'Horace, d'Ovide et de Lucain. Puis il vit d'autres personnages de l'antiquité, illustres par leurs malheurs de famille ou leurs actions politiques, et encore, « *le maître de ceux qui savent* » entouré de toute la famille des philosophes ; c'est Aristote. Auprès de lui sont Socrate et Platon, Démocrite, Anaxagore, Thalès, Empédocle, etc., etc. Toute l'érudition de Dante est mise en étalage et successivement il décerne à chacun la palme de justice.

Minos, l'horrible assesseur de la Divine Justice, trône au deuxième cercle. Devant lui, toutes les âmes viennent avouer leurs crimes, et lui, pour marquer leur châtiment, se ceint de sa queue autant de fois qu'il veut indiquer des cercles inférieurs où elle doit être envoyée. Un vent infernal mugit dans ce lieu « *muet* de toute lumière, » et porte sur ses aîles, en les faisant tourbillonner constamment, les âmes coupables de luxure :

Et Dante, désireux de parler à deux âmes qui vont ensemble et que le vent emporte si légères :

« O âmes infortunées, m'écriai-je, si rien ne s'y oppose, approchez-vous et parlez-nous.

« Telles deux colombes attirées par le même désir volent d'une aîle ouverte et sûre au nid bien aimé, emportées dans l'air par le même élan ; ainsi les deux âmes, sortant de la foule où se cachait Didon, viennent à nous, à travers cet air sombre ; à ce point leur agréait notre appel affectueux :

Être gracieux et bon, dit l'une d'elles......

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« La terre où je suis née est voisine de la mer, au lieu même où se jette le Pô pour se reposer avec ses nombreux affluents. L'amour, dont s'éprend si vite un cœur tendre, enflamma celui que tu vois près de moi pour les beautés du corps que j'ai perdu (L'indigne coup qui me les ravit me navre encore !) L'amour, qui veut que nul ne soit aimé qu'il n'aime à son tour, m'attira si fort à ce charme, que rien, tu le vois, n'a pu m'en détacher. L'un et l'autre, l'amour nous conduisit à une même mort ; le séjour de Caïn le meurtrier, attend celui qui nous ôta la vie.

« Telles furent leurs paroles. Dès que j'eus entendu ces deux âmes plaintives, je baissai la tête et je la tins longtemps baissée ; à la fin le poète : à quoi penses-tu ? me dit-il. « Hélas ! lui répondis-je, que de douces pensées, que d'ardents désirs les ont entraînés, l'un et l'autre, à cette fin douloureuse ! » Et, me retournant vers eux, je leur dis : « Françoise, ton martyre m'arrache des larmes de tristesse et de pitié. Mais dis-moi, au temps des doux soupirs, à quel signe et comment l'amour vous laissat-il deviner le secret de vos cœurs ? » Et elle à moi : « Se rappeler, dans la misère, le bonheur d'autrefois, quelle douleur plus grande ? Demande-le à ton maître.

« Mais si tu as tant à cœur de connaître la première source de notre amour, je ferai comme celui qui pleure et qui parle en pleurant.

« Nous lisions un jour, lui et moi, par plaisir, comment l'amour vint au cœur de Lancelot. Nous étions seuls et sans défiance ; plus d'une fois, à cette lecture, nos yeux se rencontrèrent et la rougeur nous vint au visage ; mais ce fut un seul passage qui triompha de nous. Lorsque nous sûmes que le sourire de la bien-aimée avait été baisé par un amant si tendre, alors celui

qui de moi ne sera jamais séparé, tout tremblant me baisa la bouche. Le livre et celui qui l'écrivit fut pour nous un autre Galléhaut; et ce jour là nous ne lûmes pas davantage. (1) »

Dites qu'on n'a jamais, voire même Virgile ou Homère, raconté, poétisé avec un accent plus vrai de tristesse, avec autant de pureté, de charme un plus touchant épisode ! Rien ici ne dénote l'art ; le chant est simple, naturel ; l'emphase, l'effet ne gâte pas la douce impression que fait naître la réunion de ces deux âmes malheureuses enlacées l'une à l'autre pour toujours et qui, la première fois que leurs lèvres s'effleurèrent, se donnèrent le baiser du trépas. C'est bien ainsi que Dante montre qu'il connaît les fibres les plus secrètes du cœur humain et combien il sait le ménager, l'émouvoir avec délicatesse : aussi ne nous étonnons pas que sur les traces d'un si délicieux et si parfait modèle les poètes-artistes d'Italie aient à l'envi figuré, retouché, corrigé, reproduit à infiniment d'exemplaires cette pure et amoureuse légende de Francesca de Rimini ! Ovide n'est pas si tendre, Pétrarque n'est pas plus ingénieux et plus grâcieux, Virgile n'a pas de plus douce et suave mélancolie que le Dante dans cette élégie où le désespoir sans remède de Francesca semble alterner ou se confondre avec la félicité d'une association éternelle !

C'est au 3e cercle, sous la pluie froide, sale, mêlée de grêle et de neige, où la terre exhale une forte puanteur, que vivent les gourmands, exposés aux morsures de cette bête cruelle et monstrueuse à triple face et triple gueule, le chien Cerbère. Là se trouve le fameux Ciacco (pour-

(1) *L'Enfer,* chant ve, trad. Mesnard.

ceau), ainsi nommé par les Florentins pour sa gloutonnerie, et dans la bouche duquel Dante place des anathèmes et des injures à l'adresse de ses ennemis politiques. « *Pape Satan, pape Satan aleppe* » cria Plutus, le grand ennemi, le loup maudit, le dieu des avares, apercevant nos pèlerins à l'entrée de la quatrième cavité. C'est dans ce lieu, en effet, que sont renfermés les avares, roulant toujours avec leurs corps de lourds fardeaux et s'entrechoquant les membres à se briser les uns contre les autres. Il y a là beaucoup de gens tonsurés (sic). A l'extrémité de ce cercle se répand une eau boueuse et infecte qui se fige et croupit dans un marais appelé Styx. Le Styx sert d'abîme liquide à ceux qui ont été dominés par la colère et qui se déchirent avec les dents morceau par morceau, avec une rage frénétique, en gargouillant au fond de leur gorge une hymne lugubre. Dante et Virgile traversent ce lac dont l'eau bouillonne à la surface, et les voici près de la terre de Dité où s'élève une tour gigantesque. Le sommet de cette tour est couronné de flammes et tout-à-coup y parurent trois furies infernales, teintes de sang et couvertes de hideux reptiles, qui poussaient d'épouvantables cris en se déchirant réciproquement.

« Détourne-toi et prends garde à tenir tes yeux bien fermés, car si la Gorgone se montre et si ton regard vient à la rencontre, tout espoir de remonter là haut est perdu. »

« Ainsi parla le maître; et lui-même il me fit tourner le visage en arrière; et ne se fiant pas assez à mes mains, avec les siennes encore il me couvrit les yeux.

« O vous, qui avez l'entendement sain, soyez attentifs à la doctrine qui se cache sous ces vers mystérieux! » (1)

(1) *L'Enfer*, chant IXe, trad. Mesnard.

Mais les maudits s'opposent à ce qu'ils s'introduisent sur la terre de Dité ; et presqu'aussitôt descend du ciel un messager intrépide qui renouvelle le prodige des Hébreux sur la mer Rouge en traversant le marais du Styx à pied sec, et qui ouvre aux voyageurs la porte de Dité. De vastes campagnes s'offrirent à leurs yeux. Elles étaient littéralement couvertes de sépulcres dont les couvercles étaient levés et d'où s'échappaient des gémissements. Les flammes qui les entouraient consumaient à l'intérieur les malheureux damnés : ce sont les hérésiarques qui endurent ce supplice. Puis, il faut descendre par une roche escarpée dont le Minotaure, monstre dont Thésée délivra le monde, garde le sommet. Rencontre des centaures parmi lesquels se trouve Nessus, chargé par le chef Chiron de porter Dante sur sa croupe et de protéger les pèlerins contre toutes attaques des autres bandes. Le chemin côtoie une rivière de sang où sont plongés tous ceux qui, par la violence, ont blessé autrui. Là sont les tyrans qui ne vécurent que de rapines et d'assassinats, Denis, Alexandre de Thesalie, Pyrrhus d'Epire et encore.... A l'extrémité où la rivière n'est plus qu'un faible ruisseau, se montrait un grand bois au feuillage noirâtre. Les arbres en étaient chargés, envenimés de poison dans leur sève, et sur les branches se tenaient des harpies dégouttantes. Des clameurs lugubres et déchirantes s'élevaient et se correspondaient de toutes parts, mais sans que la présence d'aucun être visible ne dévoilât la source de cette confusion de gémissements. A presque tous les arbres quelques branches étaient brisées qui ruisselaient de sang, et leur tronc

parlait. Vous devinez déjà le sens de cette hideuse invention. Il s'agit des âmes perverses qui, ayant été jetées au hasard sur cette terre ensanglantée de l'Enfer, ont germé pour se transformer en arbres, et souffrent des piqûres de ces monstres au visage humain, les harpies.

Ensuite brûlent sous une pluie de feu éternelle les orgueilleux, et parmi eux le roi Capanée qui assiégea Thèbes avec les six autres rois; et après être descendu dans une cavité inférieure, le long des rives d'un fleuve, Dante et Virgile joignent une troupe d'âmes, et l'une d'elles, attirant Dante par la robe, s'écria : quelle merveille! Cette âme, nous vous l'avons déjà fait connaître, c'est Brunetto Latini. Le poète s'entretient avec lui des malheurs qui désolent la cité florentine, et dans ce tendre épanchement de deux cœurs s'affectionnant mutuellement, le maître prophétise sur le sort de son disciple et le patrone encore de ses conseils. Au septième cercle, sur un sable brûlant gisent les usuriers. « A » tous la souffrance leur sortait par les yeux; de leurs » mains convulsives ils se défendaient tantôt des flammes » tantôt des sables brûlants. Tels, pendant l'été, les » chiens se démènent de la griffe et des dents contre la » vermine dévorante : puces, taons et cousins. » C'est ici le lieu de remarquer quelle est parfois la vulgarité lascive des comparaisons de Dante. On voit par cet exemple que son génie, quelque transcendant qu'il fût, ne s'était pas librement affranchi de la grossièreté et de la bizarrerie de plusieurs époques du moyen-âge.

Et pour atteindre le septième cercle, il faut descendre

des pentes rapides. Aussi Virgile place-t-il Dante sur la croupe d'un animal monstrueux, afin qu'il évite les dangers de ces pentes ! Le bon guide prévient tous les obstacles, a recours à tous les ménagements, il a tous les soins d'un père pour alléger la fatigue d'Alighieri. Mais voici une fosse toute en pierre et de couleur de fer. On la nomme Malebolge, c'est-à-dire gouffre maudit. Là, encore des avares et des traîtres, soumis à différents supplices. Les uns sont flagellés par derrière par des démons cornus, d'autres sont plongés dans une fosse dont je veux taire le contenu. Boniface VIII et Nicolas III sont enfoncés dans une fosse, la tête à la place où devraient être les pieds, c'est-à-dire le corps renversé et entouré de flammes. Dante interpelle Boniface, qui reçoit dans ces supplices le juste châtiment de son insatiable soif d'or et d'argent. Et à ce propos il faut lire l'admonestation sévère et les durs reproches que l'éloquent Gibelin adresse à l'ennemi de Philippe-le-Bel. Il n'y a guère de morceau d'une plus acerbe critique, d'une plus rude véhémence, d'une plus foudroyante énergie. Ce ne sont pas seulement l'expression d'antipathies personnelles ou des représailles inspirées par l'esprit de parti, c'est bien autrement grave et terrible, c'est avec un élément bien plus sûr et inviolable, avec le texte sacré que Dante écrase et confond le martyr d'Anagni.

Nous allons toucher au sublime horrible du Dante, aux tableaux que son pinceau a animés de la plus affreuse réalité, qui soulèvent le cœur de dégoût. On s'est récrié contre cet excès qui n'est pas le fait d'un esprit excessivement pur et séducteur ; on a protesté contre ces

soi-disant débauches de peintures dont la saleté répugnerait. Nous abandonnons à qui les ressent ces scrupules, et nous osons dire qu'il faut avoir bien de la puissance d'imagination, beaucoup de virilité dans l'entendement, une extrême habileté artistique pour produire de pareils effets. Car enfin n'y a-t-il pas une pensée mère dans cet ouvrage poétique qui consiste à nous éloigner du mal par le spectacle effrayant des peines qu'il nous attire? Dès lors remplir les âmes d'épouvante à la vue de ces spectacles, n'est-ce pas avoir déjà atteint en partie le but? Ainsi des damnés vont, marchant à la file comme les fidèles dans une procession, mais ayant la face tournée vers les reins et versant continuellement des larmes sur leur sort. Voici un gouffre plein de poix bouillante. C'est Malebranche, le démon noir, à l'aspect féroce, qui précipite au fond du gouffre chaque maudit dont le corps est aussitôt déchiré en lambeaux par cent crocs de diables.

Puis, viennent les hypocrites condamnés à porter sans fin ni merci des habits de plomb sous lesquels craquent leurs os débiles. Et nous ouvrons le 24e chant qui commence ainsi et se répète à notre oreille comme un écho de la poésie Virgilienne :

« A cette époque de l'année en sa première fleur, où le soleil baigne sa chevelure dans le Verseau, quand les nuits commencent à moins prendre sur les jours, la bruine gelée sur la prairie rappelle, avec des traits qui s'effacent vite, la blanche image de sa sœur ; le villageois en pleine misère se lève, et voyant d'un coup d'œil la campagne blanchissante, il fait un geste de désespoir. Rentré chez lui, il va et vient, se lamentant comme un homme sans ressources qui ne sait plus que devenir. Mais bien-

tôt il sort de nouveau, et se reprend à l'espérance, voyant qu'en si peu de temps la nature a changé d'aspect. Alors il saisit sa houlette et chasse son troupeau vers le pâturage. (1) »

A la cavité suivante, une quantité énorme de serpents et de hideux reptiles enlacent dans leurs nœuds ou font souffrir de leurs piqures venimeuses des ombres nues qui paraissent endurer d'atroces douleurs. Un damné mordu aux jambes par un serpent se transforme peu à peu et devient semblable à l'animal à ce point qu'il n'est plus possible de reconnaître la forme humaine. D'autres esprits sont changés en flammes et dévorés par un feu intense ; à la neuvième fosse Dante rencontre les schismatiques, et en leur compagnie Mahomet dont le poète dit, sacrifiant de nouveau le goût à l'horreur et à la licence :

« Un tonneau dont le vin s'échappe par une douve brisée, représente à peine l'état où je vis un pécheur qui était fendu depuis le menton jusqu'au bas des reins. Ses entrailles pendaient entre ses jambes, le cœur était à nu, de même que le triste sac où s'achève la digestion. Pendant que j'avais les yeux attentivement fixés sur lui, il me regarda, et de ses mains entr'ouvrant la poitrine, il me dit : Vois comme on peut se déchirer ! vois en quel état est Mahomet !....... »

On me pardonnera de faire un choix de si déplorables citations, mais pour notre malheur, le critique se doit surtout à l'impartialité ; il faut qu'il signale tout, et plus particulièrement les défauts, quand ces défauts sont beaucoup plus rares que les qualités. Vous souvient-il, lecteur, de Bertram de Born, cet impitoyable guerrier-troubadour, ce lion altéré de la soif du combat ? L'enfer

(1) *L'Enfer*, chant XXIV^e^, trad. Mesnard.

est aujourd'hui son partage pour avoir si longtemps excité à la discorde et au meurtre. Son supplice est de tenir à la main sa tête qui lui sert de lanterne. Non loin de là, sont les faussaires, puis les femmes coupables et incestueuses, celles-ci sont rongées par la lèpre et se mordent en écaillant à vif leur peau séchée. Les faux monnayeurs et les fourbes sont enfermés, atteints d'hydropisie, dans un gouffre de feu, les membres tordus ou enfoncés jusqu'à mi-corps dans le précipice.

Là, sont enchaînés pour toujours les orgueilleux géants qui se rebellèrent avec une audacieuse impiété contre la puissance Divine : Ephialte, Briarée, Antée, Tytie et Typhée. Au-dessous de ces géants, Dante a placé les assassins. Jusqu'ici le feu a été le principal aliment de ses supplices. Mais, au contraire, jugez par cela de la variété de ses inventions ! les assassins sont plongés dans la glace, et le froid fait claquer leurs dents comme des becs de cigogne. C'est alors que Dante fait apparaître le comte Ugolin ; il ronge avec les dents, par derrière, le crâne de son bourreau, l'archevêque Ruggieri.

« Le pécheur (1) détournant la bouche de son horrible pâture, l'essuya aux cheveux de la tête dont il avait déjà rongé la nuque. Puis il commença en ces termes :

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

(1) Le comte Ugolin de Gherardeschi reçut l'assistance de l'archevêque de Ruggieri pour dépouiller son propre neveu, Nino di Gallura, du gouvernement de Pise, et s'en mettre en possession ; mais bientôt accusé par le même archevêque, de concert avec les Gualandi, Lafranchi et Sismondi, d'avoir livré les forteresses de la ville aux Florentins, il fut enfermé, lui et ses fils, dans une tour où on les laissa mourir de faim.

« Tu dois me connaître; je fus le comte Ugolin, celui-ci l'archevêque Ruggieri, et je vais te dire ce qui lui a valu un si terrible voisin.

» Je n'ai pas à t'apprendre que, victime de ses lâches desseins et trompé dans ma confiance, je tombai en son pouvoir, et qu'il me donna la mort. Mais à quel point cette mort fut atroce, tu ne peux le savoir; écoute, et tu verras comme il m'a traité.

» Déjà, par une étroite fente de cette prison que ma destinée a fait appeler la Tour de la Faim, et où tant d'autres auront encore à gémir, j'avais vu bien des lunes se succéder, quand je fis le rêve sinistre qui, pour moi, déchira le voile de l'avenir. Celui que voilà m'apparut, chassant en maître et seigneur un loup et ses louveteaux vers la montagne qui dérobe Lucques à la vue des Pisans. Le comte Gualandi, accompagné des Sismondi et des Lafranchi, courait en avant à la suite de chiennes maigres, agiles et bien dressées. Ils avaient peu couru, que déjà le loup et ses petits me parurent exténués, et je crus voir des dents aïgues s'enfoncer dans leurs flancs déchirés.

» Je m'éveillai avant qu'il fût jour, et j'entendis mes fils, étendus près de moi, qui se plaignaient dans leur sommeil et demandaient du pain.

» Que tu es cruel, toi, si déjà tu ne frémis pas en songeant à ce que mon cœur pressentait, et si tu ne pleures pas, de quoi donc sais-tu pleurer?

» Déjà ils étaient éveillés et l'heure s'approchait où, d'habitude, on apportait la nourriture; à chacun de nous le même songe fit venir un doute, et j'entendis que l'on murait en bas la porte de l'horrible prison! Alors je regardai mes fils en face, sans dire un mot. Je ne pleurais pas, comme si à force de douleur, je fusse devenu de pierre; ils pleuraient, eux! mon petit Anselme dit: « Comme tu nous regardes, père! qu'as-tu? » Et pourtant encore je ne pleurai pas, et je ne répondis rien, ni de tout le jour ni de toute la nuit, jusqu'à ce qu'un autre soleil se levât sur le monde.

» Lorsqu'un peu de lumière eût pénétré dans la prison douloureuse et que je pus, sur leurs quatre visages, reconnaître la pro-

pre expression du mien, dans l'excès de ma douleur, je mordis mes deux mains. Eux, pensant que c'était par besoin de manger, ils se levèrent aussitôt et me dirent : « Père, nous souffririons bien moins si, te nourrissant de nous, ta faim nous dépouillait de ces misérables chairs dont tu nous a revêtus. »

» Alors, je me contins pour ne pas les rendre plus tristes. Ce jour et le jour d'après nous restâmes muets. O terre sans pitié, tu ne t'es pas ouverte !

» Quand nous fûmes au quatrième jour, Gaddo tomba étendu à mes pieds, en disant : « O mon père, ne viens-tu pas à mon aide, » et il expira ! Et, tout comme tu me vois ici, je vis tomber les trois autres, un à un, entre la cinquième et la sixième journée.

» Et moi, n'y voyant plus, je me traînai de l'un à l'autre, les cherchant à tâtons ; et je les appelai trois jours durant après qu'ils furent morts. Après quoi la faim fut plus forte que la douleur (1). »

Quelle horrible histoire que celle-là, et comme le récit de Dante éveille en nous le sentiment de la terreur et de la pitié à la fois. Il n'y a pas un vers, un mouvement qui n'ait la même mesure, qui n'augmente graduellement notre profonde impression, sans forcer en aucune manière les ressorts délicats de notre sensibilité naturelle. La versification a plus de consistance et plus d'expression parce qu'elle accuse plus de sobriété, d'unité de pensée et de travail. Tous les sentiments qui traversent le cœur paternel du comte Ugolin, toutes ses appréhensions, son désespoir, les plaintes mortelles de ses malheureux enfants, les tortures de la faim, la foi du sang qui crie vengeance, sont admirablement dépeints dans ces strophes, sublimes d'énergie, de pathétique, de

(1) L'*Enfer*, chant XXXIII[e], traduction Mesnard.

sensibilité. Voilà bien le digne pendant de Francesca de Rimini ; malgré la dissemblance des deux scènes on reconnaîtra à leur noble facture, le même pinceau hardi qui les traduisit et leur donna la couleur, l'expression et la vie. L'Enfer se termine par une sombre image dans laquelle se manifeste le génie politique-monarchique de Dante, par le châtiment qui pèse sur l'ange rebelle à Dieu, Lucifer, Judas qui livra le Christ à ses bourreaux, Brutus et Cassius, les régicides. Ah ! c'est bien avec raison que M. Villemain appelle Alighieri, le grand justicier du XIIIe siècle. On pourrait ajouter, sans moins de raison, le justicier de tous les siècles passés sans exception !

II.

Le Purgatoire.

Le Purgatoire, c'est bien un lieu d'expiation, mais là le coupable est nourri de l'espoir d'un bien suprême, celui d'être heureux dans le sein de Dieu. Aussi la poésie Dantesque va-t-elle se ressentir de cette transition de l'éternelle douleur aux peines temporaires et expiatoires ? Il s'en dégagera une inspiration plus tendre, plus pure, et une douce et pénétrante harmonie, jusqu'alors inconnue, s'exhalera de tous les vers. C'est qu'à mesure qu'il s'élève, le poète non-seulement se rapproche des sphères célestes et des bienheureux, son cœur aussi se gonfle d'espoir, des émotions de l'attente qui le bercent de l'image chérie de Béatrice. Et que voudrions-nous de plus pour verser dans son âme le baume de la consolation et tous les parfums du bonheur

et de la contemplation idéale? Doucement livré à ses pieuses extases, à ses ravissements d'amour, il laissera s'épancher dans ses chants, se refléter dans le beau miroir de sa vision, toute l'inexprimable tendresse et la touchante mélancolie dont il est rempli.

Caton d'Utique garde l'avenue qui conduit à la montagne du Purgatoire et recommande à Virgile de laver le visage de son compagnon et de ceindre son corps d'un jonc souple et uni. Ces actes sont des symboles de purification. Les pèlerins se trouvaient au milieu d'une plage immense, quand une barque leur apparut, qui fendait l'eau avec la rapidité de l'éclair et qui était conduite par un nautonnier céleste. De cette barque descendirent une foule d'esprits; ils chantaient des versets de psaume : parmi eux, Dante revoit son ami, le célèbre musicien Casella, et cette rencontre donne lieu à des marques réciproques de joie fraternelle. Pendant que celui-ci, par ses chants, rappelait à Dante le bonheur passé et que toute la troupe des âmes formait le cercle autour de lui, la voix du noble vieillard s'éleva pour leur reprocher leur lenteur à courir vers le but désiré, c'est-à-dire la montagne du Purgatoire :

« Attentifs et comme suspendus à ses doux accents, nous allions, et voilà que le vénérable vieillard : qu'est-ce à dire, s'écria-t-il, esprits paresseux? Pourquoi tant de négligence et de retard? Courez à la montagne et jetez-y cette dépouille qui ne permet pas que Dieu se manifeste à vous.

» Rassemblées autour de la pâture, on voit une troupe de palambes se jeter sur le blé et sur l'ivraie, oubliant toutes leur orgueilleux roucoulement; mais que soudain une chose apparaisse, qui les effraie, assaillies par un souci plus grand, elles quittent aussitôt leur butin.

» Ainsi je vis cette foule de nouveaux arrivants s'éloigner du chanteur et se précipiter vers la montagne.... »

En proie à la crainte, le poète revint tout près de son guide qui lui découvre que la vertu divine tout en dépouillant les corps de leur forme réelle, palpable, de sorte qu'ils sont pour ainsi dire opaques, les rend en tous points sensibles à toutes les souffrances de la chaire. La montagne qui mène au Purgatoire est rude et escarpée, et pour la gravir plus brièvement et par les meilleurs chemins, les voyageurs interrogent des troupes d'âmes. L'une de ces dernières n'est autre que Mainfroy, roi de la Pouille et de Sicile, qui exprime le désir d'être remémoré à sa fille Constance, car, ajoute-t-il, consacrant un des grands principes du dogme chrétien, « ici-bas on avance beaucoup par les prières de là-bas. » Les versants de la montagne sont sillonnés de troupes de patients, soit condamnées à rester dans une immobilité complète pendant autant d'années qu'elles en ont passé sur la terre, soit légères comme une nuée d'oiseaux et courant par les sentiers en chantant le *Miserere*. Au chant 6$^{e}$, Dante rencontre Pierre de la Brosse, et à ce sujet il dit :

« Que son accusatrice, la princesse de Brabant, pourvoit à son salut, pendant qu'elle est sur terre, pour n'être pas un jour confondue dans le troupeau lamentable. »

Pourquoi donc cette brusque sortie de Dante contre une princesse éminemment vertueuse et chrétienne à propos d'un misérable dont la justice royale délivra la France par la potence ? Il est bon que nous résumions ici en quelques mots ce que c'était que Pierre de la Brosse afin qu'on juge s'il méritait cet honneur, de Dante.

La Brosse était un tourangeau ; au temps de St. Louis, on ne lui connaissait qu'une charge, celle de barbier du roi. Mais il avait beaucoup d'astuce... pour faire le mal ; parvenu, il voulut affecter de grands airs, une bonne mine et mettre sous le talon les seigneurs de la cour. C'était un jeu auquel il pouvait perdre sa tête ; tout, au contraire, réussit à cet audacieux : Louis IX étant mort, il s'installa, près de Philippe III, dans ses conseils, en petit maître ; il devint chambellan, conseiller, une ombre, un embryon de Richelieu. Vous m'avouerez qu'il avait une part magnifique. Le démon du mal continua à le travailler ; il se promit, non content de sa haute position, d'être un jour l'amant de la reine, alors Marie de Brabant, seconde femme de Philippe III. Il paraît qu'il l'aurait un jour rencontrée au bois de Vincennes, et se serait jetée à ses pieds, mais Marie n'aurait répondu à cette tentative criminelle que par de durs mépris.... Cette défaite emplit de rage le cœur du tourangeau. Presqu'en même temps circule un bruit sinistre. Louis, dit-on, le fils du roi et d'Isabelle de Bavière, est gravement malade. Au bout de trois jours il meurt. La science déclare qu'il a été empoisonné. Empoisonné, par qui ? Par quelque jaloux, par quelque membre de la famille royale ; oui, s'écrie-t-on, par la reine, par Marie de Brabant. Le coup venait de la Brosse. C'était sa vengeance. On enferma l'accusée ; on la soumit à des traitements rigoureux ; Philippe III ne se contenait plus et refusait de la voir. Pour l'instruction du procès, on réclama le secours de la sorcellerie. L'abbé de St. Denis et l'évêque d'Evreux, sur les instances des seigneurs,

partirent pour aller consulter une béguine flamande, vieille femme invoquée dans l'affaire. Sans nommer le coupable, elle affirma que Marie était innocente. De graves soupçons planèrent alors sur la Brosse, qui semblèrent se confirmer. On le dénonça à Philippe comme ayant voulu séduire la reine. Tout accablait le favori. Il fut prouvé qu'il avait volé le Trésor ; que ses concussions remontaient au commencement de sa puissance. La Brosse fut pendu (1276).

Et voilà comment un poète, le Dante, allions-nous dire, écrit l'histoire! La maison de France lui était odieuse, et si l'on veut se reporter à notre étude biographique, on en concevra les raisons. Mais la postérité, dans ces questions, est aveugle sur vos personnalités ; elle a le droit de vous demander librement l'expression de la vérité et de vous condamner à votre tour, si vous ne la respectez pas !

Nous avons omis de parler à notre chapitre sur les troubadours d'un chant satirique sur la mort de Blacas, un guerrier, par l'italien Sordello, également auteur d'un ouvrage en langue provençale intitulé : *le Trésor des Trésors*. Ici même, sur la montagne du Purgatoire, Dante le retrouve. Né à Mantoue, il donne à Virgile l'accolade fraternelle. Puis, soudain, avec un accent de colère terrible, qui ferait croire à un rugissement du lion, le Dante s'écrie :

« O Italie, misérable esclave, rendez-vous de toutes les douleurs, navire sans pilote quand gronde la tempête, non plus comme jadis, dominatrice du monde, mais sale et prostituée, à cette heure, entre tous tes enfants la guerre est allumée ; ceux-là mêmes se dévorent entre eux qu'abrite le même mur, qu'en-

ferme le même fossé. Cherche au loin sur tes rivages, regarde ensuite en toi-même, malheureuse, et vois s'il est encore un lieu qu'habite la douce paix.

» Justinien te mit un frein, mais à quoi bon, si le cavalier n'est pas en selle! Il n'a fait ainsi qu'ajouter à ta honte. Que ne laisses-tu César s'asseoir à sa place, toi qui devrais être obéissante, race toujours sourde aux avertissements de Dieu!

» O Albert de Germanie, la cavale ne serait pas si rétive, si elle eût senti tes éperons au moment où la bride fut dans tes mains! Pourquoi l'avoir abandonnée à elle-même, sauvage et indomptée, au lieu de la monter et de l'affermir sur les arçons? Puisse tomber sur toi et les tiens, de ce ciel étoilé, une réprobation méritée, éclatante, inouïe, telle que ton successeur en soit épouvanté!

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

» Et ta Rome délaissée, viens la voir; écoute-là, veuve et désolée, criant la nuit, le jour : mon César, pourquoi m'abandonner? (1) »

Nous nous contentons de citer sans commentaire ce morceau d'éloquence, attendu que nous aurons à étudier bientôt le Dante politique, d'une manifère spéciale. Sordello dirige les pas des pèlerins vers l'un des versants de la montagne où ils distinguèrent dans une prairie émaillée de verdure et de fleurs, des rois et des princes en grand nombre : l'empereur Rodolphe, Philippe III, Henri de Navarre, Pierre III d'Aragon, Charles Ier, Henri d'Angleterre, etc. Par esprit de dénigrement pour la France, Dante flatte l'anglais, il a produit de meilleurs rejetons. C'est là sans nul doute ce qui représente un contraste consolant avec les vices et la corruption de notre pays. Ainsi que les âmes chantaient avec accord

(1) Le *Purgatoire*, chant VIe, trad. Mesnard.

l'hymme de saint Ambroise : *Te lucis ante*, deux anges descendirent du Ciel afin de les sauvegarder contre les téntations du serpent qui trompa Eve, la première femme. Le sommeil s'empare du poète, et pendant ce temps où Virgile veillait sur son fils, Lucie venue de là-Haut, le transporte jusqu'au rempart du royaume des expiations. Pour arriver à la porte du Purgatoire, il faut gravir trois marches qui symbolisent la confession, la contrition et la satisfaction, c'est-à-dire les trois phases successives du sacrement de pénitence. Un ange garde l'entrée ; après lui avoir baisé les pieds et avoir reçu sept fois sur le front l'empreinte de la lettre P, voici Dante et son conducteur au premier cercle du Purgatoire. Vous soupçonnez bien que ces sept lettres représentent ici les sept péchés capitaux dont le poète, encore souillé à ce moment, sera peu à peu et totalement purifié lorsqu'il parviendra au Paradis. Sur les côtés des sentiers escarpés, on ne voyait que bas-reliefs magnifiques et tableaux sculptés dont l'artistique perfection aurait couvert la nature de honte. Les troupes des âmes sujettes à l'orgueil et à la violence portent de lourds fardeaux et pour se consoler de leurs fatigues chantent en marchant un *Pater* au Seigneur. C'est une prière admirable et pleine de douceur, de piété filiale et d'espérance. Elle est écrite dans un style simple mais des plus naturels et des plus touchants.

De toutes parts, sur sa route, on intercède Dante d'invoquer pour les patients la clémence divine afin qu'elle abrège la durée de leur exil. Au deuxième degré, un ange efface du front de Dante une des lettres P, et il en

sera de même dans toutes les autres divisions qu'il parcourra. Après les orgueilleux, viennent les envieux qui ressemblent à des aveugles mendiants couchés l'un auprès de l'autre à la porte des églises et chantant des psaumes ou des litanies. Ici la politique interrompt la description des peines, et plusieurs familles illustres d'Italie comparaissent devant l'inflexible juge qui les loue ou les maudit. Je passe également sous silence les discussions théologiques entamées sur tel ou tel point du dogme ; qu'il me suffise de dire que ces dissertations sont nourries de la plus saine et la plus substantielle érudition, qu'elles sont également conformes à l'orthodoxie ; mais aussi qu'à part la valeur intrinsèque pour notre foi et notre dévotion de ce chrétien enseignement, ces digressions choquent sensiblement par leur monotonie et leurs apparences, leur caractère... peu poétiques. Nous nous réservons également de développer ailleurs les images brillantes et neuves par lesquelles Dante représente son système politique et en recommande l'excellence. Dans le troisième degré du Purgatoire sont renfermés les colériques et les paresseux ; allant par troupes et à la file en chantant avec le plus doux accord : *Beati misericordes*, *Agnus Dei*, *Beati pacifei*, etc. Deux femmes apparaissent tout à coup aux yeux de Dante, l'une, bègue, aux yeux louches, aux pieds tors, manchote et au teint hâve, créature hideuse dont aucun simulacre ne se trouve même pas dans son Enfer ; l'autre, belle et prompte à rendre la première confuse. Selon Lombardi, ce sont : le mensonge et la vérité. Rien n'est plus saisissant que ce contraste, et ne dénote mieux

l'habileté et l'imagination de celui de nos peintres symboliques qui, avec la plume, inventa, composa, peignit les plus suaves, les plus terribles, les plus bizarres tableaux. Au cinquième degré, les avares sont renversés la face contre terre dans une raideur et une immobilité complète. C'est la position du pape Adrien V que Dante apostrophe avec beaucoup de vivacité. Cette vengeance accomplie contre le patient, il se prosterne devant l'ancien pape. Mais celui-ci le relève, car, dit-il, je suis comme tous les hommes serviteur de la même puissance. Que deviennent donc les signes extérienrs de vénération accordés à la papauté ! Il y a néanmoins une différence à établir : nous sommes actuellement dans l'éternité, et là, selon saint Mathieu, tous sont égaux. Plus loin, Dante converse avec Hugues Capet qui lui apprend (l'excellente nouvelle ! ) qu'il est fils d'un boucher de Paris. Nous sommes persuadés que c'est une erreur manifeste. Les Capets n'en étaient sans doute que plus ridicules de prétendre surpasser Charlemagne en antiquité, mais cela n'a rien changé à l'état de leurs ancêtres et ne les a pas rendus, soit moralement, soit effectivement, plus bouchers que sa haine pour la maison de France n'a rendu impartial l'historien Dante. Nous renonçons d'ailleurs à nous ingérer dans la multitude de vengeances et d'allusions politiques dont l'Alighieri a embelli presque tous les chants d'amour et de prière du Purgatoire. Nous noterons cependant une allusion à Charles de Valois, qui perce Florence au ventre de son épée de Judas, et qui ne recueillera que la honte et le malheur de son entreprise. Puis,

écoutez avec quel accent biblique, de quel ton sentencieux, menaçant, prophétique, le poète redevenu chrétien, et indigné des outrages faits à l'Église, stigmatise les actes de violence commis à Anagni par les Colonna et les Nogaret.

« O avarice, que te reste-t-il à faire encore, quand tu as corrompu mon sang à ce point qu'il n'a plus souci de sa propre chair? Et comme pour faire pâlir tout attentat passé et futur, voici dans Anagni l'homme aux fleurs de lys : et, dans la personne de son vicaire, le Christ devenu captif! Voici le Christ encore une fois livré à l'outrage! Voici encore le fiel et le vinaigre, et le supplice entre deux larrons vivants. Et puis, c'est le nouveau Pilate, avec sa cruauté inassouvie, qui porte jusque sur le Temple ses convoitises sans loi et sans frein! » (1)

Le Pilate nouveau, c'est Philippe-le-Bel ; ce vicaire prisonnier, c'est Boniface VIII. Les évoquer, c'est remettre en mémoire à tous ceux que l'histoire intéresse le spectable de leur lutte gigantesque et de leurs vengeances implacables. Leur réunion offre le plus grand contraste qu'on puisse s'imaginer. Le premier, dénué d'armes matérielles, tient sa force, son pouvoir, de l'ascendant séculaire de l'Eglise et de la puissanee morale dont elle n'avait cessé d'être pourvue pendant le moyen-âge ;—le second, au contraire, voulant briser cette domination suprême et orgueilleuse qui pèse sur sa volonté comme un fardeau écrasant, revendique et exagère les attributs de la royauté, et oppose à son redoutable rival la violence de ses hommes d'épée. Si les traditions, la force d'inertie, l'élévation de son sacré caractère place Boniface VIII au premier degré de la hiérarchie spirituelle, il ne faut pas

(1) *Le Purgatoire*, chant XX, trad. Mesnard.

non plus qu'il dépasse les limites de sa suprématie, qu'il envahisse le domaine des prérogatives royales à ce point de se servir de Philippe-le-Bel comme d'un esclave. Aussi quel adversaire acharné ne rencontre-t-il pas ! Loin de baisser la tête, Philippe, emporté par son orgueil, insulte, menace et défie la papauté. Dieu, par surcroit de malheur, a mis dans son cœur des passions terribles, la dureté, la colère, l'avarice, le vol. Pendant qu'il bat de la fausse monnaie, il augmente ou double les impôts de son peuple; il s'approprie les biens du clergé en le ruinant par des confiscations multipliées; il accorde l'hospitalité à tous les ennemis du Pape et les enrichit; il fait saisir le légat de Rome, et, méconnaissant toute autre autorité que celle de Dieu, il jette aux flammes la bulle sur l'indépendance; enfin, irrité violemment, exaspéré, il envoie en Italie le chancelier Nogaret pour s'emparer de la personne de Boniface VIII, et ce Pontife, surpris dans Anagni, est souffleté par l'exilé Colonna. Toutefois, le premier vicaire de l'Eglise Romaine annulera-t-il ses menaces? rétractera-t-il ses excommunications contre la famille de France, fléchira-t-il, lui dont le sceptre spirituel ne s'est jamais humilié devant personne, fléchira-t-il devant le brutal courroux des agents ou des misérables audacieux qui instrumentent pour la satisfaction de Philippe-le-Bel? Non; cet homme que nous avons vu grand, terrible, opiniâtre, invulnérable dans les situations les plus critiques, les crises les plus dangereuses, qui a déployé dans les plus mémorables engagements autant d'adresse que de persistance, de fureur que de passions, se soutiendra

jusqu'au bout par l'énergie du désespoir. Comme Jésus, forcé d'endurer toutes les violences, toutes les ignominies, trahi, flagellé, traîné, craché au visage, Boniface VIII n'abdiquera jamais sa puissance, sa fierté, sa dignité. Le jour de l'attentat, il s'était couvert de ses habits pontificaux, il avait mis la mître et pris la crosse. Meurtri ou blessé, il n'avait pas quitté son sourire dédaigneux et sarcastique qui trahissait l'amertume de ses sentiments et le mépris sanglant qu'il professait pour ses ennemis. En proie à la fièvre, fièvre de haine et de rage concentrée, pendant trois jours où il ne voulut ni manger ni boire, délivré par Anagni, transporté à Rome, livré à une solitude mortelle, ce vieillard de 86 ans se brisa, semblable au chêne altier dont l'ouragan en furie brise la cime....

Dante et Virgile rencontrent le poète Stace qui rend à l'auteur de l'Enéide des hommages inspirés par une vénération toute filiale. Il ne découvrit point pendant sa vie le secret de sa conversion au christianisme de peur de partager le sort des martyrs que Domitien envoyait de toute part au supplice. C'est pour avoir ainsi manqué de courage qu'il a séjourné pendant quatre siècles au quatrième cercle.

En franchissant le degrès supérieur, diverses voix se font entendre à Dante, et l'une disait : « Vous vous abstiendrez de toute nourriture ; une autre chantait sur un ton plaintif : *Labia mea Domine*. Il était impossible d'imaginer un genre de châtiment qui fut plus cruel pour les gourmands et plus piquant d'originalité, comme on va le voir : La troupe d'ombres marchait lentement,

les souffrants avaient les yeux noirs et caves, leur face pâle et décharnée laissait voir leurs os. C'est par les douleurs constantes de la faim et de la soif qu'ils se purifient des excès qu'ils ont commis. Dans la foule de ces âmes sont mêlés le florentin Forèse, le Pape Martin IV, de Tours, et deux archevêques. Ici une allusion aux vices de Corso Donati, le chef du parti guelfe, qui serait entraîné à la queue d'une bête vers la vallée où nulle faute n'est remise. Aux gourmands succèdent les âmes qui n'ont pas été fidèles à la chasteté. Elles sont entourées de flammes et exposées aux rafales de vent de l'abîme, et bien que leur état leur causât de grandes souffrances, elles chantaient : *summæ Deus clementiæ*; ou bien criaient Sodome et Gomorrhe en se lamentant. Parmi elles on remarque plusieurs poètes, dont Arnault Daniel, un poète troubadour, renommé pour ses gracieuses et tendres chansons d'amour, et que Dante salue par les plus beaux éloges.

Au dernier degré du Purgatoire, un ange arrête les pèlerins. Ils traversent la flamme pour sortir du lieu de purification. Notons en passant un lumineux et savant parallèle de la vie contemplative et de la vie active symbolisées par Lia et Rachel. Bientôt Dante atteint, et décrit en des termes qui annoncent la béatitude, le sommet de la montagne sainte où Virgile le couronne.

Nous nous demandons si ce n'est pas une très-heureuse coïncidence et une combinaison à laquelle on ne saurait refuser d'être rationnelle, que de ressusciter l'Eden ou le séjour de nos premiers parents au sommet du Purgatoire, servant d'avenue au Paradis. Une jeune et belle

femme, légère comme un papillon, court en folâtrant parmi les prairies, et s'arrêtant pour cueillir des fleurs. Puis voici sept arbres d'or (les sept grâces du St.-Esprit) et les patriarches.... du moins en symboles. En haut de la colline se dessinent sept lignes rayonnant de diverses couleurs (c'est-à-dire les sept Sacrements) et encore également en simulacres, les vingt-quatre livres de l'ancien et du nouveau Testament, les quatre Évangélistes, les trois vertus théologales. L'Église est représentée par un char sur lequel plusieurs bienheureux répandent des fleurs en chantant de pieux cantiques. Au milieu de cet appareil somptueux, de ce cortége céleste, sort d'un nuage doré une femme ayant le front ceint d'oliviers et voilée, c'est Béatrice. Ici elle s'est transfigurée; à l'abri de toute flétrissure, ses charmes, ses dons sont immortels; elle ne se présente pas comme ferait une amante, mais imposante au contraire d'idéale et de sereine beauté et de respect. Dante l'intronise dans la manifestation la plus éclatante sous les traits immatériels de la théologie. Il lui décerne la sagesse de Minerve et la pare d'une érudition scientifique dont il a seul la clef, dont il connaît seul les profondeurs. Et elle à lui : « Regarde-moi bien, je suis bien Béatrice. » Alors, devant la majestueuse réunion des bienheureux, elle déchire le secret des égarements et de l'inconstance du poète; sa voie naturelle le destinait à faire le bien; mais il a fait un mauvais emploi des grâces que Dieu lui a départies. Tant que Béatrice a habité la terre, la prudence de celle qu'il aimait l'a sauvegardé du mal; mais en la perdant, il a perdu le gouvernail de son

courage et de ses intentions droites. Et c'est pour être racheté à la justice et à la piété et sortir des ornières où il s'est enfoncé, que la faveur insigne lui a été faite de visiter les damnés et d'être intimidé et corrigé par un si terrifiant exemple. A l'audition de ces paroles, la honte était montée avec la rougeur au visage de Dante, et il tenait humblement, accablé sous le poids de ses accusations fondées, la tête inclinée vers la terre. Béatrice, après un court intervalle, se ressouvenant des liens du passé, lui reprocha alors ses amours licencieuses et matérielles. Après quoi, s'étant relevé et ayant porté les yeux vers elle, il fut tellement frappé, son âme comme ses sens, de tant de beauté et de perfection, qu'il s'évanouit. A son réveil, Mathilde lui fit traverser un petit fleuve avec l'eau duquel elle lui lava la tête pour le purifier entièrement. Un griffon (1) était attaché au timon du char de l'Eglise, et Béatrice se tenait près de son poitrail. Ce fut au bout de quelques instants que Dante put la contempler de joie et à son aise, l'âme exaltée et éprise plus que jamais de tant de merveilles. Le cortége se mit en marche. Dante, Stace et Mathilde marchèrent ensemble. Au détour d'une route qui traverse la forêt, le griffon poussa son char sur un arbre desséché et dépouillé de ses feuilles; mais frappé subitement comme par une vertu régénératrice, l'arbre reprit de la sève et se recouvrit de feuillage. Dante s'endormit, et ensuite une voix lui cria de se lever. En ce moment, il aperçut sa noble dame, assise sur le

(1) Le Christ.

terrain, au pied de l'arbre, qui semblait garder le char pendant que le griffon se dirigeait vers le ciel avec les saintes cohortes des anges. Sept nymphes dissimulant les sept vertus entouraient Béatrice, ayant à la main de vives lumières. Tout-à-coup un aigle descendit d'en haut et s'apitoyant sur l'arbre, il en meurtrit et déchira l'écorce avec son bec et le fit trembler du pied à la cime. Puis, dans le char veuf d'attelage, survint un renard décharné qui fut chassé par Béatrice. L'aigle à son tour s'abattit sur le char et le couvrit bientôt tout entier de plumes, tel qu'on voit le toit des maisons blanchies par la neige. La terre sembla donner passage à un dragon. La bête monstrueuse enfonça sa queue à travers le char qui bientôt fut armé de sept têtes diversement hideuses et menaçantes, et dedans étaient un géant et une prostituée débraillée. L'un et l'autre s'embrassaient; et celle-ci ayant eu le malheur de regarder Dante, le féroce amant la fouetta cruellement et fit avancer le char qui disparut dans la forêt. Voilà pourtant l'amalgame d'inventions et d'allégories soit fantasques, soit au moins saugrenues,— si l'on fait attention que nous sommes à quelques pas du lieu de toute pureté et béatitude — dans lesquelles Dante se complaît et où il recherche constamment le moyen d'assouvir ses haines ou sa soif de vengeances. Aussi chacune de ses images est-elle un symbole : l'aigle signifie la persécution des Empereurs; le renard, celle des hérétiques ; le dragon, c'est Mahomet qui déjà a été rappelé dans l'*Enfer* ; les sept têtes annoncent les sept péchés capitaux; la prostituée, le Pape; le géant, Philippe-le-Bel. (Grangier).

Béatrice recommanda peu après à Mathilde de ranimer ses forces défaillies en l'abreuvant de l'eau de l'Eunoë.

« Je sortis de l'onde sainte, plein d'une vie nouvelle, rajeuni comme la plante qui voit reverdir son feuillage renouvelé, pur et prêt à monter au séjour des étoiles. »

### III.

### Le Paradis.

« La gloire de Celui par qui tout se meut, pénètre l'Univers et resplendit tantôt plus, tantôt moins, dans toutes ses parties.

» Arrivé jusqu'à ce Ciel où brille sa plus vive lumière, je vis des choses que ne sait ni ne peut redire celui qui descend de ces hauteurs.. .. »

Voilà comment Dante s'exprime au début du troisième cantique, qui est celui des bienheureux. Et vraisemblablement, saint Paul ne dit pas autre chose après qu'il a été enlevé par une vertu mystérieuse, jusqu'au quatrième ciel. Cependant le poète sent bien qu'il a chargé son esprit d'un lourd fardeau. Aussi nous l'entendons s'écrier comme le ferait un homme rompu par la fatigue de la route qu'il a parcourue, et lorsque son regard s'élance vers le terme encore éloigné de son voyage :

« O vous qui, jaloux de m'entendre, suivez sur une frêle nacelle mon vaisseau qui vogue en chantant, retournez, allez revoir vos rivages, n'affrontez pas l'Océan ; là peut-être me perdant resteriez-vous égarés. Ces eaux, où je m'aventure, jamais ne furent parcourues : Minerve gonfle ma voile, Apollon me dirige et les muses me montrent les deux ourses (1). »

C'est là une belle image et bien poétique, et surtout qui est traduite avec beaucoup d'élégance et d'expression.

(1) *Le Paradis*, chant IIe, trad. Mesnard.

Selon l'usage des anciens, Dante invoque Apollon de le secourir afin qu'il remplisse de magnificence les peintures des merveilles éternelles qui vont se déployer dans les sphères du Paradis. Ses yeux rencontrèrent Béatrice qui fixait le soleil avec une fermeté qu'aucun aigle n'a jamais dépassée. Alors par la puissance de la noble dame de se communiquer à qui elle veut, Dante put supporter la vue et l'éclat des roues célestes, et le soleil enveloppé de couleur pourpre et étincelant de lumière. Mais tout ceci offusqua son esprit de ténèbres tels que sa raison devint inactive et stupide de confusion. Ce pourquoi, Béatrice essaie de l'éclairer et le fortifier en lui montrant les lois des astres et de l'harmonie des êtres. En pénétrant à la première sphère (la lune), diamant brillant et poli comme une glace, elle se jette dans l'astrologie, et grâce aux plus lumineux raisonnements, aux plus profondes subtilités, elle lui explique l'origine des diverses taches que l'œil remarque dans la lune, et où le peuple croyait voir Caïn portant un fagot. Ces ombres seraient produites par la vertu spéciale qui avive chaque astre et non par les corps denses et raréfiés comme se l'imaginait Alighieri. Ce sont là affaires aux gens du laboratoire. Le poète ici est tourmenté de parler science; et c'est par Béatrice qu'il fait triompher son système. Est-ce encore une consolation et vraiment bonne chose de n'avoir qu'à s'entendre parler pour être vidé de doutes obscurs; Dante ressemble à ce guerrier qui ayant deux armes à la fois dans les mains blesserait fort avec l'une et guérirait au moyen de l'autre. Le beau privilège, et bien envié de la majorité des humains dans

l'affliction ou qui ont la manie de se vouloir malades, à l'instar de cet imaginaire que Molière a chargé de drogues, de se pouvoir tenir en bons approvisionnements de maladies et à la fois de remèdes miraculeux et radicaux !

Parmi les ombres dont l'image se reflète d'une manière double dans des miroirs, par une vertu d'En Haut, Dante reconnaît Piccarda, de la famille des Donati, de Florence. Piccarda avait, par esprit de sainteté, obéi à la vocation du cloître ; mais ayant prononcé des vœux et ayant été retiré de la carrière monastique par ses parents, elle a été mise avec les âmes pures qui n'ont pu entièrement accomplir leurs vœux. Sur diverses interrogations, la Bienheureuse entre dans des développements de philosophie mystique dont la substance est que, les âmes possédant dans chaque sphère, soit inférieure ou non, le juste degré de félicité qui leur convient, elles ne sont assaillies par aucun désir de goûter des jouissances plus étendues. Béatrice vient confirmer ces avances et y ajouter que c'est par les bonnes œuvres qu'on supplée à la rupture des vœux. Dans la deuxième sphère (Mercure), apparaît l'empereur Justinien I[er], qui tient un long discours politique sur Constantin et l'aigle romaine, et la vengeance de la papauté sur la Lombardie par l'épée de Charlemagne. C'est un métier commode et facile que de convertir au culte de ses misérables passions personnelles des saints, des empereurs, des rois, et de leur faire déchiqueter à belles dents ces adversaires politiques. Aussi voyons-nous le gibelin Dante prêter au célèbre législateur des *Codes*, du *Digeste* et des *Institutes*, à un des plus glorieux monarques qui aient aimé et

fait chérir la justice, des paroles affligeantes de partialité. Que Charles II, roi de la Pouille, qui, avec ses guelfes, voudrait terrasser le peuple Florentin, prenne garde; que les gibelins, confiants en leur cause, se rallient sous un nouveau signe.... et que sais-je? Le bon Dieu, dans le palais duquel Dante a été introduit par une insigne grâce, ne doit pas être favorable à un langage aussi séditieux, à ces rancunes, à ces vengeances, à ces cris d'appel à toute l'Italie anarchique? Quelles touchantes dispositions à la commisération, au pardon pour un citoyen qui a été assez courageux et assez rangé pour prétendre, dans un moment de lassitude, où la fièvre n'annulait pas son bons sens, que tous les partis sans exception méritent la plus complète réprobation! Que fomentes-tu les troubles, pourquoi aigris-tu les partis, ô homme si « divers et ondoyant »! puisque ta bouche les condamne? Y a-t-il une autre conséquence que le délire de la raison et la mort de la logique à ainsi dire et n'agir que pour se fournir à soi-même le plus vif démenti?

A proportion que l'on monte dans les sphères, la beauté de Béatrice grandit et a plus de brillant. A la troisième sphère (Vénus), Dante est ébloui par une multitude de lumières qui se meuvent en rond et d'où semblent sortir des chœurs pleins d'allégresse et de mélodieux *Hosannas*. Là, il rencontre Charles Martel, roi de Hongrie, qui gémit sur les maux dont le monde est désolé depuis sa mort. Ici, une courte allusion aux Vêpres Siciliennes. Charles termine par une conclusion théologique sur l'influence exercée sans relâche par la

providence sur la productivité humaine et la formation des corps qui, sans l'intervention inostensible de la Divinité, seraient identiques à la substance qui les a portés. On devrait suivre la vocation assignée à l'avance par une volonté supérieure et vulgairement révélée par nos instincts naturels. Si l'on se maintenait dans cette ligne de conduite, le monde en serait meilleur, parce que les rôles ne seraient pas si fréquemment intervertis. Et ensuite : Cunniza, sœur d'Ezzelin da Romano, tyran de Padoue, et Foulques de Marseille, un poète provençal, un frère d'Arnault Daniel. On voit par là que Dante faisait profession de connaître nos troubadours et de paraître au courant de l'histoire littéraire de la Provence, en savant qu'il était, n'ayant nulle honte d'être épris de ces charmants et sensibles diseurs d'amour ; seulement, il ne fallait pas les prendre le sarcasme aux lèvres, étincelants et vomissant de haine et de furie contre le Pape adultère qui corrompt l'Église. Dante entra bientôt dans le soleil :

« Là était cette quatrième famille, que son père suprême éternellement rassasie par la contemplation de son esprit et de son verbe.

» Rends grâces, alors s'écria Béatrice, rends grâce à ce soleil des Anges, qui jusqu'au soleil visible t'a élevé par sa grâce.

» Jamais cœur incliné par la dévotion ne fut si prompt à se rendre à Dieu de son plein vouloir, que je le devins moi-même à ces paroles ; et en lui s'absorba tout mon amour, au point que Béatrice s'éclipsa dans l'oubli. Loin d'être fâchée, elle se prit à sourire, et la splendeur de ses yeux riants attira sur de nouveaux objets ma pensée concentrée en un seul. »

Ensuite les âmes entourèrent le poète et son angélique

protectrice, et chantèrent des mélodies qu'il n'est pas possible ni de traduire ni de commenter. Alors l'une d'elles se détacha et s'adressa au Dante : c'était saint Thomas d'Aquin. Il a été réuni à la grande famille des théologiens illustres du moyen-âge, ses maîtres et ses disciples, et des penseurs de tous les temps : Albert de Cologne, Pierre Lombard, Salomon, Denis l'aréopagite, Paul Orosius, Boëce, et le professeur Sigier, de l'Université :

« C'est la lumière d'un esprit, qui dans ses graves pensées, trouvait la mort trop lente; c'est l'impérissable lumière de Sigier qui enseigna dans la rue du Fouarre, où il fit envie par sa logique pleine de vérité. »

Ainsi loue saint Thomas d'Aquin, notre compatriote, et il continue à développer en ce langage plein de force, d'élévation, de somptuosité, le récit de la vie ascétique et laborieuse de saint François d'Assise, mêlé aux grandes vérités de la foi chrétienne. Nous cédons avec contentement au désir de citer une partie de ce passage qui est un des plus saillants du Paradis, non-seulement par le style, mais aussi par la profondeur et la beauté des idées :

» La Providence gouverne le monde avec une sagesse que nul regard créé ne peut, sans défaillir, essayer de pénétrer à fond. Afin qu'on pût s'approcher du bien-aimé, plus confiante en soi et plus fidèle encore, l'épouse de celui qui, jetant un grand cri vers le Ciel, s'unit à elle avec son sang béni, la Providence institua en sa faveur deux princes pour lui servir de guides dans une double voie. L'un fut animé d'une ardeur toute séraphique; l'autre par sa sagesse, parut sur la terre comme un rayonnement de la lumière des chérubins.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

» Entre le Tapino et les eaux qui s'écoulent de la colline où le bienheureux Ubalde a choisi sa retraite, un côteau fertile descend de cette haute montagne, d'où viennent à Pérouse le froid et le chaud par la porte du soleil, tandis que derrière elle Nocera et Gualdo gémissent sous le joug qui les accable.

» Ce côteau, là où s'adoucit sa pente, vit naître au monde un soleil pareil à celui-ci, alors qu'il sort des flots du Gange.

» Ce lieu, qui l'appellerait Assise dirait trop peu ; c'est Orient qu'il convient de le nommer.

» Encore tout près de son lever, ce soleil déjà faisait éprouver à la terre l'heureuse influence de sa haute vertu, recherchant, tout jeune encore et indocile à son père, la dame à qui, non plus qu'à la mort, on n'ouvre jamais la porte avec plaisir. Puis, devant sa cour spirituelle, *coram patre*, il s'unit à elle, et, de jour en jour, l'aima plus fort.

» Pour elle, privée depuis mille et cent ans et plus de son premier époux, méprisée, obscure, nul avant celui-ci ne l'avait encore recherchée.

» Vainement on disait qu'auprès d'Amydas elle fut trouvée sans peur au son de la voix de celui qui avait été la terreur du monde.

» Vainement elle poussa la constance et le courage jusqu'à monter sur la croix avec le Christ, tandis que Marie se tenait en bas.

» Mais pour cesser de parler dans un sens caché, comprends que les deux amants dont je vais parler en un langage plus ouvert, c'est François, c'est la Pauvreté.»

La sainte meule s'ébranla de nouveau, et Dante et Béatrice se trouvèrent dans une sphère supérieure. St-Bonaventure y succède à l'Ange de l'Ecole. Il y retrace la vie de St-Dominique ; ce tableau et celui qui précède sont liés par une irréfutable unité de talent, de génie et de sagesse. Ce sont de magnifiques ex-voto à la gloire des saints, François d'Assise et Dominique, qui,

pour avoir éprouvé des destinées fort dissemblables, n'en sont pas moins arrivés à Dieu par une piété des plus ardentes et un dévoûment illimité en faisant tout sacrifice d'eux-mêmes, en abjurant les ambitions de leur personne, avec un désintéressement évangélique. Rarement, leur mémoire rencontrera plus sérieux et plus parfait panégyriste et moins exempt de toute passion. Les règles de l'ordre des Frères Dominicains sont aussi le sujet de quelques allusions et réprimandes, car si leur observation rigoureuse entretient dans la pratique de la vertu, leur relâchement, par contre, livre les âmes au désordre, pourquoi St-Thomas d'Aquin ajoute : « Où » l'on se fortifie, si l'on ne s'égare pas. »

Béatrice prie les saints docteurs d'enseigner à son ami les vérités chrétiennes afin d'effacer les doutes qui vicient son jugement. Aussitôt un concert de joie répondit à cette demande. Nouvelle digression sur l'ardeur de l'amour qui augmenterait la clarté dans les âmes, instantanément. Les bienheureux du cercle répondent « *Amen*, » quand cesse le discours de l'orateur.

Transporté dans une autre sphère, Dante remercie le Très-Haut de sa grâce et de sa clémence pour les choses merveilleuses qu'il a été admis à contempler. « Des » rayons constellés formaient, dans la profondeur de » Mars, le signe vénérable que forme dans le cercle la » jonction des cadrans. » Ce signe, c'est la Croix. Dessus était attaché le Christ, ainsi que sur le Calvaire de Golgotha, mais il était resplendissant de clartés. Autour de la croix scintillaient un grand nombre de vives lumières qui soudain mouraient et à leur place en renais-

saient constamment de nouvelles. Il « se *forma* » sur la croix une céleste mélodie qui saisit l'esprit et les sens du poète, le rendant étranger à toute autre préoccupation. « La volonté toute puissante imposa silence à cette » douce lyre et fit reposer les saintes cordes (1) que la » main du ciel monte et descend. » Un astre radieux se détache de la constellation et aborde Le Dante. C'est Cacciaguida, son aïeul, sur lequel nous avons donné quelques détails à notre IIe livre. Ce qu'était Florence en son temps, ce que peuvent conspirer et réaliser l'envie et l'ingratitude, et les malheurs politiques qui attendent Alighieri dans sa patrie et hors de son sein, voilà les sujets des récits, des imprécations et des prophéties de Cacciaguida. « Toute conscience noircie de sa propre honte ou de la honte d'autrui, sera sensible à cette rude parole. Cependant écarte tout mensonge ; révèle ta vision tout entière, où est la gale, laisse qu'on se gratte. » Il est fâcheux qu'un si grand et si beau poète salisse son style de ces trivialités ; les chants du *Paradis* exhalent en général un tel parfum de suavité et de béatitude qu'un lecteur un peu délicat est choqué de ces écarts trop souvent répétés.

En regardant attentivement, Dante vit tournoyer aux bras de la croix les lumières qui représentaient Josué, Machabée, Charlemagne, Roland, Guillaume et Richard, le duc Godefroi, le héros de la première croisade, et Robert Guiscard, qui défendit le pape contre les pirates. Dans la sixième planète (Jupiter), les saintes créatures,

(1) Les âmes des bienheureux.

également figurées par des bannières chantaient en volant et formaient tantôt un D, un I ou L, ou bien se réunissant produisaient ces mots : *Diligente justitiam qui judicatis terram.* Puis elles se séparèrent et s'agitèrent de nouveau au gré du soleil jusqu'à ce que leur assemblage représentât la forme d'un aigle immense. C'est le plus éclatant symbole des doctrines politiques de Dante, c'est l'image et la manifestation superbe de la puissance éternelle, légitime et universelle (toujours au point de vue de notre personnage) de l'empire d'Allemagne à la domination duquel l'Italie factieuse et révolutionnaire aurait voulu échapper, malgré les remontrances et les effrayantes prophéties de tous les Gibelins et d'Alighieri en particulier. Dans la prunelle de l'œil de cet aigle, on voyait David, cinq rois couvrent son sourcil arqué et au déclin de l'arc brille Riphée le Troyen, que Virgile a immortalisé déjà dans l'Enéïde. Et du bec recourbé de l'aigle s'échappait un son de voix humaine. Le magnifique oiseau fait résonner l'écho de menaces, de salutaires avertissements, de foudroyantes remontrances. Par la pensée, il devance les temps et assiste au jugement dernier :

« Que ne diront pas les Perses à vos rois, en voyant ouvert ce livre où sont écrites toutes leurs iniquités ?

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

» Là se verra la réprobation qu'excite, aux bords de la Seine, en falsifiant les monnaies, celui qui périra blessé par un sanglier.

» Là se verra cet orgueil qui enivre l'Anglais et l'Ecossais, troublant à ce point leur raison, qu'ils ne peuvent ni l'un ni l'autre souffrir leurs frontières. »

Philippe-le-Bel mourut en effet par suite d'une blessure reçue à la chasse, dans le délai que sur le bûcher lui avait assigné le chef de l'ordre des Templiers, Jacques Molay. Quant à l'Angleterre, son orgueil est né avec elle, et l'augmentation de ses ressources politiques ne l'a que trop accru en n'importe quelles circonstances. C'est un défaut d'origine, un vice de constitution auquel elle a dû souvent d'importants avantages et aussi d'irréparables désastres. Dernièrement encore, ne l'avons-nous pas vu, par l'effet de cette morgue qui se joint presque toujours à la dureté, aux prises avec toutes les populations révoltées de l'Inde? Dieu nous garde, Français, de souhaiter le renouvellement de tant de pillages, de tueries, de massacres qui ont ensanglanté pendant longtemps le sol de l'Inde, malgré le peu d'intérêt et de sincérité qu'on nous octroie, malgré les invincibles haines que la prospérité ou la gloire de notre patrie déchaînent toujours contre nous de l'autre côté du détroit!...

Béatrice ne se montre pas à Dante dans toute la puissance de ses attraits célestes, car il se briserait comme une feuille à la vue d'une semblable splendeur. Les voici dans la planète Saturne, c'est-à-dire à la septième sphère, où demeurent les âmes qui vécurent de la vie contemplative. Là se trouvait une échelle de la couleur que celle frappée par un rayon de soleil et dont l'œil ne pouvait, malgré sa bonté, distinguer le sommet. De brillantes lumières couraient d'échelon en échelon, descendant et remontant alternativement. L'une d'elles se détache, c'est l'âme de Pierre Damiens (988-1072), qui d'abord ermite, puis cardinal, et évêque d'Ostie, alla

mourir dans la solitude. Nouvelles hardiesses du Dante! Savez-vous ce qu'il fait dire au vénérable solitaire? Imagineriez-vous que dans le ciel même, à la face de ses milices sacrées, de Dieu, on ose bafouer avec une audace effrénée l'Église et tous ses membres, et tous ses ministres? Si l'on est désireux de connaître comment Dante tire parti de la majesté du lieu et de l'excellence de l'orateur pour offrir un scandale plus éclatant, qu'on se reporte au chant XXI. Quand par l'organe de St-Pierre Damiens, Dante eut épanché ce venin nouveau sur Rome et ses prêtres, des lueurs descendirent de l'échelle et entourant le cardinal poussèrent un grand cri dont le retentissement effraya le poète qui se réfugia près de Béatrice. Un sourire de la belle dame fit renaître la joie dans son cœur.

Cent petites sphères tournent chargées de lumières répandant autour d'elles un commun éclat. De l'une d'elles sort St-Benoit qui (bon juge doit-il être en cette cause?) s'apitoie sur l'usure des moines de son ordre et la dégradation où la cupidité les a plongés. Puis le chant XXIII commence par cette fraîche et tendre métaphore :

« Comme l'oiseau qui, dans le feuillage bien-aimé, pendant la nuit qui nous cache toute chose, repose près du nid de ses doux nouveaux-nés, impatient de jouir de leur vue désirée, et pour leur chercher la pâture, avec les dures fatigues qui lui seront un plaisir, devance le temps sur la branche découverte, attendant le soleil avec un ardent désir, et le regard fixé vers l'aube qui va naître ; ainsi se tenait ma dame, debout et attentive, les yeux tournés vers la région où la marche du soleil se montre moins rapide (1). »

(1) Le *Paradis*, chant XXIII. — Trad. Mesnard.

Et Béatrice voyant combien les yeux de Dante restaient affectueusement fixés sur elle s'étonne de ce qu'il ne se tourne pas vers le beau jardin qui fleurit sous les rayons du Christ. Alors par une de ces allégories si naturelles et grâcieuses qui fourmillent dans son poème, il représente sous les formes de la rose la Vierge, mère de Dieu, et de lis dont le parfum dirige vers le droit chemin, les apôtres. Une lueur (l'archange Gabriel) descendit du ciel qui se joignit à d'autres lueurs semblables et ensuite elles chantèrent ensemble le *Regina-cœli* pour glorifier Celle que la terre honore et aime sous le doux nom de Marie. Béatrice invoque de nouveau en faveur de Dante les âmes joyeuses, et l'une d'elles quitte ses sœurs pour répondre à ce pieux désir : c'est St-Pierre. *Ex abrupto,* le premier chef visible de l'église romaine demande à Dante : Qu'est-ce que la foi ? — A quoi celui-ci répond selon St-Paul, et continue de satisfaire heureusement aux questions qui lui sont posées sur les bases de la foi, la révélation divine qui nous l'impose, les miracles qui l'entretiennent. Ces développements théologiques sont suivis d'un concert sublime à la louange de Dieu, qui se répercuta dans toutes les sphères. La discussion reprend et le croyant déclare selon la doctrine évangélique : « Je crois en trois personnes éternelles et je crois que leur essence est une et triple à la fois, au point qu'on en peut dire également elles sont ou elle est. » St-Jacques à son tour interroge Dante sur l'Espérance. Et ensuite vint celui qui reposa « sur le sein de notre Pélican (Jésus-Christ), c'est St-Jean. Soudain, Dante perdit l'usage de la vue et ne

11.

distingua plus Béatrice. Aussi St-Jean calme-t-il ses craintes. Des voix retentirent sous la voûte enflammée et l'on entendait qu'elles chantaient avec transport : saint, saint, saint ! Béatrice ayant dissipé l'obscurcissement de ses yeux lui parle de la première âme. Dante a le bonheur de s'entretenir avec Adam du séjour des Limbes et des conditions de la félicité suprême. Le Paradis tout entier entonna un saint cantique à la gloire du Père, du Fils et du St-Esprit. Après, s'éleva la voix de St-Pierre qui flétrit avec éloquence l'usurpateur (Boniface VIII) qui a transformé son cimetière de Rome en un cloaque de sang et de pourriture. Je ne suivrai pas le bienheureux dans ses imprécations contre la Papauté et l'Eglise. En vérité, plus Dante est proche de Dieu, plus il prodigue les scandales...

Le Premier-Mobile communique avec l'Empyrée, la plus haute sphère. « Je vis, écrit Dante, un point d'où s'échappaient des rayons d'une lumière si vive, que l'œil, sous leurs dards enflammés, est contraint de se fermer. Placée près de ce point, la plus petite étoile que nous voyons d'ici semblerait une lune.» C'est la sagesse suprême, c'est Dieu que Dante propose ici comme une étoile infiniment petite, mais d'un éclat qu'on ne peut supporter. A l'entour, se meuvent une foule de cercles d'autant plus rapides dans leur évolution qu'ils sont plus voisins du Centre universel La hiérarchie, d'après le témoignage de Béatrice, est partagée en trois ordres : les Chérubins et les Séraphins ; les Dominations, les Vertus et les Puissances ; les Principautés, les Archanges et les Anges. Dieu existe de toute éternité et anté-

rieurement à toute création et à tous les êtres. Lucifer était avant la formation du monde un des anges supérieurs de la milice sacrée, mais par son orgueil, il a été précipité dans les profondeurs de l'Enfer.— J'aurai à cet endroit plus de réserve, de charité, de pudeur et de révérence pour le lecteur que Dante ; mais tout en lui laissant la responsabilité de la triste effronterie de ses outrages, je déplore qu'il n'ait pas songé que placer de pareils blasphèmes dans la bouche de Béatrice, c'était conspuer son caractère et infamer la conduite et les discours d'une femme par lui aimée d'une affection sans exemple et en laquelle il a eu la confiance de transfigurer la théologie elle-même. Dante atteint enfin l'Empyrée.

« O splendeur divine, s'écrie-t-il, par qui je pus voir, dans le royaume de la vérité, ce suprême triomphe...

» Une lumière est là haut, rendant le créateur visible à la créature qui ne trouve le repos que dans sa vue. »

Dieu est représenté comme une lumière en forme de rivière aux bords fleuris et dans laquelle se mirent toutes les âmes bienheureuses. Béatrice montre au poète le siége et la couronne destinés au grand Henri, c'est-à-dire à l'Empereur d'Allemagne qui viendra réformer l'Italie (1). Quant au pape Clément VI, il sera envoyé en la compagnie de Simon le magicien. C'est toujours l'application du même système ! La milice des anges reproduit une rose éblouissante de blancheur sur laquelle descend par milliers, pour en goûter le suc et en aspirer le parfum, la milice si nombreuse des élus.

(1) Voyez notre II[e] Livre.

Ces âmes avaient la face vive, des ailes d'or et le reste plus blanc que la neige. Béatrice ayant disparu est remplacée par son serviteur St-Bernard, qui fait remarquer à Dante sa bien-aimée assise sur un des trônes de la première hiérarchie où les rayons éternels se reflètent dans son regard; puis la Vierge « cette oriflamme de paix » autour de laquelle volaient en excitant son sourire un nombre immense d'anges. Eve est aux pieds de Marie ; Rachel, Béatrice, Rébecca, Judith et Ruth sont à ses côtés. Dans des degrés différents se trouvent les juives, les païens qui crurent au messie, etc. Et aussi de cercle en cercle, les saints : Jean, François, Benoit, Augustin. L'ange Gabriel vint chanter devant Marie l'*Ave Maria,* et toute la cour avec dévotion répéta cette belle prière. Vis-à-vis de St-Pierre, siége Ste Anne, et vis-à-vis d'Adam, Lucie, symbole de la grâce illuminante.

St-Bernard le Contemplateur prie Marie d'accorder à Dante la grâce de pénétrer davantage dans la Lumière Divine, et le poète, muni de cette grâce, ayant plongé dans le regard de Dieu, vit relié en un volume tout ce qui est dispersé par feuillets dans l'Univers. Le bien seul réside en cette lumière sacrée où le poète crut distinguer l'effigie humaine, peinte de sa couleur naturelle, et aussi le Fils et le St-Esprit se reflétant l'un dans l'autre, de sorte que les trois personnes formaient une même puissance se comprenant seule et procédant d'elle-même ! Et comme il voulait s'assurer comment l'image humaine s'adapte à l'intérieur avec le cercle, ses facultés défaillirent.

« Arrivée là-haut, l'imagination demeure impuissante; mais déjà mon désir et ma volonté obéissaient, comme une roue qui tourne d'un mouvement régulier, à l'amour qui fait tourner le soleil et les autres étoiles (1).

(1) Encore une fois, nous éprouvons le besoin de prier nos lecteurs de ne voir dans ce travail analytique qu'un pur, modeste et simple aperçu : on comprendra combien il est difficile sinon impossible de resserrer une œuvre si magistrale dans un cadre si infime, œuvre dont un commentaire assez complet demanderait plusieurs volumes. Nous devons ajouter que les notes publiées par M. Léonce Mesnard, à la suite de la traduction en trois parties de la Divine Comédie, nous ont été d'un précieux secours, rien n'étant plus frappant que l'érudition et la profondeur de notre annotateur dans l'intelligence et l'explication du texte Dantesque.

# LIVRE V.

# CONCLUSIONS.

## CHAPITRE Ier.

### DANTE THÉOLOGIEN.

Pour nous, dans l'étude de Dante, nous ne faisons pas de différence entre le théologien et le philosophe; il est l'un et l'autre à la fois; c'est ainsi que le veut la tradition, la loi scientifique du moyen-âge qui règle toute difficulté à son égard et aussi la raison. Cependant n'essaierons-nous pas d'établir quelques points spéciaux pour mieux faire comprendre ce double caractère?

A l'exception d'Ozzanam, je ne sache pas qu'aucun commentateur se soit obstiné à vouloir prouver l'orthodoxie complète et irréfutable de Dante. Sans doute, la nature même de son sujet suffirait à le justifier, parce que l'idée n'en pouvait infailliblement germer que dans une âme chrétienne et dévote. Aussi, par rapport aux principes, n'y a-t-il rien à relever, et le protestantisme, quelles que soient les embuches de ses traductions ou de ses interprétations, ne saurait-il revendiquer une gloire qui n'est pas la sienne et philosophiquement ne tournerait qu'à sa propre condamnation? Il est seule-

ment à craindre des erreurs de détails, des solutions fausses ou au moins exagérées dans diverses questions envenimées et dénaturées par l'influence de la politique. Nous citerons, par exemple, l'application de paroles évangéliques contradictoirement au vrai sens du texte, et cela pour prêter plus de gravité à des attaques ou à des vengeances contre des guelfes ou des gibelins de qualité. Dans de telles circonstances, le dogme a plusieurs fois été aux mains de notre poète un brandon de discorde, un glaive levé contre ses ennemis.

Mais ces divergences accidentelles envers le christianisme pur ne défigurent pas le théologien catholique jusqu'à lui donner la plus légère ressemblance avec la réforme. S'il en était autrement, ce serait là le sujet de beaucoup de gloire et d'orgueil pour un culte bâtard. Jamais nous ne limiterions ses prétentions ! Il ne serait donc pas une production paradoxale du XVI[e] siècle ; son ancienneté se perdrait dans la nuit des âges... En 1265, le Ciel envoyait dans le monde son illustre prophète, son primat, son âme, son fondateur, c'est-à-dire que bientôt on voudrait nous faire croire à la légitimation du schisme !... Faut-il voir dans ce fait une aveugle folie ou une aberration volontaire? Il n'est que trop certain que l'insoumission et les scandales du Dante *politique* ont dû contribuer à pervertir le Dante religieux et philosophe.... aux yeux du protestantisme ! Il n'a rejeté aucune croyance. Contre quel dogme chrétien s'est-il rebellé? Catholique, reconnaissant l'Eglise romaine pour mère, et à la papauté la souveraineté spiritùelle, il a toute sa vie pratiqué les maximes de sa religion.

Lorsqu'il s'est emporté jusqu'à insulter, bafouer le Pape, il a déploré ses égarements, il a demandé pardon au successeur de St.-Pierre! Ces réflexions, nous n'aurions qu'à ouvrir la *Divine Comédie,* s'il y avait lieu, pour les vérifier. Et que reprocherait-on à sa philosophie? En niera-t-on la quintessence absolument chrétienne? Nous allons brièvement vous édifier sur ses ancêtres.

On a dû remarquer la prédilection constante de Dante à étudier les deux plus grands philosophes de l'antiquité: Platon et Aristote. C'est vraiment une prédilection qui semble tout d'abord imaginaire; car elle a pour objet deux contrastes. Mais, dès qu'on s'est demandé le pourquoi de cette anomalie, on a bientôt l'explication du système philosophique de Dante tout entier.

Platon, entraîné par l'impétueux élan de son âme, s'élève dans les régions de l'infini où il contemple la grandeur et la puissance d'un Etre suprême, incorporel et éternel, Dieu du ciel et de la terre. Il proclame l'ascendant, le règne, l'action exclusive des idées par lesquelles le monde est régi. Ce n'est rien pour l'intelligence que le contact des passions, la fatalité des circonstances, les séductions des sens. Le sentiment de l'amour est dégagé dans sa doctrine de tout concours des facultés physiques, il découle d'un principe idéal dont l'âme humaine est le foyer et se nourrit de contemplation, d'aspirations et de visions merveilleuses. Cependant, malgré la sincérité et les abstractions d'une telle philosophie qui refusait d'admettre, et les notions positives et irrécusables des faits, et les vigoureuses déclarations de la logique, il règne, dans ce vaste

ensemble d'inventions et de combinaisons vagues et hardies, une élévation, une pureté de pensées, un lyrisme, une foi, une éloquence admirables et consolantes. On croit plutôt parcourir une série de rêves enchanteurs et d'illusions trompeuses qu'une œuvre de raison, de jugement et de philosophie qui est l'interprète des hautes vérités morales. Mais toutes ces magnifiques élucubrations, toutes ces brillantes imaginations, quelle en est la provenance, sinon l'esprit audacieux et le mysticisme du seul Platon? Est-ce le raisonnement qui les a enfantées, mûries, est-ce le jugement qui les a définitivement confirmées? ou bien ne sont-elles que de pures inventions? Oui, en dépit des éblouissantes couleurs de ces théories platoniciennes et de l'éloquence qui les a dictées, voilà les questions extrêmes où toute appréciation sage aboutit. Hélas! tout en se garant contre des opinions trop absolues, il est bien permis de dire qu'à ce moment l'attention se transporte naturellement vers ce maître de la dialectique, de l'argumentation, de la logique : Aristote. La perspicacité de Dante ne s'y fourvoya point. Non pas qu'il ne fût singulièrement impressionné et poétiquement épris des beautés, de la majesté et de l'enthousiasme de Platon. Il avait avec lui à quelques endroits un contact intime. Partisan au suprême degré de l'immatérialité de l'âme, ayant voué à Béatrice un amour exclusivement idéal et emporté vers l'extraordinaire et l'inconnu par la fougue de son imagination, Dante goûtait dans les lectures de Platon le plus pur aliment à son tempérament mystique. Avec Aristote, il était précipité du ciel sur la terre. La philo-

sophie du Lycée n'étendait pas ses proportions et ses recherches au-delà du monde externe : c'était avant tout sur l'élément positif, expérimental, palpable qu'elle reposait. Elle procédait au moyen de la logique, de l'analyse et de la déduction. De ce côté, on aperçoit donc plus de garantie, plus de véracité, de meilleurs calculs, la certitude des faits. Cela constitue l'importance extrinsèque de l'aristotélisme. Mais si, au contraire, en examinant les résultats de chacun, nous avons à reconnaître la valeur des principes en eux-mêmes, une chose nous frappe : la *forme* dans Aristote est bien au-dessus du fonds, et tandis que l'Académie adoptait la notion de Dieu comme source des idées générales et expliquait par les idées les phénomènes matériels, le Lycée par opposition choisissait pour point de départ l'organisme humain, et proclamait les organes, les sens comme les agents de la perception extérieure des notions transmises par leur intermédiaire à l'intelligence. La différence entre les deux doctrines est donc énorme; d'une part l'idéalisme absolu et impossible avec Dieu, l'intelligence, l'immortalité de l'âme; le sensualisme abrutissant et improductif, avec les sens, le monde externe, la mort intellectuelle. Il y a donc entre elles antipathie complète; mais si, corrigeant réciproquement leurs excès, elles devenaient un seul et même corps philosophique, ne serait-ce pas un ouvrage admirable, rationnel, grandiose à la fois? Car s'il est exact que l'intelligence ait dans tout, et particulièrement dans la constitution humaine, une prééminence tranchée, il est aussi vrai que les organes, les sens sont des agents indispensables de la

perception et de la réalisation des idées. Un milieu donc et peut-être la vérité apparaîtra.

Au moyen-âge, selon l'intelligente scission d'Ozanam auquel nous nous rallions, Platon et Aristote semblent revivre sous les traits de St-Bonaventure et de St-Thomas d'Aquin. Le premier, plongé dans de pieuses extases et absorbé par la prière, prend son vol vers les splendeurs célestes et là, son cœur débordant de joie et de dévotion, il se livre aux purs et tendres épanchements de son amour pour le Souverain de tous les êtres. Rien de terrestre ne le souille, aucune préoccupation matérielle ne le distrait de ses contemplations de l'idéal. Le *docteur séraphique*, comme on l'appelait, c'est la personnification du mysticisme dont le chancelier Gerson sera un siècle plus tard le plus fervent apôtre. A St-Thomas, au contraire, sont dévolus le rationalisme, la sagesse dans la logique, les suggestions de la foi dans l'argumentation, le génie dans la science.

Voilà quels sont les ancêtres de Dante en philosophie. Inspiré de l'exemple de l'antiquité représentée si dignement par Platon et Aristote, ayant une connaissance profonde des doctrines de St-Bonaventure et de St-Thomas d'Aquin et soutenu des traditions chrétiennes et de la ferveur religieuse, il surgit au milieu d'une époque légèrement calme et débarrassée des grandes luttes d'écoles. Je demanderai maintenant la permission de conclure par ce résumé d'Ozanam, en constatant après lui l'éclectisme de la belle et substantielle philosophie de Dante :

« La philosophie païenne est une philosophie d'investigation,

qui se perd en d'interminables généralités, dans les prolégomènes d'un système encyclopédique toujours incomplet. La philosophie chrétienne, toute de démonstration, a produit des spécialités fécondes; en dégageant de tous les alliages de l'erreur les deux idées capitales de Dieu et de l'âme, elle a fondé la théodicée et la psycologie, elle a préparé des loisirs à ceux qui voudraient un jour observer la nature, des instructions à ceux qui seraient appelés à réformer les sociétés ; elle a vraiment accompli ce que Bacon nommait la grande instauration des connaissances humaines. Si donc les systèmes de l'antiquité semblèrent se continuer à quelques égards dans le dogmatisme et le mysticisme, parmi les réalités et les conceptualistes, ce fut se rapprocher et se ranimer sous l'action conciliante et vivifiante de la foi nouvelle. Les dispositions générales de l'époque favorisaient ce résulat : DANTE, EXPRESSION FIDÈLE DE SON ÉPOQUE, DEVAIT ÊTRE ÉCLECTIQUE CHRÉTIEN.»

Nous n'approuvons pas au surplus la subtilité de langage introduite dans la philosophie du moyen-âge et à un certain degré dans celle de Dante. Souvent la foi a souffert des obscurités apportées par elle dans les discussions oiseuses, soulevées parfois par des questions très-secondaires et même nuisibles. Si nous envisageons cependant le talent et la science de Dante, nous avouerons que de tous les docteurs, il est peut-être encore le moins subtil. Il a écrit avec une précision laconique sur le dogme. Clarté, ordre et sobriété, telles sont les qualités de sa dialectique.

L'érudition de Dante était fort étendue et variée : elle embrasse l'antiquité, la Grèce et Rome, avec leurs philosophes, leurs orateurs, leurs poètes, Pythagore, Aristote, Platon, Cicéron, Paul Orose, Virgile, Stace, Lucain, tous les siècles de l'ère chrétienne jusqu'au XIII[e], tous

les docteurs, les pères de l'Eglise, toutes les théories de la scolastique. Buffon a dit : « Le génie, c'est une longue patience. » La patience de Dante à se composer une érudition solide et convenable fut aidée par le sage discernement et l'excellence des études. Il importe moins de savoir beaucoup de choses inutiles ou mauvaises que de savoir un peu de très-bonnes choses ou d'essentielles.

## CHAPITRE II.

### DANTE LINGUISTE.

Nous avons déjà ébauché nos conclusions sur Dante, père de la langue italienne, en parlant d'un ouvrage d'éloquence en prose qui traite de ce sujet. Nous serons donc bref, et poserons d'abord ces deux questions sur lesquelles repose cette immense gloire : 1° Quelle était l'idiôme de l'Italie avant Dante ? et 2° avait-elle une langue nationale ?

C'est un fait qui ne souffre pas le moindre doute, savoir qu'à cause de sa prise en possession par Rome, de sa communauté d'intérêt produite par l'existence nationale commune des vainqueurs et des vaincus, de l'élévation de la capitale ou voire même de cette province, l'Italie subit aussi l'impérieuse domination du latin. On formulerait des assertions toutes gratuites et sans presqu'aucun fondement en prétendant à l'uniformité et à l'usage d'un même langage pour toute la Péninsule avant la conquête. Y a-t-il quelque document qui le

prouve, qui le fasse même soupçonner? N'est-il pas fort probable que devant l'ascendant énorme du latin, les patois vulgaires généralement adoptés s'effacèrent dans le moment pour opérer bientôt, grâce à leur persistance et à leur adoption originelle, un mélange gradué et inexplicable avec l'idiôme officiel? Voilà ce qu'on peut dire du langage des Italiens antérieurement à Dante Il faut constater la subsistance de patois vulgaires, mais aussi leur multiplicité infinie, tout en tenant compte des faits historiques qui ont exercé dans ces questions une influence considérable. Aussi Dante, survenu au milieu de cette confusion, ne sortait-il pas de son ébahissement? « La langue de *si*, a-t-il écrit, se divise en quatorze idiômes qui remplissent toute l'Italie au-delà et en deçà des Apennins, au nord, au midi, au centre, et chacun de ces idiômes se subdivise lui-même en un si grand nombre que je porterais à *mille tous les dialectes, toutes les variétés de langage qui se parlent dans la Péninsule.*» D'après ce témoignage, on peut induire que chaque écrivain, instruit dans l'observance des principes traditionnels, n'était pas disposé à s'exprimer dans la langue vulgaire de son pays, incorrecte, et qu'il lui préférait le latin, langue politique, religieuse, littéraire, partout reconnue, partout employée? Quelques versificateurs, pauvres d'imagination d'ailleurs, chantent çà et là quelques strophes, mais ce sont des rimeurs sans nom, sans génie, qui restent enfermés dans leur cité natale. Ont-ils seulement bêché, remué le sol où Dante jette la semence vitale? Hélas! non, par cela même qu'ils n'ont pas le pressentiment de la

révolution qui doit s'accomplir, que l'Italie, bien que désignée comme le champ d'une vaste confédération, est couverte de nationalités distinctes, qu'elle ne jouit pas du bienfait d'un idiôme patriotique et universel. Dante lui-même est surpris par l'indécision. Il commence à écrire son poème en latin, ainsi que c'était la coutume pour les œuvres sérieuses ou de quelque portée ; sept chants sont déjà terminés. Mais il change bientôt ce plan et ne conservant des premiers chants que la pensée, il les traduit en italien. Comment en italien ! Vous voulez dire en florentin, dans son dialecte national, puisqu'il n'y a pas de dialecte de ce genre en Italie. C'est justement dans cette anomalie que réside le génie créateur du poète et l'excellence de son grand dessein. Il a étudié, il possède tous les jargons de la Péninsule, et ces dialectes frustes, différents, déréglés et populaires, concourent à l'invention et à la composition d'une langue admirable, sonore, poétique, douée d'unité et qui sera entendue de tous les peuples italiens ! Quelle immense entreprise et quel pas vers la solution de cet insoluble problème : l'unité politique de l'Italie. Jusqu'alors, personne, si patriote qu'il fût, n'avait osé projeter la réalisation de cette idée gigantesque. Pendant que nos troubadours sont lus, recherchés, imités à Rome, à Paris, à Madrid et à Londres, pendant que nos charmants poètes conteurs du Nord s'expriment déjà *en français*, l'Italie, je la considère au XII^e siècle par exemple, s'efforce de se débarrasser des langes qui l'enveloppent ; il faudra l'apparition de Dante pour la voir doter d'un. idiôme original, écrit et littéraire. Cet

idiôme est empreint du caractère de l'intelligence qui le conçoit en s'y incarnant, mais qui laisse à d'autres le soin de le parfaire, intelligence forte, vigoureuse, abrupte, altière et profonde. Sonorité, audace, dureté, originalité, concision, voilà les qualités et les défauts que Dante a imprimés à son langage à la fois particulier et général. Quant à l'assouplissement des formes, à la mélodie, à la douceur des sons, au charme poétique, ce sera l'affaire du temps et de poètes plus élégants, plus gracieux, plus purs, tel que Pétrarque. On n'ébauche pas et on ne finit pas un tableau du même coup de pinceau. Grâce au génie de Dante et au mérite de Pétrarque, la langue italienne atteint le terme de la beauté, de la force, de la netteté et de la perfection.

## CHAPITRE III.

### DANTE POÈTE.

1. *La Divine Comédie est-elle une épopée ?* Voilà la question toujours soulevée et indéfiniment ajournée par une foule de critiques. A peine M. Villemain a-t-il aperçu Dante qu'il s'écrie : « mais d'abord la comédie est-elle un poème épique? Qu'est-ce qu'un poème épique? Quels en sont les éléments et les caractères? » Il est bon de rappeler à ce propos et avec simplicité les principales règles séculairement établies pour le premier des genres poétiques. Les voici : 1° Récit en vers d'une action vraisemblable, héroïque et merveilleuse,

représentée par l'introduction d'un ou de plusieurs personnages ; 2° expression du génie d'une nation, de sa politique, de ses gloires, des arts, de sa religion, de sa littérature ; 3° agglomération des croyances, de la science, des signes distinctifs, de tout ce qui constitue enfin la reproduction de l'époque où le fait s'accomplit ; 4° réunion de la grandeur de l'invention aux qualités héroïques ou merveilleuses de la fable ; 5° variété, vraisemblance et intérêt des péripéties, des épisodes et des dialogues ; 6° élévation maintenue, quelquefois surhumaine des caractères des héros ou héroïnes, déploiement de leurs passions et de leurs sentiments vertueux, réuni au ménagement et à l'éblouissement des contrastes, de sorte que le sujet ne saisisse pas seulement par la fiction, mais encore par son côté noble et instructif pour l'humanité ; 7° appropriation aux personnages des mœurs et usages en vigueur dans les localités, théâtre du drame ; 8° sublimité, force admirable du style, éloquence des descriptions, mettant en relief les évènements grandioses célébrés ; 9° moralité indispensable qui ressort de l'action ; 10° scission du poème en trois parties : invocation, narration et dénoûment imprévu et merveilleux en harmonie avec la nature de la fable ; 11° continuité rarement et raisonnablement ou même non interrompue de l'action afin d'empêcher que l'enfant au premier chant ne soit barbon au suivant.

Tels sont les éléments dont est formée l'épopée et qui sont tous reliés entre eux par cette qualité, l'une des fondamentales : l'irréfragable unité du sujet. Examinerons-nous sous ces divers points la *Divine Comédie?*

Et le seul rapprochement qu'on en fera avec les conditions formelles de l'épopée ne fournira-t-il pas une solution négative de la plus grande force?

Homère chante les exploits des Grecs sous les murs de Troie, et la destruction du superbe Ilion est le dénoûment patriotique de son sujet. Virgile raconte les malheurs d'Enée, victime de la haine des dieux et des furies de Neptune. Le Tasse célèbre les hauts faits de Godefroid, de Renaud et de Tancrède, et les merveilles de la première croisade, jusqu'à ce que Jérusalem soit retombée au pouvoir des chrétiens. Voltaire, dans la *Henriade*, exalte

> Ce héros qui régna sur la France
> Et par droit de conquête et par droit de naissance;
> Qui par de longs malheurs apprit à gouverner,
> Calma les factions, sut vaincre et pardonner,
> Confondit et Mayenne et la Ligue, et l'Ibère,
> Et fut de ses sujets le vainqueur et le père.

On voit que dans ces différents poèmes épiques il y a une action héroïque, des personnages pour la conduire, des épisodes pour la varier et un dénoûment. Or, rien de tout cela n'existe dans la Divine Comédie. Dante m'apparaît comme un peintre habile, inspiré, qui jette sur la toile au fur et à mesure l'image des objets, des maudits ou des bienheureux de l'éternité. Il assiste à une espèce de revue idéale ; pendant qu'elle se déroule dans toute son étendue devant lui, il en esquisse les traits, la physionomie. Son œuvre, c'est une magnifique photographie, mais nous entendons par là une photographie dont l'original vivait uniquement dans son imagination. Toutefois, vous ne sauriez distinguer dans ces

riches descriptions, ce long et pieux pèlerinage, la moindre trace d'action. L'homme y est dépouillé de sa forme matérielle; les âmes sont à l'état passif, et malgré son lyrisme, Dante a trop de bon sens pour les ranger en bataille, les faire agir, combattre, triompher ou se perdre au premier cercle de l'Enfer, du Purgatoire ou du Paradis. Rendons grâce à Dieu qu'il ait sauvé Dante de la folie d'établir une action sur le théâtre de l'autre monde. C'eût été fort déplacé, pour ne dire rien de plus. Non-seulement le poète eût enfreint sans circonstances atténuantes la loi de la vraisemblance, mais il eût été condamné par cette vérité sortie de la plume de Châteaubriand : le merveilleux ne doit être employé que comme accident dans une fable épique, non comme le fonds du sujet, car dans l'épopée les hommes et les passions sont faits pour occuper la première place. Il serait aussi trop prétentieux et hors de raison de décorer, au point de vue de l'épopée, du titre de personnages, les séries d'ombres, de trépassés illustres, que Dante interpelle ou aux prières desquelles il répond sur le dogme et la politique. D'un autre côté, est-ce que Dante n'avait pas toute facilité de faire trois poèmes de sa Comédie? J'admets sans doute très-volontiers qu'il eût manqué deux tableaux à la Comédie, dans l'esprit de l'auteur, du moins; mais quant à nous, lecteurs, nous n'aurions peut-être jamais soupçonné cette lacune. Lisons-nous d'abord l'Enfer? Il est tellement clair et naturel à nos yeux qu'il est un lieu de supplices éternels, distinct par conséquent du Purgatoire et du Paradis, que nous nous avouons satisfaits de la représentation Dantesque.

C'est que les trois divisions capitales du poème impliquent trois idées bien dissemblables : celle du châtiment sans fin, celle des peines temporaires et expiatoires, celle de la félicité suprême. Des motifs recommandables pour leur sérieuse portée et leur équité nous autorisent donc à contester l'unité de la Divine Comédie.

En résumé, il faudrait, ce nous semble, pour appeler la trilogie de Dante une épopée, recourir à la création d'un autre genre d'épopées, épopées de l'âme, du salut, idéales, surnaturelles, contemplatives, dépourvues d'action, mais reposant sur une vérité de haute morale, nécessaire au bien-être et à l'avenir de l'humanité !

2. *Invention du poème.* Par la langue italienne, Dante a fourni à la postérité le plus ample témoignage de son génie de création. Dans la philosophie et dans la poésie, à titre égal au moins, il sort des rangs de la foule, brise avec l'ignorance, le dédain, la routine et prenant sur tout ce qui l'environne un ascendant presque despotique, il imprime à tous ses vers, à toutes les phrases de sa prose, à toutes ses rêveries, à toutes les choses dont il nous entretient, le sceau de son intelligence, de sa personne. Le fonds de ces œuvres est en tous points comparable au vil métal qui se change bientôt entre les mains d'un Benvenuto Cellini en une coupe admirablement ciselée, dont François Ier et sa cour feront leurs délices et qui sera mise dès le premier jour au nombre des merveilles de l'art ! La grandeur, la force et l'originalité des inventions de Dante n'auraient qu'une rivalité à craindre : ce serait la noblesse, l'élévation, la droiture de ses pensées traduites dans un

langage ferme, riche, laconique et expressif au-delà de toute appréciation laudative. Je crois avoir déjà parlé de la part que certains commentateurs avaient jugé si mal à propos de faire aux récits légendaires du moyen-âge dans la composition de la *Divine Comédie.* C'était pousser la sagacité et le savoir trop loin vraiment et faire beaucoup de bruit pour rien. Dante a-t-il même eu connaissance des légendes qu'on a fait prévaloir pour récuser avec tant de bonne volonté ses droits exclusifs à l'invention de son poème? On devrait s'en assurer avant de porter un jugement. Quant à nous, nous avons toujours trouvé plus plaisant que sérieux ce système de diminuer les grands hommes en leur opposant des médiocrités perdues dans la nuit des âges, ensevelies sous la poussière des siècles! A ce compte, le génie serait une profonde erreur, un plagiat inqualifiable, et Homère et Virgile n'y auraient gagné qu'une triste célébrité : celle de la fraude, du pillage! Les inquisiteurs, par exemple, déprimeront le génie de Dante, immoleront la loyauté et l'étendue de son talent pour exhumer des tombes de l'oubli le *Songe du Jongleur qui va en Enfer* ou le *Purgatoire de saint Patrice!* Peut-être même leur audace et leur équité ne frapperont-elles pas seulement sur des désignations particulières? et pour peu que nous encouragions de pareilles trouvailles, ce goût pour les antiquités, tout le monde ira à la découverte : voyez le beau résultat, dès maintenant! On nous a déjà appris comme nouvelle importante et véridique que c'est à son maître lui-même, à Brunetto Latini, que Dante a dérobé le plan de sa *Divine Comédie.* En fait,

tout ce qu'il y a de fondé dans cette nouvelle, le voici : Brunetto a publié un ouvrage intitulé *Le Trésor*. Au commencement, Brunetto se trouve dans une forêt où la nature, représentée sous les traits d'une femme, lui enseigne les divers chemins de la vertu et du vice. Si c'est à cause de la forêt qu'on cherche querelle à Dante, il faut le dire de suite : jamais l'invention d'une forêt, des ténèbres, de l'égarement de l'homme n'a été plus heureuse, n'a mieux concordé avec la réalité frappante des images du symbolisme chrétien que dans les circonstances qui président à l'inspiration du poète à l'ouverture de la *Comédie*. L'Enfer étant pour les pécheurs la prison et le supplice éternels, on s'y rend en suivant la route des vices et des passions, et dès lors dévoyé du véritable chemin du chrétien, on se jette aveuglé par l'obscurité dans le précipice. Lequel donc, ou de Brunetto, ou de Dante, a fait le meilleur emploi de cette image ? Si elle paraît bizarre dans l'un, ne se présente-t-elle pas dans l'œuvre du second avec un naturel surprenant et un sens religieux très-profond ?

Que si nous voulions, rejetant l'influence mauvaise des écrivains systématiques, comparer un instant les infimes, burlesques ou plates représentations du moyen-âge avec la *Divine Comédie*, nous nous demanderions si un génie d'une telle supériorité et d'une si majestueuse égalité a pu concevoir les calculs d'un plagiaire et ne laisse pas bien loin derrière lui toutes les légions de conteurs, toutes les Marie de France, les Patrice et les Brunetto Latini du monde !

3. *Élévation, moralité du sujet choisi par Dante.*

De ce sujet en parlerai-je? Oui, parce que c'est un point qui mérite d'être mis en lumière, mais je n'en traiterai que brièvement, car il n'est personne, fût-il athée, qui n'y ait pas souvent et longuement réfléchi. Au moyen-âge, il n'y a donc pas seulement des milliers de naïfs et pieux légendaires à qui arrive cette pensée de l'éternité; un grand poète, fier, indompté, amer et sarcastique se prosterne devant ce dogme terrible et lui érige un monument indestructible. Ce ne sont pas des sujets d'une si grave portée qui s'effacent de notre mémoire : aussi longtemps qu'il y aura des hommes ici-bas, la certitude de la mort, les imperfections de ce monde les amèneront tremblants à cet autel où tous nous nous agenouillons. Dans les temps du paganisme et aussi haut que l'esprit puisse remonter dans le cours des siècles, nous voyons les peuples s'inquiéter de la destinée de l'âme. C'est dans les cultes que se décèlent ces appréhensions. Ainsi la mythologie détermine quel est le sort des justes et des pécheurs. Homère ne cède à ces suggestions générales que parce qu'il en est lui-même opiniâtrement assiégé. On trouve dans l'*Iliade* maintes expressions de ses convictions ou de ses doutes. Dans l'*Odyssée* il donne la description des lieux infernaux parcourus par Ulysse. Faut-il ne regarder ces faits que comme de purs caprices d'imagination? Il me semble qu'il y a plus, c'est-à-dire qu'Homère, harcelé par de fortes présomptions, se fait l'organe public de la foi populaire en son temps. Après Homère, c'est Platon. Si l'amour-propre le travaille assez puissamment dans *le Phédon* pour paralyser l'essor et la fidélité de sa

pensée, il la formule nettement dans *la République*. C'est même probablement dans le but de s'emparer entièrement de notre attention qu'il appuie ses spéculations d'un exemple positif. Un soldat, Err l'arménien, a été tué sur un champ de bataille et son âme comparaît devant le tribunal suprême qui lui ordonne de retourner dans le monde pour publier ce dont il a été témoin. Remarquez que le cadavre de l'arménien, qu'on a voué aux flammes selon l'usage traditionnel, se ranime, et le soldat, après avoir repris sa forme matérielle, raconte les résultats de sa vision. Mais un autre génie ne paie-t-il pas sa dette à cette préoccupation universelle de notre sort ultérieur? Virgile, frappé de crainte ou fermement convaincu de cette doctrine, ne nous lègue-t-il pas une description poétique achevée de l'Elysée? Ces témoignages abondent; on en recueillerait par milliers, si quelques-uns seulement n'étaient pas aussi absolus et aussi concluants qu'on le peut désirer. Cette inquiétude vague, ces aspirations, ces croyances vers une existence éternelle, réglée selon notre conduite, nous les apportons avec nous; du berceau à la tombe elles entretiennent dans notre cœur la terreur ou l'espoir. Lorsque les yeux de l'enfant recueilli et pensif se voilent d'un nuage, lorsque l'homme viril jette un regard en arrière pour mesurer la distance qu'il a franchie et médite sur les déceptions, les joies, l'instabilité des choses de cette vie, lorsque le vieillard dont la neige des ans a refroidi le cœur, salue le convoi funèbre qui passe, ou s'arrête devant une tombe, soyez assuré qu'une même pensée assiége à la fois le vieillard, l'homme viril et l'enfant:

*Et au-delà qu'y a-t-il?* Ah ! mettons bas ici tout charlatanisme, toute bravade, arrachons le masque d'une indifférence dont nos secrets chagrins, nos bouleversements intérieurs, nos émotions passagères trahissent la fausseté ! Aussi forts que nous nous disions, nous avons tous été par quelque jour de deuil ou de tristesse inexpugnable, en proie à ces hallucinations étranges. Et c'est d'ailleurs une preuve innée en nous, inhérente à notre constitution, que nous repoussons le néant et que nous avons un besoin irrésistible de croire à une existence éternelle à laquelle nous nous préparons seulement.

Ainsi, l'on ne saurait méconnaître de quelle élévation imposante est l'idée inspiratrice de l'œuvre de Dante. Je trouve qu'elle est l'une des plus grandioses manifestations de l'esprit de Dieu, en même temps que servant de borne à la carrière de nos projets, de nos combinaisons, de nos bonheurs et de nos défaites, elle repose sur l'essence même de la morale. Parmi les éléments fondamentaux de l'ordre social, elle a une importance vitale ; son discrédit, si elle était susceptible de subir de dépréciation, engendrerait instantanément une foule de crimes, d'iniquités, d'abus aussi audacieux qu'épouvantables. Enfin, il m'est inutile de poursuivre la démonstration d'un fait évident, la religion périrait au moment même où l'éternité ne serait plus qu'un fantôme, où elle cesserait d'être le principe de toute foi et de tout amour.

C'est en consacrant pour toujours la pierre angulaire du christianisme, en alimentant l'âme de cette idée per-

manente, généreuse, indispensable à la morale, à la société toute entière, en satisfaisant aux désirs constants qui oppressent ou consolent notre esprit, que la *Divine Comédie* mérite toute notre application la plus sérieuse, et comme poème religieux et comme poème social. Jugé à ce seul point de vue, où il faut être nécessairement impartial, car on y domine toutes les puériles questions du monde physique, le sujet choisi par Dante brille d'une grandeur, d'une gravité, d'un éclat devant lesquels l'antiquité, le genre humain, Homère, Platon, Virgile, Aristote, Tasse, Milton, Klopstock pâlissent et sont forcés de s'incliner ! Que deviennent à ce contraste les exploits des combats, les gloires des nations, les artifices de l'amour, les spéculations de la philosophie, l'histoire de l'Eden, les mystères même de notre culte ! L'éternité n'enveloppe-t-elle pas toutes ces pompes politiques, littéraires et religieuses? Un jour elles passeront comme toutes choses passent, tandis que les mondes que Dante a chantés sont impérissables !

4. *Plan général, unité du poème.* On se figure aisément l'aspect d'un champ de bataille, d'une mêlée guerrière, d'une tempête au milieu des mers, parce que, soit que l'on ait assisté à ces spectacles, soit qu'on y ait été initié par les récits des hommes du métier ou des voyageurs, on a pour soi de frappants exemples. Voulez-vous un simple croquis? Le voici. Voulez-vous une description détaillée, des scènes de circonstances? En voilà. Les livres de genre en fourmillent; c'est un secours propice à l'inspiration. Que Milton ait à peindre l'Eden, ce palais enchanté où la main de Dieu a amon-

celé les beautés les plus pittoresques et les plus imprévues, que le Tasse orne les jardins d'Armide avec une magnificence éblouissante et un goût rempli de mille attraits, ces poètes déploient dans ces tableaux plus de couleurs que de dessin, plus de talent que de génie inventif. Je ne me harsarderai pas jusqu'à dire que c'est là une affaire de copistes; mais j'ajouterai sans mauvais dessein que la nature, si féconde, si riche d'innombrables chefs-d'œuvre, fournissait à ces artistes poètes les sujets d'études les plus vrais, les plus variés, de véritables originaux. Si, par opposition, Dante a un enfer, un purgatoire, un paradis à édifier, à décrire, sur quel original modèlera-t-il ses peintures, qui lui enseignera la voie de sa composition? Cette voie, il faut qu'il l'ouvre lui-même, car nul ne l'a encore trouvée. Personne n'a accompli non plus ce mystérieux voyage et personne ne peut raconter ce qu'il n'a pas vu. C'est la suprême et quelquefois l'insurmontable difficulté de ces conceptions exclusivement surnaturelles qui apparaissent et repassent constamment dans notre esprit comme des fantômes. Rien ici-bas ne les dévoile; elles sont nées dans notre intelligence; c'est la pensée isolément qui les enfante, c'est l'imagination qui les orne, c'est le talent et la volonté qui les jettent dans le moule. Aussi exigent-elles des principes d'un pur spiritualisme, beaucoup d'application, de temps, d'enthousiasme, car ces œuvres seraient bien pâles et bien froides si elles n'étaient animées par la chaleur et la verve du style. Telles sont les réflexions qui m'ont assailli dans l'examen sérieux de la *Divine Comédie,* et je n'aurais pas

tant insisté dessus si ce n'était de là que le plan du poème tirait ses qualités remarquables. Or, ce plan, bien que d'une extrême simplicité et d'une régularité géométrique, produit un grand effet et s'harmonise complètement avec les convenances des lieux et les sentiments qu'ils nous inspirent. Rarement, on en a vu de plus compatible avec les exigences d'un goût religieux sévère ; jamais (ni Michel-Ange, ni Brunelleschi) on n'en a conçu de plus majestueux. L'Enfer, gouffre immense et circulaire, touche par sa base au centre même de la terre et s'élève par galeries inégales jusqu'à la surface du sol. Sa forme est celle d'un vaste entonnoir. De la sorte, l'œil plonge d'un seul coup jusque dans les profondeurs de l'abîme. Les galeries sont au nombre de dix et conséquemment dix classes de maudits se les partagent. Dante, en scrupuleux traditionaliste, a établi également une gradation et l'ordre le plus strict dans la position des coupables. Ainsi, à mesure que la sphère va en se retrécissant, les supplices augmentent. Au centre de la terre des issues fort étroites conduisent à la montagne qu'il faut gravir pour atteindre le Purgatoire. Elle est rude et escarpée, ce qui signifie combien il est difficile de gagner le Ciel. A l'entrée du Purgatoire, un ange marque Dante au front sept fois de la lettre P, et à mesure qu'il franchit les sphères, représentant les péchés capitaux, l'expiation s'achève. C'est à la sortie du Purgatoire, dans une magnifique campagne qui sert d'avenue au Paradis, que Béatrice rejoint son amant. Cette rencontre est l'un des anneaux de l'unité *morale* du poème. Le séjour céleste est divisé en dix cercles.

L'allégresse des élus, la majesté des spectacles et l'amour divin sont d'autant plus sensibles qu'on approche de l'Être suprême. Enfin, Dante s'élève jusqu'à la dernière hauteur du Ciel d'où l'œil de Dieu plane sur l'éternité et sur le monde.

Ce plan admirable une fois exposé, vous ne vous lasserez pas d'en louer avec nous l'énergique facture, l'heureuse disposition et l'ensemble grandiose. A quoi servirait de revendiquer à d'autres titres le génie et l'art poétique incomparable de l'Alighieri? N'en avons-nous pas ici la preuve la plus palpable? Si l'on convient que la *Divine Comédie* ne soit pas une épopée, la question de l'unité *matérielle* de sujet tombe immédiatement. Il n'en est pas nonobstant moins certain que le poème aurait pu être scindé sans désavantage et sans lacune disparate en trois grandes sections, en trois scènes. Mais aussi avec quelle vigueur, quelle adresse Dante a relié puissamment entre eux, les enchevêtrant l'un dans l'autre pour les constituer parties intégrales d'un même plan, pour en faire un seul tout, le Paradis, le Purgatoire et l'Enfer!

5. *Style, formes poétiques et défauts du Dante. — Comparaisons.— Conclusion.*

Dante a été un si grand poète, et par la pensée, et par le talent, et par ses formes inimitables, qu'il est difficile de se défendre d'une espèce d'enthousiasme en l'appréciant à ce point de vue exclusif. Aussi n'a-t-il fallu rien de plus pour séduire l'ardeur belliqueuse d'une partie de notre jeunesse contemporaine, avide de relever toutes les gloires de la Péninsule? C'était chose

si facile, si naturelle de présenter l'homme de son côté le plus brillant, irréprochable, et de nous dire : Il est aussi beau, aussi juste, aussi grand dans toutes ses œuvres, admirez-le sans restriction, il en est digne! Disons de suite que la majorité des auditeurs de ces paroles s'y est complètement et spontanément ralliée! S'il y avait une cause à cette admiration fébrile, à ces ovations magnifiques, à tous ces hommages rendus universellement mais avec trop de précipitation, elle se trouverait bien dans les qualités, la perfection, le noble caractère de la poésie de Dante. Mais à part ces excellentes qualités dont nous allons parler, c'a été une anomalie de voir dans un siècle qui se vante d'être sceptique un poète italien, reçu, caressé, glorifié partout avec de saints transports pour avoir épuisé toutes les formes possibles des manifestations de l'intelligence? Dante a tout embrassé, ne s'est déconcerté devant aucune entreprise, tant son génie était vaste et débordait de confiance en ses propres forces. Mais la réussite a-t-elle toujours couronné ses tentatives? On peut répondre négativement, sans crainte de se tromper.

Mais sa poésie défie toutes les partialités, toutes les sympathies de race et de genre, tellement elle saisit à première vue et en détail, soit par sa cadence lugubre ou touchante, soit par sa sobriété caractéristique, soit par l'unité et l'ampleur de ton qui y règnent, qu'elle célèbre ou exprime n'importe quel fait ou quelle idée. Elle n'a pas à redouter le reproche que l'on a fait avec tant de persévérance à l'*Iliade* : on ne dira jamais, à moins d'être sot, qu'elle est de provenances diverses, et que

des dissemblances existant entre ses parties, il n'y a plus de raison de croire à son homogénéité, à la paternité du seul Dante. Partout, dans les plus faibles vers éclatent les mêmes qualités et se rencontrent quelquefois les mêmes défauts. Ce n'est pas que cette solution de continuité détruise la variété des images, des couleurs, des sons. Que nous serions surtout frivoles et j'ose ajouter incompréhensibles et dénués de bon sens de nous plaindre d'un talent qui, comme celui de Dante, ne ploie, ne s'affaisse devant aucune difficulté et se maintient constamment à la même hauteur, à la même habileté, à la même finesse! Combien d'hommes se sont crus poètes en ce monde qui n'ont jamais écrit une seule ligne qui eût le sens ou même l'apparence poétique! Combien aussi ont été inspirés par quelqu'heureux lutin et ont assemblé des rimes au bout l'une de l'autre, et des rimes bien fraîches, bien sonores, qu'on eût dit écloses dans la main des grâces, et sont passés, hélas! inaperçus dans le tourbillon littéraire! La cause, à ces oublis, à ces dénis de justice, à ces ingratitudes de la renommée que tant d'honnêtes et braves écrivains ont essuyés, elle est particulièrement renfermée en ce qu'ils n'ont jamais eu de manière de chanter, d'écrire, de philosopher, de critiquer, personnelle, étant leur propre, et qui ne fût empruntée à personne. Supposez un instant, par exemple, que la Divine Comédie ne se serait recommandée que pour l'attrait de ses inventions, de son plan et de son architecture, que serait-il advenu? On eût délaissé ce poème pour courir à de plus corrects et de plus intéressants, d'une lecture plus facile et plus

agréable. Peut-être est-ce là un travers du goût public? Car pour moi je n'en estime pas moins cette humble, chaste et suave violette qui se cache sous la ronce et l'herbe des champs que les troupeaux foulent aux pieds, que bien d'orgueilleuses fleurs qui croissent symétriquement et avec raideur dans nos jardins et dont Mère Nature a oublié de parfumer le calice ! Au moins suis-je bien content de m'être baissé et arraché les doigts pour ramasser à terre, voire même parmi les épines, cette odorante petite fleur plutôt que de cueillir cette autre, à la mine épanouie, superbe, mais, contre mon attente, n'ayant aucune senteur. Il en est de même à mon avis pour les œuvres littéraires ; pour connaître la bonté du fond, il faut être patient à juger et souffrir les défauts de leurs formes. Cependant, elles sont préférables et meilleures à tout venant et tout gourmet, lorsqu'elles sont relevées encore de qualité par un beau et bon style, par la facture originale de leur auteur. Ne seriez-vous que très-médiocrement épris de la Divine Comédie, en elle-même, je vous exciterais beaucoup à la lire, afin que vous appréciiez à l'aise la facture caractéristique d'un des plus grands poètes d'Italie. Elle n'a pas eu d'imitateurs comme elle n'a pas eu non plus d'antécédents, et elle entraînera, lorsque se produira cette chimère merveilleuse, tous imitateurs et fraudeurs à un plagiat monotone, stérile, obscur et bizarre. On profite, on se bonifie de la lecture de ces grands maîtres de pensée et de style, on peut les copier, sauf à n'avoir qu'un faible mérite de photographe textuel, mais on ne les imite pas. Dante a empli la mesure à niveau des bords ; c'est

un vase dont le contenu à la moindre secousse s'échapperait. S'il y avait eu un excès quelconque, et très-simple même, cette poésie qui nous ravit, nous fait admirer et pleurer à la fois, aurait été minée par des défauts insupportables; car elle a bien déjà quelques défauts, mais qui sont moindres. Un d'entre ceux-ci pourrait bien avoir son principe dans la marche cadencée, toujours sobre, toujours grave, pleine de rigidité et de régulière ordonnance, que le génie de Dante affecte avec une constance inouie. Une sorte de monotonie, de teinte uniforme s'en épanche sur beaucoup de chants et livre quelquefois le lecteur au sommeil. Mais Homère (Boileau l'a dit), a été à la merci de ces défaillances, de ces lenteurs, de ces embarras, et qui dit Homère nomme le roi de tous les poètes. Aussi, quand la pensée de notre héros s'élance vers l'idéal, le genre gracieux, l'idylle (je ne prétends pas qu'elle essuie un échec, puisque circonstanciellement j'ai prouvé qu'elle revêtait les plus tendres charmes), mais elle est soudain coupée au court, arrêtée brusquement par la logique et l'empire d'une raison absolue et petite-maîtresse. Montaigne objecte que c'est bon signe, marqué au coin de véritable dextérité du bon sens. « Et c'est chose difficile de fermer un propos et de le couper depuis qu'on est arrouté (mis en route); et n'est rien où la force d'un cheval se cognoisse plus, qu'à faire un arrest rond et net (1), » mais aussi notre oreille chatouilleuse et délicate se froisse d'une si étrange et imprévue rupture d'accents dont notre âme

(1) *Essais*, livre Ier, chapitre IX, *Des Menteurs*.

s'épanouissait mollement et qu'on ménage si peu? Il serait impossible de trop louer le caractère des phrases de Dante. Chacune d'elles est un tout où les expressions sont enchevillées avec une vigueur naturelle, exempte de chancellement. La propriété des termes est donc tenue en fidèle observance par le génie téméraire et puissant d'Alighieri; il ne néglige rien pour dresser ses vers avec tout le perfectionnement imaginable; ils sont rangés sur un pied ferme, pleins de liaison et d'harmonie entre eux et d'une construction géométrique. Je m'étonne qu'avec une langue si âpre et si informe, Dante ait trouvé la clef de tous les sons susceptibles de frapper, d'une manière terrible ou agréable, notre oreille et notre âme. Et pourtant, rien d'ailleurs n'était moins compatible avec son amour passionné pour la pratique de la règle, il ne sacrifie jamais au veau d'or de notre poésie du XIXe siècle, à la fantaisie, aux idées vagues et nébuleuses, aux grands et vains effets. C'est un régime austère, difficile à s'appliquer, qui inflige de cruelles mortifications à notre imagination, mais qui en prévient les écarts, qui rend notre tempérament, notre esprit sobre et vigoureux, en le nourrissant constamment du bon sens, cette nourriture saine et substantielle! Voilà de quelle excellence ce régime a été pour le Dante. Il a arraché de sa poésie tous vains oripeaux et tout jargon; il a donné à son style de l'intrépidité, du nerf, de la correction, de la solidité, enfin, tous priviléges qu'il est rare de rencontrer dans le style de nos poëtes ordinaires.

Lorsque, sans marchander, on décerne au Dante de

tels éloges, on ne doit pas les resteindre par la distinction des genres, puisqu'en tous les sujets de si diverse nature que sa poésie a abordés, il ne s'est brisé nulle part contre aucun récif. Lorsqu'il a chanté les amours de Francesca de Rimini, il n'a pas été moins beau et moins admirable dans le récit des tortures au milieu desquelles s'est éteinte l'existence du comte Ugolin. A peine a-t-il atteint Beatrice que son éloquence s'empreint du charme de la béatitude ; alors il exalte sa beauté et sa vertu, manifestant son allégresse par des transports de sainte joie, et participant aux plus purs épanchements du mysticisme. Il faudrait, si la réalité ne fermait pas la carrière au doute, se refuser à croire que c'est le même poète qui a célébré toutes les grandeurs et le pompeux spectacle du Paradis avec un accent de touchant respect et d'amour, qui profére par la bouche de St. Pierre de grossières imprécations contre l'Église. Je ne nie pas qu'il y ait dans ces injurieuses sorties un levain de rancune politique bien naturel, mais dedans aussi il y a ce qu'on désigne très-crûment sous le nom de malhonnêteté. Néanmoins, il se déploie dans tous ces impitoyables sarcasmes beaucoup de véhémence, de chaleur, une magique originalité, une souplesse et une facilité terrible et unique, à déchirer et abîmer un ennemi. C'est ainsi que Dante est également supérieur dans la peinture des sentiments les plus opposés, des événements les plus navrants et les plus lugubres, dans l'expression des plus affectueux souvenirs, des profondes vérités éternelles, des inventions élégantes et gracieuses, des accidents les plus délicats ou extraordinaires de

son pèlerinage. Il accomode sa poésie aux objets qui attirent ses chants, lui imprimant le cachet particulier du sujet : la légéreté, dans les comparaisons ingénieuses et allégoriques qui fourmillent dans le troisième cantique ; la sévérité, l'aridité, et même (ce que nous regrettons), l'obscurité dans les dissertations philosophiques ; la colère, l'éloquence, dans les menaces politiques ; la passion, l'attendrissement, la pureté, une harmonie qui, sans blesser le sens physique, remue peu à peu, avec ménagement, le cœur humain dans ses plus cachés replis, dans les récits dramatiques. Voilà comment Dante parvient à représenter avec un art toujours revêtu d'une « fresche nouvelleté » les scènes les plus pathétiques et les plus terribles, saisissant les yeux du lecteur par la réalité prodigieuse de ses descriptions. Nous avons vu que l'emploi de ce même art l'avait porté trop loin, c'est-à-dire au-delà des bornes de la plus simple convenance et de l'effet poétique. Indépendamment de ces trivialités, on a reproché avec justesse à Dante l'horreur des supplices de l'Enfer qui n'ont d'autre mérite (et ce mérite là a tout l'air d'une méprise) que de nous abreuver de dégoût. Et c'est proprement cette même remarque qui a suggéré à M. N. Lemercier que « l'extraordinaire et le terrible produisent souvent le sublime, mais l'horrible et le bizarre n'en offrent jamais que la fausse apparence. »

La poésie Dantesque présente d'éclatants contrastes ; tantôt vive, tantôt sombre, grâcieuse ou pédagogique, enthousiaste ou calme, elle s'harmonise à tous les tons, aux plus infimes nuances, embrassant la généralité des

sujets, des genres et des idées avec un succès commun et soutenu. Quant au style particulièrement, ni Homère, ni Virgile, ni Tasse, ni Milton, ni Le Camoëns, ni Klopstock ne sauraient affaiblir la valeur et la gloire du Dante.

J'ai déjà soulevé le voile de tant de rares et grandes qualités en constatant quel etait le caractère abrupt, naturel des constructions de notre poète, la propriété des termes dont il est si fidèle praticien, et le relief, la puissance de la plupart de ses expressions. A cette énumération laconique de titres si brillants, il faudrait ajouter que bien que ce style soit substantiel, classique, quelquefois âpre, déguisant une certaine méthode, c'est encore une plus merveilleuse chose d'avoir tenu à ce qu'il n'en soit ni plus ni moins, mais avec sagesse, nerveux, souple, pittoresque, riche jusqu'à être ambitieux et surtout plein d'originalité et de saillie. A ce propos, écoutez le discours métaphorique et opulemment élogieux de M. de Lamartine:

« Le style n'a été ni avant, ni après, ni dans les vers, ni dans la prose, élevé par personne à une plus forte saillie sculpturale, à une plus éclatante couleur pittoresque, à une plus énergique concision lapidaire que dans les chants du Dante. Un mot est un bloc taillé en statue, d'un seul geste, par ce sculpteur de paroles, un coup de pinceau est un tableau vivant, où rien ne manque, parce que *l'image frappe, vit et remue sur la toile* de ce coloriste d'idées. Chaque pensée tombe en proverbe de chaque vers en sortant de cet esprit ou de cœur dont le contre-coup, aussi puissant que le coup du balancier sur le métal, frappe en monnaie ou en médaille tout ce qui passe par *sa pensée d'airain.*»

Dans ses plus splendides descriptions, alors que son

imagination déborde de métaphores, d'images, de terribles, tristes ou magnifiques inventions, que la mer agitée et houleuse que sillonne la barque du poète est couverte d'écueils, jamais Dante ne se reconnaît faible ou chancelant ; il peint les objets tels que nous pouvons les voir et avec toute la vraisemblance qu'il nous serait loisible de nous les figurer. La patiente attention du lecteur ne sera donc heurtée par aucun hors d'œuvre, car il n'est pas si mince comparaison, si frivole détail qui ne soit naturellement amené et ne contribue à former la symétrie d'ensemble de tous les chants. Et quoique je convienne de cette symétrie, il est bon d'entrer dans l'esprit du texte. Tous les gens un peu intelligents qui ont lu avec quelqu'intérêt la *Divine Comédie* n'ont pas toutes osé dire qu'elle présentait sans doute quelques *lacunes ;* penser ainsi, c'est beaucoup s'avancer, et quand l'on sait combien le génie de Dante est régulier, non pas puriste mais laborieux à la compréhension et à l'édification, on se laisse difficilement envahir par l'opinion qu'il a pu concevoir et exécuter un ouvrage incomplet qui devrait être, en plusieurs de ses parties, plus animé, plus dramatique et plus intéressant. Ce n'est pas que d'un vol également intrépide et avec la même hauteur de vues, de principes et d'esprit, Dante n'ait pas embrassé les trois vastes et majestueuses scènes de sa Comédie. Mais il n'y a pas déployé un égal et puissant attrait. Aussi Rivarol était-il des plus sagaces en n'entreprenant que l'*Enfer*. Il en appelait à la majorité du peuple lettré et point particulièrement à la section savante, scolastique. Or, l'*Enfer* tout entier s'adresse à

l'homme, à notre cœur qu'il fait nécessairement compâtir aux tortures physiques de tous les genres infligées aux maudits; c'est pour ainsi dire la *vie réelle* de l'éternité, pourvue d'épisodes, d'actions, d'un intérêt éminemment positif et compris par tous en général. Dans le *Purgatoire*, les incidents sont bien clairsemés et la patience la mieux exercée souffre de la langueur et de l'uniformité des chants, malgré les orages de la politique qui y éclatent et à cause des nombreuses dissertations philosophiques. N'imaginez pas que le *Paradis* présente un caractère différent; le troisième cantique est bien plus encore penchant au genre contemplatif; l'action y est plus faible et encore moins accusée; quant à la poésie, je n'ai nullement l'idée de la trouver aride ou incolore, car elle a beaucoup plus de grâces, de beauté, de charmes; elle est soutenue de meilleures images et plus épurées et plus ingénieuses, ou plus grandioses. Mais quelque puissant attrait que cela donne au Paradis pour ceux qui y cherchent saveur et bonté de style, il ne faut pas disconvenir qu'aux yeux de tous lecteurs, l'absence d'action, la similitude assez fréquemment piquante des inventions, constituent un permanent ennui.

En résumé, prêt à porter une conclusion sur le Dante, on est en face de sérieux embarras. C'est beau jeu d'arguer que son génie est des plus transceudants et des plus vastes, et que sa poésie est incomparable à nulle autre. La nature du sujet contemplatif et merveilleusement idéal que traite cette *Comédie* et les contrariétés soit vraisemblables, soit systématiques, qu'une lecture de chants éminemment pieux et dévots, ayant pour objet

le monde ultérieur, éternel, suscitera chez beaucoup de personnes nuiront toujours à Dante? Les sceptiques, esprits faux et inconséquents, hausseront les épaules avec dédain et une prétention frisant la sottise; les matérialistes ne verront dans Alighieri qu'un rêveur, un idéal utopiste, un extravagant, un mystique exalté qui fouette l'air, frappe dans le vide, poursuit des chimères. Enfin les gens qui ne sont ni sceptiques ni précisément positifs, qui partagent l'opinion de tout le monde et pour qui l'indifférence est à la fois une plaie, une preuve d'insuffisance et une commodité, remettront sans doute le livre au fond de leur bibliothèque dès qu'ils en auront légèrement goûté, semblables à cet enfant qui a pris un fruit amer et dur, le pensant doux et tendre, et qui le rejette loin de lui aussitôt, honteux de sa méprise.

Nous avons pesé ces diverses opinions, et malgré leur importance vaine ou ridicule, nous nous sommes réjoui de reconnaître que cette œuvre immense, qu'il a fallu tant de génie, de talent, de virilité, de raison, pour élaborer et accomplir, ne peut être sainement appréciée et justement admirée que par la classe vraiment intelligente, éclairée, à la recherche du vrai et du beau, dans la littérature comme dans les arts. Certes, si la foule extraordinaire de productions laborieuses, savantes, religieuses ou littéraires dont le moyen-âge s'honore, ne suffisait pas à mettre en relief et dignement représenter cet âge trop longtemps ignoré et méconnu, voilà bien qui parle haut et éloquemment en sa faveur : c'est le poème de Dante. A lui conduisent tous les chemins,

tous les sentiers ; en lui se reflètent et la candeur de nos milliers de légendaires, et la foi et la dévotion populaires, et la science et la philosophie des plus éminents docteurs de l'Église, et la grâce, l'imagination, l'enthousiasme, la richesse, la pureté de nos poètes du Midi et du Nord ; jusque la passion, le dangereux lyrisme, le terrible courroux, l'injustice de l'homme de parti dans l'Italie guelfe et gibeline !

Cependant, bien que pour juger Dante impartialement il faille surtout se reporter à son époque, se faire son contemporain, s'initier au caractère, aux croyances, aux mœurs, aux idées politiques du temps où il a vécu, il a sur tous les siècles précédents un ascendant énorme. Depuis Virgile, le monde avait été veuf de poéte de génie, et ce semble comme un profond dessein et un grand bienfait de la sagesse divine de ne susciter que par longs intervalles quelqu'un de ces chantres sublimes. Dante vient fermer pour ainsi dire la barrière du moyen-âge et en même temps, sans aucun dommage pour tous les philosophes célèbres, pour tous les ingénieux conteurs, pour tous les charmants poètes qui lui sont antérieurs, mais au contraire après s'en être inspiré et nourri pour mieux les faire briller, il devient le centre éblouissant dont tous les rayons, correspondant au moyen-âge et se perdant dans ses replis et infinis détails, illuminent treize siècles tout entiers. C'est pour la raison de cette espèce d'identification de Dante avec le moyen-âge, de sa relation évidente et non interrompue avec lui, de sa gloire, de son élévation par rapport à lui et pour témoigner en sa faveur près des générations

futures, que nous avons cru devoir accoler ces deux noms dans cette étude. Puisse-t-il se dégager de ce parallèle l'idée générale de cette union qu'on ne saurait nier, puisse-t-on se rappeler toujours en lisant la Divine Comédie, les époques qui en ont suggéré la pensée maternelle, la conception au Dante !

Sur le banc étroit et court des poètes du premier ordre, Dante paraît devoir occuper le quatrième rang, c'est-à-dire arriver après Homère, Virgile et Milton. Si nous n'avons pas de lui un poème épique, une épopée, que signifie cette abstention, puisque l'œuvre qu'il nous a léguée n'ayant ni précédent, ni exemple, ni figure ici-bas, obligé de l'inventer, de l'imaginer, de l'exécuter tout entière de ses propres ressources, le génie de Dante a atteint les proportions d'une création gigantesque, unique et immense ? Aussi, avec non moins d'assurance et d'orgueil, Dante pouvait-il dire avec Horace :

« Je l'ai achevé ce monument plus durable que le bronze, plus élevé que ces pyramides, somptueux ouvrage des rois. Ni la pluie, cet élément rongeur, ni l'Aquilon furieux, ni la longue suite des innombrables années, ni le temps qui fuit, rien ne pourra le détruire. » (Ode xxx.)

## CHAPITRE IV.

### DANTE ÉCRIVAIN POLITIQUE ET HISTORIEN.

On a pu lire dans notre biographie de Dante divers fragments de l'histoire des partis guelfes et gibelins qui régnaient en Italie et se la partageaient au XIIIe siècle.

Ainsi que je l'ai dit, le premier de ces partis soutenait les droits, mis en vigueur par le temps et la force des choses, de la papauté; le second, au contraire, réprouvant l'association dans une même main des puissances politique et spirituelle, appelait de toutes ses forces l'Empereur d'Allemagne de prendre possession définitive du gouvernement d'une contrée soi-disant traditionnellement dépendante de sa couronne. En présence de ces deux causes si profondément séparées, il fallait opter entre l'une ou l'autre. L'effervescence qui animait et altérait les esprits, la fougue naturelle de leur imagination, les excès de leur tempérament, leur patriotisme forçaient les Italiens à ce choix, car s'ils s'étaient abstenus, on les eût justement accusés dans le présent comme dans l'avenir, de ne point se soucier de leur existence politique. Jamais peuple depuis la chute de l'Empire Romain n'a été en proie à tant de douleurs, n'a été affligé de plus violentes et de plus sanglantes perturbations, n'a autant lutté pour la reconstitution de sa nationalité et de son indépendance. L'Italie a toujours eu en horreur la prépondérance de l'Allemagne sur ses intérêts, et soit que la dureté et l'injustice de ce joug accablant de l'étranger l'y ait invité, soit qu'une inexpugnable antipathie pour cet empire l'ait nourrie de cette pensée, elle a constamment recouru à la papauté comme à une ancre de salut. Est-ce à cause de la popularité de cette dernière ou des anciennes convictions de sa famille que Dante embrassa d'abord la cause des Guelfes? Nul ne le sait avec précision. Mais il est avéré qu'il combattit valeureusement pour le succès de cette

même cause et que la bataille de Campaldino fut le seul, l'héroïque exploit de sa jeunesse. Nous nous abstiendrons d'assigner quelques motifs, de notre appréciation personnelle, à la révolution qui s'opéra dans les idées de Dante, car ce ne fut que passagèrement qu'il prit rang parmi les Guelfes dont il déserta soudain le drapeau pour épouser les espérances des Gibelins avec une incroyable chaleur. Dès lors il fit une abnégation fatale de lui-même en faveur de l'Allemand, et devint entre tous le plus exalté, le plus absolument consacré au triomphe de ses prétentions. Déjà nous avons tracé le rôle important qui lui incomba parmi les siens ; présent à toutes les attaques, il fut victime des mêmes revers ; magistrat, il ne sut pas contraindre au silence ses sympathies que l'équité désavouait hautement ; débarrassé du fardeau des fonctions publiques, il se posa dans toutes les assemblées de son parti en factieux ardent, mettant à son service corps et âme. Les succès d'éloquence dans les réunions intérieures ; des délégations et des ambassades multipliées dans différentes villes et près de plusieurs grands personnages furent impuissants à satisfaire sa dévorante activité, ses désirs de mener rondement et promptement les affaires de la communauté. Dieu lui avait donné un génie prodigieux qu'il appliqua à composer un poème impérissable ; il fallut que dans ce poème, l'empire et son chef intervinssent dissimulés par de magnifiques symboles. Le premier cantique, celui de l'Enfer, ne contint que l'expression de ses haines, non de son enthousiasme. Bien vous pensez qu'il nous serait pénible de réveiller dans

leurs tombes de feu, plongés dans des fosses infectes, livrés à tant de hideux et atroces supplices, tous les ministres de l'Eglise que Dante y a placés à son contentement. Il n'y a eu de pitié pour personne, même pour les moins inoffensifs, dans la reddition de ces longues séries d'*impartiaux* jugements. Ç'a été au contraire les plus élevés en position dans la hiérarchie ecclésiastique, les plus illustres dans l'histoire, qui ont été atteints de préférence par l'esprit de vengeance d'Alighieri. A quoi bon s'apitoyer sur la caste inférieure, puisque le scandale eût été d'autant plus restreint que cette caste, dans la modestie de ses fonctions en général, jouissait d'une influence plus étroite? En s'attaquant au contraire au Successeur de Pierre, au premier représentant de l'Eglise Romaine, n'avait-on pas l'assurance que cette témérité eût attiré tous les regards et que les contemporains comme la postérité eussent vu là-dedans quelque chose d'extraordinaire, c'est-à-dire des fautes irréparables pour mériter si éclatante réprobation?

Dans le *Purgatoire*, le poète prend un autre système; s'il ne lui est plus loisible d'abattre sous le faix des châtiments ses adversaires, il s'exprimera avec l'accent d'un prophète, d'un révélateur des pensées des âmes patientes; ce qu'il proclame n'émane pas de lui, n'est pas un prêt de ses rancunes, de son aversion, c'est la vérité elle-même, telle qu'il l'a entendue exposer par les esprits détachés des liens terrestres et vivant avec pureté afin d'avoir accès près de Dieu. Il en résulte que ses discours, outre qu'ils sont écrits sur un ton plus

grave, acquièrent une autorité qui serait, s'il pouvait exister quelque accointance entre les dénonciations de Dante et la conduite réelle des habitants de l'éternité, des plus compromettantes pour les bienheureux mis en jeu.... C'est qu'il porte loin l'indiscrétion et la calomnie. Tel lui racontera les crimes de sa famille, tel les iniquités des princes sous lesquels il a vécu, tel les violences et les rapines des gens d'église de sa cité, de son pays. Chacun vient apporter son concours à l'entreprise, et j'ai signalé au fur et à mesure les excès auxquels ses désaffections politiques ont entraîné Dante. Il n'est personnalité si insignifiante qu'il ne mette en jeu ; cette multitude d'adhérents implique la force du système. Mais est-ce l'histoire vraie que nous reconnaissons dans cet amalgame ? Peut-être, seulement c'est l'histoire éparpillée sur la tête d'une foule de personnes, devenue un composé de récits, d'épisodes particuliers ; je n'envisage ici que la question des faits. S'il s'agit au contraire de l'ordre moral, les questions, isolées *à priori* de toute assistance de faits et de pratique, doivent être entamées avec une indépendance de vues et une impartialité incorruptible. Sans doute, je tiens beaucoup à avoir votre avis sur l'une ou plusieurs de ces questions, mais je regarde chose essentielle que vous exposiez les considérations qui vous ont déterminé à prendre un parti quelconque. Et c'est justement ce que Dante omet de faire. Rarement vous surprendrez la trame de ses combinaisons politiques. Il commence par les aperçus les plus larges, par des idées générales sur le monde et sur la marche des évènements physiques et moraux

ou bien sur la nécessité d'un frein légitime aux ambitions coupables des hommes; en somme, voilà des sujets qui comportent une haute supériorité d'esprit et qui ne sont pas les indices du moindre éclat politique. Erreur! Dante a le talent de tout relier et quelquefois de tout confondre. Voyant qu'une mauvaise direction détruit les heureuses dispositions de notre nature, il en trouve un exemple dans l'union du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel dans les mains de la papauté. Entre eux, inévitablement se produit la confusion et le désaccord, « car réunis ainsi, l'un ne craint pas l'autre.» C'est seulement effleurer le sujet et ne pas entrer au fond. Dante paraît nous dire : « Voilà quelles sont mes sympathies, entières, inaltérables.» Mais le mobile à ces sympathies, mais un motif, une justification ; il ne nous les expose pas ; il se retranche derrière ses sentences prophétiques, dans lesquelles l'allusion voile fréquemment et l'action et le personnage. Aussi ne le suivrons-nous pas dans ses diatribes. A un point de vue général, il y aurait fort peu de passages à relever, si ce n'est l'apparition de l'aigle que j'ai décrit à mon quatrième livre. Il est le drapeau, le signe de ralliement de tous les Gibelins répandus sur la surface de la terre, et en même temps le symbole majestueux de la puissance impériale qui prend sa source et ses insignes dans la grandeur de Dieu lui-même. C'est là un triomphe d'appareil, une brillante manifestation en faveur de la future descente de Henri VIII.

Si nous jetons un coup d'œil d'ensemble sur la question historique, c'est-à-dire celle qui a ses principes

dans l'histoire des faits, il nous sera bon de noter le procédé employé par le Dante. C'est aux grands qu'il s'attaque de préférence. Par leur fortune, par leur naissance, par leurs prérogatives, ils semblent appelés à jouir sur le peuple d'un ascendant moral au moins égal à leur ascendant matériel. Mais au rebours de cette noblesse d'esprit et de cœur, le vice est leur mot d'ordre; leur influence est funeste, et autant ils sont élevés, autant la dégradation se développe et s'inocule dans les masses qui, il faut le dire, sont éminemment chrétiennes. Qu'oser prétendre améliorer en face de spectacles si décourageants, de toutes ces bouches et canaux de la corruption? Cette terre d'Italie est celle où l'on fasse le plus insolent mépris de l'amour de l'humanité. Encore, il n'est petit coin de terre qui n'ait son tyran et qui, par conséquent, n'ait été aussi un boulevard d'iniquités et de crimes. Des forfaits de toutes sortes, atteignant avec une égale audace le Très-Haut, la religion, les lois, intimident la plume du terrible révélateur. Il y en a un petit nombre que son âme charitable console; il y en a beaucoup (et beaucoup trop) dont il ne plaint la situation désolée qu'en fusionnant les clameurs et les sarcasmes, en mélangeant la pitié et l'indignation, en exagérant leurs maux pour mieux leur faire entendre l'appel anarchique à la rébellion? Ce ne serait pas le pire si à ce deuil permanent que le despotisme seigneurial ou les factions commandent aux populations, l'Église opposait le faisceau des graces et des vertus, une bonté touchante et paternelle, une immuable justice qui mitigeât un peu la dureté de leur

sort, les salutaires révélations de Dieu. L'Église, bien au contraire, est l'unique cause du désordre, des exactions, de l'extension des vices; Rome, foyer de pourriture, altére, par ses émanations fétides, l'atmosphère de la Péninsule tout entier. Ne vous souvient-il pas de cette prostituée par laquelle Dante entend représenter la papauté, à la fin de son *Purgatoire?* Nous avons ouï des bienheureux illustres, Pierre lui-même, ils ont été unanimes à flageller ces excès, ces débauches, ce relâchement de mœurs, à proclamer la venue d'un règne plein de sagesse et de prospérité pour l'Italie!

Pourrons-nous donc juger ce règne bienfaisant après lequel, si nous en croyons Dante, soupire le patriote le plus indifférent et qui persistera, espère-t-il, pour la complète extinction de l'anarchie, de l'illégalité, des gouvernements anti-chrétiens! Si la prodigieuse transformation s'accomplit, nous remercierons Dieu et bénirons l'instrument de ses affectueux desseins. Cet instrument, ce sera, ou plutôt c'est l'Empereur d'Allemagne. Nous allons traverser rapidement les phases d'origine de sa puissance inamovible, développées dans le traité :

DE LA MONARCHIE.

Livre Ier. *La Monarchie universelle est-elle nécessaire au bien du monde?* — 1. Il y a certitude que toute association des hommes renferme une concentration relative de volontés, d'intelligences, ayant un but commun et salutaire. Chaque individu, chaque chose est proposé à une fin quelconque. Dans cet ordre

d'opérations assignées à l'avance, la nature procède avec un art admirable. Tous les membres du corps ont chacun leur spéciale destination, de même que les hommes ont chacun la leur. Il en résulte que toutes les vocations auxquelles nous sommes appelés répondent à une immense concordance de pensées et de sentiments. Le moindre de nos actes se proportionne donc aux besoins de la grande famille humaine. D'où il résulte que nous sommes créés pour jouir des bienfaits de l'association, par notre personnelle vertu intellective, c'est-à-dire par les conseils de l'entendement. La suprématie intellectuelle est la marque du principat. Et cela se confirme d'autant que le genre humain agit par l'intellect. Il a ainsi en sa nature un sage penchant à la paix universelle, qui développe ses facultés. C'est d'ailleurs comme une intuition divine. Il n'en faut pas d'autre preuve que le chant des célestes milices et que cette parole du Christ : Paix à vous. Aussi Dante établit-il la *Paix Universelle* comme le terme suprême des aspirations de l'humanité et le principe fondamental de ses démonstrations.

2.— Aristote a dit : que l'unité doit gouverner le nombre. Ce sont nos facultés intellectuelles qui réglementent notre être tout entier. De même aussi, un chef est nécessaire dans la famille pour représenter ses intérêts. Regardez ce bourg. Pour être bien administré, il faut un mandataire de tous les habitants. Il en est également du royaume où le gouvernement doit être confié à un seul, sous peine de division et de désolation. Le genre humain a été ordonné pour une seule chose :

une monarchie, un empire : — Tout se correspond dans la création, recherche la généralité; ainsi que les parties se lient au tout. Ce principe constitue une permanente relation de tous les êtres qui produisent l'ordre universel. Le symbole de la perfection de cet ordre, c'est le monarque, ou le premier agent de Dieu. Et plus le genre humain s'assimilera à Dieu, plus il s'unifiera ; car la Trinité des Personnes enfante un seul Dieu. Donc, pour *toute* la terre, soumission *universelle* à *un seul* régulateur. Suivre la trace du ciel, c'est agir avec fruit. Voilà pourquoi la monarchie est nécessaire au bien universel.

3.—Si deux princes égaux ne sont pas d'accord, qui les départagera, rendra la justice? l'Empereur. La pluralité des principats est un mal : un seul prince pour arbitre est nécessaire à la reddition de la justice ; puisque la justice réclame la puissance, et plus celui ci sera vaste dans ses moyens d'action, mieux elle sera distribuée et reçue. Il ne saurait y avoir d'obstacle au règne de l'équité pour le souverain. Plus n'aurons-nous à redouter et la concupiscence et la cupidité, puisque la charité se confondra avec la justice dans le cœur du souverain. Le bien général sera la première préoccupation du monarque, et comme la justice est la source de la paix universelle, elle sera chérie par lui. Il est vrai que Dante ajoute : « si UN Souverain existe, il ne saurait avoir d'ennemis. » C'est clair.

4.—La plus grande somme de liberté possible doit être octroyée aux hommes; elle dérive d'un principe qui est le libre arbitre. Mais autre chose est de connaître, de

désirer avidement et de juger sainement. C'est pourquoi la liberté repose dans le sage discernement des choses bonnes ou mauvaises, discernement exempt de l'influence des passions. On est libre quand on se gouverne par sa propre grâce : tel serions-nous sous la monarchie qui ferait disparaître *tous les gouvernements obliques*, et alors fonctionneraient bien les rois, les aristocrates appelés Grands, et les zélateurs de la liberté du peuple. (Pourquoi le mot peuple à propos de cet état universellement libre et paisible ? Sous un souverain vertueux, y aurait-il donc encore des castes, et tout le monde ne jouirait-il pas d'une égale liberté ? )

5.—Dante a dit d'abord que le genre humain était ordonné pour le monarque. Maintenant, c'est l'antithèse: le roi est institué pour la nation. La certitude, entre ces termes opposés, serait peut-être bien, d'après nous, que si la nation a besoin du monarque, celui-ci n'existerait pas s'il n'existait pas de nation (sic). Le Souverain est le ministre de tous. Ce n'est pas assez qu'il dicte des lois, il faut, entre tous, qu'il les observe bien. Si un seul ouvrier suffit à cette tâche, pourquoi y attacherions-nous plusieurs ouvriers ? Pas de superfluité. C'est logique ; mais voici qui l'est beaucoup moins ou pas du tout... Si un seul fait bien une chose, plusieurs la feront mal. Pourtant, avant d'appliquer une loi, il est bon d'étudier si elle convient au pays, à la cité. Il faut des lois différentes en raison des mœurs, de l'esprit des nations ou des villes et du climat sous lequel elles vivent. Nécessité de l'unité directrice. Le souverain aura le soin des jugements supérieurs et généraux ; mais

comme Moïse, il abandonnera à ses primats les prérogatives de donner, à chacune de leurs populations, des lois convenables.

6.—La nature produisant l'unité, celle-ci produit le bien; elle en est la racine aussi bien que de la concorde. Les hommes dirigés par un seul ne constitueront qu'une volonté marchant vers un seul but, forte contre les entraînements des passions, exemple frappant d'une complète harmonie. Tel le règne du *divin* Auguste qui fut le temps le plus heureux et celui de l'universelle paix. Le genre humain depuis lors est devenu un animal à têtes multiples, s'agitant en sens contraires.

Livre II. *Le peuple Romain s'est-il attribué l'empire avec justice ?*—1. L'empire Romain est une émanation de la Providence; il était prédestiné à dominer sur le monde; il avait des droits incontestables à cette prépondérance.

2.— L'office impérial appartient au peuple le plus noble; donc il revenait aux Romains. La noblesse de ses fondateurs, de ses plus anciens maîtres, tels Enée et plusieurs membres de cette illustre famille Troyenne, la magnificence et l'excellence des alliances qu'ils contractèrent, cette glorieuse filiation établit la prédestination divine. Des miracles fortifient cet argument, dans lesquels on distingue le doigt de Dieu. Ainsi le bouclier tombé du ciel sous Numa, les cris des oies du Capitole et le passage du Tibre par la vierge Clélia. Ce ne sont pas là, à mon avis, de fort célèbres ni miraculeuses manifestations.

3.—Le droit est la relation des intérêts de l'homme à

l'homme. Le droit est le principe du bien commun; c'est-à-dire que si les Romains ont toujours soutenu le droit, ils ont été les soutiens du bien général. Senèque a écrit : la loi est le lien de la société humaine. Aucun peuple ne travailla tant au salut de la société, à sa régularisation, à sa perfection et à sa pacification que les Romains. Il suffit de parcourir leur histoire pour y rencontrer les marques multipliées des plus grandes vertus et pour juger de quelle bonté ces exemples devaient être au point de vue social. La soumission de l'univers par leurs légions a été un bienfait. C'est avec justice qu'ils ont possédé la dignité de l'Empire.

4. — Dante emprunte à Virgile plusieurs paroles prononcées par le fameux Enée sur l'avenir politique du peuple Romain et il en conclut, sans motifs suffisants, que la nature l'a appelé à commander.

5.—Selon les circonstances, le jugement de Dieu se dévoile naturellement à l'homme, ou bien nous ne parvenons à le saisir qu'au moyen de notre raison ou de notre foi. Dans les luttes où le Sort semble présider, souvent la Providence révèle ses desseins tout entiers en assurant le triomphe à l'athlète prédestiné. Combien de rois qu'on a vu monter à un suprême degré de puissance n'ont pas cueilli la palme impériale ! Tels, l'assyrien Ninus, Cyrus, Xercès et Alexandre lui-même. Rome seule touche au sommet de la gloire. Elle y est parvenue par le *certamen* ou le divin décret.

6.— Et non-seulement, Auguste a primé sur tous les rois, mais le peuple romain a vaincu, anéanti toutes les nations qui ont essayé de lui disputer la prépondérance.

Il est certain que Dieu a assisté aux mémorables duels de peuple à peuple qui se sont engagés pour l'Empire. Aussi la victoire dans ces duels est-elle assise sur les droits de la justice. Depuis Enée contre les Rutules jusqu'aux Horaces et aux Curiaces, aux Samnites, aux Grecs et aux Carthaginois, tout s'est réuni pour développer la grandeur de Rome.

7.—Mais voici une auguste et sainte preuve. Le Christ lui-même, issu du sein d'une Vierge Mère, selon Luc, confirme la justice de l'universelle domination de Rome. Par son adhésion latente, Il proclame juste l'édit d'Auguste, agissant comme empereur, et par conséquent la juridiction impériale. Et quelle preuve manifeste si nous portons notre attention vers le martyre du Rédempteur ! Qui donc sera apte à le juger, si ce privilège lui est contesté par le droit? Aussi, Hérode, simple roi de Judée, renverra-t-il Jésus devant Pilate, le vicaire de Tibère César? Car ce dernier examinant et condamnant à titre de représentant de l'Empire Romain, il est bien entendu que hors de son siége, point de juridiction établie sur la justice.

Livre III. *L'autorité impériale dépend-elle du Pape ou de Dieu?* — 1. Avant de s'engager dans cette grave question, Dante expose qu'il divulguera la vérité toute nue, dût-il en blesser plusieurs, car la volonté divine le couvrira de son égide. Contre ce litige, s'élèvent surtout trois espèces d'hommes : 1° le pape et ses ministres ; 2° ceux qui, dévorés par la cupidité, nient impudemment les droits du principat ; 3° les décrétalistes qui rejettent tout, excepté les traditions. Mauvais système de ces

derniers. Ils placent la tradition au-dessus de la loi. Il sera facile de les confondre.

2.— Les antagonistes de l'indépendance de l'Empereur par rapport à l'église s'appuient des Ecritures. D'accord avec la Génèse ils proclament deux grands luminaires, l'un pour le jour, l'autre pour la nuit, le premier représentant le gouvernement spirituel sans la sanction duquel le second, le gouvernement temporel (ou impérial), ne saurait vivre : semblablement, le soleil et la lune. Ce sont de fausses allégations. Puisque ces flambeaux ont été créés le 4e jour, qu'ils sont antérieurs et à la formation et au péché de l'homme, ils ne peuvent figurer deux royautés dont l'homme n'eût éprouvé ni le besoin ni le désir même, dans l'état d'innocence. Tel un médecin préparerait avant la naissance un baume pour le mal futur. D'un autre côté, la lune est un astre indépendant du soleil, elle n'en reçoit dans ses évolutions qu'une influence bienfaisante. De même, la royauté temporelle vis-à-vis de la spirituelle. Saül, intronisé roi, fut déposé par Samuel, le vicaire de Dieu, objecte-t-on. Donc, l'église a le droit de déposer les empereurs et de transférer leur sceptre. Mais Dante répond que Samuel était ambassadeur spécial de Dieu pour cette mission et non son vicaire permanent.

3.— Jésus reçut bien l'encens et l'or pour marquer sa suprématie spirituelle et temporelle. Mais il y a loin de Dieu à son vicaire ; l'un est la volonté et l'autre l'instrument. Le Christ disant à Pierre « Et ce que tu délieras sera délié dans le ciel » n'a pas voulu étendre à toutes choses cette initiative, et ce qui le prouve en partie,

c'est qu'il lui avait précédemment révélé : « Je te donnerai la clef du royaume des cieux. » L'office des clefs n'octroie pas à Pierre la puissance de renouveler l'Empire et ses lois. Le Rédempteur recommandant à ses apôtres de se munir tous d'un glaive, Pierre interjeta : voici deux glaives, à quoi le Divin Maître répondit : c'est assez. Il n'entendait pas ainsi unir la double autorité dans les mains du pape, mais signifier tous les maux contre lesquels ces disciples auraient à lutter et devaient s'armer.

4. — Constantin, en cédant Rome et quelques dignités impériales y attachées à l'église, a transgressé la loi. L'empire et l'église forment deux corps distincts ; scinder le premier pour en attribuer portion à l'autre, c'est agir contre le droit. Et puis est-ce à dire que celui qui remplit une charge est autorisé à la diminuer, la morceler? Constantin a donc eu tort. Selon l'Evangile, l'église est exclue des biens temporels. Si Charlemagne a été son fils soumis, l'empereur Othon, rétablissant le pape Léon après avoir déposé Benoit, a imposé à Rome son ascendant. Le pape et l'empereur, nécessaires tous deux, et par lesquels subsiste le caractère humain, sont égaux, c'est en Dieu seulement qu'on rencontre l'unité de leurs pouvoirs.

5. — La conséquence d'une chose ne saurait être antérieure à cette même chose. Il est au contraire avéré qu'avant l'église, subsistait le principat romain qui fut sanctionné par le Christ, par St-Paul et par Constantin. Où l'église prendrait-elle l'autorité de choisir le prince romain? La loi naturelle ne la lui confère pas, puis-

qu'elle dérive du Christ, et la loi divine non plus, attendu que les deux testaments défendent presque, loin de l'autoriser, l'intervention temporelle sacerdotale qui n'est pas invoquée par le suffrage universel. Ce droit, d'ailleurs, serait antipathique à la nature de l'église, définie dans l'exemple du Christ à tous ses ministres et pasteurs à venir. « Je vous ai légué mon exemple, dit-il à Jean, afin que vous l'imitiez.» Et devant Pilate : « Mon royaume n'est pas de ce monde.»

6.— Conclusion. Seul entre tous les êtres, l'homme a deux natures bien diverses, l'une corruptible par rapport au corps, l'autre incorruptible par rapport à l'âme. Il a donc deux fins qui consistent d'abord dans la félicité de la vie présente, puis dans la félicité éternelle après laquelle il doit vivement aspirer. Par les philosophes, la raison, nous avons les enseignements pour obtenir la première; par les vertus théologales, les prophètes, l'Esprit-Saint, le Christ, nous nous guidons dans la voie spirituelle. Et comme nous avons besoin d'un frein pour nous régler, le frein est tenu par le Souverain Pontife au spirituel, par l'Empereur au temporel. Après avoir conclu pour cette double direction nécessaire, Dante proclame que le monarque a Dieu pour principe et pour loi. Mais en ce qui touche la troisième question, il est d'avis que la félicité mortelle étant subordonnée à la félicité immortelle, César doit témoigner à Pierre la révérence due par le fils aîné à son père....

---

La Divine Comédie est une œuvre remplie des vertus qui l'ont inspirée, c'est-à-dire qu'il n'est pas d'invention

dans les trois cantiques à laquelle la foi et la piété seraient étrangères. Aussi est-ce bien étonnant que le contraste de ce caractère religieux avec les vociférations et les injustices de Dante à l'égard des membres du clergé en général. Qu'il ait eu à s'en plaindre amèrement, que ses rancunes, ses aversions politiques aient justifié à ses yeux ses blasphèmes, nous n'oserions le nier, mais ce sont là de faibles palliatifs à un tel amas de scandales. Mieux que personne, Dante a compris que profiter de l'énorme considération et des prérogatives politiques dont jouissait le clergé au moyen-âge pour le décrier et le calomnier davantage, c'était porter devant Dieu et la postérité une écrasante responsabilité. Il a, en retraçant quelques traits principaux de son passé, méconnu ses titres les plus sacrés pour satisfaire plus amplement ses passions mesquines et ses viles haines. Indigne faiblesse! surtout dans un homme de si grand génie! Considérez en revanche le rôle glorieux et civilisateur que l'église a joué pendant les treize premiers siècles chrétiens? Apaiser les différends, conseiller la paix, remédier à l'incurie de tant de rois et de ministres par sa puissance et son habileté, soutenir fermement la monarchie : combien de fois, suivant ce laborieux programme, n'a-t-elle pas empêché la barbarie de désoler les provinces, la révolution d'éclater et de commettre d'irréparables désastres, la féodalité d'être submergée dans d'épouvantables effusions de sang ou d'écraser le peuple si nombreux des *villains?* En France, dans notre patrie surtout, ces bienfaits sont manifestes. En Italie, à Florence même et pour sa population souve-

raineusement ingrate, n'ont-ils pas été plus sensibles encore? La papauté a accompli des efforts surhumains pour y détruire l'anarchie, ne se lassant ni de l'opiniâtreté, ni de la bassesse des cœurs, ni de la méchanceté populaire, tant elle savait que son devoir était de gouverner les peuples, ses enfants, comme une mère et non de les pressurer. Mais cette mère auguste n'a-t-elle pas le droit et aussi l'obligation de châtier ses enfants incorrigibles et coupables? C'est ainsi que sous Boniface VIII un étranger, chargé de rétablir l'ordre, entra dans Florence, qui reçut dans cette invasion et les malheurs qui la suivirent, une terrifiante leçon. Les divisions intestines en diminuèrent-elles? Non, elles s'en accrurent. L'humiliation que leurs crimes, l'état de perturbation dans lequel ils dépérissaient, leur accueil à tous les partis, méritaient aux Florentins ne les rendit ni plus modérés, ni plus circonspects. S'il vous plaît cependant, comptons ce coup de main, mais constatons la suprême différence de régime qui subsiste dans le parallèle du Pape et de l'Empereur d'Allemagne. Un propriétaire a tout droit sur sa terre; s'il ne la cultive pas, ne se propose pas de la faire fructifier, je dirai par un raisonnement tout-à-fait dantesque, qu'il mérite qu'on la lui ôte? Sans nul doute, l'Allemand était loin d'avoir quelque droit sans conteste à la possession de la terre d'Italie. Cependant le Pape hésitant ou n'ayant pas sous la main de moyens de répression immédiate, la situation de Florence, par exemple, livrée à l'anarchie, étant désespérée, et ce fait seul constituant un danger imminent pour la sécurité de ses propres états, on compren-

drait — jusqu'à un certain point — que l'Empereur accourut pour remettre en paix la cité, sans violer les droits de nationalité, ni l'intégrité du territoire, ni les intérêts publics ou privés? Or, ce n'était que lorsqu'il avait le temps et que cela entrait dans son esprit capricieux qu'il s'occupait de cette Italie chère à sa couronne et délaissée, qui se débattait au milieu des crises anarchiques comme un corps proche de sa fin. Intervenait-il? Nous rappellerons que les sympathies impériales pour ce pays ont toujours été nulles; les monarques n'ont jamais touché son sol comme on touche un sol ami, ils l'ont traité en province conquise, esclave de l'oppression, source d'impôts de plus en plus exorbitants, ils ont toujours enfermé dans un cercle de fer, où elle ne pouvait se remuer, cette magnifique contrée, le berceau de la civilisation antique et moderne, des arts, de la littérature, de la poésie qui y a enfanté ses plus beaux chefs-d'œuvre!

J'établis en conséquence deux faits : 1° les Empereurs n'ont jamais exercé sur l'Italie une surveillance protectrice et paternelle et l'ont laissée presque constamment s'user dans les désordres pour mieux l'asservir à leur joug accablant; 2° quand ils ont mis le pied en Italie, ç'a été pour lever des impôts, ruiner et dévaster les propriétés, outrager l'honneur des familles, faire régner brutalement la seule force des armes, en un mot organiser le brigandage. Vérités dures et terribles! mais qu'il est aussi impossible de dissimuler que de nier le jour!

Et ce sont de tels auxiliaires que Dante appelle à son

aide? Mais c'est appeler l'arrivée d'un fléau pour l'Italie, d'un ravisseur détesté pour ses iniquités et ses crimes multipliés et qui veut surprendre votre nationalité ! La seule justification aux cris de détresse, au système exclusif de Dante, consisterait donc dans l'absence pour le Pape de forces militaires? Cependant nous avons vu Henri VIII lui-même et son armée s'épuiser en Italie et n'y passer que pour sanctionner, féconder et généraliser le vol, le meurtre et le pillage, abhorré de toutes les populations sincèrement italiennes ! Ces invocations réitérées à la puissance allemande constituent, il nous semble, pour Dante un acte d'anti-patriotisme, réprouvé par les besoins communs, les désirs intimes, l'histoire, l'esprit de nationalité, la grandeur, l'indépendance de l'Italie. On a néanmoins et fort souvent rapporté que ses idées patriotiques étaient exagérées, qu'il aimait passionnément le sol natal. De là, nous l'avons fait connaître, les démarches incessantes qu'il entreprit pour retourner à Florence. Patriotisme étroit puisque si le proscrit était resté « au bercail où il vécut petit agneau » il eût sans doute été un des premiers et des plus acharnés à combattre pour faire avorter les projets d'agression et de despotisme de Henri de Luxembourg ! Mais il s'était jeté corps et âme dans la cause des Gibelins, car c'étaient les Guelfes qui l'avaient chassé, et il n'y avait pas de chance de retour de ce côté. Valait-il mieux au fond être impérialiste que papiste? Entraînée, ballotée par le flux et le reflux de ces partis, Florence ne goûtait sous la domination ni de l'un ni de l'autre, le bien-être ni la paix. Ces sectaires

passionnés de deux causes plus ou moins heureuses et populaires ne se soumettaient à aucune règle dictée par la sauvegarde des intérêts de la patrie ; si une tentative hardie les intronisait, immédiatement ils répandaient à l'envie des sentences de proscriptions contre leurs adversaires ; et se fortifiant dans le gouvernement, pour maintenir leur triomphe provisoire, ils ne se souciaient nullement de ce peuple florentin, énervé par tant de luttes, poussé à l'extrémité par tant de soulèvements anarchiques, mais qui, ayant peut-être conscience de sa dignité, aspirait à s'assurer un rang et une influence à l'extérieur nécessaires pour la conservation de sa liberté? Les Gibelins protestaient de leur dévouement à l'Allemagne pour masquer leurs calculs égoïstes ; et les Guelfes envers la papauté ne se conduisaient pas avec plus de franchise et de loyauté. Le lendemain de la réussite, les soi-disant impériaux se réuniront en armes pour repousser ce sceptre honteux que l'étranger veut leur imposer. Au moins si la papauté paraît trop faible matériellement pour conquérir la prépondérance, les Guelfes doivent être convaincus qu'elle n'exercera qu'un protectorat salutaire sur la cité et ne la réduira pas à une sujétion dure. Ses droits pour la forme seront reconnus, mais ils seront nuls de fait. Supposez même le cas où elle doterait Florence d'un gouvernement paternel et éminemment libéral, ce gouvernement sera à l'abri de l'opposition populaire qui a miné les bases de trônes si solides et respectés, et à la longue les a ruinés ?

En résumé, Guelfes comme Gibelins sont mus par la passion et ne puisent pas leur courage et leur persis-

tance dans la nécessité du bien public ; ennemis de l'ordre, de la sécurité, de la justice, ils n'évoquent qu'une seule pensée qui est celle-ci : l'expulsion de semblables perturbateurs est un bienfait pour le pays qu'ils affligent de leurs complots et de leurs tiraillements.

Partant, y avait-il plus d'honneur et de gloire pour le Dante à épouser la question gibeline? Non, tant s'en faut. C'est cette prédilection qui l'a souvent fait briser les barrières de la vérité et de l'impartialité, qui l'a tout entier incorporé à l'Allemand, qui est la clef de voûte de son fameux système politique, système extrêmement exclusif, que la raison positive et l'esprit de pratique nous défendent d'approuver. En effet, le principe capital de Dante, c'est la monarchie universelle, un seul souverain, plus élevé encore que le César romain, ayant des états plus vastes, et réglant, *de proprio motu*, la paix, la situation, les destinées du monde entier, sans le concours de plusieurs, car l'unité est recommandée par les vœux et les besoins publics. Il entre sans doute dans le plan de Dante de considérer cette monarchie comme une émanation divine ; mais je ne rencontre nulle part de preuves que le monde soit ordonné par le créateur pour cette seule fin. Bien plus, notre poète prête lui-même des armes contre sa doctrine quand il dit : « Tout royaume divisé contre lui-même périra. » L'expression *tout* suggère forcément la certitude de la pluralité des royaumes. Cette pluralité existe depuis la destruction et la dissémination des races et la confusion des langues. Vous voyez qu'il faut remonter haut, à

la tour de Babel ; mais cette antiquité si reculée nous fortifie encore, puisqu'elle est le gage formel que le monde est partagé en états, en provinces, en idiômes, en nations, depuis ce suprême châtiment du ciel infligé à l'orgueil des hommes. L'unité de langage étant complètement évanouie, ceux-là se reconnurent pour frères et pour nationaux qui s'entendirent et se communiquèrent dans leur propre dialecte et pour assurer leur sécurité et l'inviolabilité du coin de terre où ils s'étaient fixés avec leurs familles, s'associèrent dans une communauté d'intérêts et instituèrent un gouvernement pour les régir et les représenter. Voilà comment se formèrent les liens dans chaque race d'individus, mais rien dans cette division ne fait soupçonner l'idée de la fusion des priviléges de toutes les couronnes dans la main d'un souverain régulateur. L'indépendance, l'intégrité, la fierté des tribus et de leurs représentants protesteraient contre cet arbitrage formidable. Toutefois, pour réfuter plus facilement le raisonnement de Dante, supposons que la terre entière soit assujettie au monarque : Quelle forme de gouvernement adoptera-t-il, car il est clair qu'il ne se multipliera pas à l'infini dans la proportion du nombre des provinces ? Dante propose qu'il partage son empire entre des principats, affectés à chaque espèce, chaque contrée. Ils étudieront les mœurs du pays, embrasseront dans les termes de leur juridiction la masse des affaires intérieures, et pour les questions d'intérêt majeur et universel, comme l'ordre et la paix, prendront la décision de l'empereur. Fausse, maladroite et impolitique doctrine qui tue l'empire avec

ses propres institutions, qui ne tient aucun compte des nationalités si puissantes et diverses répandues sur le globe, qui leur met en main les moyens de s'ériger en gouvernement, en brisant avec l'universelle et impossible monarchie ! Vos principaux eux-mêmes se soulèveront à la tête de leurs sujets pour enfreindre cette loi d'unité, pour les rendre non plus sujets de l'empire, mais Français, Allemands, Italiens. Je conteste également que cet arbitrage des rois, en cas de dissidence, favorisera l'injustice. Le monarque ne sera pas infaillible ; comme tout homme, il sera envahi et travaillé par les passions ; son cœur sera sensible aux marques de déférence que lui aura données telle province, donc, si cette même province, plus forte à un haut degré et plus soumise d'ailleurs que sa rivale, en appelle à son autorité pour un litige, il videra la querelle au profit de la plus puissante. Ces abus ne s'en renouvelleront que plus souvent si l'empereur n'emprunte pas la coopération de plusieurs. Il est vrai qu'il doit être l'essence et le modèle de toute vertu ; mais combien de fois ne transgresse-t-on pas le rigoureux devoir? Plus sage il eût été d'accorder à chaque province la faculté de se choisir un ou deux représentants, dont le mandat eût été de recueillir sur les lieux même l'expression des maux et des besoins qu'ils eussent ensuite reproduits, afin d'obtenir justice, en assemblée générale de tous les députés de l'Empire. De cette manière, l'empereur n'eût pas été seul juge et eût gouverné au nom et pour le bien de tous ses états et non pour sa satisfaction personnelle. Agir selon le conseil de Dante, c'est sanctionner la plus

grande force de despotisme possible sur une seule tête, c'est gonfler un être humain du plus sot et plus extravagant orgueil, c'est lui reconnaître toutes les vertus et toute la puissance, seuls attributs de la divinité! Quelle ligne de conduite se tracera cet homme couvert du manteau de la monarchie universelle; ayant tous ses semblables pour sujets, il s'affranchira d'être sujet de quelque chose; maître de tous, il secouera les règles; irrécusable, il s'exemptera des répliques et des sages conseils; irréformable, il se flattera d'être le type de la perfection absolue; oui, cet homme élèvera jusqu'à Dieu sa puissance menaçante d'où il ne jaillira qu'orgueil, impiété, injustice. On ne saurait trop insister sur la viduité, l'impossibilité d'une semblable théorie. C'est le royaume du Ciel, le régime sous lequel les milices innombrables des saints et des anges goûtent une félicité inaltérable, que Dante veut appliquer à la terre, où ne réside pas le bonheur, où les vices et les passions sont infinis, où les résistances se partagent entre cent nationalités incompatibles peut-être! La paix universelle, voilà le but, mais si le principe est à la fois beau et bon, les moyens de le suivre sont difficiles et indéterminés. En effet, comment agira l'empereur dans le cas où une province se fondant sur ces droits n'accepterait pas sa décision et recourrait aux armes contre sa voisine? La paix de ce coup est brisée. Pour ne pas en prolonger la rupture, le monarque n'enverra-t-il pas une armée pour châtier ses sujets rebelles? Et si ces mêmes sujets, résolus à mourir plutôt que de céder, se défendent jusqu'à ce que leur dernier sang soit versé, la paix restera

longtemps troublée, et à l'ombre de ces hostilités, d'autres nations ne jugeront-elles pas l'heure propice pour abaisser les prétentions déraisonnables de quelque rivale? Ainsi cette fièvre guerrière aura enflammé spontanément bien des cœurs et des peuples, et la paix entraînera peut-être dans sa chûte la puissance impériale et son dignitaire dont la mort, comme celle d'Alexandre, mettra en lambeaux l'immense drapeau monarchique à toutes les couleurs? Car, Montaigne l'a remarqué, être partout, c'est n'être nulle part; prendre possession des gouvernements de toutes les nations, c'est ne pas en avoir un seul à soi.

Nous différons tout-à-fait, on le voit, de principes avec Dante. Autant sa combinaison nous semble un magnifique rêve, autant nous avons besoin de rappeler que la politique doit fuir les tentations par lesquelles l'idéal la tient constamment en suspens pour ne la livrer qu'aux plus amères et irréparables déceptions. En 1848, au milieu des périls et de la situation désespérée que l'anarchie avait constitués à la France, surgirent une foule de penseurs, superbes déclamateurs qui, à tout prix, voulaient essayer sur notre patrie l'application de leurs théories vagues ou insensées, oligarchiques ou révolutionnaires. Un jour, il vint à l'hôtel-de-ville un de ces plus remarquables orateurs économistes qui proposa un sujet d'un intérêt énorme : l'organisation du travail. Ses discours eurent un profond retentissement dans toute la République, amoureuse d'innovations. On suivit anxieusement l'élan, la marche d'une si généreuse et populaire inspiration. Mais quand il fallut disséquer

les arguments admirables mais peu positifs de ce penseur éloquent—qui mettait dans son système toute son âme et son art—le prestige tomba. Le projet élaboré, après avoir provoqué un indicible enthousiasme, ne fit que susciter des désirs sans frein et des remords cuisants. Demandez à un écrivain de talent, M. Hippolyte Castille, pourquoi il ne reçut pas d'exécution : parce que c'était de l'idéal, parce qu'il en avait l'attrait et le vide. Arrivé à ce point culminant, la mise en pratique, on avait été obligé de l'abandonner, en face d'une impossibilité matérielle complète. Il faut assimiler cette organisation du travail à la MONARCHIE UNIVERSELLE de Dante aussi bien qu'à la soumission proposée, en deux lignes, du pouvoir temporel au pouvoir spirituel. Cette conclusion est formellement illogique; elle contredit les raisonnements déduits précédemment dans le traité. Dès que la suprématie en puissance et en vertu du monarque est assise, il ne dépend plus que de Dieu dont il est le ministre. Les actes de déférence envers Rome n'ont nulle signification politique, car la papauté étant préposée à la direction des âmes, elle ne saurait en rien s'ingérer, ainsi qu'affirme Dante, dans les choses temporelles. Pourquoi alors intercéder son consentement? Si vous ne me reconnaissez pas l'aptitude à juger et opiner d'un fait ou d'une chose, que désirez-vous mon avis, à moins que ce soit par manie de ridiculiser mon complaisant vouloir? Je veux prendre Dante à son propre piège. Tout chrétien doit vénération et amour au St-Père, chef de l'église, depuis l'Empereur jusqu'au dernier des artisans. Est-ce à cette vérité déjà vieille que Dante fait allusion? Mais

non ; alors pourquoi insinuer pour la forme une subordination quelconque en politique de l'Empereur à la papauté ? Les pontifes se seraient signalés fréquemment par leur inconduite, leur rapacité ; reportez-vous à notre analyse de l'*Enfer* ; tandis que le ciel prépare des siéges et des couronnes pour les souverains allemands. Donc, en recherchant le contact du Pape et entretenant des rapports avec lui, ne courra-t-on pas le risque de gagner le germe de ses vices ?

Nous ne déploierons pas plus de preuves pour réfuter de semblables innovations politiques ; nos énonciations positives, l'esprit des faits dont nous nous sommes appuyé démentent les aperçus vagues et indéfinis de l'écrivain monarchique ; son traité a été condamné pour avoir paru un pamphlet ; nous pensons que c'est plutôt une utopie, le rêve d'une imagination Platonique, pendant que la raison sommeillait. Cependant, il est un point que nous ne devons pas glisser sous silence, c'est le mode de partage entre les plus vertueux des dignités, des richesses et des emplois. Ce mode est une expression très-hardie de tendances révolutionnaires, un coup de massue pour l'édifice féodal. La majorité des aristocrates mènent une existence des plus scandaleuses, multiplient les débauches à leurs tables, et professent tous les vices. Au-dessous de cette aristocratie couverte de fange et qui insulte dans sa dégradation aux lois humaines et divines, il y a le peuple qui réclame l'émancipation politique, dont les principes sont sains et la bonté de cœur infinie. S'il ne se révolte pas, il est transporté d'un juste courroux à la vue de tant d'excès et des abus qui l'oppres-

sent de toutes parts. Mais, ce qui rejette sur le Dante un poids énorme, non-seulement l'aristocratie se vautre dans la luxure et la cupidité, mais le clergé bien plus encore. Ces deux grandes puissances s'entendent à merveille pour répandre le vice dans les masses et les dépouiller de tout sentiment de dignité d'elles-mêmes, en aliénant leurs facultés dans l'orgie et dans les actions mauvaises. Ainsi donc, le renversement de la société ne tardera pas à se produire ; c'est dans ses bases mêmes qu'elle sera ébranlée. La recommandation de la vertu sera le titre le plus honorable de la naissance, qu'on supprime la noblesse présente ; il faudra dépouiller de leurs biens ceux qui ne les font servir qu'à la satisfaction de leur vil égoïsme ; bientôt de cette manière le monde sera ordonné pour la vertu. Mais quels pouvoirs vous octroient-ils le droit de m'ôter ce qui m'appartient? Et si, devenu membre de la famille démocratique, je me révolte contre des injustices que les gouvernants ne veulent pas châtier, on m'oppressera ; et si je crie au despotisme et entraîne le peuple contre votre autorité, vos lois sur l'ordre ne seront-elles pas anéanties ? D'ailleurs, il n'y a pas, à notre avis, de doctrine plus subversive que celle qui consiste à armer un gouvernement de la faculté de ruiner les familles, de dépouiller ses sujets de leurs biens ? Nous arrivons dans ce cas à des déductions si dangereuses, qu'il ne faut les admettre qu'à la condition d'un péril imminent pour la société. M. Proudhon, d'accord avec tous les partageux modernes qui n'ont pas peu contribué, soit par leurs écrits, soit par leurs actes, à ensanglanter notre pays des désastres de

la révolution, a dit : La propriété, c'est le vol. Dante, dénaturant le caractère des personnages, semble faire rendre une justice éclatante, mais au fond son système n'offre pas des conséquences moins effrayantes. Sa conduite et son langage, en outre, ne nous fournissent aucunement la garantie qu'il exécutera les lois qu'il édicte ou s'y soumettra. Il commet de funestes écarts et donne de préférence l'exemple d'un perturbateur que celui d'un ami de l'ordre. Dans toutes les nations, le respect de l'autorité est la force morale intérieure du pays, et le respect de ses ministres l'assurance de l'excellence d'un culte. Or, Dante injurie grossièrement le pape, le pontife suzerain politique de Florence. Il dépasse les bornes d'une sage liberté et incite à la licence et aux désordres, à la tyrannie démocratique. Sa vie et ses écrits se combattent ; l'une entache les autres de nullité.—Ozanam essaie de justifier Dante de sa défection du parti guelfe, parce qu'il croyait, dit-il, retrouver la liberté dans le but poursuivi par les Gibelins. Cette assertion est fausse. Nous nous expliquerions cette étrange disculpation s'il s'agissait de la liberté du proscrit ; mais au point de vue général, l'empereur imposant son joug aux vaincus eût resserré leurs liens politiques pour leur interdire toute pensée de rébellion, pendant que le pape eût conservé à Florence ses franchises et ses tolérances républicaines qui se seraient exercées sous ses yeux.

En résumé, Dante, écrivain politique, sacrifie les principes, les traditions, l'impartialité, la raison même à la

cause gibeline. Injuste envers le clergé, il pousse la flatterie jusqu'à l'impudicité envers l'Allemagne. Il méconnaît les services rendus aux peuples et à la civilisation par l'église, mais s'il vante à outrance les empereurs, il oublie à dessein qu'ils ont signalé leurs excursions en Italie par d'incalculables désastres, et qu'ils ont toujours traité sa patrie en province esclave et félonne et l'ont ruinée à diverses reprises. Ses appels à l'Allemagne sont des actes d'anti-patriotisme. Il est moins pardonnable d'avoir été Gibelin que Guelfe. Son système politique est une utopie dangereuse, un rêve. C'est abuser du sens moral de mettre entre les mains d'un monarque une puissance égale à Dieu et de vouloir ensuite lui faire reconnaître la suprématie spirituelle. Le partage des dons de la naissance et des biens est une doctrine anarchique. En ne respectant pas lui-même l'autorité papale, Dante détruit les bases du pouvoir monarchique.

Il y a une contradiction permanente entre sa conduite politique et les sentiments dont il *paraît* animé sur l'égoïsme et l'inconséquence fatale des partis et sur l'ordre. Etait-ce là le moyen par lequel il prétendait mener les peuples d'Italie à la pratique de ses enseignements? Dante préfère néanmoins les actes à la parole; si j'en crois du moins ses allégations. A quoi donc attribuer son inobservance de cette maxime, à la légèreté ou bien à la passion, et sans doute à l'une et à l'autre? Dans les deux hypothèses, les faiblesses et les désordres auxquels il s'est livré, ou a participé, n'en sont pas

moins profondément regrettables et peu édifiants, si ce n'est pour les trop nombreuses factions que chaque siècle ne manque pas d'engendrer.

La politique ici nous permet de juger sans coup férir l'historien. Dans le compte-rendu des faits, il se laisse pervertir par ses antipathies personnelles et ses passions ardentes. L'esprit de parti préside à presque toutes les opinions qu'il porte; en suivant son impulsion, il s'attaque plus aux personnes qu'aux événements et ses protestations aussi bien que ses panégyriques trahissent constamment un zèle intéressé. Il est inutile que nous répétions sa conduite et ses excès à satiété à l'égard de l'église. Si presque tous les membres du clergé ont été de sa part en butte à des accusations non fondées et graves, les grandes et petites familles aristocratiques d'Italie qui s'étaient rangées pour les Guelfes ou même pour les Gibelins ont également essuyé son courroux; l'implacable justicier a révélé soit leurs malheurs intimes, soit leurs scandales, soit leur despotisme. Mais de quelle manière procède-t-il en ces occurrences? Il sacrifie la dignité, la haute raison, l'esprit sagement appréciateur que comporte la sérieuse histoire au lyrisme, au *furia* du pamphlétaire. Ce n'est pas d'ailleurs qu'il faille se figurer que Dante a conçu et exécuté le projet de faire l'histoire d'Italie; s'il rencontre dans l'éternité telle ou telle famille, si sa haine se soulève contre cet évêque ou ce noble, il se vengera sans pitié sur le champ et reprendra ses descriptions poétiques. En somme, des fragments sans consistance, de bruyantes acclamations, d'amers sarcasmes, des panégyriques

pompeux à côté d'apostrophes ou de malédictions impitoyables, voilà *l'histoire des faits* écrite par Dante. Elle repose toute entière sur des personnalités isolées où l'idée du moi et les désirs de vengence dominent.

Sous le rapport philosophique, nous hésitons à nous arrêter à cet aperçu d'Ozanam qui se montre disposé à couronner Dante historien universel et le précurseur de l'évêque de Meaux dans ce genre d'études morales et historiques. Fonder une telle assertion sur ce que dans l'éternité, l'antiquité et les temps chrétiens se représentent et se mêlent à chaque instant, passent et repassent comme les tableaux d'une lanterne magique, jusqu'à un certain point, qui ne connaît pas Dante admet cela ; mais nous trouvons l'éloge d'Ozanam excessif et peu motivé. Il est bien vrai que Dante traite également de ce personnage hébraïque et de ce poète latin, d'Adam et de Stace, des rois et des guerriers, des saints et des despotes, soit de Rome antique, soit depuis la chrétienté. Mais ce semble là une galerie où apparaissent de loin en loin, sans aucun ordre, sans système, des ombres de trépassés illustres par leurs vertus ou leurs crimes. La série des apparitions et des portraits présente une multiplicité de lacunes bien saisissable. Si la partie biblique ou chrétienne est particulièrement soignée, l'élément politique est presque nul. Depuis quand l'histoire universelle consisterait-elle à faire apparaître des saints ou des monarques et de les faire déclamer sur les choses du siècle présent, auxquelles ils sont étrangers? Avec quelle facilité tout le monde aborderait ce genre qui a produit si peu de grands écri-

vains ! L'historien deviendrait le directeur d'une scène dramatique, où pêle-mêle, au lever d'une soupape invisible, surgiraient instantanément et disparaîtraient de même, législateurs, conquérants, pères de l'église, anges ou saints. L'histoire universelle, c'est l'histoire rendant compte des faits les plus graves et en interprêtant le caractère et les conséquences au moyen de la science philosophique, c'est l'art du raisonnement et de la déduction appliqué aux faits pour juger d'un rapide coup-d'œil, la politique, la gloire des nations, puisqu'elle embrasse tous les peuples et les grandes révolutions morales que l'humanité a subies. Est-ce là l'entreprise de Dante ? A-t-il porté dans l'histoire, les vives clartés, la philosophie pleine de maturité et de calme, la profondeur de génie de Bossuet ? Eh bien ! alors, n'est-ce pas une erreur flagrante et une injustice de déchirer un coin du manteau de celui-ci pour le donner à Dante, que nous glorifions déjà extrêmement ?

Ne comparons Dante ni à Machiavel, ni à Villani, ni à Guicciardini, auxquels il est de beaucoup inférieur. Nous ne devinons pas d'ailleurs qu'il ait envié ce nouveau laurier, mais on peut acquérir la certitude qu'il ne l'a pas mérité. Vico a dit de lui qu'il est un *historien idéal*. C'est un mot qui a une signification bien vague. Parce qu'on est surtout l'homme de son siècle, qu'on lui ressemble par les sentiments, les idées, les tendances, qu'on se plaît dans ses sujets de méditation préférées, on ne doit pas s'attribuer un titre apparemment et à notre avis si remarquable. Dante n'a pas pu écrire l'histoire de l'éternité dont l'état passif ne produit aucun

genre d'action imaginable. Et s'il est le représentant fidèle de son époque, il ne faut pas se dissimuler qu'il a pris une large part aux luttes des factions guelfe et gibeline, que la partialité vicie son jugement, politiquement et historiquement, conclusion qui se justifie par l'incompatibilité des suggestions mauvaises de l'esprit de vengeances et de l'ardeur dangereuse des partis avec les fermes accents, le calme et la souveraine beauté de la vérité !

# TABLE DES MATIÈRES.



FIN DE LA TABLE.

Boulogne.— Imp. de Ch. Aigre.




JUL 15 1899
DEC 18 1898


Dn 462.1
Dante et le moyen-age,
Widener Library
005942068
3 2044 085 959 237